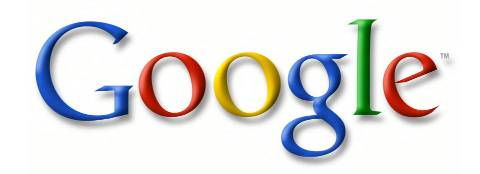
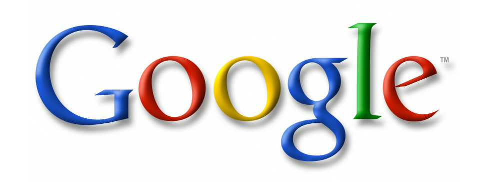
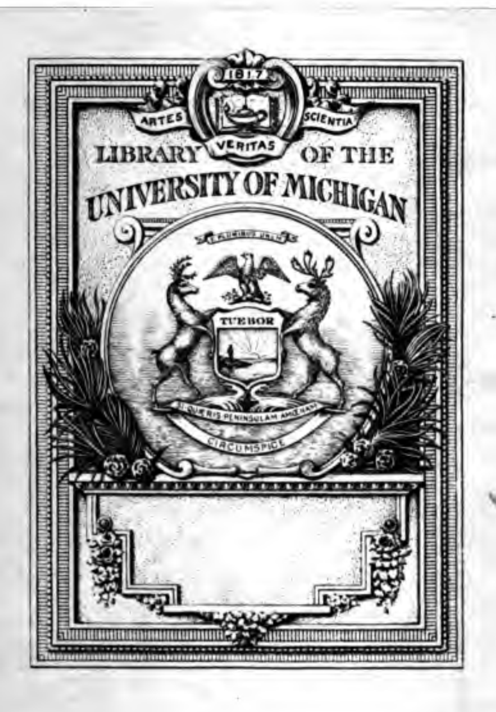



Google



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


EX LIBRIS
RES SEVERA
VERVM GAVDIVM
PAVL GAVDIN

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME III.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇOIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire;

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1809.

AVIS DE L'EDITEUR.

On trouvera dans ce volume grand nombre de vers avec des guillemets. Il est d'usage de ne les employer que pour les citations. On s'en est encore servi ici pour indiquer les vers que l'on passe à la représentation.

LE

MERCURE GALANT,

OU

LA COMÉDIE SANS TITRE,

COMÉDIE,

PAR BOURSAULT,

Représentée, pour la première fois, le 5 mars 1683.

NOTICE SUR BOURSAULT.

Edme Boursault, fils d'un ancien militaire, naquit à Mussi-l'Évêque, petite ville de Bourgogne, dans le mois d'octobre 1638. Son père ne lui fit faire aucune étude : à son arrivée à Paris à l'âge de 13 ans, il ne parloit encore que le patois bourguignon. Rougissant de son ignorance, il se livra avec la plus grande ardeur à l'étude de la langue françoise, et en moins de deux ans, il parvint non seulement à en connoître les plus grandes difficultés, mais à en sentir toutes les beautés. Il s'exerça de bonne heure à la poésie. Ses succès lui firent obtenir la place de secrétaire des commandements de la duchesse d'Angoulême. Il entreprit une gazette en vers burlesques qui ne paroissoit que manuscrite. Louis XIV, à qui elle plaisoit beaucoup, accorda une pension de deux mille liv. à l'auteur. Malheureusement il commit une imprudence qui fit supprimer la pension et la gazette. Un autre ouvrage qu'il composa d'après l'ordre du roi, sous le titre de *la Véritable Étude du Souverain,* plut tellement au monarque, qu'il le nomma sous-précepteur du Dauphin; mais il ne put accepter cette place faute d'avoir fait des études.

Boursault n'avoit encore que 22 ans lorsqu'il donna *le Médecin volant*, comédie en un acte, en vers, jouée pour la première fois en 1661.

Les quatre années suivantes virent paroître plusieurs autres pièces qui ne sont pas plus connues aujourd'hui. Ce sont *le Mort vivant*, en trois actes et en vers; *le Portrait du Peintre*, ou *la Contre-Critique de l'École des Femmes*, en un acte, en vers; *les Cadenas* ou *le Jaloux endormi*, en un acte, en vers; *les Nicandres* ou *les Menteurs qui ne mentent point*, comédie en cinq actes, en vers, et *les Yeux de Philis changés en astres*, pastorale en trois actes, en vers.

Boursault voulant se venger de Boileau, qui l'avoit placé dans sa septième satire, composa contre lui une petite comédie en un acte, intitulée *la Satire des Satires*; mais Boileau eut le crédit d'en empêcher les représentations.

Notre auteur abandonna quelque temps Thalie pour Melpomène, et fit jouer *la Princesse de Clèves*, et *Germanicus*, tragédies. L'une, jouée en 1669, n'eut que deux représentations; l'autre, donnée deux ans après, eut le plus grand succès. La première de ces deux pièces n'ayant pas été imprimée, c'est de Boursault lui-même que l'on sait, par une lettre qu'il écrivit à une dame de ses amies, que Germanicus n'étoit que la Princesse de Clèves sous d'autres noms.

Ce fut au bout de 14 ans que Boursault reprit ses pinceaux comiques, et donna le 5 mars 1683 *le Mercure galant*. Cette comédie fut jouée et imprimée sous le nom de Poisson. Visé, fondateur du Mercure, lequel portoit alors le titre de *Mercure galant*, s'étant plaint qu'on avoit eu l'intention de le jouer, la pièce ne fut intitulée pendant long-temps que *la Comédie sans titre*.

La même année 1683, le 7 décembre, parut *Marie Stuart*, tragédie, qui ne fut jouée que sept fois.

Les Fables d'Ésope, plus connues sous le titre d'*Ésope à la ville*, furent jouées pour la première fois le 10 janvier 1690, et eurent quarante-trois représentations.

Phaéton, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 28 décembre 1691, fut mal accueillie.

Les Mots à la mode, comédie en un acte, en vers, donnée pour la première fois le 19 août 1694, eut seize représentations.

Ésope à la Cour, comédie héroïque en cinq actes, en vers, fut mise au théâtre le 16 décembre 1701. Son auteur étoit mort trois mois auparavant, le 15 septembre, dans sa soixante-quatrième année, avant d'y avoir mis la dernière main.

PERSONNAGES.

ORONTE, gentilhomme, cousin de l'auteur du Mercure galant, et amant de Cécile.

M. DE BOIS LUISANT, père de Cécile.

CÉCILE, maîtresse d'Oronte.

MERLIN, valet d'Oronte.

LISETTE, suivante de Cécile.

M. MICHAUT.

Madame GUILLEMOT.

LONGUEMAIN, receveur des gabelles.

BONIFACE, imprimeur.

M. DE LA MOTTE, amant de Claire.

CLAIRE, maîtresse de M. de la Motte.

DU MESNIL, professeur de Langues.

M. BRIGANDEAU, procureur du Châtelet.

M. SANGSUE, procureur de la Cour.

DU PONT, empirique.

Madame DE CALVILLE, veuve.

Le MARQUIS.

ORIANE, ELISE, } sœurs qui ont appris l'art de se taire.

BEAUGÉNIE, poëte.

LA RISSOLE, soldat.

Deux Laquais.

La scène est dans la maison de l'auteur du Mercure Galant.

LE

MERCURE GALANT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

CÉCILE est arrivée?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge...

MERLIN.

A l'hôtel de Touraine.
Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas!
Redis-le moi sans cesse, et ne t'en lasse pas.
Quoi que tu puisses faire, il seroit impossible
De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon?

MERLIN.

Non, ma foi.
Car depuis le pont-neuf où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son père encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, et je n'ai rien su d'elle:
Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prunelle;
Et si de leur jargon je suis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.
Elle est grosse...

ORONTE.

Elle est grosse! Une vertu si pure
Recevoir d'un coquin cette mortelle injure?
Cécile grosse! Ah! traître, un mensonge si noir...

MERLIN.

Tout doux, monsieur, j'entends grosse de vous revoir.
Cécile est toute jeune et je la crois fidèle,
Mais mon expression est aussi pure qu'elle.
On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

Que ne parlois-tu donc sans me mettre en courroux?
Grosse m'assassinoit, la suite me console.

MERLIN.

Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
Dire Cécile est grosse, et ne pas achever,
Je sais bien que d'abord cela donne à rêver,

Que sur cette matière une équivoque blesse,
Et qu'enfin la plus sage est sujette à foiblesse.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté!

MERLIN.

Bon:
Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jeté ceci de sa fenêtre?

ORONTE.

Qu'est-ce?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi?

MERLIN.

C'est la première fois.
Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de temps en de vaines paroles.
Prends ces quatre louis et me fais ce présent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuser je suis trop complaisant.
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime,
Il m'est cher. Juste ciel, ma surprise est extrême!

Un louis pèse plus que ce quadruple-là.
Cécile avoit sa vue en te jetant cela.
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,
Un objet si charmant ne fait rien d'inutile;
Et puisque son désir est de me rendre heureux...
Ah! Merlin, je me trompe, ou ce quadruple est creux.
Je ne me trompe point, il est creux, oui, sans doute:
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah! Merlin,
Qu'elle a d'esprit!

MERLIN.

D'accord, mais il est bien malin.
C'est en savoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
Son esprit me ravit, sa beauté me désarme.
Le ciel en la formant épuisa ses trésors;
Elle a l'âme, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considère, et plus on y découvre...

MERLIN.

Voyez, sans perdre temps, comment sa pièce s'ouvre.
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE.

C'est par là,
Justement, j'aperçois son billet, le voilà.

(Il lit.)

« J'arrivai hier au soir à Paris avec mon père, qui est
« plus entêté que jamais de l'auteur du Mercure galant.
« Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez

ce que je vous ai mandé par ma dernière lettre,
affaires sont dans le meilleur état du monde. »

l'ici pour mes feux tout est de bon augure :
is cousin germain de l'auteur du Mercure ;
ur contribuer au succès de mes feux
me sans doute en parent généreux.
zèle plus ardent peut-on faire paroître ?
n logis entier il me laisse le maître :
depuis trois jours, sans avoir son talent,
se pour l'auteur du Mercure galant ;
on l'apparence il me sera facile
aire sous ce nom au père de Cécile.
is rien à mon sens ne fut mieux inventé.

MERLIN.

our vous : mais pour moi j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

ison ?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
résister long-temps à l'emploi qu'on me donne ?
que dure le jour, j'ai la plume à la main ;
s de secrétaire à tout le genre humain.
, histoire, aventure, énigme, idylle, églogue,
amme, sonnet, madrigal, dialogue,
, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjouements,
rs, larmes, clameurs, trépas, enterrements,
quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
m'en faites garder un mémoire fidèle.
tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.

Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfère le mien ;
Et je serois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déja dit, une de mes surprises
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises :
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le représente,
Je ne vois que des fous d'espèce différente :
L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre but,
Croit que hors du Mercure il n'est point de salut ;
L'autre dans la musique ayant quelque science
Croit de celle du roi mériter l'intendance ;
Celui-ci d'une énigme ayant trouvé le mot
Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot ;
Cet autre d'un sonnet ayant donné les rimes
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes ;
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le libraire appris quelques nouvelles ?

MERLIN.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Et de qui ?

MERLIN.

D'un commis des gabelles,
Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands
A fait un petit vol de deux cent mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire
Auroit, pour droit d'avis, mille louis pour boire.
Voyez.

(Il donne un papier à Oronte.)

ORONTE.

Mille louis ? C'est un homme perdu.

MERLIN

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fût bien pendu !

ORONTE.

Cela, qu'est-ce ?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune duchesse
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui par hasard est resté dans ses draps
Lui semble un guet-apens pour lui meurtrir les bras :
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes :
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé :
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais, chut ! Un gentilhomme entre ici.

SCÈNE II.

M. MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

Serviteur,
N'êtes-vous pas l'auteur du Mercure ?

ORONTE.

Oui, monsieur.

(À Merlin.)
Laisse-nous.

M. MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose !
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose,

Sièges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de province, et nouvelles de cour.
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cèle point, j'ai toujours souhaité
Les applaudissements des gens de qualité.
Je ne puis exprimer les plaisirs que je goûte....

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, monsieur, que j'ai l'air grand?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des aïeux?

ORONTE.

Des aïeux?

M. MICHAUT.

Ecoutez, je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble; et grâces à mes soins
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parents, dont le moindre est baron ou vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parents soient aussi nobles qu'eux;
Et je viens vous trouver pour anoblir ma race.

ORONTE.

Moi, monsieur? Et comment voulez-vous que je fasse?
A moins d'avoir un titre et solide et constant,
Puis-je....

M. MICHAUT.

Bon! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites;
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble et porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande,
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre:
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas
Ne m'a fait anoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légère trace?
Aucun de vos aïeux ne s'est-il signalé?

M. MICHAUT.

Ma foi, mon père est mort sans m'en avoir parlé:
Et de tous mes aïeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par de-là mon grand-père

ORONTE.

Qu'étoit-il? avoit-il quelque grade?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-père étoit mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle apothicaire.

ORONTE.

Eh !

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire, ai-je été consulté ?
Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon père fut d'un cran plus noble que le sien ;
Il se fit médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfant, et passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeler chevalier ;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence ;
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé :
Mais le roi qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le père médecin, l'aïeul apothicaire,
Le bisaïeul peut-être encor moins que cela,
Qui diable seroit noble à descendre de-là ?
Pour remplir vos désirs il faut faire un prodige,
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri ;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri :
Enfin, pour m'obliger inventez quelque fable ;
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble, assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? un gentilhomme avoir nom de la sorte?
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenoient ou d'en haut ou d'en bas,
Les pères et les fils ne se connoîtroient pas :
Le seigneur d'une terre un peu considérable
En préfère le nom à son nom véritable;
Ce nom de père en fils se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'escroquerai point vos soins ni vos paroles;
J'ai certain diamant de quatre-vingts pistoles....

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu, tant pis pour vous d'être si formaliste.
Adieu. Je vais trouver un généalogiste,
Qui pour quelques louis que je lui donnerai
Me fera sur-le-champ venir d'où je voudrai.

ORONTE, *seul.*

Qui jamais de noblesse a vu source moins pure?
Médecin!

SCÈNE III.

MADAME GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

MADAME GUILLEMOT.

Est-ce vous qui faites le Mercure,
Monsieur ?

ORONTE.

Oui, madame.

MADAME GUILLEMOT.

Oui ? l'aveu m'en semble bon.

ORONTE.

En avez-vous besoin, madame ?

MADAME GUILLEMOT.

Qui ? moi ? non.
A moins d'être d'un goût insipide et malade,
Peut-on s'accommoder d'une chose si fade ?

ORONTE.

Ah, ah ! voici d'un style un peu rude.

MADAME GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colère,
Mais je ne sais par où je vous ai pu déplaire.
Je m'examine en vain, et vous m'embarrassez.

MADAME GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit assez.
Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non, je vous le confesse.

MADAME GUILLEMOT.

O ciel! que vous avez l'intelligence épaisse!
Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
On dit que c'est de moi que vous vouliez parler,
Quand certaine bourgeoise, à qui la mode est douce,
Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

ORONTE.

De vous?

MADAME GUILLEMOT.

J'en défis une, et ne m'en cache pas.
J'avois un lit fort ample, et d'un beau taffetas;
A force d'être large, il étoit incommode,
Et le tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau;
Le cramoisi régnant, j'en fis faire un manteau.
Voilà la vérité, comme elle est dans sa source,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de bourgeoise, un peu trop répété,
Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité:
Quand vous voudrez écrire, ajustez mieux vos contes,
Et sachez que je suis auditrice des comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique dessein étoit de me jouer:
Je ne présumois pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit
De trouver un manteau dans un rideau de lit;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi:
Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
C'est un avantage...

MADAME GUILLEMOT.

Oui : mais ce qui me courrouce,
On sait que mon habit est d'une vieille housse :
Que ce soit par hasard ou par malignité,
Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
Qui me nomme en raillant la housse cramoisie;
Et par tout mon quartier la canaille se plaint
Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
Qui détache le clair par le secours de l'ombre :
Qu'on en ait un manteau, sans ornements dessus,
Pour peu que l'on soit blanche, on le paroît bien plus :
C'est un fard innocent, sans pommade ni drogue;
Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grâce, un certain mot choisi
Qui vous est échappé, pour dire cramoisi.

MADAME GUILLEMOT.

Du gros rouge.

ORONTE.

A mon sens il a beaucoup de grâce;
Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place.
Il charme.

MADAME GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention!
J'ai de votre mérite une idée assez haute
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(A Jasmin.)
Le nom de madame est...

MADAME GUILLEMOT.

Parlez donc, petit sot.

JASMIN.

Monsieur, madame a nom madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez, vous verrez dans le premier Mercure
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout du long, par estime pour vous,
En bon historien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, auditrice des comptes.

MADAME GUILLEMOT.

Y ferezvous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oui, vraiment.

MADAME GUILLEMOT.

Louez moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter vous paroît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie, et me rendrai justice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, madame l'auditrice?

MADAME GUILLEMOT.

De grâce...

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vòs pas.

MADAME GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre:

J'avois quelques parents qu'il est allé descendre.
Voyez donc promptement si la Fleur est là bas,
Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
Madame.

MADAME GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue;
Si je vous...

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

MADAME GUILLEMOT.

A Oronte.

Ah coquin! Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

MADAME GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait?

MADAME GUILLEMOT.

Comment! petite rosse
Sans vous on auroit cru que j'avois un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pèsent mes coups.

JASMIN.

Dame, je ne sais pas si bien mentir que vous.

ORONTE, *seul.*

Madame l'auditrice est enfin apaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte; et jusqu'après dîné
Passons quelques moments sans être importuné.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

(On heurte assez rudement.)

Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte?

ORONTE.

Ouvre sans hésiter, et l'une et l'autre porte.
(On redouble.)

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCÈNE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de monsieur Licidas?

MERLIN.

Ah! monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette? quel bonheur! viens, que je te salue.
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien,
Monsieur.

MERLIN *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi... Comment, je n'aurai rien ?
Tu reviendras des champs, sans me baiser ?

LISETTE.

Ta bouc[he]
Doit avoir du respect pour ce que monsieur touche.

MERLIN.

Patience, à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cécile est revenue en parfaite santé ?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
L'a déja disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
A son entêtement pour l'auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content.
Le fils d'un duc et pair ne lui plairoit pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille ;
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile de frayeur en a le cœur transi.
Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,
Qu'elle ne soit offerte à l'auteur véritable ;
Et de monsieur son père ayant loué le choix,
Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de libraire en libraire.
Enfin, monsieur Blagear, qu'on a fait à dessein
Trop petit pour un homme et trop grand pour un n[ain]

Avec civilité m'en a donné l'adresse;
Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hasardé à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cécile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la nature,
M'unit étroitement à l'auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes aïeux,
Et son père et le mien étoient frères.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, monsieur, il falloit un faussaire,
Un notaire fripon, prêt à prévariquer :
Je sais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer;
En payant largement, sans autre inquiétude,
On rencontre son fait en bien plus d'une étude.
Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
C'est que pour un auteur vous avez bonne mine :
Cette grande perruque, et ce linge et ce point,
Avec le nom d'auteur ne sympathisent point.
J'en vois par-ci, par-là; mais ils ont tous l'air mince :
Et sous cet équipage on vous croiroit un prince.
Par là votre dessein peut être divulgué.
Songez...

ORONTE.

Je représente un auteur distingué,
A qui, de compte fait, le débit de ses livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le temps, je m'en vais au galop.
Encore une parole et puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille;
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet
Ayant incognito chargé votre valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le convieroit d'aller boire bouteille,
Et qu'après le repas il ne fût assez sot
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, et dont l'appât le touche,
Quoique marqué de même, est une boîte à mouche:
Elle enferme un billet, à l'aide d'un ressort.

MERLIN.

Monsieur, qui l'a reçu, m'en a payé le port.
Tu peux lui demander si je ments.

ORONTE.

Non, sans doute:
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coûte.
De la part de Cécile un billet m'est si doux...

LISETTE.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
Je vais diligemment rapporter l'allégresse;
En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.

Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître :
Monsieur de Boisluisant, le beau-père futur,
A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur.
Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
Adieu, monsieur. Adieu, monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne,
Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.

LISETTE.

A la première vue on le réparera :
Prends courage.

SCÈNE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

MERLIN.

Non, monsieur.
ous prétendriez sur elle avoir droit de seigneur,
:oit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'est point folie.
'alet marié dont la femme est jolie,

Et de qui le patron est bâti comme vous,
A de justes raisons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCÈNE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'EST-CE pas vous, monsieur, qui faites ce beau livre
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau?
Le Mercure?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau,
Mais tel qu'il est, monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
À Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.
J'ai mes raisons.

ORONTE, *à Merlin.*

Va-t'en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, monsieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

s vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

e en honnête homme il faut avoir du bien.
toute nue autrefois étoit belle,
ce à son aise est aujourd'hui plus qu'elle :
lques talents dont on soit revêtu,
t point fortune avec trop de vertu.
, j'ai cru pouvoir tout me permettre
livers états où l'on m'a voulu mettre.
lus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
urs eu le soin d'étendre un peu mes droits.
ination augmentant avec l'âge
postes meilleurs je prenois davantage ;
ces petits gains, par leurs foibles appas,
it mes désirs ne les remplissoient pas.
e tout d'un coup, l'occurrence étant belle,
ent-mille francs j'ai fraudé la gabelle :
n'obligeriez, après ce beau coup-là,
r dans le monde un bon tour à cela.
a, comme vous, une plume si bonne....

ORONTE.

iable de tour voulez-vous que j'y donne ?
vol si grand....

LONGUEMAIN.

Comment vol ! parlez mieux,
s servez point de ce terme odieux.
r vous que pour moi mettez vous dans la tête,
der la gabelle est un mot plus honnête.
déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, et vous semble un outrag
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour faire tant de bruit ?

ORONTE.

Quel grand mal ? Trouvez-vous qu'il soit petit ?

LONGUEMAIN.

Sans dout

Ce n'est au pis-aller faire que banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, et qui n'ont pas péri !

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du pilori ?

LONGUEMAIN.

L'affront du pilori me paroît quelque chose ;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose :
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits !
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million et plus :
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête ;
Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidèle abandonnant le sien,
A la face des lois fait un vol manifeste ;
Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,

Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes.

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulants rajustent bien des choses;
Et sept cent mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour messieurs les fermiers, qui font des gains si grands,
Qu'est-ce de bonne foi que deux cent mille francs?
Gros seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se plaindre?
A rien de plus modique ai-je pu me restreindre?
Et de vider ma caisse ayant fait un serment,
Pouvois-je en conscience en user autrement?
Mettez-vous en ma place, et pensez bien....

ORONTE.

De grâce,
Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous espérer?
Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer.
De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement sans peur d'être arrêté:
Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen?

LONGUEMAIN.

Écoutez, et vous l'allez apprendre:
C'est l'unique sujet qui m'amène en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choisi le milieu:

De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre,
Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre;
Ainsi, soit par foiblesse, ou par bonne amitié,
De deux cent mille francs je rendrai la moitie.
Ce sont cent mille francs que je perds, mais qu'y faire?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les fermiers généraux voyant ma bonne foi
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut insinuer dans le premier Mercure.
Si je suis par vos soins à l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part.
Et cent louis....

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme,
Vous oubliez, je crois, que je suis honnête homme?
Et si je l'étois moins que je ne le prétends,
Vous passeriez peut-être assez mal votre temps.
Vous offrez cent louis pour vous faire un asile,
Et qui vous fera prendre, est sûr d'en gagner mille;
On les donne, on vous cherche, il n'est rien plus certain;
Et vous vous appelez monsieur de Longuemain.
C'est un sensible appât qu'une somme si forte ;
Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :
Mais allez, sauvez-vous, et ne m'apprenez pas
En quel lieu le destin va conduire vos pas.
Que sais-je si demain j'aurois encor la force
De pouvoir résister à cette douce amorce?
Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
Pour vous mettre en repos, restituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,

Il ne seroit plus temps de s'offrir à tout rendre;
On vous y forceroit, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu?
Un bien de ses aieux qu'un héritage amène,
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine:
Mais un bien étranger que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur;
Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes;
Enfin pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît;
Quand tout est essuyé, me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel médiateur,
Et suis de vos conseils très humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire.

(Il sort.)

ORONTE, *seul.*

Ce monsieur le commis a l'air patibulaire:
Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

SCÈNE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile et tout ce qui s'ensuit:
Père, fille, soubrette et laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien? ma perruque....

MERLIN.

On ne sauroit mieux être.

Ils entrent.

SCÈNE VI.

M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend :
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'âme ravie,
Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie :
Avant que de mourir je bornois mon espoir
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, et que je vous embrasse.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grâce.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré...

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré ?
Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans jusqu'à seize volumes ?
Au moindre évènement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
Ah ! ma fille !

ORONTE.

Est-ce là madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille ?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
(Il la salue et la baise ; et dans le même temps Merlin en fait autant à Lisette.)

Madame, pardonnez si j'ai l'âme interdite.
C'est un charme pour moi qu'une telle visite :
Et du langage humain les termes impuissants
Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à monsieur votre père !

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paroît si sincère,
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque estime pour vous que mon père ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due ;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCÈNE VII.

BONIFACE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'auteur du Mercure ?

ORONTE.

Qui diable amène ici cette sotte figure ?
Que voulez-vous ?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez, si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose ?

BONIFACE.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Parlez vite,

De grâce.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence...

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh bien !
Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde,
Qu'on vous en saura gré jusque dans l'autre monde.
C'est un bien, grâce au ciel, et grâce à mes efforts,
Honorable aux vivants, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de temps, monsieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blagear, dont je suis le confrère,

M'avoit promis, monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amène.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique!
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux libraire.
Un livre in-folio m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un livre qui va mal,
Que puis-je?

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure;
On le voit tous les jours; on l'éprouve à toute heure;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau.

BONIFACE.

Non, monsieur. Au contraire,
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas;
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas:
Mais, monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires,
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir.

J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornements de devises, d'emblèmes,
Pour égayer la vue, et servir d'agréments
Aux billets destinés pour les enterrements.
Vous jugez bien, monsieur, qu'embellis de la sorte
Ils feront plus d'honneur à la personne morte;
Et que les curieux, amateurs des beaux arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivants, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant le mort ils demandent du faste,
Tout le long d'une rue ils seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortège nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau.

ORONTE.

Mais, surtout, fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille;
Et si l'année est bonne, et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grâce que j'espère, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante;
Et la vôtre aujourd'hui par son invention
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, monsieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable ou bien quelque aventure,
Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs:

Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
Le prouver par raisons; et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, monsieur, que rien n'est plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans imprimeur et libraire;
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, monsieur?

ORONTE.

Assurément.

BONIFACE.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre moment.
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remercîment;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.

(En montrant monsieur de Boisluisant.)

Si monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin;
Il va de mes billets avoir bientôt besoin:
Et j'aurois un plaisir que je puis dire extrême
De pouvoir pour monsieur les imprimer moi-même.

A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs;
Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'âme,
De les fournir gratis pour vous et pour madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

SCÈNE VIII.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose:
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grâce.
Ne la différez point. Entrez, madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, *à Merlin.*

Merlin, voilà ma bourse, et je connois ton zèle:
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins,
De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux bassins.

MERLIN.

A montrer mes talents l'occasion est belle.
Savoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
Secrétaire bannal je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je m'explique,
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique :
Je connois quatre ducs et plus de vingt marquis
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
Que tableaux, mis au jour par des peintres illustres ;
Et ce qui m'a surpris, une collation
Où la délicatesse et la profusion...

ORONTE.

Et de grâce, monsieur, un peu plus d'indulgence.
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.
Je vous en fais excuse, et vous conjure...

M. DE BOISLUISANT.

Eh bien !
Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matière.
Je vous ai là-dedans ouvert mon âme entière.
Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous ;
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile
Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :

Pendant que votre aveu peut être rétracté,
Ne vous contraignez point, parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir, mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits:
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais...

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez:
Vous pouvez librement entretenir Cécile
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville:
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeants
Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre.
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCÈNE II.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE.

LISETTE.

Monsieur de Boisluisant est-il dehors?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon:
(*A Cécile.*)
Il est sorti, madame, avancez.

ORONTE.

Ah ! madame,
Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme ;
Je puis, dans le transport dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile !

CÉCILE.

Eh bien, mon cher Oronte ?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CÉCILE.

Oui, j'en fais l'aveu sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon père, et de lui devoir tant.
Prévenu, comme il l'est, pour l'auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture ?
Je crains...

LISETTE.

A cela près hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre père après tout pourra dire ?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il désire ?
C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
A monsieur qu'il y trouve il prétend vous donner :
Loin de blâmer son choix, vous en êtes contente,
Et vous taupez à tout en fille obéissante.
Êtes-vous obligée à savoir si monsieur
Est auteur véritable, ou bien façon d'auteur ?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CÉCILE.

Oronte, là dessus, ne dit point ce qu'il pense ?

ORONTE.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis;
Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage.
Et comment feroit-on pour aimer davantage?

ORONTE.

Eh bien! si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien.
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre père?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas?
Et lorsqu'il sera temps que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, madame, une assez belle excuse?
Reposez-vous sur moi de tout l'évènement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une dame paroît dont j'admire la mine.
Elle a grand air.

SCÈNE III.

CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

C'EST vous, ma charmante cousine!
A quand la noce?

CLAIRE.

A quand? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme : êtes-vous mariée?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a repudiée;
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Germain, pour quelques jours peut-être;
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon:
J'aurai le même zèle, ayant le même nom;
Et cette dame enfin que j'estime et respecte
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte:
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avoit accordée à monsieur de la Motte:
Il en est de moins fous que je crois qu'on garotte.
Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
Ne s'habille jamais comme les autres font,
Et pour tout dire, enfin, il semble qu'il se pique
D'être dans son espèce un animal unique.
Mais comme il est fort riche et que j'ai peu de bien
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de campagne:
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.

Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur,
Mais quand il en revint je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'étoit plus guère propre au joug du mariage;
Qu'il avoit cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part :
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture;
Et pour le mépriser comme il me méprisoit,
J'acceptai sur-le-champ ce qu'il me proposoit.
Voilà ce que je sais, sans en savoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous ? A vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent qu'il faut que je lui rende

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis :
Et de combien est-il ?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés ?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne,
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter; je l'ai laissé là-bas.
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre?

CLAIRE.

Je ne sais.

SCÈNE IV.

M. DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

SERVITEUR, monsieur.

M. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

M. DE LA MOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

M. DE LA MOTTE.

A vous?

Tout de bon?

ORONTE.

Oui, monsieur.

M. DE LA MOTTE.

J'en suis vraiment bien aise.

ORONTE.

Et moi je suis ravi, monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau?

M. DE LA MOTTE.

Bon! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau;
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, monsieur, savez-vous quelle faute vous faites?

M. DE LA MOTTE.

Eh oui: par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfants qui m'en sauroient bon gré:
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge;
Et frappé quelquefois par de tristes accents
Je pense massacrer de petits innocents.
Mais tout dût-il crever, que tout crève, n'importe;
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine?

M. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux?

CLAIRE.

... ne parois je plus belle ?

M. DE LA MOTTE.

... ma chère demoiselle.

ORONTE.

... par d'indignes moyens ?

CÉCILE.

... méprise sa naissance et ses biens ?

CLAIRE.

... la foi que je vous ai donnée ?

M. DE LA MOTTE.

... vous êtes en tout bien conditionnée,
Belle, sage, fidèle ; et malgré tout cela
Il plaît à mon destin que je vous plante là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge ;
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, monsieur, dites tout, ne soyez point contraint ;
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison. Parlez. Que voulez-vous qu'on pense ?

M. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenser si je romps le silence.
Pour n'en pas venir là je fais ce que je puis.
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela c'est un autre chapitre.
Je les prétends à moi par un assez bon titre ;
En m'en faisant un don, vous en fîtes mon bien.
Mais vidons l'autre affaire et ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.

Je saurai de monsieur quel affront il redoute,
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu....

M. DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LA MOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort;
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manières, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas;
C'est, je crois, dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête :
Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je vois,
Pour m'appeler cocu semble prendre une voix.
Écoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
Ce fut jeudi dernier que l'enfer en courroux
Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux,

Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes :
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure et les tuai de rage,
Étant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou
A force de crier coucou, coucou, coucou.
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons.
Mais zeste. Le coquin de branchage en branchage,
De son maudit coucou redoubla le ramage,
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appât pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre âme perplexe,
Lorsque dans mon chemin, et presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas;

Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
« Vous en aurez menti, malheureux animaux,
« Je rendrai malgré vous tous vos présages faux, »
M'écriai-je ; et soudain je gagnai ma chaumière,
Sans vouloir regarder ni devant ni derrière.
Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit se marier ?

ORONTE.

Eh ! monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes.
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes :
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LA MOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort sage ;
Mais si l'astre s'en mêle, et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu ?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence
Deviendra contre moi fidèle à l'influence ;
Et moins par son penchant que pour remplir mon sort
Je me verrois cocu sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver mademoiselle ;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle :
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front et de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ses raisons monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en la faisant cocu,

La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui? moi?
Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous? parlez en honnête homme.
Que vous dois-je?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, monsieur?

M. DE LA MOTTE.

A vous: pourquoi tant de grimaces?

CLAIRE.

Lorsque je les reçus, je vous en rendis grâces;
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

M. DE LA MOTTE.

Je me flattois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CÉCILE.

Ce refus obligeant que fait mademoiselle,

Marque pour un volage une bonté nouvelle:
Retenir vos présents, c'est vous aimer encor.

M. DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent, elle m'étoit acquise;
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise:
Demandez-lui plutôt si jamais...

ORONTE.

Écoutez,
(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre;
Et si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.
Épousez ma cousine, ou ne prétendez pas...

M. DE LA MOTTE.

Quand je serai cocu, qu'il sera bien plus gras!
Sachez, petit cousin, qui par votre menace
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile et malgré vos leçons,
Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste:
Nos communs intérêts sont remis en sa main.
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non, il est à Saint-Germain.

M. DE LA MOTTE.

Pour long-temps?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne:
Il entendra plaider votre cause et la mienne.

De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être?
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis!
Serviteur.

SCÈNE V.

CÉCILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant, pour une belle amante!

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne suis que suivante;
Ou si j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous, cousine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre:
Je vous prie à mon tour de ma noce.

CLAIRE.

Comment?

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous et votre amant.
Ma maîtresse ni moi, nous ne voulons pas rompre.
Mais j'aperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
Passez dans l'autre chambre, où bientôt je vous sui.

SCÈNE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

Monsieur, je suis perdu, si je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur? parlez, quel sujet vous oblige...

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux?

DU MESNIL.

Il n'est point sous le ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire?
Êtes-vous assassin, empoisonneur, faussaire?
Êtes-vous poursuivi des archers?

DU MESNIL.

Moi, monsieur?
Ai-je l'air d'un faussaire ou d'un empoisonneur?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte?

DU MESNIL.

Non, monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte?

DU MESNIL.

Eh! si c'étoit cela, serois-je malheureux?

ORONTE.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.
J'écoute, mais surtout point de longue harangue.

DU MESNIL.

Force gens à Paris enseignent quelque langue,
Celui-là l'espagnol, celui-ci le latin;
Et, sans autre secours, ils subsistent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aise,
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en chaise.
Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un faubourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue normande;
M'offrant de l'enseigner avec affection
A qui voudroit l'apprendre en sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi? pas un écolier!

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne:
Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
Le second mois, sans doute, alla bien?

DU MESNIL.

Encor moins.
Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches,
Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches:
Et par tous les endroits où j'étois affiché,
Je voyois en passant force monde attaché:
J'en conçus de la joie; et la chose étant sue,
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison creveroit d'écoliers;
Mais le troisième mois eut le sort des premiers:

Pas une âme ne vint. Je disois à moi-même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême :
« Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen,
« A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Hâvre, à Caen ;
« Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,
« Et c'est par conséquent une grande sottise
« D'ignorer le normand et de savoir si bien
« L'extravagant jargon qu'on nomme italien.
« L'un est infructueux et l'autre fort utile. »
Comme on a vers l'espoir une pente facile,
Je me flattois alors, et même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
Je faisois afficher de nouveau : mais ma peine
Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;
Et quoi que cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ? non ; cela n'est pas croyable.

DU MESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable.
Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix !

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur ?

DU MESNIL.

Réprimander la noblesse de France,
Qui parle italien, espagnol, allemand,
Et qui ne peut parler le langage normand ;
Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes ;

Qui, sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin;
Et qui par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *Signor si*, que *voire* ou *dieu me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaison?

ORONTE.

Il est vrai, je vois bien que vous avez raison:
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
Je vous conseillerois de tenter autre chose;
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se mêle, en un même quartier
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier;
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagneroit se partage en quarante:
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talents dans le premier Mercure;
Si le roi par hasard en faisoit la lecture,
Bienfaisant comme il est par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain: on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus;
Je suis déconcerté d'une louange en face;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.

Adieu, le mois prochain parlez si bien de moi,
Que de voir mon visage il prenne envie au roi.
C'est la grâce qu'espère et que vous recommande
Du Mesnil, professeur de la langue normande.

ORONTE, *seul.*

Juste ciel! que ces fous qui fatiguent mes yeux
Volent à mon amour de moments précieux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

Demeurez, mon cousin, vous avez compagnie;
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous ? ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et de la tête aux pieds elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?
Un homme qui paroît m'empêche de poursuivre.
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCÈNE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
Monsieur! vous n'auriez pas attendu ma prière
Pour célébrer mon nom et le mettre en lumière.

ORONTE.

Le mérite me charme, et pour le publier
Je n'attends point, monsieur, qu'on m'en vienne prier.
C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

Publiez donc le mien. Je guéris de la goutte.

ORONTE.

De la goutte! ah! monsieur, l'admirable secret!
Est-il sûr?

DU PONT.

En six mois j'en ai guéri dix-sept.

ORONTE.

Que vous allez jouir d'une haute fortune!
Ce ne sont point des gueux que ce mal importune.
Je sais un prince, un duc, un comte et deux marquis,
Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
A quoi, mon cher monsieur, puis-je vous être utile?

DU PONT.

A répandre mon nom à la cour, à la ville.
Faute d'être connu, je perds des millions.
Publiez qui je suis. Publiez....

ORONTE.

Publions.
J'y consens. Mais, monsieur, la moindre de vos cures

Doit plus faire de bruit que cinquante Mercures ;
Et tant d'hommes guéris parlent si haut pour vous....

DU PONT.

Si j'étois plus heureux, ils en parleroient tous,
Il est vrai : mais, monsieur, quelque soin que je prenne,
Un destin envieux empoisonne ma peine.
Tout ceux que je guéris, la mort les prend.

ORONTE.

Tant pis.

DU PONT.

Ce n'est pas, grâce au ciel, qu'ils ne soient bien guéris :
Mais lorsqu'en bon état j'ai mis une personne,
Je ne puis empêcher que le ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure, il faut que cela soit.
J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept ;
Ils se portoient fort bien quand ils sont morts.

ORONTE.

Je jure
Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous est assez singulier,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

Puissiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte !
Vous seriez par mes soins, mon zèle et mes travaux,
En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge :

Je vous laisse un billet qui vous en instruira ;
Et le corps des goutteux vous en remerciera.

ORONTE, *seul.*

Jamais profession ne fut plus fatigante.
J'y renonce.

SCÈNE III.

MADAME DE CALVILLE, ORONTE.

MADAME DE CALVILLE, *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue et redevable.

ORONTE.

À moi,
Madame ?

MADAME DE CALVILLE.

Oui, monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi ?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service ?

MADAME DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême ;
Et comme je fis hier enterrer le quatrième,
J'offre cette matière à votre heureux talent
Pour en faire un article au Mercure galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

ORONTE.

Pour un mari défunt c'est montrer bien du zèle.

Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, madame, être quatre fois veuve,
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.

MADAME DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes,
Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étoient constants.

ORONTE.

Quoi! vous vous résoudrez à pâtir si long-temps,
Madame? Je vous plains : cet effort est pénible.

MADAME DE CALVILLE.

J'aimois feu mon mari; l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une dame aussi jeune que vous
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs charmes,
Après s'être occupés à verser tant de larmes?
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal....

MADAME DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai, cependant, moi qui suis souvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse :
J'ai pleuré le défunt avec assez de grâce :
Pendant qu'il se mouroit, fidèle à mon devoir,
J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.

Pour pleurer un mari d'une manière honnête,
Il faut négligemment savoir pencher la tête;
Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
Couler par-ci, par-là des larmes sur son sein;
Éviter les hauts cris que la canaille jette;
Avoir un air stupide, une douleur muette;
Regarder son malheur avec tranquillité:
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité;
Mais si quelque bourgeoise, ou simple demoiselle,
Osoit pleurer de même, on se moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on?

MADAME DE CALVILLE.

Le comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style,
Vous serez au Mercure avec distinction.

MADAME DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction;
Comme une tourterelle, à tous moments je pleure.
Si je me remarie, et que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre et n'y manquerai pas.

ORONTE, *seul.*

Que l'auteur du Mercure a de fous sur les bras!
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile....
Ciel! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCÈNE IV.

ORIANE, ORONTE, ÉLISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, madame? En tout ce que vous faites
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand....

ÉLISE.

Nous savons bien, monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmants cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grâce, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer,
Vos manières, votre air....

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie :
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossière erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Sitôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite et ma chère lecture;
Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmants que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire ;
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.

Nous avons toutes deux purifié nos âmes
D'un défaut qui partout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent :
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids,
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles?
Je sèche de chagrin lorsque j'entends cela.

ÉLISE.

Et qui pourroit tenir à ces sottises-là?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire?
Car, ma sœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire;
Et dans ce grand dessein, je vous suis d'assez près,
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens, comme vous, que monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, mesdames?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu;

Que vous avez sur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins:
Mais avouez aussi que je parle encor moins;
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang, tout mon bien:
Mais je ne puis celer que la gloire m'est chère.
Eh! quelle gloire encore! être fille et se taire!
Souffrez-moi votre égale, et par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons sur-le-champ notre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du désir de vous plaire :
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire ?

ORIANE.

Écoutez mes raisons ; et j'espère....

ÉLISE.

Ma sœur,
Qui parle la première a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matière ?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la première,
Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir....

ÉLISE.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

ORIANE.

(Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est possible.)

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ;
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux, et qu'en toute saison,
C'est un droit de l'aînée alors qu'elle a raison :
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je affaire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage,
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que partout votre mérite brille.

ÉLISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encore fille,
Ma sœur ! et que cet art que vous citez toujours
A votre pétulance offre un foible secours !

Vous me traitez de sotte ; et par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi, c'est vous-même qui l'êtes ;
Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connoître.
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu ;
Mais pour du jugement vous en avez si peu,
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté faites-moi grâce entière :
Permettez qu'à monsieur je parle la première.

ORIANE.

Vous ? me faire l'affront de parler avant moi ?
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi.

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne :
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE, *à Oriane.*

Madame...

ORIANE.

Non, monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE, *à Élise.*

Madame...

ÉLISE.

Non, monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous...

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse!

ORONTE, *à Élise.*

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirois à cette impérieuse!

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, et considérez bien...

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Élise.*

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrecarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.
Que sais-je qui des deux parle le moins?

TOUTES DEUX.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.
(À peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à l'autre.)

ÉLISE

Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein....

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain....

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'âme fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente, on admire
ÉLISE.
regarde, on devine } cela.

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette façon-là ?
Tout franc, je ne vois goutte en toutes vos manières.

ORIANE.

(Elles parlent en même temps.)

Je ne vous croyois pas de si courtes
ÉLISE.
C'est pour un grand génie avoir peu de } lumières.

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du
ÉLISE.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le } prix.

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui pût s'
ÉLISE.
Que l'on vous soupçonnât de vous } être mépris.

TOUTES DEUX.

Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

ORONTE, *seul.*

Ma foi, voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles

Pour me persuader qu'elles ne parlent point!
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible,
Qu'être fille et se taire est chose incompatible?
A force de babil elles m'ont enivré:
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré.
Holà, Merlin?

SCÈNE VI.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

Monsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grâce,
Pendant quelques moments occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.

MERLIN, *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade:
Mais que veut ce soldat?

SCÈNE VII.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bon jour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alègre:
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant, qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle:
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure:
J'y ferois que je crois une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le roi la savoit, j'en aurois de quoi vivre;
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne sauroit se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié, je ne saurois avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étois sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien des maux :
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc, ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux ;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals, c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux, c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.

Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux :
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié, comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, et des vice-amirals ;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre :
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux* ;
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
Par conséquent on voit par cette règle seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui palsandié moi : je n'aime point du tout,

Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout:
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être:
Plus de mille soldats en auroient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été;
C'étoit argent comptant, j'en avois leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole:
Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par des combats navaux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Je viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? Est-il venu personne?

MERLIN.

Un soldat, dont j'ai su les exploits éclatants:
Un brave homme.

SCÈNE II.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Pardon, si j'ai mis si long-temps,
Mon cher monsieur. Eh bien! vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés.
Ce sont vos seuls désirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.
(Merlin sort.)
J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté;
Vous avez du mérite et de la qualité:

On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être;
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent de ma fille accompagner la main,
Peuvent contribuer à vous la rendre chère,
Je serai trop heureux d'être votre beau-père.

ORONTE.

Ah! monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais?...

SCÈNE III.

CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Ma fille, vos désirs seront-ils satisfaits,
Si demain de monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! madame,
Vous ne répondez rien! Que dois-je croire, hélas?

CÉCILE.

Si je vous haïssois, je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez,
Quand on vous marieroit, que vous me marieriez:
Vous allez devenir madame la Mercure,
Pendant que je serai Lisette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CÉCILE.

Eh quoi! te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

Non, je suis toute à vous, et mon sort tient au vôtre:
Mais je voudrois, madame, être encore à quelqu'autre.
Tant qu'on demeure fille, on n'est point en repos;
Et quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche,
Et si Merlin penchoit du côté que je penche...

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon,
Mais...

LISETTE.

Quoi, mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon...

LISETTE.

Je ne sais si mon air est fripon ou modeste;
Mais jusqu'à ce moment je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant,
Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi, cent.

ORONTE.

Et moi, cent.

MERLIN.

Trois cents louis! Messieurs, je l'épouse au plus vite.
Tu m'aimes?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur, vous voyez un marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure galant, adorateur fidèle,
J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle.
Ah! je croyois parler à monsieur Licidas.
Est-il là?

ORONTE.

Non, monsieur, mais il n'importe pas;
Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit, dont chacun s'aperçoit,
A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

Je crois vos airs fort beaux, mais il faut autre chose:
Qui ne veut que des airs achète un opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaéton, quelque bruit qu'on en fasse,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoissez, et cela me suffit.
D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit.
La route que je tiens est fraîchement tracée:
Tout y sera nouveau, jusques à la pensée;

Et comme c'est un air à demi-goguenard,
Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.
Je voudrois qu'en cet art madame fût congrue:
Il seroit mal aisé qu'elle n'eût l'âme émue.

CÉCILE.

Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion,
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

(Il prélude et dit ensuite ce vers.)

Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.

(Il chante.)

Tant que l'hiver a duré,
Margot m'a fait la grimace;
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le sien tout de glace:
Mais le printems de retour,
Elle doit changer de note;
Ou bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Comment le trouvez-vous?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.
Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
Les paroles et l'air sont si bien mariés,
Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, et l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un second couplet,
J'en suis sûr.

CÉCILE.

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le temps des frimas,
Dans une grotte champêtre,
De ses plus charmants appas
Elle me faisoit le maître;
Mais je prétends dès ce jour
La remener dans la grotte;
Où bientôt avec la sotte
J'enverrai paître l'amour.

Eh bien! que vous en semble?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le temps presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
Monsieur?

LE MARQUIS.

Assurément, et de plus cacheté.

(Il montre le paquet, et lit le dessus.)

A monsieur Licidas, à son accoutumée
Substitut de la renommée.

Mon air aura pour lui des appâts éclatants.
Adieu, mon cher.

SCÈNE V.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Monsieur, ménageons ces instants.
Nous chanterions ici sur de meilleures notes
Avec des conseillers surnommés gardenotes.

ORONTE, *à Merlin.*

Va chercher un notaire et reviens promptement.

(Brigandeau paroît.)

MERLIN.

J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire,
Quand ils vont d'un défunt mendier l'inventaire.

SCÈNE VI.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. Brigandeau.*

Nous vous croyons notaire. Il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je suis procureur, dieu merci,
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs,
Que des hommes de bien, comme des procureurs,

Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance;
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur
Pour un corps si célèbre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :
Nous savons de l'auteur qui mit la pièce au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour;
Et ma communauté par ma voix vous conjure
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, monsieur, est-ce ici votre procureur?

(M. Sangsue paroît.)

ORONTE.

Non.
Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le parlement c'est le plus grand arabe :
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCÈNE VII.

M. SANGSUE, M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

MONSIEUR, votre très humble et très obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?

ORONTE.

Non, monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue.
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends, sur ce point, grâce de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre.
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satire,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire:
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du parlement;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité:
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne:
Ce sont des procureurs d'un ordre subalterne;
Comme ceux des consuls, du Châtelet....

M. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien....

M. SANGSUE.

Quoi! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver, en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Oui.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux,
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur :
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelants et pour les intimés :
Et savent les forcer par divers stratagêmes
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

M. SANGSUE.

Et quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis moi qui de nous deux on prétend contrefaire ;
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,

Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler? Dis-le moi, si tu l'oses.
Ce n'est qu'au parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau
Et que d'un pâtissier on extorque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du Châtelet qu'on joue?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant monsieur dire ce que j'en croi.
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au fauhourg saint-Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine?
Ton père étoit aveugle, et jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquempoix,
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes clients elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation :
Et quand tu seras mort ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de juin dernier un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à sept cent trente livres;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,

Étant vu de messieurs, trois des plus apparents
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils, que dans cette occurrence
Ils te passoient cent sous contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu ?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh ! messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, messieurs, quel dessein vous amène.
Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

M. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, monsieur, de quel air je m'acquitte....

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite ;
Laissez-moi faire. Eh bien ! vous avez tout oui...?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCÈNE VIII.

BEAUGÉNIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE.

BEAUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre et belle compagnie.
Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, et vous rendre service,
Monsieur?

BEAUGÉNIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office.
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent;
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, monsieur? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.
C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Écoutons, je vous prie. Une énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des monarques thébains mit le trône en lambeaux,
Et fut cause qu'OEdipe eût la douleur amère
De faire des enfants à madame sa mère;

Cette énigme, en un mot, qui fit tant de fracas
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
Vous en allez juger : mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Écoutez.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumière ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE.

Et monsieur ?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois gratis au moins un siècle entier.

BEAUGÉNIE.

Et vous, monsieur ?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE.

Et vous?

LISETTE.

Je ne l'entends ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause :
Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les vers quadrent à la matière,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entière.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré?
Il semble que ce vent ait de la connoissance,
Et qu'il n'ose avouer son nom ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre énigme.

BEAUGÉNIE

Peste !
Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

Jamais d'aucune énigme a-t-on vu rien de tel?
Qu'est-il de plus coulant et de plus naturel?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience :
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre ;
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusque-là.
Je vais recommencer...

ORONTE.

Non, je vous en supplie,
Nous avons de vos vers la mémoire remplie :
Votre nom à l'énigme ajouteroit du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix ;
Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'énigme avec mon nom au bas :
Ornez-la d'un prélude et vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matière si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez, vos désirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu, je me retire, et je vous laisse en paix.

SCÈNE IX.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours, vole.

M. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement :
Et conduisons si bien cette heureuse aventure,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN DU MERCURE GALANT.

LES FABLES D'ÉSOPE,

OU

ÉSOPE A LA VILLE,

COMÉDIE,

PAR BOURSAULT,

Représentée, pour la première fois, le 18 janvier 1690.

PERSONNAGES.

ÉSOPE.

LÉARQUE, gouverneur de Sizique.

EUPHROSINE, fille de Léarque.

AGÉNOR, gentilhomme de Lesbos, amant d'Euphrosine.

DORIS, confidente d'Euphrosine.

HORTENSE, fille entêtée de son esprit.

DEUX VIEILLARDS, députés de Sizique.

AGATHON, petit garçon fort beau, fils de Léarque.

CLÉONICE, petite fille fort laide, sœur d'Agathon.

M. DOUCET, généalogiste.

AMINTE, mère d'une fille enlevée.

ALBIONE, veuve d'un conseiller notaire.

PIERROT, paysan d'auprès de Sizique.

COLINETTE, femme de Pierrot, tenant un enfant au maillot.

M. FURET, huissier.

DEUX COMÉDIENS.

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

UN LAQUAIS.

La scène est à Sizique.

LE POUVOIR DES FABLES,

PROLOGUE.

Autrefois dans Athène un fameux orateur,
Zélé pour la cause publique,
Craignant pour sa patrie un extrême malheur,
Mit en œuvre sa rhétorique;
Et pour émouvoir l'auditeur
Fit un discours fort pathétique.
Mais le peuple qui l'écoutoit,
Immobile comme une souche,
Ne fut non plus touché de ce qu'il débitoit
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progrès
Que faisoit son éloquence:

L'Anguille, ajouta-t-il, l'Hirondelle et Cérès
Firent un jour connoissance.
En voyageant toutes trois,
Un fleuve impétueux s'oppose à leur passage;
L'Hirondelle en volant et l'Anguille à la nage
Le passèrent sans peine, et l'auroient fait vingt fois.
Et Cérès? dit le peuple, en élevant sa voix:
Vous avez fait passer l'Anguille et l'Hirondelle;
Monsieur le philosophe, en vous remerciant,
Mais Cérès que devint-elle?
Dit encore une fois le peuple impatient.

Messieurs, dit l'orateur, vous dessillez ma vue ;
Je me suis abusé jusques à ce moment :
La vérité toute nue
N'a pas assez d'enjoûment ;
Une fable l'insinue
Bien plus agréablement.

Messieurs les auditeurs, qui par votre suffrage
Rendez bon ou mauvais le destin d'un ouvrage,
Celui qui va paroître est d'un genre nouveau :
S'il vous blesse, il est laid ; s'il vous plaît, il est beau.
Ésope, si connu par ses savantes fables,
Fut jadis condamné par des juges coupables ;
Mais ceux qui de son sort décident aujourd'hui
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre lui.
Il ne vous dira point de ces quolibets fades,
Qui ne sont de bons mets que pour des goûts malades.
Par les fables qu'il cite en différents endroits
Il se montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Pesez-en le mérite en juges équitables :
Vous le méconnoîtriez s'il ne disoit des fables ;
Et vous auriez dans l'âme un sensible dépit
De le voir par sa bosse, et non par son esprit.

LES FABLES D'ÉSOPE,

OU

ÉSOPE A LA VILLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Enfin ce grand esprit que je brûlois de voir,
L'incomparable Ésope est ici d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble;
Ne me déguise rien, dis-moi ce qu'il t'en semble:
Ne le trouves-tu pas un aimable homme?

EUPHROSINE.

Moi?

LÉARQUE.

Oui.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui ressemble.

LÉARQUE, *à Doris.*

Et toi,
Comment le trouves-tu? Je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, monsieur, que je le flatte?

LÉARQUE.

Dis la vérité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez?

LÉARQUE.

Oui.

DORIS.

C'est un vilain magot,
Franchement.

LÉARQUE.

Quoi! friponne, être assez arrogante...

DORIS.

Si cela vous déplaît, souffrez donc que je mente.
Me voilà toute prête à dire qu'il est beau,
Que c'est, si vous voulez, un Adonis nouveau,
Qu'à le voir sans l'aimer c'est en vain qu'on travaille,
Qu'il n'est pas dans le monde une plus riche taille,
Que du haut jusqu'en bas tout m'en paroît charmant:
Mais ce sera, monsieur, mentir impudemment;
Et jamais au mensonge on ne m'a vu de pente,
Quoique vice ordinaire à toute confidente.

LÉARQUE.

Il ne te plaît donc pas?

DORIS.

Oh que pardonnez-moi!
Je ris incognito d'abord que je le voi;
Je ne puis m'en tenir, quelque effort que je fasse:
Il n'est point de laideur que son museau n'efface;
Et le reste au visage est si bien assorti
Qu'il n'a membre en son corps qui ne soit mal bâti.
Celui qui le forma choisit un sot modèle.

LÉARQUE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'âme belle.
Plût aux dieux, tel qu'il est, qu'Euphrosine lui plût!

EUPHROSINE.

Et si je lui plaisois quel seroit votre but,
Mon père?

LÉARQUE.

Ignores-tu jusqu'où va ma tendresse,
Et combien dans ton sort ton père s'intéresse?
Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux
Que celui que j'aurois de le voir ton époux.

EUPHROSINE.

Mon époux, juste ciel! que venez-vous de dire?

DORIS.

Bon! ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire?

LÉARQUE, *à Doris.*

Ésope, selon toi, n'est donc pas son fait?

DORIS.

Non.
Pour épouser un singe il faut être guenon.
Car, entre nous, monsieur, Ésope est un vrai singe:
Celui qui vous est mort, quand il avoit du linge,
Un justaucorps, des gants et son petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se développe,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Ésope.

LÉARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'esprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Ésope indigne de ma fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous donc qu'il ait ?

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Écoute ; en peu de mots en voici le portrait.
Il est laid ; mais, crois-moi, c'est une bagatelle :
Un homme est assez beau quand il a l'âme belle ;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Ésope a paru sans défaut.
Crésus à qui le ciel fit un si beau partage
Qu'une richesse immense est son moindre avantage,
Crésus, le plus heureux de tous les potentats,
Se repose sur lui du soin de ses États.
Dans un poste si haut, à quoi crois-tu qu'il pense ?
A vivre dans le faste et parmi l'opulence ?
A bâtir sa maison des dépouilles d'autrui ?
Il sert le roi, le peuple, et ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile ;
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,
Il enseigne aux petits à faire leur devoir,
Et tempère des grands l'impétueux pouvoir :
A la droite raison il veut que tout se rende ;
Qu'en père de son peuple un monarque commande,
Et que, mourant plutôt que d'oser le trahir,
Un sujet se restreigne à l'honneur d'obéir.
Comme il est dangereux d'être trop véritable,
Il se sert du secours que lui prête la fable ;
Et sous les noms abjects de divers animaux,
Applaudit les vertus et reprend les défauts.
Quoique par bienséance il ne nomme personne,
Si l'on ne se connoît, au moins on se soupçonne,
Et, par cette industrie, en quelque rang qu'on soit,

Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà sincèrement le portrait de son âme.

DORIS.

Que vous seriez, monsieur, un bon peintre de femme!
Vous fardez vos portraits admirablement bien.

LÉARQUE.

Quoi! ma fille soupire, et ne me répond rien?
Un mérite si grand ne la rend point sensible?

EUPHROSINE.

Mon père, à mon devoir il n'est rien d'impossible;
Mais Ésope est si laid!

LÉARQUE.

Son esprit est si beau!
Ta raison sur les yeux doit te mettre un bandeau;
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Partout où de Crésus s'étendent les États,
Il dépose à son gré les mauvais magistrats;
Change les gouverneurs qui, par coups et menaces,
Éloignés de la cour, tyrannisent leurs places;
Casse les officiers qui, pour faire les fins,
Au lieu de cent soldats n'en ont que quatre-vingts,
Et, de peur que la fraude à la fin ne soit sue,
Ont des gens empruntés pour passer en revue;
Exclut les conseillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'audience ils se sont endormis;
Bannit les avocats dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante cause;
Abolit les brelans, ces honteux rendez-vous
Où l'on tient une école à dresser des filous;
Défend aux médecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent.

Enfin dans cet État, de l'un à l'autre bout,
Ésope a sans réserve inspection sur tout.
Quoique ma probité soit exempte d'atteintes,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes :
Gouverneur de Sizique, où mon sort est si doux,
Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux ;
Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre.
A son appartement je vais voir s'il est jour,
Savoir s'il est visible, et lui faire ma cour,
Lui marquer par mon zèle et par ma déférence...

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance...
Quel marmouset !

SCÈNE II.

ÉSOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

J'ALLOIS pour voir votre grandeur,
Et savoir...

ÉSOPE.

Doucement, monsieur le gouverneur.
Dans la place où je suis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, et vole terre à terre :
Le terme de grandeur ne fut point fait pour moi.

LÉARQUE.

Eh ! monsieur, c'est un grade acquis à votre emploi.
Tous vos prédécesseurs, jusqu'au temps où nous sommes...

ÉSOPE.

Tous mes prédécesseurs ont été de grands hommes,

Dont le sang, le service et les hautes vertus,
A ne rien déguiser, méritoient encor plus.
Pour moi, qu'un sort bizarre a tiré de la boue,
Moi de qui pour un temps la fortune se joue,
A quoi que ce puisse être où je sois destiné,
Je me souviens toujours de ce que je suis né.
La fortune est à craindre où manque la sagesse.
Être aujourd'hui grandeur, et demain petitesse,
Garder un long silence après un peu de bruit,
C'est le commun destin des grands, par cas fortuit.
Trève donc de grandeur pour un homme si mince.

LÉARQUE.

Et de quoi vous sert donc d'être auprès d'un grand prince,
Si les titres d'honneur ne vous entêtent pas?
La richesse à vos yeux doit avoir des appas;
Vous êtes dans un poste où vous n'avez qu'à prendre :
Tout l'argent de Crésus dans vos mains se vient rendre.
Tous ceux qui devant vous remplissoient vos emplois,
Quand ils les ont quittés, étoient de petits rois :
C'étoit une fortune aussi haute que prompte.

ÉSOPE.

Monsieur le gouverneur, que je vous fasse un conte,
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

FABLE.

Autrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une grange,
Où, trouvant quantité de grain,
Elle se croit de noce, et d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille et pour le lendemain.

Enfin, la panse pleine et toute rebondie,
Elle a peur d'être prise en ce flagrant délit,
Et va par son entrée essayer la sortie;
Mais elle étoit trop grosse, ou le trou trop petit.
Un renard, sur ces entrefaites,
Passant en cet endroit et la voyant pâtir :
« C'est en vain, lui dit-il, grosse comme vous êtes,
« Que vous espérez de sortir.
« Je vous plains d'être en ce gîte;
« Mais il peut arriver pis,
« Si vous ne rendez bien vite
« Tout ce que vous avez pris. »
A l'application.

LÉARQUE.

Elle est aisée à faire.

ÉSOPE.

Tant mieux; la vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de soupçons,
A qui se voue au prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliser vont trop droit en besogne.
Pour celui qui sur tout pince, lésine, rogne,
Qui du bien de Crésus s'attribuant le quart
Ne manie aucun sou dont il ne prenne un liard,
Quand il croit sa fortune et solide et complète,
Il éprouve le sort qu'éprouva la belette;
Et surpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en sortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne coure aucun risque :
Un grand fonds de vertus rarement se confisque :
En faveur, en disgrâce on est sûr d'en jouir.

LÉARQUE.

Monsieur, on est charmé quand on peut vous ouïr.
Mais faisons, je vous prie, une petite pause.
Peut-être le matin prenez-vous quelque chose :
Un bouillon, du café? Que vous plaît-il des deux?

ÉSOPE.

Avez-vous du café qui soit bon?

LÉARQUE.

Merveilleux.

ÉSOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête :
Il n'est rien de si bon contre le mal de tête;
Quand j'en prends le matin, je suis gai tout le jour.

LÉARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la cour;
Et dans peu de moments on va vous satisfaire.

ÉSOPE, *voyant que Léarque veut sortir.*

Quoi! faut-il que vous-même...

LÉARQUE.

Oui, j'y suis nécessaire.

(A Euphrosine.)

Entretenez monsieur, et ne le quittez pas.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

Me voilà sans défense, en proie à vos appas,
Ma belle enfant. Mon cœur a beaucoup de foiblesse;
Un coup-d'œil m'assassine, ou tout au moins me blesse.

EUPHROSINE.

Monsieur, ne craignez rien : les dieux me sont témoins
Que je n'y veux donner ni mes vœux, ni mes soins.

ÉSOPE.

J'entends. Ce n'est pas là ce qui vous inquiète.
Rarement à votre âge on est sans amourette.
Vous avez le cœur pris ?

EUPHROSINE.

Moi ?

DORIS.

Ne déguisez rien.
Monsieur est honnête homme, il en usera bien :
Il peut, par le crédit qu'il a sur votre père,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire...
(A Ésope.)
Oui, monsieur, ma maîtresse aime depuis deux ans
Un gentilhomme aimable et des plus complaisants,
Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde,
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde ;
Enfin de la façon dont le ciel l'a formé,
Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de sa fille offre une autre conquête,
Et veut, dès aujourd'hui, qu'elle applique son soin
A donner de l'amour au plus vilain marsouin...
Voyez la pauvre enfant, elle s'en désespère ;
Et vous êtes si bien avec monsieur son père
Qu'un mot que vous diriez le feroit consentir,
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir,
A lui donner au moins un homme en bonne forme,
Et non, comme il veut faire, une figure énorme

Que dans sa belle humeur la nature, en jouant,
A faite moitié singe, et moitié chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mari de la sorte!

ÉSOPE.

Et comment nomme-t-on ce chant-huant?

EUPHROSINE.

Qu'importe?
On vous en dit assez, disant qu'il me déplaît.
Mon père au premier mot devinera qui c'est.
Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ÉSOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple :

LE RENARD ET LA TÊTE PEINTE.

FABLE.

Jadis un renard affamé,
Rodant par-ci, par-là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maison d'un peintre renommé,
Et trouva sous sa patte une fort belle tête;
Une perruque blonde, ainsi qu'à votre amant,
De l'éclat de son teint relevoit l'agrément :
« O ciel! s'écria-t-il, qu'elle me semble belle!
« C'est grand dommage vraiment
« Qu'elle n'ait point de cervelle. »

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque étalent des appas
Qui de la tête peinte étant le vrai modèle,
Ont beaucoup d'apparence, et n'ont point de cervelle?
De votre sexe même, et vous le savez bien,
Pour paroître charmante on ne néglige rien;

Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lorsqu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle?
Peut-être que l'amant épris de vos attraits
Est une belle tête à la cervelle près :
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce;
Au fond, l'esprit et lui sont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, monsieur, et dedans et dehors :
Son esprit, j'en suis sûre, est mieux fait que son corps;
Je puis, sans le flatter, dire à son avantage
Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de son âge.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'essai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit est assurément vrai :
Je puis vous en parler de science certaine.
S'il faut nous séparer, figurez-vous ma peine!
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant...

ÉSOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du chat-huant?

DORIS.

Eh fi! monsieur, comment voulez-vous qu'elle en tâte?
Il n'est ragoût si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon père un mot en ma faveur?
Puis-je l'espérer?

ÉSOPE.

Oui, je prétends faire en sorte
Que dès demain...

SCÈNE IV.

LE MAITRE D'HOTEL, ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

Voici le café qu'on apporte.

ÉSOPE, *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas?

EUPHROSINE.

Non.

ÉSOPE.

Quoi! jamais?

EUPHROSINE.

Rarement.

ÉSOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît, autrement
Il pourroit à vos feux arriver du désordre;
Et par le chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Eh! prenez-en, madame, au lieu d'une fois deux,
Et garantissez-vous d'un oiseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le café me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'absynthe
Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plaît ainsi,
Monsieur.

ÉSOPE.

La confidente en prendra bien aussi?
Je vois bien qu'à la joie elle n'est pas contraire.

DORIS.

Oh ! pour moi volontiers, je suis fille à tout faire.

ÉSOPE.

Allons à la santé de votre époux futur.
Vous me ferez raison que je crois ?

EUPHROSINE.

A coup sûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop sensible
Pour vous rien refuser qui lui semble possible.
Quand vous verrez mon père, appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier amant.
J'attends tout d'un secours aussi grand que le vôtre.

DORIS.

Et surtout pesez bien sur les défauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point ;
Quoi que vous en disiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendresse,
Est l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Grèce.

DORIS.

Dites que le second, bâti tout de travers,
Est le plus laid mâtin qu'ait produit l'univers.

EUPHROSINE.

Persuadez-lui bien qu'Agénor (je le nomme)
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Persuadez-lui bien qu'il n'est vice si bas
Que n'ait le godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvelant mon zèle,
Jusqu'au dernier soupir je lui serai fidèle.

DORIS.

Que pour l'autre, peu propre au lien conjugal,
S'il se joue à l'hymen, il s'en trouvera mal;
Et qu'il a sur le front une table d'attente
Qui de sa destinée est la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à son père il faut faire savoir.

SCÈNE V.

UN LAQUAIS, ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS, LE MAITRE D'HOTEL.

LE LAQUAIS, *à Ésope.*

Une dame est là-bas, qui demande à vous voir,
Monsieur.

ÉSOPE.

Quelle dame est-ce?

LE LAQUAIS.

Une dame qu'on nomme...

(A Doris.)

C'est cette dame... Eh! là... plus savante qu'un homme,
Dont l'esprit est si creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS, *à Euphrosine.*

Je sais qui c'est. Sortons, rendons-lui ce service:
L'entretien d'une femme est pour elle un supplice.
Elle veut du pompeux, jusqu'au moindre discours.

ÉSOPE.

Qu'elle entre.

(Le laquais sort.)

SCÈNE VI.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS, LE MAITRE D'HOTEL.

EUPHROSINE, *à Ésope:*

Mon espoir est dans votre secours :
Vous me l'avez promis, et je le vais attendre.

ÉSOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'osez prétendre.
(Euphrosine, Doris et le maître d'hôtel sortent.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, ÉSOPE.

HORTENSE.

La déesse aux cent voix, qui du sein d'Atropos,
Sauve les noms fameux et les faits des héros,
La renommée, enfin, vous met en parallèle...

ÉSOPE, *bas.*

Quel diantre de jergon celle-ci parle-t-elle ?
(Haut.)
Par charité, madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser :
Votre style est si haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, monsieur, que j'en puisse descendre ;
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé,
J'ai naturellement l'esprit trop élevé.
Votre peine à m'entendre est une raillerie,
Vous avez l'intellect d'une cathégorie....

ÉSOPE.

Madame, en vérité, ce jargon m'est suspect.
Je n'ai jamais appris ce que c'est qu'intellect,
Et je crois sottement, tant j'ai la tête dure,
Qu'une cathégorie est une grosse injure.
À quoi sert de parler que pour être entendu?
Et si je vous entends, je veux être pendu!

HORTENSE.

Quoi! l'esprit le plus beau de tout notre hémisphère
Voit de l'opacité parmi tant de lumière!
Ce qui passe chez vous pour des obscurités
Chez le monde poli sont des aménités.
Descendre d'où je suis au langage vulgaire
Est un éboulement que je ne saurois faire:
Le chemin m'en paroît impraticable et long.

ÉSOPE.

Eh! de grâce, madame, à qui parlez-vous donc?
Avant qu'un serviteur puisse vous être utile,
Il lui faut plus d'un an pour savoir votre style;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre, à moins d'un truchement.
Êtes-vous mariée?

HORTENSE.

O ciel! quelle demande!
Puis-je l'être?

ÉSOPE.

Eh! oui-da: vous êtes assez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent se marier,
Il leur faut même espèce à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un mari dans ses heures brutales,
Pour transmettre après lui ses vertus animales,

Introduise à la vie un nombre de marmots
Qui tiendront de leur père, et qui seront des sots ?

ÉSOPE.

Mais qui voyez-vous donc ? car c'est-là ma surprise !

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquillise.
J'aime mieux être seule, et dans l'inaction,
Que de mésallier ma conversation.
Un discours sans figure est un mets que j'abhorre ;
Je veux de l'antithèse, ou de la métaphore ;
Des mots pleins d'énergie et d'érudition,
Comme inintelligible, inaffectation :
J'y trouve une beauté presque inimaginable.

ÉSOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite fable,
Madame ?

HORTENSE.

Volontiers. L'apologue me plaît,
Quant l'application en est juste.

ÉSOPE.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

FABLE.

Un rossignol, inquiet et volage,
Dont le gazouillement étoit touchant et beau,
Ennuyé du même ramage,
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voisine une jeune linotte,
Qui d'un flûteur expert recevoit des leçons ;
Et qui du flageolet imitant tous les sons,
Sembloit avoir appris jusqu'à la moindre note.

Le rossignol persuadé
Qu'à ses vastes clartés rien n'étoit difficile,
Apprit grossièrement un ramage guindé,
Et de tous les oiseaux se crut le plus habile.
Mais son sort fut si cruel,
Par son imprudence extrême
Que, dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit siffler on le siffloit lui-même.

Pour peu qu'à cette fable on ait d'attention,
On ne peut se méprendre à l'application.
Et comme j'aperçois de la mésalliance
Entre votre mérite et mon insuffisance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuser,
Je vous laisse un champ libre à vous tranquilliser.
(À part, en s'en allant.)
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit et m'assomme.

SCÈNE VIII.

HORTENSE, *seule.*

Eh quoi! ce mirmidon passe pour un grand homme!
Je ne puis revenir de ma perplexité :
Je l'aurois méconnu sans sa difformité.
Je ne sais quelle étoile, à mon heure première,
Sur le cours de ma vie influa sa lumière;
Mais je vois peu d'esprits, à les parcourir bien,
Qui soient de l'étendue et de l'ordre du mien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

Eh ! bons dieux ! qu'avez-vous qui vous rend éperdue ?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient ?

EUPHROSINE.

Doris, je suis perdue.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait, et que dois-je penser ?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me délacer,
J'étouffe.

DORIS.

Eh bien ! venez-çà, que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je suis mieux, et voilà qui se passe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos esprits.
Qu'avez-vous ?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis si peu de temps que je ne vous ai vue,
Vous est-il arrivé quelque affaire imprévue?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble et par mon désespoir,
Ou prête-moi l'oreille, et tu vas tout savoir.
Apprends, Doris, apprends que le fourbe d'Ésope...

DORIS.

Achevez, qu'a-t-il fait le malheureux cyclope?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole et d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouse demain, par l'ordre de mon père.

DORIS.

Lui, madame?

EUPHROSINE.

Est-ce à tort que je me désespère?
Parle-moi nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort?

DORIS.

Non, madame, on se pendroit à moins.
De votre désespoir quelque effet qu'on redoute,
Être femme d'Ésope est encor pis sans doute;
Et se précipiter d'un haut rocher à bas
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras.
Comment! quand ce magot, d'odieuse mémoire,
A votre époux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à sa santé, sans que vous le crussiez,
Que ce malin bossu vouloit que vous bussiez!
Il faut qu'assurément votre père radote.

EUPHROSINE.

Quel époux il me donne, et quel amant il m'ôte !
Tu sais ce qu'est Ésope, et ce qu'est Agénor ?

DORIS.

Belle comparaison ! c'est du fer et de l'or.
Mais Agénor aussi, dont l'amour est extrême,
N'est guère impatient de revoir ce qu'il aime :
Depuis qu'il est parti pour aller à Lesbos,
De son père défunt empaqueter les os,
Deux mois sont écoulés, et voici le troisième.

EUPHROSINE.

Qu'aperçois-je, Doris ?

DORIS.

Madame, c'est lui-même.

SCÈNE II.

AGÉNOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGÉNOR.

Quoi ! dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agénor ! que vous arrivez tard !

AGÉNOR.

Il est vrai ; mais, madame, une tempête étrange....

DORIS.

Madame est mariée, ou peu s'en faut.

AGÉNOR.

Qu'entends-je ?
Dis-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai !

AGÉNOR.

Quoi ! sincèrement ?

DORIS.

Oui ;
Un rival, venu d'hier, vous en sèvre aujourd'hui :
Voilà la vérité toute pure.

AGÉNOR.

Ah ! madame,
Avez-vous pu trahir une si belle flamme ?
Avez-vous pu...

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvements jaloux :
Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lorsque de trahison votre cœur me soupçonne,
Il ne sait pas qu'Ésope est l'époux qu'on me donne.

AGÉNOR.

Ésope ! Et le moyen de présumer cela ?
L'homme le plus mal fait, le plus laid !

DORIS.

Le voilà.
Il s'est rendu fameux par sa méchante mine ;
On le connoît partout.

AGÉNOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre père, sans doute, use ici de ses droits :
Vous avez trop bon goût pour un si mauvais choix.
Ésope !

EUPHROSINE.

Tel qu'il est, il a charmé mon père ;
Il est infatué de son esprit austère ;
Ses égards vont pour lui par-delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre
Que les clients d'Ésope en ce lieu se vont rendre.
Dans ce fauteuil douillet votre époux prétendu,
Que de tout votre cœur voudriez voir pendu,
Va donner audience à qui voudra se plaindre;
Et s'il vous aperçoit, vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez monsieur sans bruit,
Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit:
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne;
Il faut aller au fait, sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon père y vient, quel sera mon dépit?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre père ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte:
Le petit escalier qui conduit au jardin
Contre toute surprise offre un secours soudain.
Allez sans hésiter où mon zèle vous pousse...

(Entendant tousser Ésope en dehors.)

Eh bien! ne voilà pas le chat-huant qui tousse?..
Passez de ce côté de peur d'en être vus.
L'animal qui paroît rend tous mes sens émus:
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

(Euphrosine et Agénor sortent.)

SCÈNE III

ÉSOPE, LÉARQUE, DORIS.

LÉARQUE.

Doris.

DORIS.

Monsieur.

LÉARQUE.

Eh bien! ma fille est-elle sage?

DORIS.

Fort sage.

LÉARQUE.

Que fait-elle?

DORIS.

Elle ronge son frein,
Trouve le jour obscur, quoiqu'il soit fort serein,
A votre volonté tâche d'être rebelle,
Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, est votre jugement?

LÉARQUE.

J'ai parlé; c'est assez: point de raisonnement.
Monsieur lui fait honneur: dis encor le contraire.

DORIS.

Moi? non; mais c'est, je crois, tout ce qu'il lui peut faire.
Monsieur a ses raisons, que je ne blâme pas:
S'il aime ma maîtresse, il lui voit des appas;
Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable,
Et monsieur qu'elle hait est assez haïssable.
C'est une vérité que je ne puis trahir:
L'un a raison d'aimer, et l'autre de haïr.
Voilà mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ÉSOPE.

J'ai près de votre fille une bonne avocate!
Qu'en dites-vous?

LÉARQUE.

Sortez, impudente!

DORIS.

Je sors;
Mais aurez-vous raison quand je serai dehors?
Serez-vous moins gêné par votre conscience?

ÉSOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre présence,
Dieu sait comme en secret je suis sur le tapis!

DORIS.

Je dis la vérité : que dirois-je de pis?
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ÉSOPE, LÉARQUE.

LÉARQUE.

Sur ma parole ayez l'âme tranquille.
Je sais qu'à son devoir Euphrosine est docile.
On l'arrache avec peine à son premier amant.

ÉSOPE.

L'aime-t-elle?

LÉARQUE.

Beaucoup.

ÉSOPE.

Et lui?

LÉARQUE.

Pareillement.

ÉSOPE.

Est-il jeune ?

LÉARQUE.

A peu-près de l'âge de ma fille.

ÉSOPE.

Riche ?

LÉARQUE.

Fort riche.

ÉSOPE.

Noble ?

LÉARQUE.

Oui, de bonne famille.

ÉSOPE.

Bien fait avec cela ?

LÉARQUE.

Parfaitement bien fait.

ÉSOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je sois mieux son fait?
C'est changer un bon champ contre une terre en friche.
Je ne suis, comme on sait, jeune, noble, ni riche.
Pour bien fait, écoutez, je suis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites ?

LÉARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?
Beau-père d'un tel homme, et sûr de son crédit,
Il n'est aucun espoir qui me soit interdit.
J'ai pour vous préférer de légitimes causes.

ÉSOPE.

Fort bien. Ayez donc soin d'applanir toutes choses.

LÉARQUE.

Je vais près de ma fille user de mon pouvoir.

ÉSOPE.

Adieu. Qu'on fasse entrer ceux qui voudront me voir.

(Léarque sort.)

SCÈNE V.

DEUX VIEILLARDS, ÉSOPE.

PREMIER VIEILLARD.

Monseigneur...

ÉSOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phrase :
Le mot de monseigneur demande trop d'emphase ;
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

SECOND VIEILLARD.

Monsieur,
Notre ville demande un nouveau gouverneur.

ÉSOPE.

Et la raison ?

PREMIER VIEILLARD.

Le nôtre est devenu trop riche :
On ne peut tant gagner à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans son gouvernement,
Il avait pour cortège un laquais seulement,
Et pour tout équipage une méchante rosse :
Maintenant six chevaux font rouler son carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adresse à lui.

ÉSOPE.

Passons. Tous ses pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il, bat-il, sans relâche, ni trève ?

SECOND VIEILLARD.

Non, monsieur, mais...

ÉSOPE.

Quoi! mais.

SECOND VIEILLARD.

Il est si gras qu'il crève.
A s'engraisser encore il applique ses soins.

ÉSOPE.

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Pour courir à la proie il est le plus alègre :
Rien n'incommode tant qu'un nouveau seigneur maigre.
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras :
Il le faut engraisser, et le vôtre est tout gras;
Et c'est pour le public une chose moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraisser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela?

SECOND VIEILLARD.

Nous, monsieur?
Que nous ne voulons plus de nouveau gouverneur,
Fût-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

PREMIER VIEILLARD.

Monsieur, à cette grâce ajoutez-en une autre.
Le peuple pour son prince est tout zèle, tout feu;
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu :
Plus il est élevé sur les autres monarques,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un si grand roi prenez nos intérêts.

ÉSOPE.

Voici pour vous répondre un apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

FABLE.

Les petits sont sujets à des fautes extrêmes.
Un jour les membres las de nourrir l'estomac,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce bissac;
Et croyant se venger se punirent eux-mêmes :
« Qu'il travaille, s'il veut manger. »
Chacun à son devoir ne veut plus se ranger;
Les pieds cessent d'aller, les mains cessent de prendre;
Et lorsque l'estomac voulut les avertir
Qu'ils se repentiroient de le laisser pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissoit
D'avoir fait un si beau divorce,
Plus l'estomac s'affoiblissoit,
Moins les membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les membres furent las,
Voulant prendre un air moins farouche,
Les pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles mains aller jusqu'à la bouche;
Et manque de secours l'estomac rétréci
Étant mort par leur faute, ils moururent aussi.

A peser comme il faut le sens de cette fable,
De bonne foi, la plainte est-elle raisonnable?
En donnant de vôs biens une légère part,
Le reste en sûreté ne court aucun hasard.
Vous jouissez sans peur de vos fertiles terres :
Elles sont à l'abri du ravage des guerres,
Et vos riches troupeaux paissent dans vos guérets,
Comme si l'on étoit dans une pleine paix.

La guerre en quatre jours, au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux, l'apporteroient chez vous.
Comme un bon estomac, Crésus avec usure
Sur le corps tout entier répand sa nourriture,
Et des membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos soins ces raisons vous invitent.
Plus l'estomac est bon, plus les membres profitent;
Quand il a de la force, ils sont forts, agissants,
Et quand il est débile, ils sont tous languissants :
C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

PREMIER VIEILLARD.

On est plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!
En se divertissant on apprend son devoir :
Ce que par l'estomac nous prescrit votre fable
Est de tous les devoirs le plus indispensable.
Adieu. Puissiez-vous vivre encore un siècle, au moins!

SECOND VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins!
Du meilleur de mon cœur je fais cette prière.

ÉSOPE.

Oh! je n'en doute point, et je vous crois sincère.
C'est sans difficulté que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, et moi vous voir aussi.
J'en sais qui donneroient une bien grosse somme....

(Les deux vieillards sortent.)

SCÈNE VI

PIERROT, ÉSOPE.

PIERROT.

Testidié ! je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous seriez un menteur, si vous disiez que non :
Malgré vous, votre bosse enseigne votre nom.
Serviteur.

ÉSOPE.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

PIERROT.

Je ne saurois vous voir et m'empêcher de rire.
Je n'ai vu de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai sur le cœur, je le boute dehors.
Au reste, bon vivant, tout aussi-bien qu'un autre.

ÉSOPE.

Venons au fait. Mon temps m'est plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque chose ?

PIERROT.

Eh ! mordié ! l'on sait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien :
Voici ce que je veux ; écoutez bien.

ÉSOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'esprit ?

ÉSOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un village ici près je suis le fin premier :
J'ai bon vin dans ma cave, et bled dans mon grenier ;

J'ai des bêtes à corne, et des troupeaux à laine,
Et ma cour de volaille est toujours toute pleine;
Mais, tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Testidié! je suis las d'être appelé Pierrot.
J'ai dans un sac de cuir, raisonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une charge.
Enfin, bref je veux être apprentif courtisan.
J'ai mon cousin germain, comme moi paysan,
Qui sortit de chez lui le bissac sur l'épaule,
Des sabots dans ses pieds, dans sa main une gaule,
Et qui, par la mordié! fait si bien et si beau,
Qu'il est auprès du roi comme un poisson dans l'eau.
Il n'est pour bien nager que les grandes rivières.
Je ferai notre femme une des chambrières
De la reine.... et puis crac. Et, mordié! que sait-on?
Vous qui du roi Crésus êtes le factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un service,
Car chez vous autres grands, point d'argent, point de Suisse.
Choisissez-moi vous-même une charge.

ÉSOPE.

A vous?

PIERROT.

Oui.

A votre aise : demain, si ce n'est aujourd'hui.
Prenez-en une.... là.... qui soit bien mon affaire,
Qui rapporte beaucoup, et qui me coûte guère.

ÉSOPE.

Quelle charge à la cour vous est propre?

PIERROT.

Eh! mordié!

Qu'importe? connétable, ou bien valet-de-pied.

Vingt francs plus, vingt francs moins, que rien ne vous empê
Je ne sais ce que c'est que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié ! menti;
Et voilà, palsandié ! comme je suis bâti.

ÉSOPE.

Eh ! monsieur le manant, apprenez-moi, de grâce,
Puisque vous êtes bien, pourquoi changer de place?
Pourquoi vous transplanter et sortir de ces lieux?

PIERROT.

Pardié ! si je suis bien, c'est pour être encor mieux.

ÉSOPE.

Fort bien; c'est raisonner, et j'aime qu'on raisonne;
Voyons si dans le fond votre raison est bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque?

PIERROT.

Non.

ÉSOPE.

Vous avez de bon vin?

PIERROT.

Oui, testidié ! fort bon.
J'en trinque.

ÉSOPE.

Vous mangez sans nulle défiance,
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience?

PIERROT.

Oui, pardié !

ÉSOPE.

Vous dormez, sans trouble et sans effroi,
Tant qu'il vous plaît?

PIERROT.

Mordié ! je dors comme je boi,
Tout mon soûl !

ÉSOPE.

Vous avez quelques amis sincères ?

PIERROT.

Je le sommes tretous, je vivons comme frères :
Quand l'un peut servir l'autre, il n'y manque jamais ;
Et si j'avons du bien, je le mangeons en paix.
Les fêtes, sous l'ormeau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'herbe avec les jeunes filles ;
Et je batifolons tant que dure le jour.

ÉSOPE.

Et tu veux acheter une charge à la cour ?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie ?
Tu manges, bois et dors quand il t'en prend envie ;
Et je sais force gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la cour la même liberté.
Il n'est point là d'amis dont on ne se défie :
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie ;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repu,
On n'y sauroit manger sans être interrompu,
Et quand de lassitude en soi-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on veille.
Préfère ton repos à tout cet embarras ;
Et sois sage, du moins, comme un de ces deux rats.
Écoute.

LES DEUX RATS,

FABLE.

Un rat de cour, ou, si tu veux, de ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du cellier qui lui servoit d'asile,
Et fut se promener aux champs.
Comme il respire l'air dans un sombre bocage,

Il rencontre un rat de village :
D'abord bras dessus, bras dessous,
Après s'être bien dit « Serviteur... Moi, le vôtre. »
Le rat campagnard prie l'autre
D'aller se rafraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là, le villageois le régale
De raisins, de pommes, de noix;
Mais, quoi que son zèle étale,
Rien ne touche le bourgeois;
Et pour un rat d'un tel poids
Cette vie est trop frugale.
« Venez-vous en, dit-il, me voir à votre tour;
« Je veux avoir ma revanche,
« Et vous régaler dimanche;
« Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour. »
Le sobre rat des champs, qui du bout d'une rave
Dînoit assez souvent, et ne dînoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros fermier général.
Huile, beurre, jambon, petit salé, fromage,
Tout y regorge de bien;
Et ce qui pour le maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guère, ou, pour mieux dire, rien.
Nos deux rats étant à même,
Avoient de quoi se soûler :
Mais un chat, par malheur, s'étant mis à miauler,
Ils se crurent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant passé,
Ils revinrent à leur proie;
Mais leur repas à peine étoit recommencé
Qu'on revient troubler leur joie :
Tantôt c'est un sommelier

Qui veut boire bouteille avec ses camarades,
Et tantôt un autre officier
Veut de l'huile pour ses salades.
Enfin le pauvre rat, qui dans son cher hameau
Passoit ses heureux jours sans crainte et sans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il soit en danger de la vie,
Prend congé de son hôte, en lui disant ces mots:
« Vos mets ne me touchent guère:
« Peut-on faire bonne chère
« Où l'on n'a point de repos? »

Ne m'avoueras-tu pas que ce rat fût fort sage
De vouloir promptement regagner son village?
De quoi sert l'abondance au milieu du danger?
Il avoit force mets, et ne pouvoit manger.
Ton sort sera pareil, si tu prends une charge.

PIERROT.

Après ce que je sais, mordié! je m'en gobarge!
Moi, donner de l'argent, je serois un grand fou,
Pour n'oser ni manger ni dormir tout mon soûl,
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frélate,
Pour être jour et nuit comme un chat sur ma patte,
Pour avoir des amis qui sont de vrais Judas.
Nenni, mordié! nenni, je ne m'y frotte pas.
C'est avoir de l'esprit de donner une somme
Pour manger à son aise et dormir d'un bon somme;
Mais dépenser son bien pour acheter du mal,
Révérence parler, c'est être un animal.
Tenez, sans le plaisir que m'a fait votre fable,
J'allois être assez sot pour être connétable.
Dieu sait comme à loisir je m'en mordrois les doigts!

ÉSOPE.

Adieu. Si tu le peux, sois sage une autre fois:
Surtout, ne prends jamais de fardeau qui t'assomme.

PIERROT.

Testidié! que ce rat étoit un habile homme!
Vous êtes vous et lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez là votre main. Si vous me voulez suivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer ivre:
J'ai du vin frais percé qu'on ne frélate point,
Dont je chamarerons le moule du pourpoint.
Venez.

ÉSOPE.

Adieu, Pierrot. Encore un coup, sois sage.

PIERROT.

Eh morgué! que de joie auroit notre village!
On n'a jamais tant ri que nous ririons tretous
De voir un margajat fagoté comme vous.
C'tapendant qu'à venir votre esprit se résoude,
Adieu : quand vous voudrez, je hausserons le coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravir.

SCÈNE VII.

LE MAITRE D'HOTEL, ÉSOPE, PIERROT.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur, on vous attend, et l'on vient de servir.

ÉSOPE.

Allons.

PIERROT, *à Ésope.*

St, st! un mot. Comme ami l'un de l'autre,
Buvez à ma santé, je vais boire à la vôtre;
Et par six rouges bords, avalés de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est votre serviteur.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LÉARQUE, EUPHROSINE; DORIS, *d'abord au fond du théâtre.*

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Vous ne méritez pas les honnêtes manières
Qui me font avec vous abaisser aux prières.
Qu'Agénor soit aimé, qu'Esope soit haï,
N'importe; je suis père, et veux être obéi.
A toutes vos raisons la mienne est préférable.

DORIS, *s'approchant, à Léarque.*

Oui, quand votre raison sera plus raisonnable.

LÉARQUE.

Démon, né pour me nuire, apprends-moi d'où tu sors?
Je t'ai fait satisfaire et t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble et le père et la fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir?

DORIS.

Un sot zèle pour vous qui ne sauroit finir.
Je m'en veux mal.

LÉARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zèle.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LÉARQUE.

Pour elle ni pour moi je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux jusqu'au bout signaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous que de mon zele extrême,
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même?
Je suis au désespoir, et ce n'est pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'est point l'intérêt qui vers vous me rappelle:
Reprenez votre argent, et laissez-moi mon zèle;
Laissez-moi le plaisir, sans en être jaloux,
D'avoir pour votre enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'est jamais vu fille mieux élevée,
Jeunesse si docile et si bien cultivée;
Son mérite naissant promettoit d'aller loin:
Pour tout dire, en un mot, j'en avois pris le soin;
Et je sens un chagrin qui me pénètre l'âme,
Quand une honnête fille est malhonnête femme.
Voilà ce que souvent cause un père têtu.

LÉARQUE.

Quoi! ma fille étant femme aura moins de vertu?

DORIS.

Qui que ce soit, monsieur, qui soit femme d'Ésope,
Il n'est pas malaisé d'en tirer l'horoscope.

LÉARQUE.

Comment?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel besoin d'achever?

LÉARQUE.

Qu'en arrivera-t-il?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver?
Je vous mets en sa place, et je vous prends pour elle.
Si vous aviez vingt ans et que vous fussiez belle,

Et qu'un homme bien fait et bien aimé de vous,
Vous vît donner par force un magot pour époux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, monsieur, ne feroit pas la bête?
Ne nous entêtons point, et parlons de bon sens.
Quoi! les gens les mieux faits ne seront pas exempts
D'une contagion qui devient si commune,
Et vous croyez qu'Ésope aura plus de fortune?
Quelque femme qu'il ait, je le dis, en un mot,
Si ce n'est une sotte, il faut qu'il soit un sot.
J'en réponds.

LÉARQUE.

Apprends-moi, pernicieuse peste;
Si ta langue maudite a joué de son reste:
As-tu fait?

DORIS.

Oui.

LÉARQUE.

Sors donc, abominable esprit.

DORIS.

Je ne sortirai point sans congé par écrit.
Je prétends que l'on sache où mon zèle m'emporte,
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LÉARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Dussiez-vous me tuer, je n'en sortirai pas.
Donnez-moi vingt soufflets, c'est ce que je demande:
Choisissez quelle joue il vous plaît que je tende;
Me voilà prête à tout, hors à me séparer
D'une pauvre brebis qu'un loup veut dévorer.

Eh! monsieur, rappelez votre tendresse extrême,
Et laissez-moi...

LÉARQUE.

Demeure, et laisse-moi, toi-même.
(A Euphrosine.)
Quelqu'insolent discours que j'en aie essuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié;
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi vous ferez quelque chose.
Ésope, qui demain doit être votre époux,
N'est qu'à demi content s'il ne vous tient de vous :
Il vous doit venir voir, assuré par moi-même
Que vous serez sensible à cet honneur extrême,
Et qu'en fille bien née, et qui sait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.

SCÈNE II.

ÉSOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

MA fille vous attend avec impatience,
(A Doris.)
Monsieur. Suis-moi, Doris, et laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse, et parler de leurs feux.
(Léarque et Doris sortent.)

SCÈNE III.

ÉSOPE, EUPHROSINE.

(Ils font une petite scène muette, et sont quelque temps sans se parler.)

ÉSOPE.

Beauté qui dans mon cœur lancez plus d'une flèche,
La conversation me paroît un peu sèche.
On dit que les amants, pour ne se rien celer,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler,
Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faisons entendre à force de nous taire:
Honorez, s'il se peut, objet charmant et doux,
D'un regard plus benin votre futur époux.
Tel que vous me voyez, trente beautés me briguent;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent:
Pour toute autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préférez un petit étourdi!

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que son air inspire
Sans doute suffiroit pour vous faire dédire.

ÉSOPE.

Un petit fat!

EUPHROSINE.

Monsieur....

ÉSOPE.

Un petit freluquet,
De qui tout le mérite est un peu de caquet!

EUPHROSINE.

Je vais, pour repousser l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il est, et vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ÉSOPE.

Non, naturellement je suis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne se fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'est pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez, d'un coup-d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ÉSOPE, *bas*.

La petite friponne a des raisons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne sont pas trop méchantes :
Voyons si de son sexe on aime constamment.

(Haut.)

Vous me préférez donc votre insipide amant,
Votre colifichet, plein de fard et de gomme,
Qui pour toutes vertus est un beau petit homme,
Et qui, bornant ses soins à s'orner le dehors,
A l'esprit mal bâti, plus que je n'ai le corps?

EUPHROSINE.

Pour la dernière fois, épargnez ce que j'aime :
Ce que vous offensez m'est plus cher que moi-même.
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en sais de plus piquants qui vous conviendront mieux:
Un si juste courroux n'aura point de limites.

ÉSOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites?

EUPHROSINE.

Si je l'aime!

ÉSOPE.

Écoutez; l'hymen dure long-temps:
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontents.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible et tendre,
Par un objet qui plaît est facile à surprendre;

Mais quand c'est pour toujours qu'on se doit engager,
L'exemple que voici doit y faire songer.

L'ALOUETTE ET LE PAPILLON.

FABLE.

Autrefois une alouette,
Qu'aimoit un riche coucou,
Épousa, par amourette,
Un fort beau papillon, qui n'avoit pas un sou.
Outre beaucoup d'indigence,
Il avoit tant d'inconstance,
Qu'il muguettoit les fleurs et les poussoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ses vœux ni sa flamme;
Cependant sa pauvre femme
Avoit disette de tout.
Elle connut bientôt, quoique trop tard pour elle,
Que lorsqu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
Un époux inconstant et beau
N'en vaut pas un laid et fidèle.

Dans l'âge où me voilà, je ne suis pas si fou
Que je ne sache bien que je suis le coucou:
Je suis laid, mais enfin je fais une figure
Qui me venge du tort que m'a fait la nature;
Et quoi que mon rival vous promette aujourd'hui,
Vous serez plus heureuse avec moi qu'avec lui.
Pesez ce que je dis, sans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il est vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune;
Mais lorsqu'à l'amour seul un cœur est destiné,
Quand il a ce qu'il aime, est-il infortuné?
Ne désunissez point deux cœurs faits l'un pour l'autre:
Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre;

La grandeur que je fuis sera plus de leur goût,
Et mon cher Agénor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidèle;
Mais pour le devenir, il a l'âme trop belle:
Le plus grand des chagrins que nous puissions avoir,
C'est d'être l'un et l'autre un moment sans nous voir.
Vous donnez des leçons que tout le monde admire;
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire:
De deux jeunes amants ne troublez point la paix,
Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse?

ÉSOPE.

Qu'une fille a d'esprit quand elle est amoureuse!
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agénor vous aviez des extases,
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
Monsieur le gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera point à faire son devoir.
Je vous ai près de lui déja rendu service;
Je vous promets encore un aussi bon office.
Vous verrez quel amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi qui vous connois pour un fourbe achevé,
Moi qui de votre fraude ai sujet de me plaindre,
Moi qui ne sais qu'aimer et qui ne sais point feindre,
Je vous déclare ici qu'Agénor a ma foi;
Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi;
Que toute la grandeur où le roi vous appelle
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidèle;
Et que si de mon père on aigrit le courroux,

J'épouserai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ESOPE, *seul.*

Qui le croiroit? une fille constante!
Quel prodige!

SCÈNE V.

M. DOUCET, ÉSOPE.

M. DOUCET.

Monsieur, sur un avis certain
Que vous devez ici vous marier demain,
Je viens vous supplier de m'accorder la grâce
D'empêcher de mourir votre future race,
Et de ressusciter vos aïeux qui sont morts.

ÉSOPE.

Quoi! vous faites rentrer les âmes dans les corps?
Il faut qu'apparemment vous sachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, monsieur; mais j'excelle en généalogie.
J'anoblis, en payant, d'opulents roturiers,
Comme de bons marchands et de gros financiers.
Je leur fais des aïeux de quinze ou seize races,
Dont le diable auroit peine à démêler les traces.
L'or, la gueule, l'argent, le sinople et l'azur
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.

L'un sur son écusson porte un casque sans grille,
Dont le père autrefois a porté la mandille;
L'autre prend un lambel, en cadet important,
Dont on a vu l'aïeul gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux satires,
Par tant de roturiers dont j'ai fait des messires,
Pour tenir désormais des chemins différents,
Je consacre mon art aux véritables grands,
A la vertu guerrière, à la haute naissance,
Et c'est avec plaisir par vous que je commence.
Le sang dont vous sortez trouve si peu d'égal...

ÉSOPE.

Monsieur le blasonneur, vous me connoissez mal.
Je ne sais d'où je sors, ni quel étoit mon père.

M. DOUCET.

A qui manque d'aïeux j'ai le secret d'en faire;
Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin,
Je vous ferai venir des aïeux de si loin,
Aux grandes actions toujours l'âme occupée,
Que la vérité même y seroit attrapée.
Jugez de mon savoir par les soins que j'ai pris:
Le fils d'un maréchal est devenu marquis.

ÉSOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable;
Mais rien n'est beau pour moi qui ne soit véritable:
Quand on me croiroit noble à faire du fracas,
Pourrois-je me cacher que je ne le suis pas,
Dites?

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicatesse,
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit noblesse.

Il n'en est presque point, à vous parler sans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu besoin de mon art.
Je sais de gros seigneurs qui seroient dans la crasse
Sans la révision que je fis de leur race,
Où je substituai, tant mon art est divin,
Trois maréchaux de camp pour trois marchands de vin.
Si pour votre noblesse il vous manque des titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres,
Où nous ferons entrer d'une adroite façon
Une devise antique avec votre écusson.
Vingt douteuses maisons qui sont dans la province,
Pour se mettre à l'abri des recherches du prince,
Avec cette industrie ont trouvé le moyen
De prouver leur noblesse admirablement bien.
Vous serez noble assez, si vous paroissez l'être.

ÉSOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître?
Ai-je un extérieur qui puisse faire voir...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'on peut l'avoir.

ÉSOPE.

A moi?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illustre famille.

ÉSOPE.

Il est vrai, j'ai l'air grand, l'aspect noble.

M DOUCET.

Beaucoup.

ÉSOPE.

Et ma taille? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? Parlez avec franchise.

La grandeur que je fuis sera plus de leur goût,
Et mon cher Agénor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidèle;
Mais pour le devenir, il a l'âme trop belle:
Le plus grand des chagrins que nous puissions avoir,
C'est d'être l'un et l'autre un moment sans nous voir.
Vous donnez des leçons que tout le monde admire;
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire:
De deux jeunes amants ne troublez point la paix,
Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse?

ÉSOPE.

Qu'une fille a d'esprit quand elle est amoureuse!
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agénor vous aviez des extases,
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
Monsieur le gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera point à faire son devoir.
Je vous ai près de lui déja rendu service;
Je vous promets encore un aussi bon office.
Vous verrez quel amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi qui vous connois pour un fourbe achevé,
Moi qui de votre fraude ai sujet de me plaindre,
Moi qui ne sais qu'aimer et qui ne sais point feindre,
Je vous déclare ici qu'Agénor a ma foi;
Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi;
Que toute la grandeur où le roi vous appelle
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidèle;
Et que si de mon père on aigrit le courroux,

J'épouserai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ESOPE, *seul.*

Qui le croiroit? une fille constante!
Quel prodige!

SCÈNE V.

M. DOUCET, ÉSOPE.

M. DOUCET.

Monsieur, sur un avis certain
Que vous devez ici vous marier demain,
Je viens vous supplier de m'accorder la grâce
D'empêcher de mourir votre future race,
Et de ressusciter vos aïeux qui sont morts.

ÉSOPE.

Quoi! vous faites rentrer les âmes dans les corps?
Il faut qu'apparemment vous sachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, monsieur; mais j'excelle en généalogie.
J'anoblis, en payant, d'opulents roturiers,
Comme de bons marchands et de gros financiers.
Je leur fais des aïeux de quinze ou seize races,
Dont le diable auroit peine à démêler les traces.
L'or, la gueule, l'argent, le sinople et l'azur
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.

L'un sur son écusson porte un casque sans grille,
Dont le père autrefois a porté la mandille;
L'autre prend un lambel, en cadet important,
Dont on a vu l'aïeul gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux satires,
Par tant de roturiers dont j'ai fait des messires,
Pour tenir désormais des chemins différents,
Je consacre mon art aux véritables grands,
A la vertu guerrière, à la haute naissance,
Et c'est avec plaisir par vous que je commence.
Le sang dont vous sortez trouve si peu d'égal...

ÉSOPE.

Monsieur le blasonneur, vous me connoissez mal.
Je ne sais d'où je sors, ni quel étoit mon père.

M. DOUCET.

A qui manque d'aïeux j'ai le secret d'en faire;
Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin,
Je vous ferai venir des aïeux de si loin,
Aux grandes actions toujours l'âme occupée,
Que la vérité même y seroit attrapée.
Jugez de mon savoir par les soins que j'ai pris:
Le fils d'un maréchal est devenu marquis.

ÉSOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable;
Mais rien n'est beau pour moi qui ne soit véritable:
Quand on me croiroit noble à faire du fracas,
Pourrois-je me cacher que je ne le suis pas,
Dites?

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicatesse,
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit noblesse.

Il n'en est presque point, à vous parler sans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu besoin de mon art.
Je sais de gros seigneurs qui seroient dans la crasse
Sans la révision que je fis de leur race,
Où je substituai, tant mon art est divin,
Trois maréchaux de camp pour trois marchands de vin.
Si pour votre noblesse il vous manque des titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres,
Où nous ferons entrer d'une adroite façon
Une devise antique avec votre écusson.
Vingt douteuses maisons qui sont dans la province,
Pour se mettre à l'abri des recherches du prince,
Avec cette industrie ont trouvé le moyen
De prouver leur noblesse admirablement bien.
Vous serez noble assez, si vous paroissez l'être.

ÉSOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître?
Ai-je un extérieur qui puisse faire voir...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'on peut l'avoir.

ÉSOPE.

A moi?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illustre famille.

ÉSOPE.

Il est vrai, j'ai l'air grand, l'aspect noble.

M DOUCET.

Beaucoup.

ÉSOPE.

Et ma taille? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? Parlez avec franchise.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ÉSOPE.

Et ma bosse ?

M. DOUCET.

Bien prise,

Et qui vous sied si bien...

ÉSOPE.

Il faut en vérité

Pour tant de flatterie être bien effronté !

Je sais certaine fable où le bon sens abonde,

Qui vient sur vous et moi le plus juste du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

FABLE.

Un oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme le corbeau,
Tenant en son bec un fromage,
Un renard fin (c'est vous), pour lui tendre un panneau
Le salue humblement, et lui tient ce langage :
« Que vous êtes un bel oiseau !
« Mon Dieu, l'agréable plumage !
« Je crois que votre ramage
« Est pour le moins aussi beau,
« Et qu'on ne sauroit voir un plus parfait ouvrage.
« Si l'on vous entendoit fredonner quelques airs,
« On enverroit l'aigle paître,
« Et les habitants des airs
« Vous accepteroient pour maître. »
Le crédule corbeau, qui se laisse entêter,
A la tentation facilement succombe :
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le fromage tombe.

Pendant qu'il en soupire et de rage et d'ennui,
L'autre gobe la proie et se moque de lui.

Voilà comme à peu près, en marchant sur sa piste,
Feroit à mon égard le généalogiste,
Si de sa flatterie il m'avoit infecté,
Et que de son venin mon cœur fût empesté.
Je dis ce mot exprès, car il n'est point de peste
Qui soit plus dangereuse et qui soit plus funeste
Que l'appât décevant, le poison séducteur
Que répand chaque jour la bouche d'un flatteur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un flatteur est un monstre effroyable.

ÉSOPE.

Eh! pourquoi l'es-tu donc, adulateur au diable?
Pourquoi, dis?

M. DOUCET.

Je le suis à mon corps défendant:
Si je ne l'étois pas, je serois imprudent.
C'est par ce seul endroit que les grands s'amadouent:
Ils ne souffrent près d'eux que des gens qui les louent;
Ils veulent qu'on appelle, et n'en sont point confus,
Leurs défauts qualités, et leurs vices vertus.
A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route.
Puisque c'est leur plaisir, qu'est-ce que cela coûte?
Et quand ils ont des mets suivant leurs appétits,
Qui doit-on en blâmer, des grands ou des petits?

ÉSOPE.

S'il n'étoit des flatteurs que le diable fait naître,
Les grands qui sont flattés se passeroient de l'être;
Et faute d'encenseurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à se voir tels qu'ils sont.

Ils verroient bien souvent, par leur esprit aride,
Qu'un noble sans science est un cheval sans bride,
Qui n'étant retenu ni par mords ni par frein,
S'abandonne à sa fougue et prend un mauvais train.
Mais pour empoisonner un jeune gentilhomme,
Que divertit la chasse et que l'étude assomme,
On lui met dans l'esprit que rien n'est si galant
Que l'innocent plaisir de tirer en volant;
Que d'un noble effectif c'est la pente secrète,
Que c'est pour les pédants que la science est faite;
Et pour toutes vertus, par la suite des ans,
Il chasse, il boit, il joue et bat des paysans.
Ce noble, enseveli dans un fond de province,
A charge à sa patrie, inutile à son prince,
Sans l'état malheureux où les flatteurs l'ont mis,
Feroit grâce aux perdreaux, et peur aux ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moi, jusqu'à louer ma bosse:
Il faut être corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foiblesse des grands.
J'en sais de contrefaits, bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir sur leurs tailles bien faites.
Vingt petits près d'un grand sont vingt approbateurs.

ÉSOPE.

Moi qui ne flatte point et qui hais les flatteurs,
J'ai, pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh!...

ÉSOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, monsieur?

ÉSOPE.

Oui, vous-même, en propre original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, et ne fais point de mal.

ÉSOPE.

Ces blasons frauduleux, ajoutés à des vitres,
Contre les droits du roi sont autant de faux titres;
Et l'intervalle est bref de faussaire à pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu:
Je ne vous retiens point c'est assez que j'obtienne...

ÉSOPE.

Non! mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous saviez, monsieur, jusqu'à quel point je suis...

ÉSOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

(M. Doucet sort.)

SCÈNE VI.

AMINTE, ÉSOPE.

AMINTE.

Monsieur, vous voyez une mère
A qui l'on fait souffrir une douleur amère.
Je ne saurois parler, tant je suis hors de moi.
De grâce, vengez-moi, mon cher monsieur.

ÉSOPE.

De quoi?
Qu'est-ce qu'on vous a fait? expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'ose.

ÉSOPE.

A-t-on pris votre bien ?

AMINTE.

Ce seroit peu de chose.
Le bien n'est pas d'un prix à causer ma douleur.

ÉSOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur ?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, et cela doit suffire.
C'est vous en dire trop que de n'oser rien dire.

ÉSOPE.

J'ai l'esprit un peu dur ; parlez-moi sans façon.

AMINTE.

Lorsque l'on se marie, à quoi s'amuse-t-on ?
Je n'avois pour tout fruit de la foi conjugale
Qu'une fille mais belle n'avoir point d'égale :
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'est pour une fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdument aimée
A l'aimer à son tour s'étant accoutumée,
Quelques soins qu'on eût pris de la bien élever,
A consenti sans peine à se faire enlever.
Dépêchez un prévôt avec tout son cortège :
Déja le ravisseur a peut-être... Que sais-je ?
Ils s'aiment tendrement, ils sont seuls, sans témoins.
Je tremble...

ÉSOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins.
Mais parlons de sang-froid. Votre fille enlevée,

Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée?
Il me seroit fâcheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je suis sûre, monsieur, de ce que je vous di.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême?

ÉSOPE.

Il est bon, s'il vous plaît, que j'en sois sûr moi-même.
Qui l'a vue enlever? Où l'a-t-on prise? quand?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin; mais il est convaincant:
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.
Voyez par ce billet que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

ÉSOPE, *lit.*

« Je suis aimée et j'aime;
« C'est, je crois, vous en dire assez:
« Personne mieux que vous ne connoît par soi-même
« Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessés.
« Trois fois de vos amants épousant la fortune,
« Vous les avez suivis en tous lieux à leur choix:
« Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois,
« Doit bien me le pardonner une. »
Diantre!

AMINTE.

Eh bien! ce billet parle-t-il clairement?
Êtes-vous éclairci de la chose?

ÉSOPE.

Oui, vraiment.
Je trouve ce billet assez intelligible.

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ÉSOPE.

Vous, contre votre fille ayez moins de courroux :
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ÉSOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ÉSOPE.

Vous.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

FABLE.

L'écrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur-le-champ cette réponse honnête :
« Ma mère, nous nous ressemblons.
« J'ai pris pour façon de vivre
« La façon dont vous vivez :
« Allez droit, si vous pouvez ;
« Je tâcherai de vous suivre. »

Que pouvoit l'écrevisse opposer à cela ?
Ce qui touche une fille est la mère qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs filles soient sages,
Et qui dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais !
L'exemple d'une mère, en qui la vertu brille,
Est la grande leçon dont profite une fille.

Qu'est-ce qu'a fait la vôtre en fuyant la vertu,
Que suivre le chemin que vous aviez battu?
Si vous l'eussiez guidée en une bonne voie,
Elle vous y suivroit avec bien plus de joie.
Aussi, loin de vous plaindre et de vous appuyer,
C'est vous que de son crime on devroit châtier:
On ne sauroit causer de douleurs assez amples
A qui perd ses enfants par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans son sort plus d'intérêt que moi?
Le danger qu'elle court me cause tant d'effroi
Que je souhaiterois, avec un zèle extrême,
Au péril de mes jours l'en retirer moi-même.
La friponne! à son âge en savoir déja tant!

ÉSOPE.

Quand on est fils de maître, on est bientôt savant.
Pouvez-vous, dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'écrevisse?

AMINTE.

J'ai pu la marier, et ne l'ai pas voulu.

ÉSOPE.

Vous eussiez bien mieux fait; elle eût bien mieux valu:
Ses désirs satisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne songez pas que je serois grand'mère.
Je ne le cèle point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appeloit de ce nom décrépit.
Grand'mère! moi, bons dieux! que personne n'accuse
D'avoir sur le visage aucun appas qui s'use!
Moi qui, grâces au ciel, ait le teint aussi frais,
Aussi beau....

ÉSOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès :
Dans ce qu'on voit de vous rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre fille avoit !
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mère qui met du fard pour paroître plus belle
Mérite assurément une fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs j'irai me plaindre au roi.
Il verra mon placet, et sa justice extrême....

ÉSOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moi-même.
« Sire, dame.... vous-même y mettrez votre nom,
« Vous remontre humblement que tant qu'elle fut belle
« Elle fut à l'amour si soumise et fidèle
« Que jamais à son ordre elle ne disoit non ;
« Que de cet heureux temps l'âme encor toute pleine,
« Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
« A renoncer sitôt à des charmes si doux ;
« Qu'avant que de son sort le triste cours s'achève,
« Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enlève.
« Elle continuera ses prières pour vous. »
Vous n'avez, que je crois, autre chose à lui dire ?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, monsieur, dans mon juste courroux
J'aurai plus de raison de Crésus que de vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ÉSOPE, *seul.*

Que de femmes comme elle injustement se flattent,
Et.... Mais du gouverneur les enfants s'entrebattent.
Écoutons-le sujet de leurs petits débats.

SCÈNE VIII.

AGATHON, CLÉONICE, ÉSOPE.

AGATHON.

Oui, je le veux avoir.

CLÉONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATHON.

Si de notre querelle on apprend quelque chose,
Nous aurons le fouet, et vous en serez cause.

CLÉONICE.

N'importe.

ÉSOPE.

Qu'avez-vous, les beaux enfants?

AGATHON.

Monsieur,
C'est ce petit miroir, que veut avoir ma sœur.
Dès que j'ai quelque chose, elle en est envieuse :
Si je la contredis, elle fait la pleureuse;
Et lorsqu'on nous entend je suis si malheureux
Qu'ayant tort elle seule on nous fouette tous deux.
N'est-il pas vrai, monsieur, que cela n'est pas juste?

CLÉONICE.

Monsieur, si vous saviez comme il me tarabuste!

Il est malicieux comme un petit dragon ;
Il ne me laisse rien de ce que j'ai de bon.
Le miroir qu'il a pris, dont la glace est si belle,
Est à moi seule.

AGATHON.

A vous ? non pas, mademoiselle,
S'il vous plaît.

CLÉONICE.

A qui donc ?

AGATHON.

C'est à nous deux qu'il est.

CLÉONICE.

Vous me pardonnerez, vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma sœur me le conserve ;
Et c'est elle aujourd'hui qui veut que je m'en serve.

AGATHON.

Elle m'a dit à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné :
Je m'y veux mirer.

CLÉONICE.

Vous ? vraiment je vous admire !
Il n'est rien de si beau qu'un garçon qui se mire.
Fi !

AGATHON.

Pourquoi fi ?

CLÉONICE.

Pourquoi ? Fi ! vous dis-je.

AGATHON.

Pourtant
On dit que mon visage est assez ragoûtant.
Si je vous ressemblois, et que je me mirasse,
Quand je me serois vu, je casserois la glace.

CLÉONICE.

Vous croyez donc, mon frère, avoir beaucoup d'appas?

AGATHON.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le croirai-je pas?

CLÉONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite vérole!
Tenez, ma grande sœur me garde une pistole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je serois joyeuse.

AGATHON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien heureuse.

CLÉONICE, *à Ésope.*

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un dragon?
Si je ne suis pas belle, est-ce ma faute?

ÉSOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit couple;
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus souple.
Aimez bien votre frère.... Et vous, bien votre sœur.
Me le promettez-vous, mes enfants?

AGATHON ET CLÉONICE, *ensemble.*

Oui, Monsieur.

ÉSOPE.

Écoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort souvent ce beau garçon se mire;
Mais plus dans le miroir il se verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les salir pas;
Des dieux qui l'on fait naître il gâteroit l'image.
Il faut, quand on est beau, qu'on soit encor plus sage.
(A Agathon.)
Entendez-vous, mon fils?

AGATHON.

Oui, monsieur, j'entends bien.
Je vous rends grâce.

ÉSOPE, *à Cléonice.*

Et vous (car je ne cèle rien),
Vous pour qui la nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous, mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire et pour charmer,
Amassez des vertus qui vous fassent aimer;
Et par une conduite exempte de murmure,
Réparez la rigueur dont usa la nature.
Beaucoup de modestie et beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous-en bien, ma petite mignonne.

CLÉONICE.

Oui, monsieur. Grâce au ciel, j'ai la mémoire bonne.

UNE VOIX, *de derrière le théâtre.*

Agathon! Cléonice!

AGATHON.

On nous appelle.

CLÉONICE.

Eh bien!
Nous serons querellés.

AGATHON.

Querellés? ce n'est rien.
Nous craignons, vous et moi, quelque chose de pire.

ÉSOPE.

Pour vous sauver de tout, je vais vous reconduire;
Et si la gouvernante ose nous raisonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AGÉNOR, DORIS.

DORIS.

N'ALLEZ pas sottement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre dessein je vous trouve si ferme,
J'appréhende si fort quelque coup de travers
Que je ne prends pas garde aux mots dont je me sers)
N'allez pas exciter la douleur d'Euphrosine.

AGÉNOR.

Quoi! son père me perd, Ésope m'assassine,
A me percer le cœur je les vois disposés,
Et pendant ce temps-là j'aurai les bras croisés?
Je veux bien me contraindre à l'égard de son père,
Conserver du respect jusque dans ma colère,
Et sans être emporté, ni paroître brutal,
Montrer qu'il me préfère un indigne rival;
Mais pour Ésope, non. Quoi que j'en puisse craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je prétends lui parler; et s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, et peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée est ce que je consulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'insulte?
Fût-il, plus qu'il ne l'est, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon sens pour lui faire un appel.

Ésope sur le pré seroit un beau spectacle !
Éloignons son hymen, formons-y quelque obstacle ;
C'est à quoi maintenant il s'agit de penser,
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monsieur le gouverneur est dans sa galerie :
Voyez-le, parlez lui ; sa fille vous en prie.
Il est seul. Son grand vice est d'être un peu têtu ;
Mais vous ne serez pas éconduit et battu.
Tâchez à remuer ses entrailles de père :
S'il ne rompt cet hymen, faites qu'il le diffère.
J'aurois, si j'étois homme, ou du moins je le croi,
Plus de virilité que je ne vous en voi.
Courez. Quand le temps presse, il est bon qu'on galoppe.
Allez le voir.

AGÉNOR.

J'y vais, et de-là voir Ésope.
Pour peu qu'il soit contraire à mes intentions,
Je sens à le brusquer des dispositions.
Je sais tout ce qu'il est, et tout ce qu'il peut être :
Mais de mon désespoir je ne suis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous...

AGÉNOR.

Je ferai tout ce que je te di.

DORIS.

Eh ! mon Dieu ! croyez-moi, point de coup d'étourdi !
De quoi sert la raison, à moins qu'on ne raisonne?..
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

(Agénor sort.)

SCÈNE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

Ma bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bientôt femme d'Ésope, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Ésope m'a mandé de l'attendre en ce lieu;
En sortant d'avec lui, j'irai la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vais la disposer à remplir votre attente.
Ésope vient.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ÉSOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

Monsieur, je suis votre servante:
Ce n'est point compliment, c'est pure vérité.

ÉSOPE.

Je vous en garantis autant de mon côté.
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Savez-vous, Monsieur, que je suis veuve?

ÉSOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans,
Et défunt mon mari m'a laissé quatre enfants.

ÉSOPE.

A voir cet air brillant et ce riche équipage,
Vous allez convoler en second mariage?
Apparemment quelqu'un de vos yeux est blessé?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, monsieur, mon bon temps est passé.

ÉSOPE.

Tant pis!

ALBIONE.

La propreté de tout temps fut permise;
Et si vous me voyez passablement bien mise,
Il ne faut pas, monsieur, vous en émerveiller:
L'époux dont je suis veuve étant mort conseiller,
Je suis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une procureuse ou bien qu'une marchande.
Rien ne m'est plus fâcheux que de m'encanailler.

ÉSOPE.

Et de quel acabit étoit-il conseiller?
Étoit-ce en robe longue, en robe courte, en botte?

ALBIONE.

Non, monsieur, il étoit conseiller garde-note.

ÉSOPE.

La peste! N'est-ce pas ce que vulgairement
On dit tabellion, ou notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Vertubleu ! c'est un grade sublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en estime.
Conseillère à la cour, présidente à mortier
Faisoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon époux une somme assez grosse,
Je voulus avoir chaise, et puis après carrosse ;
Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés comme les ducs et pairs.
Pour mon appartement cinq chambres parquetées,
A force de miroirs sembloient être enchantées ;
Et ce qui m'en plaisoit, on n'y pouvoit marcher
Que l'on ne se mirât encor dans le plancher.
Ayant vu par hasard, dont je fus bien contente,
De gros chenets d'argent chez une présidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux,
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la foire où j'eus la hardiesse,
Voyant un cabinet qu'aimoit une duchesse,
Pendant qu'à marchander elle se dépeçoit,
De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissoit.
Pour ne pas abuser de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence,
Quand pour un inventaire où mon mari courut,
Il s'échauffa si fort qu'en trois jours il mourut.

ÉSOPE.

Avez-vous achevé votre histoire modeste ?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reste.
Mon époux étant mort, ces miroirs, ces chenets,
Ces chevaux, ce carrosse et ces beaux cabinets,

Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre:
Je perdis les deux tiers quand je les fis revendre.
Enfin pour nous tenir toujours sur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai presque vendu tout;
Si bien que ce matin ayant su qu'à des filles
Qui doivent leur naissance à d'honnêtes familles,
Crésus donne une dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce:
Voilà ce qui m'amène.

ÉSOPE.

Et voici ma réponse.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF,

FABLE.

La grenouille dans un pré,
Voyant paître le bœuf, considère sa taille;
Et la trouvant à son gré,
S'enfle, sue, et se travaille
Pour faire aller la sienne en un même degré.
Sa fille, qui la voit faire,
Lui remontre sagement
Qu'un dessein si téméraire
Va jusqu'à l'aveuglement;
Que l'appas qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend,
Et que depuis le bœuf jusques à la grenouille,
C'est un intervalle trop grand.
Mais contre ces raisons son orgueil se soulève:
A s'enfler encor plus elle applique ses soins,
Fait de si grands efforts qu'à la fin elle crève;
Et sa témérité ne méritoit pas moins.

Voilà vôtre portrait et celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siècle où chacun veut s'enfler:
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La femme d'un sergent ne sera pas honteuse
De porter des habits comme une procureuse:
Celle du procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler au moins celle de l'avocat;
Celle de l'avocat est assez téméraire
Pour aller du même air que va la conseillère;
Celle du conseiller, par la même raison,
Avec la présidente entre en comparaison;
Celle du président, fière de sa richesse,
A des gens à sa suite autant qu'une duchesse;
Et je ne vois personne en sa condition
Qui ne veuille excéder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni trève
Que comme la grenouille il ne s'enfle et ne crève.
De-là vient le désordre et les crimes qu'on voit:
Pour soutenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces
Traînent des procureurs qu'on roule en des carrosses?
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant?
Pour montrer au public, d'une façon galante,
Un libraire étendu dans sa chaise roulante,
Combien, *incognito*, de livres défendus,
Dans l'arrière-boutique ont-ils été vendus?
Combien un financier, pour être en équipage,
De zéros criminels remplit-il une page?
Combien au parlement d'avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les lois?

Pour avoir un carrosse et que tout y réponde,
Combien un médecin égorge-t-il de monde?
Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces chevaux,
Combien feu votre époux a-t-il fait d'actes faux?

ALBIONE.

D'actes faux! juste ciel! quoi! d'un corps qu'on renomme...

ÉSOPE.

Il n'est rien de plus beau qu'un notaire honnête homme,
Mais dans tous les grands corps on a vu de tout temps
Se glisser des fripons parmi d'honnêtes gens;
Et quand feu votre époux auroit été faussaire,
Cela ne doit blesser aucun autre notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût su le prix, et l'auroit épargné.
Les bienfaits de Crésus ne sont point pour vos filles;
Ce sont pour des enfants de meilleures familles,
Que les procès, la guerre, ou d'autres accidents
Ont rendus malheureux, et non pas impudents.
Enfin, je crois savoir ce que le roi désire;
Et je n'ai là-dessus autre chose à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Savez-vous, petit homme tortu,
Qui n'avez l'air au plus que d'un singe vêtu.....

ÉSOPE.

Votre esprit sur ce point peut se donner carrière:
Je vous offre en laideur une belle matière;
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les gens sans raison ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter, et vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,

Je veux d'un si sot homme oublier jusqu'au nom.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ÉSOPE, *seul.*

Je suis défait d'une étrange guenon!
Qu'heureux est le mari dont la femme humble et sage
Élève les enfants et règle le ménage!
Mais qu'il est malheureux lorsque mal à propos...

SCÈNE V.

AGÉNOR, ÉSOPE.

AGÉNOR.

Je vous cherche partout pour vous dire deux mots.

ÉSOPE.

Eh bien! je suis trouvé : qu'avez-vous à me dire?

AGÉNOR.

Qu'on me nomme Agénor, et ce mot doit suffire.
Vous m'entendez, je crois?

ÉSOPE.

Oui, j'entends votre nom.

AGÉNOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'amène?

ÉSOPE.

Non.

AGÉNOR.

Je vais, puisqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Ésope.

ÉSOPE.

Et moi tâcher à vous entendre,
Monsieur Agénor.

AGÉNOR.

J'aime, et vous aimez aussi;
C'est l'unique sujet qui me conduit ici.
Je sais ce que tous deux le ciel nous a fait naître:
Comme je me connois, songez à vous connoître;
Je prétends d'Euphrosine être le seul captif.

ÉSOPE.

Moi, je veux abaisser ce ton impératif:
Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et pour y réussir, vous apprendre une fable.
Écoutez bien.

AGÉNOR.

De grâce, évitons ce fatras;
De si fades raisons ne m'accommodent pas.
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ÉSOPE.

Un jour...

AGÉNOR.

Encore un coup, point de contes frivoles.
C'est un amusement qui n'est bon qu'à des fous.

ÉSOPE.

Écoutez celui-ci; je le crois bon pour vous.

AGÉNOR.

Je vous ai déja dit, et je vous le répète,
Qu'une prompte réponse est ce que je souhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agénor.

ÉSOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,

Qui sent le fanfaron plus que le gentilhomme;
Et, pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous réciter la fable que voici.

AGÉNOR.

Dépêchez donc.

ÉSOPE.

LE CUISINIER ET LE CYGNE.

FABLE.

Un jour un cuisinier insigne,
Qui buvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la marmite au feu,
Pensant tuer une oie, alloit tuer un cygne.
On ne s'est jamais vu dans un danger plus grand;
Déja le bras levé s'apprêtoit à descendre,
Quand l'oiseau lui fait entendre
Une voix qui le surprend:
Jamais au bord du Méandre,
Aucun cygne, en expirant,
N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains :
Malgré l'humeur assassine
De l'écuyer de cuisine,
Le fer lui tomba des mains.
« Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage;
« Je vous méconnoissois, si vous n'eussiez chanté. »
Ainsi la douceur du langage
Est, dans l'occasion, de grande utilité :
Il semble que le ciel en ait fait l'apanage
Des personnes de qualité;
Et dans un grand seigneur de la brutalité
Marque une noblesse sauvage.

C'est à vous maintenant à vous faire raison :
Il faut être le cygne, ou bien être l'oison.
Choisissez.

AGÉNOR.

C'est un choix qui n'est pas difficile :
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre et pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le ciel et la nature :
Vous savez s'il est vrai, vous qui dans un seul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans si peu de temps votre amour est extrême,
Quel doit être le mien ? Jugez-en par vous-même ;
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi,
Quel est le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi ?
La raison sur vos sens garde un si grand empire
Que d'abord qu'elle parle ils n'osent la dédire,
Et pour m'oser flatter d'un si puissant effort
Ma raison est trop foible, et mon amour trop fort.
Partout où vous passez vous répandez des grâces :
Les cœurs de tout le peuple accompagnent vos traces ;
Faut-il que deux amants soient les seuls entre tous
Qui refusent leurs voix aux vœux qu'on fait pour vous ?
Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne :
Faites....

ÉSOPE.

Voilà parler en véritable cygne.
Voilà dans son malheur se plaindre noblement.
Certes, je suis fâché d'aimer si fortement :
Je sens je ne sais quoi me reprocher dans l'âme
Que j'ai tort de troubler une si belle flamme ;

Mais enfin, je suis homme, et quoique mal bâti,
Je sens ce qu'en ma place un autre auroit senti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date;
Et puisqu'il faut, sans fard, nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi.
J'en suis fâché.

AGÉNOR.

Monsieur, songez, je vous supplie,
A l'effort que je fais lorsque je m'humilie.
Mon cœur, qui jusqu'ici n'avoit jamais rampé....

ÉSOPE.

Vous allez faire l'oie, ou je suis bien trompé.

AGÉNOR.

J'ai peur de faire pis dans mon désordre extrême,
Si vous vous obstinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'est bien plus aisé de renoncer au jour
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une si juste et si douce espérance....

ÉSOPE.

Et savez-vous aimer avec persévérance?
Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux follets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquilles désirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brûlez perdra toute sa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'est guères d'amour que l'hymen n'assassine.

AGÉNOR.

Moi, je pourrois cesser d'adorer Euphrosine!
Si l'hymen de ma flamme interrompoit le cours,
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.

Non, non, sur mon amour le temps n'a point d'empire;
Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire;
Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas
J'aimerois Euphrosine au-delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flamme aisément je n'immole.

ÉSOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGÉNOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le ciel en courroux
Puisse lancer sur moi ses plus rigoureux coups;
Et pour faire un serment, dont je frémis moi-même;
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour pour changer a fait un trop beau choix.

ÉSOPE.

Adieu. Nous nous verrons encore une autre fois....
Quelqu'un vient.

AGÉNOR.

Ciel! je sors, mais plein d'inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Et quel que soit mon sort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. FURET, ÉSOPE.

M. FURET.

Je viens de vos bontés implorer une grâce,
Monsieur.

ÉSOPE.

Qu'est-ce? parlez : que faut-il que je fasse?

M. FURET.

Crésus dans son royaume a fort peu de sujets
A qui, sans vanité, soient mieux dus ses bienfaits.

ÉSOPE.

Qu'avez-vous fait pour lui? voyons, je rends justice.

M. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre service.
Si les sujets du roi m'avoient tous ressemblé,
Jamais aucun État n'eût été mieux peuplé:
Ses voisins trembleroient; et pour de foibles sommes,
Il auroit toujours prêts quatre ou cinq cent mille hommes.
J'ai quatorze garçons, tous aussi grands que moi,
Et qui sont tous quatorze au service du roi.
Assez brave autrefois, et ma femme assez belle,
Nous voulûmes au roi témoigner notre zèle:
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien;
Et ma femme eut un zèle aussi grand que le mien.
Nous montrer bons sujets étoit notre délice.

ÉSOPE.

Quatorze enfants!

M. FURET.

Quatorze.

ÉSOPE.

Et tous dans le service?
Jamais envers l'État on n'en a mieux usé;
Il faut que vous soyez un gentilhomme aisé:
Tant d'enfants au service ont besoin d'une somme
Qui doit faire suer le plus gros gentilhomme.

M. FURET.

Monsieur, je ne suis pas gentilhomme.

ÉSOPE.

Tant mieux:

Je n'en connois aucun qui soit pécunieux.
La noblesse et l'argent sont brouillés, ce me semble,
A ne pouvoir jamais se bien remettre ensemble.
Qu'êtes-vous ?

M. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil officier.

ÉSOPE.

Vous vous nommez ?

M. FURET.

Furet.

ÉSOPE.

Et vous êtes ?

M. FURET.

Huissier.
Pour le repos de l'âme il n'est que cet office.

ÉSOPE.

Huissier ! et vous avez tant d'enfants au service !
Vous vous moquez. Portez vos mensonges ailleurs.

M. FURET.

J'en ai fait sept huissiers et quatre procureurs ;
Un qui de la patrouille est l'archer le plus brave ;
Un contrôleur d'exploits, et l'autre rat-de-cave.
Onze et trois font quatorze en tout pays, je croi.

ÉSOPE.

Ils font belle figure au service du roi !
Au diable vos enfants, tant ils m'ont fait de peine !
Je croyois que le moindre étoit un capitaine ;
Et je trouve en mon compte une si grande erreur
Que le plus honnête homme à peine est procureur.
Le bel honneur au roi d'avoir à son service
Le précis, l'élixir de toute la malice !

M. FURET.

Crésus, dont j'ai sur moi la déclaration,
Quand on a douze enfants, donne une pension :
J'en ai quatorze, et tous d'une tige féconde.

ÉSOPE.

C'en est trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il est vrai que Crésus, juste en toutes ses lois,
Pour se faire des bras qui soutiennent ses droits,
Veut que de ses bienfaits on honore les pères ;
Mais le cas, à mon sens, ne vous regarde guères.
Avoir beaucoup d'enfants pour marcher sur vos pas,
C'est donner à l'État des mains, et non des bras ;
Je ne vois là pour vous nulle chose à prétendre :
Le roi ne donne rien à qui sait si bien prendre.

M. FURET.

J'ai fait quatorze enfants sur la foi des édits :
Pour le bien de l'État, j'ai la goutte.

ÉSOPE.

Tant pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

FABLE.

Un jour les colombes craintives,
Sachant que le vautour vouloit se marier,
Se mirent si fort à crier
Que le vent, jusqu'au ciel, porta leurs voix plaintives :
« Si lui seul nous désole et nous mange aujourd'hui,
« Disoit en son langage une colombe habile,
« Quel lieu nous servira d'asile
« Contre un nombre d'enfants aussi méchants que lui ? »
S'il suffit d'un huissier pour vider une bourse,
Qui pourra contre sept avoir quelque ressource ?

Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond:
C'est un malheur public qu'un huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'État votre hymen soit utile,
De quantité de gens le sort seroit plus doux
Si jadis votre mère eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc et sincère;
Vous le voyez?

M. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire,
Crésus, tout roi qu'il est, auroit tort aujourd'hui,
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoique sujet fidèle,
Que pour peupler l'État je n'aie un si grand zèle.
Quand de quatorze enfants on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson.
Si j'avois présumé travailler sans salaire,
Douze que j'ai de trop seroient encore à faire;
Et je vous réponds bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ÉSOPE, *seul.*

MONSIEUR Furet s'en va l'âme offensée
De sa fécondité si mal récompensée;
Mais l'argent de Crésus seroit mal employé,
Si de cette besogne il étoit mieux payé.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

Doris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raison y répugne, et mon cœur en murmure.
Quoi ! tu veux que d'Ésope implorant la bonté,
Lui qui m'est odieux, lui que j'ai maltraité ;
Tu veux, dis-je...

DORIS.

Qui, moi ? je ne veux rien, madame ;
Je consens volontiers que vous soyez sa femme,
Et que demain, sans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris ? Ah ! plutôt...

DORIS.

Tout est prêt pour demain,
Parents, amis, festin ; et monsieur votre père
Appréhende si fort qu'Ésope ne diffère,
Que si hâter la chose étoit en son pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce soir.
J'ai rêvé, consulté, déployé tout mon zèle,
Donné la question à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remède plus prompt
Qui pût de cet hymen vous épargner l'affront.
Il faut absolument voir Ésope vous-même :
Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime.

Je ne vois que lui seul dont on puisse espérer
D'adoucir votre peine, ou de la différer.
Dites-lui qu'un seul jour est un trop foible espace
Pour chasser Agénor et le mettre en sa place;
Et demandez du temps pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, et peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner, la grâce est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, si j'obtiens ma demande.
S'il m'accorde du temps, prends-tu garde à cela?
Je deviens sa conquête au bout de ce temps-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite,
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hasard,
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard.
C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Hélas! que cet espoir est fade!

DORIS.

S'il étoit seulement si peu que rien malade!
J'ai, comme vous savez, un habile cousin,
Homme de conscience, et savant médecin,
Qui l'enverroit bientôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente!

DORIS.

Je fais ce que je puis, j'imagine, j'invente,
Je promène partout mon esprit et mes yeux;
En un mot, comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et, pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me semble,

Qu'Agénor, ni que vous, ni que tous deux ensemble.
Pour sortir d'un tel pas on se démène encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse, et que fasse Agénor?
Nous mettons tout en œuvre, et tout nous est contraire:
Agénor est encore aux genoux de mon père;
Et pendant que peut-être on méprise ses vœux,
Je viens chercher Ésope et fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le sais bien.

DORIS.

J'enrage!
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage;
J'ai du zèle de reste, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sait-il que je l'attends?

DORIS.

Oui, madame, il le sait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vite?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendoient à le voir;
Mais pour tarder long-temps il sait trop son devoir,
Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime...
Tenez, je crois l'entendre... En effet, c'est lui-même.

SCÈNE II.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

Je viens vous faire excuse, et vous crier merci
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.

Voyez si par mes soins et par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrois que déja nous fussions à demain,
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde,
Que le jour se prolonge et que la nuit retarde?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai; mais, monsieur,
On ne peut, à son âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grâce.

ÉSOPE, *à Euphrosine.*

Commandez, je suis prêt : que faut-il que je fasse?

DORIS, *à Euphrosine.*

Dites donc quel dessein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE, *à Ésope.*

Monsieur... je ne vous aime pas;
Si je parle autrement, il faudra que j'impose.

ÉSOPE.

J'en avois entrevu quelque petite chose;
Mais comme assez souvent on aime à se flatter,
Sans ce nouvel aveu j'en aurois pu douter.
Je vous suis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, et pour m'ôter de doute.
Jusqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès;
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'hymen sait embellir les sujets qu'il assemble;
Et je serai mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

Dussiez-vous m'exposer au plus affreux trépas,
Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.

Je vous en fais le juge, et vous en crois vous-même.
Pourquoi m'épousez-vous?

ÉSOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Eh bien! monsieur, eh bien! puisqu'il en est ainsi,
Accordez-moi le temps de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agénor, de vous mettre en sa place,
D'immoler au devoir un si parfait amour,
Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour?
Je ne refuse point de tâcher à le faire;
Mais pour y réussir le temps est nécessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts,
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste prière ayez l'âme sensible:
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon possible.
Sur vous seul désormais tous mes sens occupés....

ÉSOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi?

ÉSOPE.

Oui. Vous me trompez.
Ce langage est trop doux pour être véritable,
Et dans si peu de temps on n'est point si traitable.
Je pénètre aisément dans votre intention.

DORIS.

Oh! monsieur, là-dessus, je suis sa caution.
J'ai le cœur sur la langue, et jamais je n'affecte....

ÉSOPE.

Tout franc, la caution m'est encor plus suspecte.

Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre hymen, et d'un jour et de deux.
Je vous trouve si belle, et ma flamme est si forte
Que je puis en mourir de chagrin; mais n'importe.

DORIS, *à part.*

Plût aux dieux!

ÉSOPE.

Plaît-il?

DORIS.

Quoi?

ÉSOPE.

Vous invoquez les cieux?

DORIS.

Je dis que de la mort vous préservent les dieux....
Quelle perte!

ÉSOPE.

Vraiment, je vous suis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, monsieur! êtes-vous raisonnable?
Pour un effort si grand, est-ce un terme assez long?

ÉSOPE.

Et quel temps, s'il vous plaît, me demandez-vous donc?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre;
Je suis jeune....

ÉSOPE.

Et moi vieux. Je ne saurois attendre.
Avant qu'il soit deux ans, ridicule et barbon,
Je voudrois bien savoir à quoi je serai bon?
Qui me fuit maintenant, qui soupire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raison meilleure.

Différer de deux jours est tout ce que je puis;
Encore est-ce beaucoup dans l'état où je suis.
Si vous saviez....

EUPHROSINE.

De grâce, ayez plus de tendresse:
Peut-on rien refuser aux vœux d'une maîtresse?

ÉSOPE.

Je suis sourd.

EUPHROSINE.

Eh! monsieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos désirs mon père tend les bras:
Songez que vous m'aimez, et que je vous en prie.

ÉSOPE.

Arrêtez-vous.... Je sens que j'ai l'âme attendrie.

DORIS, *à Euphrosine.*

Continuez, madame, attendrissez encor.

ÉSOPE, *à Euphrosine.*

Amenez votre père, et qu'on cherche Agénor.
Je vous donne du temps; j'ai cette complaisance;
Mais, enfin, c'est un pacte où je veux leur présence,
Afin qu'au bout du terme on en use si bien....

EUPHROSINE.

Ah! monsieur, Agénor n'en fera jamais rien.
Lui, me céder?

ÉSOPE.

Je veux qu'il vienne, et qu'il s'oblige....

EUPHROSINE.

Il ne le fera point; je le sais bien, vous dis-je.
Quand je l'en presserois, je le ferois en vain.

ÉSOPE.

Si vous ne l'amenez, soyez prête à demain....
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE, *à Doris.*

Ah! Doris, c'en est fait, je suis morte!
Sortons.

DORIS, *bas.*

Maudit gobin! que le diable t'emporte!
Voilà pour Euphrosine un amant bien tourné!

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

PIERROT, COLINETTE, *ayant un enfant dans ses bras;* ÉSOPE.

PIERROT.

PALSANDIÉ! je reviens, je ne suis pas damné.
J'amène un orphelin, qui n'a père, ni mère,
Et que je fais nourrir par notre ménagère.
Il est gras comme un moine : il tette tout son soûl.

ÉSOPE.

Un bel enfant!

PIERROT.

Ma femme est, pardié! belle étou.
Voyez.

ÉSOPE.

Elle est jolie, et paroît bien instruite.
Pour un homme si grand, elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, et de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

ÉSOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, et l'hymen, en revanche....

PIERROT.

Je vivons, pardié! bien. J'ons ce soir une éclanche
Aussi belle....

ÉSOPE.

Jamais ne vous querellez-vous?

COLINETTE.

Non, monsieur, dieu marci, Pierrot est assez doux.
Il est, quand il s'y boute, un tantinet ivrogne;
Mais tenez, pour le reste il va droit en besogne:
Il n'a dans tout son corps pas un endroit malin.

ÉSOPE.

Et vous nourrissez donc ce petit orphelin?

COLINETTE.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Vos enfants l'aiment-ils?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils sont devenus morts; mais j'en referons d'autres:
Pierrot est jeune.

ÉSOPE.

Eh bien! à quoi vous suis-je bon?

(A Pierrot.)

Qui te fait revenir? est-ce ta charge?

PIERROT.

Oh! non.
Si je venons vous voir, c'est pour ce petit drille,
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il est mon neveu, j'sommes un peu parents.
Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf cents francs;
Mais j'avons pour seigneur certain grand escogriffe,
Qui de tous les seigneurs a la meilleure griffe,
Et qui d'un petit pré voulant en faire un grand,
Enchâssit dans le sien le bien de cet enfant.

(*A Colinette.*)

Tu sais cela par cœur, jase un peu, Colinette :
Dis ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'orphelin qui me tette
Est un petit marmot que j'avons par emprunt :
Avant qu'il fût venu, son père étoit défunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une vipère :
Sa mère le fesit, lui défesit sa mère ;
Et son trépassement lui laissit quelque bien,
Que ce vilain monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, bredi breda (mais on ne le croit guère),
Qu'il prêtit de l'argent à défunt son grand-père ;
Et quand je lui montrons que cela ne se peut,
Pour nous farmer la bouche, il nous dit qu'il le veu.
Nos meilleures raisons sont pour lui des vétilles :
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles ;
Et, comme il est le maître et qu'il a du crédit,
D'une seule menace il nous abasourdit.
Un bichon contre un dogue a peine à se défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il est homme à tout prendre.
Quand je l'allis prier d'un peu mieux en agir,
Il me disit des mots qui me firent rougir ;
Et comme je suis douce, et qu'il a bonne gueule....

(*A Pierrot.*)

Tiens, Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute seule.
Un loup dans un troupiau n'est pas plus mal-faisant.

PIERROT.

Rien n'est, mordié! pour lui, trop chaud, ni trop pesant.
Comme il est le seigneur, quelque chose qu'il prenne,
Il dit pour ses raisons que c'est un droit d'aubaine.

Tous les jours de sa poche il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une écrevisse, ou qu'on tue un moiniau,
Il fait, tout sur-le-champ, dans sa furie extrême,
Un biau procès de dieu, fût-ce à son père même.
Il prend à toutes mains, et de toutes façons :
Il vendroit, s'il pouvoit, l'air dont je jouissons.
Il nous dîme nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les fossés du châtiau sont tout pleins de grenouilles,
Qui, par méchanceté, lui font un si grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit:
Par un papier qu'il a, griffonné d'un notaire,
Il veut, bon gré, malgré, que je les faisions taire,
Et faute jusqu'ici d'empêcher leur cancan
Chaque maison du bourg paye un écu par an.
C'est un dogue affamé, qui toujours mord ou ronge...
Empêcher des crapauds de crier! le pouvons-je?
Dites-moi.

ÉSOPE.

De tout temps le foible eut toujours tort.
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans son infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre une;
Encore, assez souvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

FABLE.

Un loup se trouvant à boire
Où buvoit un jeune agneau,
Eut d'abord l'âme assez noire
Pour lui vouloir faire accroire

Qu'il avoit troublé son eau :
« Qui te rend si téméraire ? »
Lui dit ce traître, en courroux.
L'agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flatteur et doux :
« Eh ! comment, monseigneur, cela se peut-il faire ?
« Je me suis, par respect, mis au-dessous de vous. »
« J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle, »
Répondit la bête cruelle,
« Où tu te déclaras mon mortel ennemi :
« Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance. »
« Je n'ai, répond l'agneau, que deux mois et demi :
« Comment pouvois-je alors vous faire quelque offense ? »
« Ta mère, qui me hait, et qui ne sait pourquoi,
« Hier, par deux mâtins, me fit long-temps poursuivre. »
« Ma mère cessa de vivre,
« Quand elle accoucha de moi. »
« C'est donc ton père ? Mon père
« Du boucher inhumain a senti la fureur. »
« C'est donc ta sœur, ou ton frère. »
« Je n'ai ni frère, ni sœur. »
« Oh bien ! qui que ce soit, il faut que je me venge ;
« Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis. »
Lors, sans plus de raison, il l'égorge et le mange.

Force grands font de même à l'égard des petits ;
N'est-il pas vrai ?

COLINETTE, *à Pierrot.*

Piarrot, le joli petit conte !

PIERROT.

Eh ! fi ! mordié ! le loup devroit mourir de honte :
L'agneau buvoit à part, et ne lui disoit mot.

ÉSOPE.

Ma pauvre Colinette, et mon pauvre Pierrot,
Voilà comme, à peu près, par le commun usage,
Font envers leurs vassaux les seigneurs de village.
Quand d'un bois ou d'un champ il leur plaît un morceau,
Des agneaux malheureux troublent toujours leur eau ;
Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contents de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il sera bientôt nuit, et vous êtes de loin ;
Adieu. De cet enfant ayez beaucoup de soin.
Je ne partirai point sans lui rendre justice.

PIERROT.

Écoutez, je savons comme on paie un sarvice :
Si vous en usez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'eau bénite de cour.
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait semblant qu'on s'aime,
Et que promettre et rien, c'est quasiment de même.

ÉSOPE.

Allez, je suis sincère, et le suis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu ; je vous quittons : voici du monde.

ÉSOPE.

Adieu.

PIERROT, *à part.*

Mordié ! plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.

(Pierrot et Colinette sortent avec l'enfant.)

SCÈNE IV.

DEUX COMÉDIENS, ÉSOPE.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Monsieur (car par la ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement),
Choisis par notre corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas.

ÉSOPE.

Étranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Votre mine est si haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE SECOND COMÉDIEN.

Comédiens. Bientôt nous vous serons connus.

ÉSOPE.

Comédiens! Oh! oh! soyez les bien-venus:
Vous donnez des plaisirs dont je suis idolâtre.
Eh bien! qu'est-ce, messieurs? comment va le théâtre?
Combien dans votre troupe êtes-vous d'acteurs?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Trop.

Lorsque moins on y pense, il en vient au galop.

ÉSOPE.

Tant mieux: à bien jouer le grand nombre s'excite.

LE SECOND COMÉDIEN.

Tant pis; car plus on est, plus la part est petite.

ÉSOPE.

La scène est plus remplie, et chacun prend des soins...

LE PREMIER COMÉDIEN.

La scène est plus remplie, et la bourse l'est moins.

Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe,
Quinze acteurs, bien choisis, font une bonne troupe;
Suivant leur caractère ils ont tous de l'emploi :
Pour bien jouer son rôle on ne s'attend qu'à soi;
Mais quand on est beaucoup du même caractère,
Un auteur en suspens ne sait ce qu'il doit faire;
Sur qui que ce puisse être où s'arrête son choix,
Pour en contenter un il en chagrine trois;
Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
C'est un petit chaos qu'une troupe si grande.

ÉSOPE.

Avez-vous des auteurs dans cette ville-ci?

LE SECOND COMÉDIEN.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

Bons?

LE SECOND COMÉDIEN.

Eh, eh...

ÉSOPE.

J'entends. Couci, couci.

Malheur à qui s'en mêle, et n'en est pas capable!
S'il n'a l'art de charmer, il n'est point excusable :
Le sévère auditeur pour un mot de travers
Ne fait miséricorde à pas un de ses vers :
Il est si délicat que pour le satisfaire
Il faut du merveilleux ou bien du nécessaire.
Qu'on n'ait point de pain blanc, on en mange du bis,
De velours ou de serge on se fait des habits,
Parce qu'en quelque état que le destin nous range,
Il faut absolument qu'on s'habille et qu'on mange;
Mais, du consentement de cent peuples divers,
Rien n'est moins nécessaire au monde que des vers.

Et par cette raison, qui me semble équitable,
Les passablement bons ne valent pas le diable.

LE SECOND COMÉDIEN.

Nous représenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puissions avoir.
A vous bien divertir toute la troupe aspire.
Quel jour choisissez-vous?....

ÉSOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE SECOND COMÉDIEN.

De grâce...

ÉSOPE.

Je ne sais quand j'aurai le loisir.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Un jour dans la semaine est facile à choisir:
Il nous est important d'avoir votre réponse.

ÉSOPE.

Pourquoi?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Par la raison qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra
Que tout vaste qu'il est notre hôtel n'en tiendra;
Et comme un vrai phénix unique en votre espèce,
Ce sera pour vous voir plus que pour voir la pièce.
J'en suis sûr.

ÉSOPE.

C'est-à-dire, à parler nettement,
Que c'est moi qui serai le divertissement;
Et pour aller au but où votre troupe aspire,
Vous tirerez l'argent, et moi je ferai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le soin;
C'est un honneur trop grand et dont je suis trop loin;

Il n'est que pour les gens du plus sublime étage,
Et qui n'est rien du tout, doit au moins être sage.
Nous avons en passant déchiffré les auteurs,
Parlons un peu de vous. Êtes-vous bons acteurs?
Je dis, en général, sans désigner personne.

LE SECOND COMÉDIEN.

Oui, monsieur, notre troupe est vraiment assez bonne.
Non qu'on soit tous égaux, ne croyez pas cela;
Les uns sont merveilleux, et les autres...

ÉSOPE.

Là, là.
Je vous entends. La troupe en public étalée,
Est, à dire entre nous, marchandise mêlée.
Ne vous figurez point qu'en ne faisant pas bien,
Vous soyez épargnés, vous qui n'épargnez rien:
Pour reprendre avec fruit les sottises des autres,
Il faut avoir le soin de bien cacher les vôtres,
Et ne pas follement s'exposer à l'ennui
De montrer ses défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au public force pièces nouvelles?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Tous les mois.

ÉSOPE.

Ou du moins qu'on fait passer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, et cela n'est pas beau,
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une pièce, on promet des merveilles,
Qui de chaque auditeur charmeront les oreilles;
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainsi,
On rencontre souvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

FABLE.

Le bruit courut un jour qu'une haute montagne
Dans une heure accoucheroit:
Chacun se mit en campagne,
Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce colosse affreux, dont l'orgueilleuse tête
Alloit jusques au ciel défier la tempête,
Et de tous les passants rendoit les yeux surpris,
Trompant des spectateurs l'ardeur impatiente,
Après une longue attente,
Accoucha d'une souris.

Vous ne pouvez nier, tous acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne soit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, est le complimenteur?

LE PREMIER COMÉDIEN.

C'est moi, monsieur.

ÉSOPE.

C'est vous?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Moi-même.

ÉSOPE.

Ergo, menteur.
Celui qui fait l'annonce, et qui taille et qui coupe,
Est ordinairement le menteur de la troupe.
Il vaut mieux louer moins, et ne pas tant mentir.
A vous voir, toutefois, je veux bien consentir:
Mais quand j'irai chez vous, jouez, s'il est possible,
Ce que dans votre troupe on a de plus risible,
Pour me laisser douter, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la pièce ou si l'on rit de moi.

Il n'est point où je suis de tragique où l'on pleure.
Jouez-vous tous les jours?

LE SECOND COMÉDIEN.

Oui, monsieur.

ÉSOPE.

A quelle heure?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ÉSOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une loge.

LE PREMIER COMÉDIEN.

On n'aura pas le temps de faire votre éloge.

ÉSOPE.

Et m'en peut-on faire un, à moins qu'il ne soit faux?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défauts,
Cela suffit.

LE SECOND COMÉDIEN.

Eh quoi! vous êtes inflexible?

ÉSOPE.

A vous servir ailleurs je ferai mon possible.
Adieu... Je vois des gens que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

(Les deux comédiens sortent.)

SCÈNE V.

LÉARQUE, EUPHROSINE, AGÉNOR, DORIS, ÉSOPE.

ÉSOPE.

O çà, je suis ravi de nous voir tous ensemble:
Parlons de bonne foi sur ce qui nous assemble.
Monsieur le gouverneur, quel est votre dessein?

LÉARQUE.

De vous donner ma fille.

ÉSOPE.

Et quand?

LÉARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain?

Mon père, à mon égard montrez-vous moins sévère:
Monsieur en use mieux, il consent qu'on diffère;
Ma prière le touche et rien ne vous émeut!

ÉSOPE.

Eh bien donc! à demain, puisque monsieur le veut.

AGÉNOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine et la vie.
Je vois où je m'expose, et sais votre crédit;
Il n'est rien là-dessus que je ne me sois dit.
Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-même;
Mais qu'ai-je à redouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire, avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage et que mon désespoir?
Monsieur le gouverneur m'a promis Euphrosine;
Et ce n'est plus à lui le bien qu'il vous destine.
J'ai reçu sa parole, et je m'y suis fié.

LÉARQUE.

Il est vrai, mais monsieur est privilégié.

ÉSOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel est mon privilège.
Suis-je plus beau, mieux fait, noble, riche, enfin? qu'ai-je?
Parlez.

LÉARQUE.

N'êtes-vous pas favori de Crésus?

ÉSOPE.

Peut-être que demain je ne le serai plus;
Et comme la faveur n'est qu'un éclair qui brille,
Qui passe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour si cuisant,
Que la faveur passée est un malheur présent.
Agénor est bien fait, et votre fille est belle;
L'un est né gentilhomme, et l'autre demoiselle.
J'ai fait de leur amour un sévère examen:
Ce sont les plus beaux feux que puisse unir l'hymen;
Et je n'ai feint d'aimer et de nuire à leur flamme,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'âme.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le soupirant pour de jeunes appas!
Le seul âge inégal rend l'hymen misérable,
Et si vous en doutez, écoutez cette fable,

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMES.

FABLE.

Un homme des plus insensés,
À quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
S'avisa d'épouser deux femmes :
Pour le faire enrager une c'étoit assez.
L'une avoit soixante ans, et l'autre vingt et quatre :
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût;
Et souvent c'étoit à se battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une et l'autre n'oublioit rien :
La vieille souhaitoit qu'il parût de son âge,

La jeune auroit voulu qu'il eût été du sien.
Tous les matins, sous un prétexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune, en le peignant, arrachoit de sa tête,
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin, chauve et pelé, sa présence importune
Le rendit partout odieux.
Pour combler un hymen de joie et de fortune,
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monsieur le gouverneur, vous me devez entendre.

LÉARQUE.

J'accepte avec plaisir Agénor pour mon gendre :
Votre approbation en augmente le prix.

AGÉNOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris!
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
Je doute que la terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE, *à Ésope.*

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien estimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

ÉSOPE, *à Doris.*

Vous qui du chat-huant n'avez plus rien à craindre....

DORIS.

Oh! monsieur, contre moi n'ayez point de courroux;
Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ÉSOPE.

Fort bien! c'est s'excuser d'une belle manière!
N'importe, oublions tout : rendons la joie entière.

(*Aux deux amants.*)

Loin de mettre un obstacle à vos justes désirs,
Je veux faire aux chagrins succéder les plaisirs :
C'est en ami sincère à quoi je m'étudie.
Commençons dès ce soir par voir la comédie ;
Et pendant la faveur dont m'honore le roi
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

FIN D'ÉSOPE A LA VILLE.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROÏQUE,

PAR BOURSAULT,

Représentée, pour la première fois, le 16 décembre 1701.

PERSONNAGES.

CRÉSUS, roi de Lydie.
ÉSOPE, ministre d'État.
TIRRÈNE, } membres du conseil de Crésus, et secrets
TRASYBULE, } ennemis d'Ésope.
IPHIS, favori disgracié.
ARSINOÉ, princesse, parente et maîtresse de Crésus.
LAÏS, confidente d'Arsinoé.
PLEXIPE, fade courtisan.
RHODOPE, maîtresse d'Ésope.
LÉONIDE, esclave de Thrace, mère de Rhodope.
IPHICRATE, vieux général d'armée.
CLÉON, jeune colonel.
M. GRIFFET, financier.
ATIS, capitaine des gardes de Crésus.
LICAS, domestique d'Ésope.
Gardes.

La scène est à Sardis, ville capitale de Lydie.

PROLOGUE.

UN PETIT GÉNIE.

Que direz-vous, messieurs, à moins d'être indulgents,
De voir d'abord paroître un marmot sur la scène?
Est-il à présumer que je vaille la peine
D'amuser tant d'honnêtes gens?
Au bonheur d'être grand j'aurois tort de prétendre;
C'est un bien qui m'est interdit :
L'auteur pour son génie ayant voulu me prendre,
Se faut-il étonner que je sois si petit?

Je laisse aux grands esprits à choisir dans l'histoire
Des évènements de grand poids.
C'est un si vaste champ que le champ de la gloire,
Qu'on y peut arriver par différents endroits.
Les Grecs et les Romains ont épuisé les veilles
Des Racines et des Corneilles :
Molière a critiqué les habits et les mœurs;
Et je souhaiterois, avec l'aide d'Ésope,
Pouvoir déraciner des cœurs
Les vices qu'on y développe.

« Quel petit génie est-ce là? »
Diront ceux qui sont las des fables :
« Pour qui nous croit-il prendre, en débitant cela? »
Pour qui? pour des gens raisonnables;
Pour des gens de bon goût, qui, loin d'être l'appui
Des impertinences d'autrui,
Sont ravis de les voir pour s'empêcher d'en faire.
Les plus judicieux conseils

A nous porter au bien servent moins d'ordinaire
Que les fautes de nos pareils.

Ne vous attendez pas à des éclats de rire
Dans ce qu'on va représenter :
L'intention de la satire
Est d'instruire et non de flatter.
Quoique depuis Ésope, il plaise aux destinées
Avoir fait écouler plus de deux mille années
(Ou la chronologie a tort)
Tous les hommes étant des hommes,
Ceux des siècles passés et du temps où nous sommes,
Ont toujours eu quelque rapport.

Si quelqu'un, par hasard, d'un mauvais caractère,
S'y trouve si bien peint qu'il soit presque parlant,
Il ne tient qu'à lui de bien faire,
Il ne sera plus ressemblant.

Je ne vous dis rien de l'ouvrage;
S'il mérite votre suffrage,
Sans vous le demander, il est sûr de l'avoir.
Mon but, en le faisant, fut l'honneur de vous plaire :
C'est le plus digne salaire
Que j'en puisse recevoir.

FIN DU PROLOGUE.

ÉSOPE A LA COUR,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TIRRÈNE, TRASYBULE.

TIRRÈNE.

Non, je ne puis garder plus long-temps le silence,
Ma haine pour Ésope a trop de violence.
Crésus, infatué d'un objet si hideux,
Le voyant de retour, nous néglige tous deux.
Notre zèle est suspect, quelque pur qu'il puisse être;
De l'esprit de ce prince il s'est rendu le maître:
Pour l'obséder lui seul il l'éloigne de nous;
Et prêt à l'abîmer vous hésitez!

TRASYBULE.

Moi?

TIRRÈNE.

Vous.
Quel sujet vous oblige à différer sa perte?
Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
Nous avons de sa fourbe un fidèle témoin;
A détromper Crésus appliquons notre soin.
Qu'attendez-vous?

TRASYBULE.

J'attends que nous lui voyions faire
Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
Ébloui d'un trésor qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit visiter le matin et le soir.
Ne le détournons point de sa première route,
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute.
Des États de Crésus ayant fait tout le tour,
Avec un bien immense il en est de retour;
Et son trésor grossi grossira la tempête
Qui demain, au plus tard, doit écraser sa tête.
Soyez dans votre haine aussi ferme que moi,
Et croyez....

TIRRÈNE.

Parlez bas; il vient avec le roi.
Du retour de ce traître il a l'âme charmée.

SCÈNE II.

CRÉSUS, ÉSOPE, IPHIS, SUITE, TIRRÈNE, TRASYBULE.

CRÉSUS, *à Tirrène et à Trasybule.*

TROUVEZ-VOUS au conseil à l'heure accoutumée.
(A Ésope.) *(A Iphis.)*
Allez... Demeure, Ésope... Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh! seigneur, se peut-il qu'après tant de bontés?...

CRÉSUS.

Mon ordre est une loi, c'est moi qui vous l'annonce.
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zèle...

CRÉSUS.

Je hais les discours superflus :
Iphis, sortez, vous dis-je, et ne me voyez plus.
(Tirrène, Trasybule, Iphis et la suite sortent.)

SCÈNE III.

CRÉSUS, ÉSOPE.

CRÉSUS.

POUR toi, mon cher Ésope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens
Qui ne fassent des vœux pour mes jours et les tiens.
Après avoir été, par l'ordre de ton prince,
Réformer les abus de province en province,
Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes;
Tous les hommes en ont, et les rois sont des hommes.
Le ciel qui les choisit les élève assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
A corriger ma cour commence par moi-même :
Règle ce que je dois, suivant ce que je puis,
Et rends-moi digne, enfin, d'être ce que je suis.

ÉSOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie.
C'est à vous que mon zèle a consacré ma vie;
Mais, dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser, fasse ce que vous faites,

Qu'au gré de la justice il règle son pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir;
Mais si vous en aviez, quel homme en votre empire
Seroit assez hardi pour oser vous le dire?
Ce n'est point pour les rois qu'est la sincérité:
Tout se farde à la cour jusqu'à la vérité.
L'encens fait un plaisir dont l'âme extasiée
Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;
Et l'on étale aux rois d'un plus tranquille front
Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRÉSUS.

Et c'est, mon cher Ésope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.
Quel monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fût accompagné?
Les rois qui sur ma tête ont transmis la couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne,
Et ceux, après ma mort, qui me succéderont
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par-là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi,
Et que le trône enfin l'emporte sur le roi.
Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
Ne souffre dans ma cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité, qui partout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux rois;
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître:
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en maître.
Je suis jeune, et peut-être assez loin du tombeau:
Mais que sert un long règne, à moins qu'il ne soit beau!
De ton zèle pour moi donne-moi tant de marques

Que je ressemble un jour à ces fameux monarques
Qui pour veiller, défendre et régir leurs États
En sont également l'œil, l'esprit et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

ÉSOPE.

Les rois presque toujours y vont par la victoire :
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh ! quel prince a-t-on vu plus couvert de lauriers ?
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq rois voisins et fait trembler Athènes,
Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquérant un roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux arts,
Protéger votre peuple autant qu'il vous révère,
C'est en être, seigneur, le véritable père ;
Et père de son peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de conquérant...
Je vous parle, seigneur, en serviteur fidèle.

CRÉSUS.

Eh ! qui sait mieux que moi la grandeur de ton zèle ?
Poursuis. N'interromps point des avis si prudents,
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans :
Examine ma cour, et n'y souffre aucun vice ;
Bannis-en les abus, chasses-en l'injustice :
Ta bonté pour le peuple a pris des soins si grands !...

ÉSOPE.

Que le peuple et la cour, seigneur, sont différents !
Quoiqu'on nomme le peuple un monstre à plusieurs têtes,
Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.

Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi,
Qu'une seule parole est pour eux une loi.
La cour en apparence a bien plus de justesse :
C'est le séjour de l'art et de la politesse ;
Mais combien de chagrins y faut-il essuyer,
Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer ?
Tout rares qu'ils y sont, les amis s'embarrassent ;
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embrassent.
Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
Mille vont à leur but par un autre chemin :
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite ;
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins ;
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire,
Cet autre en plaisantant devient sexagénaire ;
Et l'on arrive ainsi, presqu'en toutes les cours,
D'un pas imperceptible à la fin de son cours.
On est si dissipé qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être ;
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu, sans qu'ils sachent pourquoi.

CRÉSUS.

Je reconnois ma cour, je ne puis te le taire,
Au fidèle tableau que tu me viens de faire :
Mais un trait important, que tes soins ont omis,
Un roi ne sait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de courtisans, qui toujours sur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des grâces,
Je ne puis distinguer, au rang où je me voi,
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour savoir si l'on m'aime,

Pendant un mois ou deux me voir sans diadème ;
Et dans mon premier rang être ensuite remis,
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que sais-je qui me flatte ou qui me rend justice ?
Je ne dis pas un mot que chacun n'applaudisse ;
Et si l'on prévoyoit ce que je dois penser,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zèle avec le véritable.

ÉSOPE.

Permettez-moi, seigneur, de vous dire une fable.
Jamais la vérité n'entre mieux chez les rois
Que lorsque de la fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHÈRE.

FABLE.

Par cent fameux exploits un lion renommé,
Ayant su d'un vieux cerf, qu'il connoissoit fidèle,
Que souvent tels et tels, dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zèle,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un tigre, un ours, une panthère,
Apres à la curée, et qui, sans hésiter,
Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guère.
« Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent
« Confié le soin de ma gloire,
« Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,
« Avoir un sûr moyen de vivre dans l'histoire. »
Alors faisant semblant d'être encor dans l'erreur,
D'ignorer leur artifice,
Il leur propose une injustice,

Dont lui-même avoit de l'horreur.
« Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose,
« Et surtout que ma gloire aille avant toute chose:
« Je n'ai rien de plus important. »
« Ce que vous proposez est juste et nécessaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire,
« Et rien ne le fut jamais tant. »
« Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
Reprit doucement le lion;
« Et, si je vous suis cher, ayez soin de mon nom:
« Les rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
« Que de voir croître leur renom. »
« Seigneur, répond encor la bande insatiable,
« Quelque dessein que vous ayez,
« Pour rendre une chose équitable
« Il suffit que vous la vouliez. »
« Dangereux conseillers, adulateurs infâmes!
« Dit le lion terrible, en élevant sa voix,
« Je trouve de si basses âmes
« Indignes d'approcher des rois.
« Fuyez loin de moi, troupe avide,
« Qui des foibles agneaux et du chevreuil timide
« Êtes si justement l'effroi:
« C'est votre intérêt qui vous guide,
« Ce n'est point la gloire du roi. »
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conseils pernicieux,
Il menaça de la même disgrâce
Les animaux qui briguèrent leur place,
S'ils ne la remplissoient pas mieux.
Une mémorable victoire,
Que sur trois léopards il eut le même jour,

A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire
Que de s'être défait de ces pestes de cour.

Pour expliquer l'énigme et dévoiler l'emblême,
Croyez-vous qu'un monarque, aussi grand que vous-même,
Ne fit pas une belle et louable action
D'imiter quelquefois l'adresse du lion ?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos sujets dans leur cœur garderoient la mémoire ;
Et ceux qui sont admis dans le conseil des rois
En donnant leur avis y penseroient deux fois....
Peut-être m'expliqué-je avec trop de franchise :
C'est une liberté que vous m'avez permise.
Je ne sais ce que c'est que de rien déguiser.

CRÉSUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser.
Charmé de tes avis, pénétré de ton zèle,
Et par tant de raisons, sûr que tu m'es fidèle,
Je confie à ta foi, comme deux grands dépôts,
Et les soins de ma gloire et ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrâce,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ÉSOPE.

A moi, seigneur ?

CRÉSUS.

Sur qui puis-je jeter les yeux
Qui me soit plus fidèle, et qui me serve mieux ?
Qui peut plus sagement gouverner mes finances
Que toi, qui fuis le bien, et qui hais les dépenses ?
En quelle occasion les peux-tu dissiper ?
Est-ce au superbe train que tu fais équiper ?

Pour contenter ton goût de diverses manières,
Te voit-on dépeupler les airs et les rivières,
Et, pour éterniser tes desseins fastueux,
Enchérir sur ton maître en palais somptueux?
Loin qu'un zèle si pur ait rien que j'appréhende,
Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'étende,
Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre...
Arsinoé, qui vient, m'empêche de poursuivre....
J'ai depuis quelques jours quelques soupçons légers
D'où viennent ses froideurs pour deux rois étrangers.
Peut-être je me trompe, et qui soupçonne doute.
Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute;
Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,
Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, LAÏS, ÉSOPE.

ARSINOÉ.

QUOI! le seigneur Ésope en croit donc être quitte
Pour m'avoir en passant daigné rendre visite?
Et son zèle se borne à me voir une fois,
Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois!
Quoique pour lui parler tout le monde l'assiège,
Mon sexe et ma naissance ont quelque privilège.
Quand j'estime quelqu'un, je le vois plus souvent.

ÉSOPE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés trop avant

Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
Le poste où je me vois n'est-il pas votre don?
Et cependant, madame, à quoi vous suis-je bon?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage?

ARSINOÉ.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage?
J'écoutois vos avis, estimés de chacun.

ÉSOPE.

Vous les écoutiez tous, et n'en suiviez aucun.

LAÏS.

Il a raison, madame, et je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un ami plus sincère,
Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOÉ.

Il me prenoit peut-être en de méchantes heures,
Où mes raisons, Laïs, me sembloient les meilleures.

LAÏS.

Je ne sais; mais enfin vous avez des appas
Qu'on auroit mis en œuvre, au lieu qu'ils n'y sont pas.
Vous seriez mariée, et contente.

ARSINOÉ.

Peut-être.
Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

LAÏS.

Oui, sans doute, et choisir dans le rang le plus haut,
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plus tôt.
La jeunesse est, madame, une saison bien chère;
Et les moments qu'on perd ne se recouvrent guère.
Quelque beau petit prince, au trône destiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né;

Et c'est pour un État un bien si nécessaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait que d'être encore à faire.

ARSINOÉ.

Ces plausibles raisons pour le bien des États
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un époux qui m'aime et qui me plaise
Que le trône d'Argos et que celui d'Éphèse.
Sans en savoir la cause, un mouvement secret
Me fait de ma patrie éloigner à regret :
Il me semble qu'ailleurs je serois transplantée.

ÉSOPE.

Vous, madame, partout vous serez respectée.
En quelque lieu du monde où l'on vous puisse voir,
Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir.
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie ;
Et de tous vos pareils le trône est la patrie.
Vous seriez étrangère en un degré plus bas.

LAÏS.

L'amour seul du pays ne vous arrête pas :
Pour monter sur un trône il n'est rien qu'on ne quitte.
Parlons juste, Crésus est d'un si haut mérite...

ARSINOÉ.

Laïs !...

LAÏS.

Seroit-ce un mal qu'un si grand roi vous plût ?
C'est un prince accompli, si jamais il en fut,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire,
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le roi d'Argos est laid ; celui d'Éphèse est vieux ;
Ne dissimulons point, Crésus vous siéroit mieux.
Comme il est jeune et beau, vous êtes jeune et belle,

Et vous seriez un couple à servir de modèle.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOÉ.

Eh ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi?

LAÏS.

Quand je puis obliger, ma joie est assez grande
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui, comblé de vertus, vous, brillante d'appas,
Cet hymen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez-vous trouver, vous et lui, qui vous vaille ?

ÉSOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille,
Madame; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hasarder;
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'asservir trois rois?
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles :
Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS.

FABLE.

Il me semble avoir lu dans beaucoup de volumes
Que lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même pris.
Un héron, glorieux de voir que de ses plumes
On faisoit pour les rois des aigrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux hors la perche et la truite
 Aucun autre mets qui lui plût;
 Brochet, carpe, tanche, et la suite,

Étoient pour son gosier des poissons de rebut.
Un jour d'été, dès les quatre heures
Que le poisson rentre en ses trous,
Les plus jolis brochets, les carpes les meilleures,
A sa discrétion se livroient presque tous.
Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche;
N'ayant pas si matin l'appétit bien ouvert,
Et ne voyant truite, ni perche,
Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
Sept heures sonnent, huit, et son appétit s'ouvre :
Alors dans la rivière il fait divers plongeons;
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une écrevisse et deux goujons.
Pour un oiseau si vain, une si mince proie,
Loin de le contenter, redoubla son dédain.
Cependant le temps passe, et durant qu'il tournoie
L'exercice augmente sa faim.
Qui le croiroit? le héron difficile,
Qui méprisa tant de si beau poisson,
Sur le midi, fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un limaçon.

Du héron dédaigneux la peinture naïve
Ne nous expose rien qui tous les jours n'arrive.
Des amants les mieux faits et les plus vertueux
Une fille à seize ans souffre à peine les vœux;
Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente,
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des amants un si long examen,
Il faut aller au but, et le but est l'hymen.
L'âge que vous avez est le temps où l'on charme :
Pensez-y.

ARSINOÉ.

Franchement, votre héron m'alarme;
Et mon cœur inquiet, depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au sort du limaçon.
Plus j'entends vos raisons, plus je les trouve bonnes.
Il est beau de donner des appuis aux couronnes;
Je suivrai vos avis.

LAÏS.

Le plus tôt vaut le mieux:
Une plante stérile est maudite des dieux.
Qu'est-ce qu'une princesse et vertueuse et belle
Peut faire de meilleur qu'une fille comme elle,
Qui suive son exemple, et qui puisse, à son tour,
Pour un futur monarque, en mettre une autre au jour?
On ne peut du beau temps faire un trop bon usage.

ARSINOÉ.

Je ne l'écoute pas; elle est folle.

ÉSOPE.

Elle est sage,
Et raisonne si bien sur ce que nous disons
Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.
Quand pour faire des rois le ciel veut que l'on vive,
C'est offenser les dieux de demeurer oisive;
Et chacun dans l'automne a des remords cuisants
D'avoir en bagatelle employé le printemps.
Pardon; j'ai le malheur d'être un peu trop sincère.

ARSINOÉ.

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire?
Plût au ciel qu'à la cour chacun vous ressemblât,
Et que ce fût ainsi que le monde y parlât!
Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites
(Vertu sublime et rare en la place où vous êtes)

Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laisse le soin de choisir mon époux.
A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.
Après cette assurance, adieu ; je me retire.
Songez à votre fable en faisant un tel choix.

ÉSOPE.

Oui, madame ; et de plus à ce que je vous dois.

LAÏS, *à Ésope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si belle,
Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.
En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien,
Vous n'obligeriez pas une ingrate.

ÉSOPE.

Fort bien.

(Arsinoé et Laïs sortent.)

SCÈNE V.

PLEXIPE, ÉSOPE.

PLEXIPE.

Ah ! monsieur, que de joie, après six mois d'absence,
Dans les murs de Sardis cause votre présence !
Chacun faisant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aspiroit à ce jour.
Moi qui, de vos vertus adorateur sincère,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révère,
Pour vous en assurer, j'ai saisi ce moment.

ÉSOPE.

Je suis bien redevable à votre empressement.
A quoi dans vos desseins puis-je vous être utile ?

PLEXIPE.

Que l'on est médisant dans cette grande ville !
Je n'aurois jamais cru qu'on en fût venu là.

ÉSOPE.

Comment ! à quel propos me dites-vous cela ?

PLEXIPE.

Êtes-vous assuré qu'aucun ne nous entende ?

ÉSOPE.

Que de précaution votre secret demande !
Le bonheur de Crésus lui fait-il des jaloux ?
Quelqu'un...

PLEXIPE.

En votre absence on a médit de vous.

ÉSOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ÉSOPE.

On peut dire de moi bien du mal sans médire ;
Je vous l'apprends.

PLEXIPE.

Des gens, que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens ;
Et, comme apparemment aucun ne les soupçonne,
Ce sont...

ÉSOPE.

Gardez-vous bien de me nommer personne.
Peut-être foible et prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point savoir qui sont ceux qui médisent ;
Mais je veux, si je puis, que leurs plaintes m'instruisent ;
Qu'ils me rendent service, en croyant m'outrager,
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites-moi sur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des discours et sans ordre et sans suite...
Soit qu'on eût de la haine ou qu'on fût en courroux...
Je sais confusément qu'on médisoit de vous.
Je ne sais rien de plus dont je vous puisse instruire.

ÉSOPE.

Si vous ne savez rien, que me venez-vous dire ?
Pourquoi de mes amis me donner du soupçon ?
Croyez-vous ne manquer que de mémoire ?

PLEXIPE.

Eh ! non.
Je suis fait comme un autre, et je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ÉSOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DÉBIT.

FABLE.

Apollon et Mercure, étant brouillés là haut,
Ne savoient ici bas où donner de la tête ;
Ils n'avoient point d'argent, et c'est un grand défaut :
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.
« Que deviendrons-nous, dirent-ils,
« Si Jupiter ne nous rappelle ? »
Faire des tours de main, aussi prompts que subtils,
Est un art ou Mercure excelle ;
Mais il craignoit les alguazils,
Et s'il se rencontroi sous leur patte cruelle,
De mettre en œuvre les outils
De la justice criminelle.
L'ingénieuse pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce,

Leur fit voir plus de sûreté
A faire un louable commerce;
Mais comment? ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une foire.
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la mémoire.
Après s'être postés dans l'endroit le plus beau,
Pour attirer du peuple et de la chalandise,
Chacun dans un écriteau
Étala sa marchandise.
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien
Que de toute la foire il attire la foule:
Le monde vient, s'en va, puis revient et s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le marchand de mémoire en fournit la contrée;
Mais le marchand d'esprit à peine fut-il vu:
Il vendoit une denrée
Dont le plus idiot croit être assez pourvu.
Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle:
« Messieurs, dit-il, messieurs, tournez ici vos pas;
« De quoi la mémoire sert-elle,
« Quand l'esprit, par malheur, ne l'accompagne pas? »
Il eut beau faire et beau dire,
Beau se plaindre et fulminer,
Apollon, avec sa lyre,
S'en alla sans étrenner.
Il n'est pas mal aisé de croire
Que de sa marchandise il n'eut point de débit;
On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire,
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.
Si l'on tenoit encore une pareille foire,
Vous iriez à grands pas vous fournir de mémoire,

Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrît,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'esprit.
Est-ce en avoir une once et le mettre en usage
Que de faire à la cour un si bas personnage?
Ceux dont vous observez les discours et les pas
Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas,
S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide:
Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
Plus sincère que vous, je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zèle une autre récompense.

ÉSOPE.

Quand j'aurois un trésor à mettre en votre main,
Vous manquez de mémoire, et l'oublieriez demain.
C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCÈNE VI

LICAS, ÉSOPE, PLEXIPE.

LICAS.

Dans votre appartement Rhodope va se rendre.
Elle m'envoie ici vous le faire savoir.

ÉSOPE, *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.
Fassent les médisants tout ce qu'ils pourront faire,
Je sais par quel moyen on les force à se taire;
Et pour me venger d'eux, je vais vivre si bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉSOPE, RHODOPE.

ÉSOPE.

Vous me suivez en vain ; souffrez que je respire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
Je n'ai rien oublié, dans mon juste courroux,
Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le conseil s'assemble,
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensemble ;
J'ai mes raisons.

RHODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi
Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ÉSOPE.

Le roi dans un moment vient ici.

RHODOPE.

Qu'il y vienne :
Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ÉSOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs appas ?
Tout difforme et hideux que vous paroisse Ésope,
Ne vous en flattez pas, infidèle Rhodope :
Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont eu ;
Je vous abuserois, si je vous l'avois tu.

Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine.
Je ne sais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RHODOPE.

Vous me haïssez trop, pour ne me plus aimer.

ÉSOPE.

Non, vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RHODOPE.

Vos remords seront vains si nous faisons divorce:
Pensez-y bien, de grâce, avant d'en venir là;
Et, si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglément la route accoutumée.
Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée:
J'en jure...

ÉSOPE.

Épargnez-vous des serments superflus:
Vous étiez vertueuse, et vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence,
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous sont demeurés,
Par l'emploi qu'ils ont eu sont tous défigurés.

RHODOPE.

Si c'est-là mon portrait et que je lui ressemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons?
J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons!
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su vous le dire:
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire;
Et partout où je vais, les filles que je voi,
À peu près de même âge, ont même goût que moi.
C'est de vous que je tiens qu'une fille avisée
Doit avoir un air libre, une manière aisée;

Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
Lorsqu'avec bienséance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous ? je suis votre doctrine.
Veut-on rire ? je ris ; badiner ? je badine ;
Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ÉSOPE.

Ah ! Rhodope, Rhodope, à qui j'avois envie
De donner les moments les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui sans tendresse auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me souviens point de vous avoir instruite
A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite ;
Mais je me souviens bien de vous avoir appris
Qu'un orgueil ridicule attiroit du mépris,
Qu'un air libre, enjoué sieyoit bien à votre âge ;
Mais, Rhodope, un air libre est-ce un libertinage ?
Et dans ce que je fais ni dans ce que j'écris
Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits ?
Si d'un remords, au moins, vous vous sentez capable,
Profitez des leçons que contient cette fable ;
Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur et de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

FABLE.

L'âne d'un jardinier fleuriste,
Ayant pour le marché des paniers pleins de fleurs,
Pour en savourer les douceurs
Une foule de gens le suivoient à la piste ;
Mais il trouve au retour un contraire destin :
Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre ;

Ceux qui le suivoient le matin
Le soir évitent sa rencontre.
« Ne t'en étonne pas, lui dit le jardinier;
« Ces effets différents ont différentes causes :
« Ce matin tu portois des roses,
« Ce soir tu portes du fumier.
« Qui suivoit ce matin ta senteur agréable,
« Ce soir fuit ta puanteur. »
Tant on devient effroyable,
Quand on perd sa bonne odeur!

Vous reconnoissez-vous, Rhodope, en cette fable?

RHODOPE.

Non; l'application n'en est pas raisonnable.
Je veux bien ressembler à l'âne du matin;
Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choses
D'une aussi bonne odeur que les paniers de roses;
Mais on ne m'a point vue, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuse, et coupable le soir.
Je hais l'honneur féroce et la vertu chagrine :
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remords,
Je ne prends aucun soin de sauver les dehors.
Il est vrai qu'on en parle, et que de vieilles dames,
Dont le cœur est encor susceptible de flammes,
Faciles à remplir les désirs d'un amant,
Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'est plus dangereux, dans leurs petits complots,
Que ces femmes de bien qui le sont à huis clos,

Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis, en sauvant l'apparence.
Pour moi qui marche droit, je ne me contrains pas.

ÉSOPE.

Que vous avez, traîtresse! et d'esprit et d'appas!
Quand le ciel vous forma sur un si beau modèle,
Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle!
Il vous a dénié le plus grand bien de tous,
Et je vais être foible autant et plus que vous.
Me trompé-je? êtes-vous fidèle à votre gloire:
Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire!
Vous aurez peu de peine à me persuader;
Mon cœur à se trahir demande à vous aider:
Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse.
Parlez.

RHODOPE.

Méritez-vous que je vous désabuse?
Combien d'injures....

ÉSOPE.

Trop pour d'innocents appas;
Trop peu si j'ai raison et qu'ils ne le soient pas!...
Mais, adieu; le roi vient, retirez-vous, de grâce.
Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
S'il en est temps encor, faites que votre époux
N'ait aucune raison de se plaindre de vous;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande,
Toute l'intégrité que l'hymen vous demande.

(*Rhodope sort.*)

SCÈNE II.

CRÉSUS, TRASYBULE, TIRRÈNE, ÉSOPE.

CRÉSUS.

Asseyez-vous.

(Il s'assied, ainsi que Trasybule et Tirrène.)

ÉSOPE, *à Crésus.*

Seigneur, je ne suis pas d'un sang....

CRÉSUS.

Ton mérite y supplée, et vaut le plus haut rang.
Assieds-toi, je le veux.... Depuis plus d'une année,
Mes sujets de leur roi souhaitent l'hyménée;
Et tous contents de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un fils, s'estimeroient heureux.
Cotis, père d'Argie, épuisé par les guerres,
Qui fatiguent son peuple et désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa fille et demander la paix.
Sa couronne, lui mort, appartient à sa fille;
Mais en vain à mes yeux cette couronne brille.
Arsinoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux:
En s'assujétissant à mon pouvoir suprême,
Elle m'a d'un coup-d'œil assujéti moi-même.
Le trône de Phrygie à mon trône étant joint,
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point:
Pour balancer mon choix cette raison est forte;
Mais enfin sur mon cœur Arsinoé l'emporte,
Et j'attends de vos soins une décision
En faveur de l'amour ou de l'ambition.
Parlez-moi librement, et qu'un pur zèle éclate.

TIRRÈNE.

Seigneur, cette matière est un peu délicate.
Vous aimez; il faudroit, pour vous faire ma cour,
Approuver votre choix et flatter votre amour.
Une si vertueuse et si belle princesse
D'un monarque si grand mérite la tendresse;
Mais les raisons d'État, qui par d'austères lois
Sont toujours les raisons les plus fortes des rois,
M'obligent à vous dire, avec un cœur sincère,
Qu'à l'hymen d'un grand roi l'Amour n'assiste guère;
Que ses plus dignes soins sont ceux de sa grandeur,
Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
Arsinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits si touchants qu'ils émeuvent, désarment;
Mais des yeux si charmants et des attraits si doux
Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
Cinq ou six mois d'hymen ralentissent les flammes,
Et la vertu des grands n'est pas d'aimer leurs femmes.
Quelque appât que pour vous ait un amour naissant,
Seigneur, une couronne en est un plus puissant:
En devenant l'époux de la princesse Argie,
A de vastes États vous joignez la Phrygie;
Et quels jaloux voisins oseront vous troubler,
Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler?

TRASYBULE.

J'ose ajouter, seigneur, à ce qu'a dit Tirrène,
Que c'est de vos sujets rendre l'attente vaine;
Et que las de la guerre et des maux qu'elle a faits,
Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du sang de ses enfants assez souvent rougie,
Les succès les plus beaux et les plus glorieux

Ne sont pas sans chagrin pour les victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en désespère;
Tel embrasse son fils, qui regrette son frère;
Et la guerre après soi traîne tant de malheurs,
Qu'il est peu de lauriers qui ne coûtent des pleurs.
Ceux qu'élève le ciel aux dignités suprêmes,
Maîtres de tant d'États, ne le sont pas d'eux-mêmes;
Et lorsque de l'hymen ils subissent les lois,
C'est à la politique à leur prescrire un choix.
Seigneur, Arsinoé fût-elle encor plus belle,
La Phrygie et la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'État me fait parler ainsi:
Voilà mon sentiment.

CRÉSUS, *à Ésope.*

Et le tien?

ÉSOPE.

Le voici.

Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique,
Vous verrez ce que c'est qu'un hymen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

Un jeune coq des mieux huppés,
En rodant par son voisinage,
D'une jeune poulette, aussi belle que sage,
Eut les yeux et le cœur également frappés.
Le coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle:
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux blessés;
Et tous deux, pénétrés de la même tendresse,
Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse,
Et ne se voyoient pas assez.

Pendant que l'un et l'autre à l'amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs sévères parents autrement en ordonnent.
Le père du coq le contraint
A quitter sa chère poulette:
En vain de sa rigueur il gémit et se plaint;
Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
D'abord il va percher sur le toit le plus haut
De la plus déserte cabane;
Mais faute d'aliment, il lui fallut bientôt
Épouser, en pestant, une poule faisanne.
Ces époux, dès le premier jour,
Empêchés de leur contenance,
S'étant mariés sans amour,
Se traitèrent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin
De se dire des yeux quelque chose de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le coq chantoit ou parloit,
Sa faisanne eût juré que c'étoient des murmures:
Quand la faisanne l'appeloit,
Il croyoit ouïr des injures.
En un mot, leur destin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre ensemble
L'amour ait soin d'unir ce que l'hymen assemble:
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos désirs, seigneur, Arsinoé réponde,
N'êtes-vous pas le roi le plus heureux du monde?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,

Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi?
Les différentes mœurs, le différent langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage;
Et sur celui des rois c'est faire un attentat
Que de l'assujétir aux maximes d'État.
Pour contenter le peuple et le roi de Phrygie,
Accordez-lui la paix, sans épouser Argie.
Vous auriez, elle et vous, des chagrins infinis:
Vos États seroient joints et vos cœurs désunis.
Jamais félicité n'eût été plus parfaite
Que le bonheur du coq, s'il eût eu sa poulette.
Sans cesse de l'hymen il se seroit loué,
Comme fera Crésus avec Arsinoé.
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRÉSUS.

Que tu me touches bien par où je suis sensible!
Pressé par tes raisons, je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a d'éclatant le trône où je me sieds,
Et lui faire savoir, par un récit fidèle,
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

(Il sort.)

SCÈNE III.

TIRRÈNE, TRASYBULE, ÉSOPE.

TIRRÈNE.

Crésus à nos conseils préfère vos avis;
Loin d'en être jaloux, nous en sommes ravis:
Il ne sauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASYBULE.

Quel ministre a-t-il eu d'un esprit plus sublime?
Vous le servez si bien que d'un commun aveu,
Quoi qu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRÈNE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrâce,
Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place!
Il en étoit indigne, et vous la méritez.

TRASYBULE.

C'étoit un misérable en proie aux lâchetés,
Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRÈNE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal,
Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre,
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque autre;
Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASYBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts:
Crésus avec raison l'extermine et l'assomme;
Il n'est pas sur la terre un plus malhonnête homme.
A vous en défier vous avez intérêt:
Il est fourbe et méchant...

ÉSOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaisir de vous dire une fable,
Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable?
Sa peinture et la vôtre y sont en raccourci.

TIRRÈNE.

Je vous en prie.

TRASYBULE.

Et moi, je vous en prie aussi.
J'en conçois, par avance, une idée agréable.

ÉSOPE.

N'en perdez pas un mot, tout en est profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ

FABLE.

Près de Lesbos fut jadis un figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde;
Planté sur le bord d'un vivier,
Il se lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les oiseaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage;
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur amour,
Et bénissoient son ombrage.
Mais, comme dans le monde il n'est rien de certain,
Et que c'est une mer qui n'est point sans naufrage,
Après un temps calme et serein,
Il survint tout à coup un furieux orage.
Les vents en un moment agitèrent les airs;
Il sembloit que la pluie inonderoit la terre:
Enfin, après beaucoup d'éclairs,
Le figuier malheureux fut frappé du tonnerre.
Les oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit,
Dans le hameau prochain vont chercher un asile;
Et l'orage passé chacun d'eux s'entresuit,
Pour venir habiter son premier domicile.
Mais l'arbre, qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé sous le faix d'une telle disgrace,
Avoit si fort changé de face
Qu'on ne le reconnoissoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un milan, un autour,
Qui l'insultèrent tour à tour,

Et, pour ne le point voir, à l'instant disparurent.
« Suivez-nous, et vous ferez bien, »
Dirent-ils aux oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
« Ce figuier, désormais au rang des misérables,
« Ne peut plus nous servir à rien. »
« Pour moi, dit une tourterelle,
Connue aux environs pour un oiseau d'honneur,
« Je prétends partager sa fortune cruelle,
« Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur. »
« Il m'a tant fait de bien, reprit une colombe,
« Que je m'en souviendrai toujours;
« Je veux être avec lui le reste de mes jours
« Dans quelque disgrâce qu'il tombe. »
« Plût au ciel pouvoir par mes chants,
Ajouta tendrement un rossignol habile,
« Lui rendre ses attraits, et forcer les méchants
« A revenir un jour lui demander asile! »
Combien au tableau qui paroît
En voit-on qui sont tout semblables?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des véritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour :
Vous êtes, vous et lui, le milan et l'autour,
Qui voyant du figuier le destin déplorable,
Dès qu'il fut malheureux le trouvèrent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié :
Votre infidèle cœur, qui le voit foudroyé,
Oubliant ses bienfaits, dans cette humble posture,
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous?

Iphis... Mais je me trompe, ou c'est lui qui s'approche...
Adieu : de sa présence évitez le reproche.
Son faux discernement se connoît assez bien,
Puisqu'il s'est pu résoudre à vous faire du bien.

SCÈNE IV.

IPHIS, TIRRÈNE, TRASYBULE, ÉSOPE.

IPHIS, *à Tirrène.*

JAMAIS vit-on disgrâce et plus prompte et plus forte ?
Que mon sort, cher Tirrène, est cruel !

TIRRÈNE.

Que m'importe ?

IPHIS, *à part.*

Qu'entends-je ?.. Trasybule aura plus de bonté...
(A Trasybule.)
Mon malheur...

TRASYBULE.

Quel qu'il soit, vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste ciel ! Trasybule et Tirrène me fuient !...
Que d'affronts à la cour les malheureux essuient !
(Tirrène et Trasybule sortent.)

SCÈNE V.

IPHIS, ÉSOPE.

IPHIS.

MONSIEUR, je viens ici, par un ordre du roi,
Déposer mon crédit, ma faveur, mon emploi.
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ÉSOPE.

Moi, je vais le prier de ne le pas permettre.
Au chagrin de Crésus dussé-je m'exposer,
J'aime mieux le souffrir que de vous en causer.
Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre.
Voyez auprès du roi ce que je puis pour vous.

IPHIS.

Respect, zèle, remords, tout aigrit son courroux.
Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
Contre moi sa colère est aujourd'hui de même;
Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement,
Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,
Vous qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me servir vous déplairiez au roi.

ÉSOPE.

Eh! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chute si haute,
Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute:
Un destin plus cruel me fût-il préparé,
C'est moi qui, sans raison, me le suis attiré:
De ma témérité je reçois le salaire.

ÉSOPE.

Crésus est trop bon roi pour garder sa colère.
Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux rois?
Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
Crésus ayant mis bas la qualité de maître,

Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
Voulut qu'en liberté l'on se dît ses défauts.
Quand, pour se divertir, il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscrétion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand roi, qui veut qu'on le renomme,
Jusque dans ses défauts doit avoir du grand homme;
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut,
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
« Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
« Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
« Lorsqu'un sujet s'oublie et trahit son devoir,
« Je reprends mes bontés et ne veux plus le voir.
« Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
« Puisqu'après avoir bu je rends si bien justice.
« Retirez-vous. »

ÉSOPE.

Eh quoi! pour un vieux courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'artisan?
Pour reprendre les rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins et bien d'autres mesures;
C'est un sentier étroit qui, de chaque côté,
Présente un précipice à la sincérité.
Les rois et les flatteurs étant de même date,
Il n'est dans l'univers aucun roi qu'on ne flatte;
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts, le doit faire avec art.
Il faut, plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, et non pas les leur dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,
Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.

Il n'est rien près du roi que pour vous je ne fasse:
Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grâce,
Qu'eussions-nous l'un et l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jetons que le roi fait valoir.
Comme souverain maître, à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose ou nous ne sommes rien.
Surtout, souvenez-vous, dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes :
La fortune en aveugle ouvre ou ferme la main;
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étale,
J'y vais d'un apologue ajouter la morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

Un grand seigneur avoit une Guenon
Qui lui sembloit si jolie
Qu'il l'aimoit à la folie :
A ce qu'elle vouloit on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table :
« Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux. »
« Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
« Que, donnant l'essor à mon zèle,
« Je saute quelquefois sur vous ? »
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manège-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela.
Je dirai seulement que flattée, applaudie,

(Qu'elle eût tort ou qu'elle eût raison)
La guenon, un peu trop hardie,
Oublia qu'elle étoit guenon.
Loin d'avoir pour son maître une sincère attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,
Un matin, en le baisant,
Elle arracha la moustache
D'un maître si bienfaisant.
« Ah! perfide, dit-il, qui t'oses méconnoître,
« J'ai pour ton insolence un châtiment tout prêt:
« Dans un moment tu sauras ce que c'est
« Que d'abuser des bontés de son maître. »
Elle eut beau de son crime étaler les remords,
Et pour rentrer en grâce employer les prières,
Après vingt coups d'étrivières,
Elle fut mise dehors.
Comme, en toute rencontre, elle étoit malhonnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.
Tel est auprès des rois, où la grandeur entête,
Le sort des favoris qui s'osent oublier.

Quelque soumission que cette fable inspire,
J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire;
Mais comme votre grâce est mon plus doux espoir,
Je vais trouver Crésus et faire mon devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CRÉSUS, GARDES.

CRÉSUS.

ÉSOPE ne suit pas?

UN GARDE.

Non, seigneur.

CRÉSUS.

Qu'on l'appelle....

(Le garde sort.)

SCÈNE II.

CRÉSUS, *seul.*

QUEL ministre à son roi fut jamais plus fidèle?
Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui....
(Aux gardes.)
Le voici.... Laissez-nous.

(Tous les gardes sortent.)

SCÈNE III.

ÉSOPE, CRÉSUS.

CRÉSUS.

MON aspect t'embarrasse?
De l'indiscret Iphis tu demandes la grâce?

Je sais que la clémence est la vertu des rois,
Et tu me l'as toi-même appris assez de fois :
Mais, après les bienfaits dont il m'est redevable,
L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable ?
Et, sans te prévenir, si tu veux y penser,
Puis-je lui faire grâce, et peux-tu m'en presser ?

ÉSOPE.

Je ne veux point, seigneur, pour avoir cette grâce,
Par de vaines raisons excuser son audace :
Je vous l'ai déja dit, c'est avec équité
Que vous l'avez puni de sa témérité ;
Mais, quand votre justice a ce qu'elle souhaite,
Votre bonté, seigneur, est-elle satisfaite ?
Le trouble où je vous vois me fait connoître assez
Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez.
Quel plaisir ont les rois de pouvoir faire grâce !

CRÉSUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
Puis-je lui pardonner, sans la lui rendre ?

ÉSOPE.

Non.

Je remets en vos mains un si précieux don.
Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage.
Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage ;
Au lieu qu'il vogue à l'aise et ne craint nul assaut,
Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
« Les bienfaits excessifs font souvent qu'on raisonne
« Contre qui les reçoit, et contre qui les donne ;
« Et si j'osois, seigneur, prendre la liberté
« De donner tout son lustre à cette vérité,
« Je vous rapporterois un petit trait d'histoire,

« Digne qu'un grand monarque en garde la mémoire.
« Peut-être à ce sujet quadre-t-il assez bien.

CRÉSUS.

« Parle. J'écoute tout d'un zèle égal au tien.

ÉSOPE.

« En été, que la pluie est chaude et passagère,
« Un des rois vos aieux, chassant avec sa cour,
« Vit pleuvoir dans une rivière,
« Et ne vit point pleuvoir aux endroits d'alentour,
« Comme il en témoignoit une surprise extrême :
« Seigneur, dit à ce prince un de ses courtisans,
« Voilà comme sont vos présents;
« C'est de l'eau qui tombe en l'eau même.
« Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits,
« Semblent être accablés sous ce précieux faix :
« Ils en sont si chargés qu'ils n'en savent que faire,
« Pendant que tant de malheureux,
« A qui votre bonté seroit si nécessaire,
« Avec un zèle égal n'attirent rien sur eux.
« J'ai tort, lui dit le roi, d'en user de la sorte :
« Cet avis est utile, et je veux m'en servir.
« Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte,
« Je veux les contenter, et non les assouvir.
« En suivant des conseils aussi bons que les vôtres,
« Mes bienfaits partagés deviendront plus communs :
« J'en veux faire un peu moins aux uns,
« Pour en faire un peu plus aux autres.
« Seigneur, vos sentiments sont conformes aux siens :
« Non content d'enrichir, vous accablez de biens.
« Par des soins prévenants, votre âme bienfaisante
« En répand sur un seul de quoi suffire à trente;
« Et ce qu'un seul obtient répandu sur chacun,

« Vous feriez trente heureux, et vous n'en faites qu'un,
« Qui de vos propres biens, riche comme vous l'êtes,
« Ne prend plus aucun goût à ceux que vous lui faites.
« Par exemple, seigneur, trente braves guerriers
« Qu'on a vus de leur sang arroser vos lauriers,
« Au sentier de la gloire encor prêts à vous suivre,
« D'un seul de vos bienfaits auroient tous de quoi vivre.
« Par vos ordres exprès je vous parle sans fard.
« Vous le voulez ?

CRÉSUS.

« Pourquoi t'ai-je connu si tard ?
« Qu'un monarque est heureux, quand un ami fidèle
« Joint un si grand respect avec un si grand zèle !
« Mais l'insolent Iphis avec un ton brutal...

ÉSOPE.

« Peut-être à sa manière a-t-il un zèle égal.
« Il n'est pas à la cour le premier qui s'oublie,
« Et qui devienne sage après une folie. »
Combien en a-t-on vus, de toutes qualités,
Qui pendant leur jeunesse imprudents, emportés,
Dans un âge plus mûr, dépouillés de tous vices,
Vous ont rendu, seigneur, de signalés services ?
Rendez-lui vos bontés : sensible à ce bienfait,
Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.
Le ciel, à ce propos, me suggère une fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable :
Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen.
Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien, si ma fable est frivole.

CRÉSUS.

J'écoute ; souviens-toi de me tenir parole.

ÉSOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

Un lion endormi, s'éveillant en sursaut,
Rencontre un rat sous sa patte.
Comme un lion est fier et qu'il a le sang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour apaiser son courroux,
Le rat, que la crainte glace,
Se prosterne à ses genoux,
Et, d'un ton suppliant, lui demande sa grâce.
« L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi,
« Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire;
« Et la clémence d'un roi
« Éternise sa mémoire.
« Si vous avez la bonté
« De me conserver la vie,
« La prodiguer partout pour votre majesté
« Sera ma plus forte envie. »
Le lion généreux, mettant la griffe bas,
Sensible à cette requête,
Fit grâce à la pauvre bête,
Et ne s'en repentit pas.
En poursuivant une proie,
Trois ou quatre jours après,
Le lion pris en des rets,
Pour s'en débarrasser ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre sa chaîne;
Mais plus il y prend de peine,
Plus il en serre les nœuds.

De chaque animal qui passe,
En vain dans ce péril il attend du secours:
Quand le destin nous menace
Nos meilleurs amis sont sourds.
Le rat seul, d'un pas agile,
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec soin à ronger une corde,
Qui de tout l'attirail est le nœud gordien;
Et par bonheur tout succède si bien,
Tant de fortune à son zèle s'accorde
Que du lion captif il brise le lien,
Pour le récompenser de sa miséricorde.

Princes, qui, pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux malheureux soyez toujours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles amis,
Dans le besoin rendent de bons services.

Eh bien! seigneur, mes vœux seront-ils exaucés?...
Vous ne répondez rien?

CRÉSUS.

C'est te répondre assez.
Le lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse:
Je dois, roi comme lui, comme lui faire grâce.
Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien;
Puisqu'il est ton ami, je veux être le sien.

ÉSOPE.

Seigneur!...

CRÉSUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche
Pour me persuader que ma bonté te touche.

Le plaisir le plus grand, trop long-temps attendu,
Par celui qui le fait est toujours trop vendu;
Et c'est, je te l'avoue, une tache à ma vie
D'avoir été si lent à remplir ton envie.
« Fais-moi, je t'en conjure, un plaisir à ton tour.
« Iphicrate, autrefois l'ornement de la cour,
« Qui se fait estimer de tous ceux qui le voient,
« Va te rendre visite, et les dieux te l'envoient.
« Jamais plus honnête homme à tes yeux n'a paru;
« Mais apprends sa foiblesse; il n'a jamais rien cru.
« C'est le cœur le mieux fait que le ciel ait vu naître,
« L'ami le plus ardent que l'on puisse connoître,
« Généreux, magnifique, affable, officieux:
« Pour tout dire, accompli, s'il pouvoit croire aux dieux...
« Il vient; de son erreur fais-lui voir l'injustice.
« Je l'aime; et c'est à moi que tu rendras service. »

(Il sort.)

SCÈNE IV.

IPHICRATE, ÉSOPE.

IPHICRATE.

« Monsieur, de vos vertus le bruit s'étend si loin
« Qu'on ne peut pour vous voir se donner trop de soin.
« Après un long service, en différentes guerres,
« Relégué, par la paix, dans une de mes terres,
« Où, sans ambition, sans amour, sans désir,
« Je préfère l'étude à tout autre plaisir,
« Tout ce que j'ai d'amis, qui m'y rendent visite,
« M'ont tant parlé de vous et de votre mérite,
« Qu'ayant vu ce matin qu'il faisoit un beau jour,
« J'ai quitté pour vous voir mon tranquille séjour;

« Et je suis si content d'avoir cet avantage,
« Que mon plaisir paroît jusque sur mon visage.

ÉSOPE.

« Si vous en exceptez la rareté du fait,
« J'ignore quel plaisir ma figure vous fait;
« Pour me bien définir je ne sais point de phrase.

IPHICRATE.

« Je viens pour la liqueur, et non pas pour le vase.
« Le corps, quel qu'il puisse être, est l'ouvrage d'autrui;
« Mais la vertu d'un homme est son ouvrage à lui,
« Et je croirois lui faire une injustice extrême,
« Si je ne le voyois par son mérite même.

ÉSOPE.

« Quand j'aurois un mérite à vous frapper les yeux,
« Ne le devrois-je pas à la bonté des dieux?

IPHICRATE.

« Des dieux? bon!

ÉSOPE.

Comment bon?

IPHICRATE.

Eh quoi! vous qu'on renomme,
« Vous avez la foiblesse et l'erreur d'un autre homme!
« Vous croyez donc devoir votre mérite aux dieux?

ÉSOPE.

« Avant que, vous et moi, nous nous expliquions mieux,
« Avec qui, s'il vous plaît, ai-je ici l'honneur d'être?

IPHICRATE.

« On me nomme Iphicrate, et vous m'allez connoître.
« Je ne sais ici-bas d'autre félicité
« Que dans une flatteuse et douce volupté;
« Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
« Qu'on évite avec soin, pour peu qu'on soit honnête,

« Et qui pour des plaisirs peu durables et faux,
« Cause presque toujours de véritables maux.
« J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
« Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme,
« Appuyer l'innocent contre l'iniquité,
« Briller moins par l'esprit que par la probité,
« Du mérite opprimé réparer l'injustice,
« Ne souhaiter du bien que pour rendre service,
« Être accessible à tous, par son humanité :
« Non, rien n'est comparable à cette volupté.

ÉSOPE.

« Votre plaisir est grand, je n'en fais point de doute,
« A suivre une si juste et si charmante route.
« Je ne vous cèle point que je suis enchanté
« De cette délicate et pure volupté.
« Je rends grâces aux dieux....

IPHICRATE.

Eh quoi! les dieux encore?
« Laissez-là ces beaux noms, que le vulgaire adore.
« Peut-on être si foible avec tant de raison?

ÉSOPE.

« Vous ne croyez donc pas qu'il soit des dieux?

IPHICRATE.

Moi? non.
« Et vous ne le croyez non plus que moi, je pense?

ÉSOPE.

« Vous le conjecturez avec peu d'apparence.
« Sur quoi vous fondez-vous pour n'en pas croire?

IPHICRATE.

Moi?
« Sur quoi vous fondez-vous pour en croire?

ÉSOPE.

Sur quoi ?
« J'ai, vous n'en doutez point, pour moi le plus grand nombre.

IPHICRATE.

« Il est vrai ; mais qui marche à tâtons et dans l'ombre,
« Qui bronche à chaque pas, chancèle à chaque point,
« Et qui les craint si peu que c'est n'en croire point.
« Les dieux doivent leur être aux foiblesses des hommes.

ÉSOPE.

« Ne convenez-vous pas que vous et moi nous sommes ?

IPHICRATE.

« Sans doute.

ÉSOPE.

Croyez-vous que nous venions de rien ?
« Mon père avoit son père, et son père le sien ;
« Et que nous parcourions mes aïeux ou les vôtres,
« Il en faut un premier d'où soient venus les autres.
« Vous êtes trop prudent pour me nier cela.
« Eh ! qui donc, je vous prie, a fait ce premier-là ?
« Voilà sur quel article il faut qu'on me réponde.

IPHICRATE.

« Je crois l'homme éternel de même que le monde.

ÉSOPE.

« Peut-il être éternel et sujet au trépas ?
« Il commence et finit, vous ne l'ignorez pas.
« Tout être dépendant vient d'un être suprême ;
« Et ce que nous voyons ne s'est point fait soi-même.
« Jetez les yeux partout, l'air, la terre, les eaux,
« Le ciel, où jour et nuit brillent des feux si beaux,
« L'ordre toujours égal des saisons, des planètes,
« Prouvent par quelles mains elles ont été faites.
« Vous qui paroissez être homme ferme, esprit fort,

« Parce que d'un peu loin vous croyez voir la mort,
« Si par quelque accident, maladie ou blessure,
« Dans une heure, au plus tard, votre mort étoit sûre,
« Penseriez-vous des dieux ce que vous en pensez?
« Et pour n'y croire pas seriez-vous ferme assez?
« Parlez de bonne foi sur le fait que je pose.

IPHICRATE.

« Si je devois mourir dans une heure?...

ÉSOPE.

Oui.

IPHICRATE.

La chose
« Est un peu délicate, et je ne sais pas bien....

ÉSOPE.

« Croiriez-vous quelque chose, ou ne croiriez-vous rien?
« Vous, et tous vos pareils, qui semblez intrépides,
« A l'aspect de la mort vous êtes si timides
« Que pour un insensé qui craint d'ouvrir les yeux,
« Mille de cris perçants importunent les dieux.
« S'il vout falloit mourir, que croiriez-vous?

IPHICRATE.

Peut-être
« Que mon cœur combattu par la peur du non-être....

ÉSOPE.

« Eh! monsieur, le non-être est ce qu'on craint le moins:
« La peur d'être toujours cause bien d'autres soins;
« Le passé fait trembler, l'avenir embarrasse.
« Mais, sans nous écarter, répondez-moi, de grâce.
« Si vous deviez mourir dans une heure, au plus tard,
« Que croiriez-vous? parlez sans énigme et sans fard.

IPHICRATE.

« Sans énigme et sans fard! je ne suis pas un homme

« Qui par le nom d'athée aime qu'on me renomme.
« Je ne dispute point pour vouloir disputer;
« Je cherche à m'éclaircir, et non pas à douter.
« Loin d'avoir du plaisir, j'ai de l'inquiétude
« A flotter dans le trouble et dans l'incertitude;
« Et, chagrin contre moi d'avoir ainsi vécu,
« Le bonheur où j'aspire est d'être convaincu.
« J'ai vu la mort de près dans plus d'une bataille;
« Je l'ai vue à l'assaut de plus d'une muraille,
« Sans que dans ce péril elle ait pu m'inspirer
« Ni de croire des dieux, ni de les implorer.
« Peut-être ma carrière approchant de son terme,
« Que dans ces sentiments je ne suis plus si ferme:
« Et que si dans une heure, au plus tard, je mourois,
« Plus juste ou plus craintif, je les implorerois.
« Eh! que ne fait-on point quand il faut que l'on meure?

ÉSOPE.

« Votre raison alors sera-t-elle meilleure?
« Aurez-vous de l'esprit plus que vous n'en avez?
« Saurez-vous sur ce point plus que vous ne savez?
« Seront-ce d'autres dieux, ou sera-ce un autre homme?
« Pouvez-vous ne rien croire et dormir d'un bon somme?
« De la vie à la mort il s'agit d'un instant;
« Et que peut-on risquer qui soit plus important?
« Qui dit dieux, dit vengeurs; et leur foudre...

IPHICRATE.

Au contraire;
« Qui dit dieux, dit cléments. Un remords bien sincère
« Arrête, en expirant, leur foudre prête à cheoir.

ÉSOPE.

« Eh! ce remords sincère, est-on sûr de l'avoir?

« Sur le point d'expirer, quoi qu'on se persuade,
« Le repentir est foible autant que le malade.
« Je vais, non vous prouver, mais vous faire entrevoir
« Qu'un espoir si tardif est un fragile espoir,
« Et qu'aux derniers moments les beaux esprits qui doutent
« Ne sont pas assurés que les dieux les écoutent.
« Voulez-vous à m'entendre appliquer votre soin ?

IPHICRATE.

« Pour quel autre sujet viens-je ici de si loin ?
« Le plaisir le plus grand que vous me puissiez faire,
« C'est de m'ouvrir votre âme et de ne me rien taire.

ÉSOPE.

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

« Un faucon qui croyoit les dieux muets et sourds,
« Étant à son heure dernière,
« D'un lamentable ton sollicita sa mère
« D'aller en sa faveur implorer leur secours.
« Mon enfant, lui dit-elle en mère habile et sage,
« Pendant que tu te portois bien,
« Tu disois qu'ils ne pouvoient rien :
« Ils ne peuvent pas davantage.

« C'est presque ainsi que l'homme en use envers les dieux :
« Pour en croire il attend qu'il soit malade ou vieux.
« Jusqu'au moment funeste où leur vengeance arrive,
« Il les croit impuissants, voyant leur foudre oisive ;
« Et pour les apaiser fait des cris éclatants,
« Quand ils sont fatigués et qu'il n'en est plus temps.
« La clémence des dieux, dont on voit tant de preuves,
« Est semblable à peu près à ces paisibles fleuves

« Qui n'ont pu résister au temps rude et fatal,
« Qui tient leurs flots captifs sous un mur de cristal:
« Jusques à certain poids, qu'on y passe et repasse,
« On est en sûreté sur leur épaisse glace;
« Mais lorsqu'on la surcharge elle fond sous nos pas,
« Et qui tombe dessous ne s'en retire pas.
« Voilà ce que je crois.

IPHICRATE.

Monsieur, cessons, de grâce!
« Ce discours vous fatigue autant qu'il m'embarrasse.
« A lutter contre vous j'applique en vain mes soins,
« Si vous ne m'abattez, vous m'ébranlez, au moins.
« Mais quel fruit, après tout, auroit votre victoire?
« Croire comme l'on fait, par exemple, est-ce croire?
« A parler sans contrainte et d'un cœur ingénu,
« Quel dieu, hors la fortune, à la cour est connu?
« Pour peu que l'on y prie, on est toujours en garde:
« On observe avec soin si le prince y regarde;
« Et lorsque par hasard on rencontre ses yeux,
« C'est lui que l'on invoque encor plus que les dieux...
« Adieu : je sors d'ici plein de votre mérite.
« Souffrez que je vous rende encore une visite:
« Je crois, par les efforts que vos bontés feront,
« Si mes yeux sont fermés, qu'ils se défermeront.
« Je demande un jour fixe encor cette semaine.

ÉSOPE.

« Non, monsieur, je saurai vous en sauver la peine;
« Et je vous promets bien, pour vous faire ma cour,
« Que j'irai vous trouver jusqu'en votre séjour.

IPHICRATE.

« Vous, monsieur? plût aux dieux, que je commence à croire,
« Que vous me voulussiez accorder cette gloire!

« C'est un endroit riant dans la belle saison;
« Les ondes du Pactole entourent la maison:
« On y voit d'un coup-d'œil le printemps et l'automne,
« Les richesses de Flore et les dons de Pomone;
« Et je ne vous dis point le plaisir que j'aurai
« A vous y recevoir le mieux que je pourrai.
« Précipitez l'honneur que vous voulez me faire.
« Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉSOPE, *seul.*

Que de clartés, hors la plus nécessaire!
« Et que d'honnêtes gens à la cour aujourd'hui
« Ont la même foiblesse éclairés comme lui! »

SCÈNE VI.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

Bonjour, monsieur.

ÉSOPE.

Bonjour. Que voulez-vous, madame?

LÉONIDE.

Eh! monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de parent, père, frère, ni sœur
Qui jamais ait été madame, ni monsieur:
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave;
La Thrace est mon pays, et j'y suis née esclave.
Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
Qu'en m'appelant madame, on se moque de moi.

ÉSOPE.

Eh bien! ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile?
Qui vous fait de si loin venir en cette ville?
J'écoute les raisons, sans distinguer les rangs;
Et je crois me devoir plus aux petits qu'aux grands.
Comme ils sont situés plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence.
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y serez-vous long-temps?

LÉONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous, de qui la vue adoucit ma disgrâce,
Je me repentirois d'avoir quitté la Thrace.
J'ai bien pris de la peine et bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris et chagrin.

ÉSOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure?

LÉONIDE.

Oui, monsieur; et sans doute une qui m'est bien dure.

ÉSOPE.

Et de qui?

LÉONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu,
De Rhodope.

ÉSOPE.

Rhodope! elle qui plaît, qui brille?
Rhodope, dites-vous?

LÉONIDE.

Eh! bons dieux, quelle fille!
Elle vient de me faire un si cruel affront...

ÉSOPE.

Elle, Rhodope?

LÉONIDE.

Un jour les dieux l'en puniront...
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ÉSOPE, *appelant.*

Holà! quelqu'un.

SCÈNE VII.

LICAS, ÉSOPE, LEONIDE.

ÉSOPE, *à Licas.*

Voyez si Rhodope est chez elle;
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir, sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

(*Licas sort.*)

SCÈNE VIII.

LÉONIDE, ÉSOPE.

LÉONIDE.

Cachez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher monsieur: je l'aime; et, quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisois tort, j'en aurois du regret:
Je le sens bien.

ÉSOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chère?

LÉONIDE.

Pour m'avoir méconnue, en suis-je moins sa mère?

ÉSOPE.

Vous sa mère?

LÉONIDE.

Oui, monsieur. Si cet aveu lui nuit,
Je consens, avec joie, à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, et cru sa mort certaine,
Un marchand de Sardis qui vint à Clazomène,
Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort;
Je pars, je cours, j'arrive, et fais naufrage au port.
Pour le prix de mes soins j'ai la douleur amère
De trouver un enfant qui méconnoît sa mère;
Et, contrainte à partir pour retourner si loin,
J'implore vos bontés dans le dernier besoin.
Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venue!

ÉSOPE.

Rhodope est votre fille, et vous a méconnue!
Est-il bien vrai? vos yeux en sont-ils les témoins,
Et n'y mêlez-vous rien, ou du plus ou du moins?
Quelles fausses raisons colorent cet outrage?

LÉONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche; en faut-il davantage?
Elle a peur que ma vue infecte sa maison.
C'est tout.

ÉSOPE, *à part.*

La pauvre femme a peut-être raison.
Rhodope n'est pas seule, en sa bonne fortune,
Qui d'un pauvre parent fuit la vue importune.
Il n'est pas sous le ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfants sont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de finance ait anobli sa race,
En l'avouant pour père on croit lui faire grâce;
Et qu'un riche marchand fasse un fils conseiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.

Un mépris infaillible est le digne salaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire;
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On retombe sans cesse en cette faute-là.

(A Léonide.)

Ce n'est pas envers vous tout-à-fait même chose;
Rhodope de son sort elle seule est la cause;
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LÉONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir?

ÉSOPE.

Non.
Elle a dû vous voyant avoir l'âme ravie.
Eh! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie?...
Bientôt de ses raisons je vais être éclairci.

SCÈNE IX.

LICAS, ÉSOPE, LÉONIDE.

LICAS.

RHODOPE suit mes pas, et va se rendre ici.
Je n'ai pu l'empêcher de prendre cette peine.

ÉSOPE, *à Licas.*

Conduisez cette femme à la chambre prochaine;
Et, surtout, ayez soin de la placer si bien
Que de tous nos discours elle ne perde rien.

(A part.)

Allez... Ce que j'entends de Rhodope m'étonne.

(Licas et Léonide sortent.)

SCÈNE X.

RHODOPE, ÉSOPE.

RHODOPE.

Je viens savoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ÉSOPE.

Je m'en allois vous voir.

RHODOPE.

Et moi je vous préviens,
Sûre que vos moments sont plus chers que les miens.
Que vous plaît-il?

ÉSOPE.

Vous dire une fable nouvelle,
Que bien des courtisans m'ont paru trouver belle;
Mais étant la plupart ou flatteurs ou jaloux,
Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
Mon but est qu'une fable instruise, plaise, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche.
Si le vôtre s'émeut, je serai satisfait.

RHODOPE.

J'en dirai mon avis, comme j'ai toujours fait,
Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ÉSOPE.

C'est ce que je demande et de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

Un fleuve, enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui, de plusieurs endroits, avoit grossi sa course,
Avec indignité désavoua la source
Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.

« Ingrat! lui dit la source, à qui ce coup fut rude,
« Que tu reconnois mal ma tendresse et mes soins!
« Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
« Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins. »

Eh bien! de cette fable avez-vous l'âme émue?
Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remue?
Vous pleurez?

RHODOPE.

Est-ce à tort?... je suis au désespoir!
J'ai trahi la nature, oublié mon devoir,
Sacrifié ma gloire à des chimères vaines,
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines!
Semblable au fleuve ingrat, né d'un foible ruisseau,
Qui méconnut sa source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une esclave étrangère,
Par orgueil comme lui, j'ai méconnu ma mère.

ÉSOPE.

Vous, Rhodope?

RHODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas?
Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas:
« Eh bien! m'a-t-elle dit, en versant quelques larmes,
« Rassurez-vous, Rhodope, et n'ayez point d'alarmes;
« Prête à m'aller rejoindre à mes pauvres aïeux,
« Je venois vous prier de me fermer les yeux,
« Et croyois que le sort, lassé de me poursuivre,
« Souffriroit qu'avec vous j'achevasse de vivre.
« Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
« Tout ce que je demande est de mourir en paix.
« Adieu. » La pauvre femme à l'instant est sortie,
Et, pour s'en retourner, est sans doute partie.

A peine de ma chambre a-t-elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des dieux, qu'on me rende ma mère:
Plus elle est malheureuse et plus elle m'est chère;
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre fable.

ÉSOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rhodope, est-il croyable?

RHODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un enfant pour sa mère ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remords est extrême.
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-temps.

ÉSOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entends?
Ne me faites-vous point une promesse vaine?

RHODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine?
Les moments sont trop chers pour les perdre en discours.
Ma mère à qui tout manque a besoin de secours.
Je dois à sa misère une prompte assistance.

ÉSOPE.

J'entrevois dans ce zèle un peu de bienséance:
Un amour tendre et pur ne vous fait point agir;
C'est la crainte du blâme et la peur de rougir.
Votre faute est secrète et deviendroit publique,
Et la nature agit moins que la politique.

RHODOPE.

Mon cœur de vos mépris, désespéré, confus,
Quelque rudes qu'ils soient, en mérite encor plus.

Soupçonnez d'artifice un repentir sincère,
Je ne me plains de rien que des maux de ma mère.
Loin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons, ils augmentent toujours.
Ce que je sens pour elle est si pur que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture et le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funérailles...
Adieu.

(Elle veut sortir.)

SCÈNE XI.

LÉONIDE, RHODOPE, ÉSOPE, LICAS.

LÉONIDE, *à part.*

Ce que j'entends me perce les entrailles.
Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.
(Haut.)
Venez, ma chère fille!

RHODOPE.

Eh! ma mère, est-ce vous?
Après ce que j'ai fait, puis-je vous être chère,
Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa mère?
Quel prix vous recevez de m'avoir mise au jour!

ÉSOPE.

Je vous ai fait pleurer, et je pleure à mon tour.
Consolez-vous, Rhodope; une si belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte.
Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre appartement conduisez-la vous-même.

(*A Léonide.*)

Ayez pour votre fille une tendresse extrême...

(*A Rhodope.*)

Et vous, à l'avenir, soumise à son aspect,
Ayez pour votre mère un extrême respect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zèle,
Ce soir je vous convie à souper avec elle.
Satisfait de l'entendre et ravi de la voir,
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARSINOÉ, LAÏS.

LAÏS.

Au plus riche des rois vous voilà presque unie ;
Il n'y manque plus rien que la cérémonie,
Et dans un beau fauteuil, assise à son côté,
Votre altesse demain deviendra majesté.
Le ciel à votre sang devoit ce privilège.
Mais moi, madame, moi, demain, que deviendrai-je ?
Je voudrois bien..

ARSINOÉ.

J'entends ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Laïs, suivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obstacle.

LAÏS.

Eh ! quel est-il ?

ARSINOÉ.

Rhodope :
Elle a fait ce matin sa paix avec Ésope.
Tu sais en quelle estime il est auprès du roi,
Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

LAÏS.

Qui ? lui, madame ?

ARSINOÉ.

Ésope est né dans l'indigence ;
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.

Quel honneur n'a-t-il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui?
Ésope sans naissance est dans une posture...

LAÏS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure?
Je renonce à vos biens, si le plus grand de tous
Consiste à me donner Ésope pour époux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOÉ.

Connois-tu bien Ésope?

LAÏS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit, il a tout éclopé;
Et quoique sa morale ait des traits admirables,
L'hymen n'est pas un dieu qu'on repaisse de fables.
En un mot, quelque époux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné,
Que rien n'y manque.

ARSINOÉ.

Ésope a l'esprit net, affable.

LAÏS.

L'esprit net, il est vrai; le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle âme un fort vilain étui.
Que feroit-il de moi? que ferois-je de lui?
Pardon, si ma pensée est contraire à la vôtre;
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre:
Si l'époux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de la femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie:
De la contagion elle s'est garantie:
Je veux, s'il m'est possible, être femme de bien,

Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
Préservez ma pudeur, qu'il rendroit chancelante,
D'une tentation qui seroit violente...
Le voici... Justes dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir fille, et c'est dire beaucoup.

SCÈNE II.

ÉSOPE, ARSINOÉ, LAÏS.

ÉSOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
Moi qui dois à votre ordre avec respect me rendre;
Mais enfermé, madame, au cabinet du roi...

ARSINOÉ.

Eh! qui de vos bontés sait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles marques?
Destinée à l'hymen du plus grand des monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos soins empressés qu'à mes foibles appas.
Vous avez seul vers moi fait pencher la balance.

ÉSOPE.

Eh! puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance?
La qualité de reine est due à vos vertus;
Mais plût aux dieux, madame, avoir pu faire plus!
Je n'oublierai jamais qu'à la première vue
Crésus de ma présence eût d'abord l'âme émue,
Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux,
Je le dois à l'appui que je reçus de vous.
Un bienfait tôt ou tard trouve un prix infaillible,
Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI

FABLE.

La colombe, qui s'égayoit
Au bord d'une fontaine, où l'onde étoit fort belle,
Vit se démener auprès d'elle
Une fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien,
Que la fourmi l'attrape, et regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la colombe s'envole.
Un manant à pieds nus, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portoit,
De sa flèche la plus fidèle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle;
Mais la fourmi, qui le guettoit,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pied,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.

Par la foible fourmi ce service rendu
A la colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

ARSINOÉ.

Il est vrai qu'un bienfait n'est jamais sans salaire,
N'eût-on que le plaisir que l'on goûte à le faire.

Épouse de Crésus, que mon sort sera doux,
Pouvant faire du bien, de commencer par vous!
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain, associée à son pouvoir suprême,
Comme de votre bien usez de mon crédit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ÉSOPE, LAÏS.

ÉSOPE, *arrêtant Laïs, qui veut suivre Arsinoé.*

J'AI fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit :
Tantôt, d'un air galant, votre main dans la mienne,
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne ;
Et, sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main est toute prête.

LAÏS.

Moi, monsieur, de Rhodope enlever la conquête !
Que diroit-elle ? Non, je rends grâce à vos soins ;
Vous lui convenez plus, et je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite une estime sincère :
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inspirez guère ;
Et vous savez le sort de quantité d'époux
Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce supplice,
Je vous honore trop pour en être complice.

ÉSOPE.

Allez ; c'est être sage, et l'être au dernier point
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez, et qu'on vous aime ; et vous vivrez contente :
C'est le sort le plus doux.

(*Laïs sort.*)

SCÈNE IV.

CLÉON, ÉSOPE.

CLÉON.

Eh! bon jour, mon patron.

(*Ils s'embrassent.*)

Baisez-moi, je vous prie... Encore une fois... Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde :
Vous ferez, j'en suis sûr, l'épitaphe du monde.
Jamais homme, à mon gré, ne se porta si bien.

ÉSOPE.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLÉON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ÉSOPE.

Pouvez-vous en douter, et me rendre justice?
M'en offrir un moyen, c'est flatter mon désir :
Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose,
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
Rien ne m'est plus sensible et ne me touche tant
Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLÉON.

J'ai tablé là-dessus, et viens vous mettre en œuvre.
Je suis homme de guerre, et j'en sais la manœuvre.
Expert en ce métier, je distingue d'abord
D'une armée ennemie et le foible et le fort.
Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond sourdement je travaille;
Et pour m'aider, sous main, à le rendre odieux,
C'est sur vous, mon patron, que je jette les yeux.
Je vous préfère à tous, tant je vous crois fidèle.

ÉSOPE.

Pour le couler à fond? La préférence est belle!
Pourquoi chercher à nuire à ce brigadier-là?

CLÉON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a.
J'en sais un (avec vous je m'explique sans feindre)
Qu'on ne feroit pas mieux, quand on le feroit peindre;
Fier, sans être orgueilleux; doux, sans être soumis;
Estimé des soldats, et craint des ennemis;
Enfin ce qu'on appelle un des plus jolis hommes
Qu'on ait vu de long-temps à la cour où nous sommes:
C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au roi.

ÉSOPE.

Eh! quel est, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLÉON.

Moi.

ÉSOPE.

Vous?

CLÉON.

Oui. Je vous surprends de ce que je me nomme?
Eh! qui sait mieux que moi que je suis habile homme?
La modestie est belle enchâssée à propos;
Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.
Fiez-vous-en à moi; je sais un peu la carte:
Quand on a mes talents, rarement on s'écarte.
Me proposer au roi ce sera le ravir.

ÉSOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir.
Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie
Que de m'en procurer une équitable voie;
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet officier,
Pour obliger Crésus à le disgracier?

Parlez-moi d'élever, et non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir, quand il s'agit de nuire.
Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLÉON.

Il est permis, parbleu! d'obliger ses amis,
Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ÉSOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre?
Il n'est rien de si beau que d'être généreux.
Vous auriez du scrupule à faire un malheureux.

CLÉON.

Bon! c'est bien à la cour que l'on a du scrupule?
On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule.
Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet,
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait;
Et pourvu qu'à son but un courtisan arrive,
On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive.
Aller à la fortune est mon unique fin.

ÉSOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Crésus, des potentats l'un des plus équitables,
A qui, depuis un an, j'ai dédié mes fables,
Se fait lire avec soin, le matin et le soir,
Celles que sans foiblesse un grand roi peut savoir;
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laisser impunie,
Il s'est fait un devoir d'apprendre celle-ci.
Quel bonheur, si les rois en usoient tous ainsi!
L'envie, au désespoir honteusement réduite,
De leurs paisibles cours prendroit bientôt la fuite.
Écoutez.

LE LION DÉCRÉPIT,

FABLE.

Le lion, accablé par les ans,
Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de courtisans,
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zèle.
Le loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le renard n'étoit pas de la bande,
Le fit remarquer au lion,
Qui jura de punir une audace si grande.
Mais le rusé renard, plus adroit que le loup,
Averti de son insolence,
Non content de parer le coup,
Résolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre visite au roi des animaux,
Et d'un ton assuré : « Vous voyez, dit-il, sire,
« Des sujets de votre Empire
« Le plus sensible à vos maux.
« Pendant qu'on vous faisoit des compliments stériles,
« Qui ne partent souvent que d'un zèle affecté,
« Je cherchois des secrets utiles
« Pour le soulagement de votre majesté.
« Elle est hors de péril, et l'État hors de crainte.
« La peau d'un loup, écorché vif,
« Est un remède aussi prompt qu'effectif
« Pour ranimer votre chaleur éteinte. »
Son attente eut un plein effet.
On écorche le loup, on en couvre le sire ;
Et ceux qui du renard l'avoient ouï médire,
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les courtisans, qui cherchez à vous nuire,
Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire ?
Si par la calomnie un homme a réussi,
Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
Je sais bien qu'à la cour, au milieu des caresses,
La jalousie immole amis, parents, maîtresses :
A qui veut s'agrandir, le cas n'est pas nouveau ;
Mais je sais bien aussi que cela n'est pas beau.
Quand d'une bonne race on a l'honneur de naître,
On cherche à mériter le poste où l'on veut être ;
Et si de vos aïeux vous avez les vertus,
Vous irez par leur route aux emplois qu'ils ont eus.
C'est la plus juste voie et la plus raisonnable.

CLÉON.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une fable,
Le bon ami ?

ÉSOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'est moi qui me dois plaindre, et c'est vous qui criez :
Je ne murmure point que pour votre service,
Vous me sollicitiez à faire une injustice ;
Et vous murmurez, vous, qui me la proposez,
De ce qu'à vos désirs les miens sont opposés !
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse ?

CLÉON.

Vous ne voulez donc pas me servir ?

ÉSOPE.

J'y suis prêt,
Et même, s'il le faut, contre mon intérêt.
Ne me proposez rien dont pour vous je rougisse,

Et vous verrez alors si je rends bien service.
Vous seriez mal paré des dépouilles d'autrui.

CLÉON.

Savez-vous de quel sang j'eus l'honneur de naître?

ÉSOPE.

Oui.

Vous avez des aïeux dont la gloire est insigne.
Héritier de leur nom, tâchez d'en être digne;
Tâchez...

CLÉON.

Point de leçons. Je suis, grâces aux dieux,
Plus habile que vous, quoique je sois moins vieux.

ÉSOPE.

Je le crois. J'ai de l'âge et n'ai point de science;
Mais j'ai du train du monde un peu d'expérience.
A la guerre, et partout, la générosité
Est ce qui sied le mieux aux gens de qualité;
Et quiconque est formé d'un sang comme le vôtre,
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLÉON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston:
Voulez-vous m'y servir?

ÉSOPE.

Pour cela, monsieur, non.
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amène,
C'est, à vous parler net, une visite vaine.

CLÉON.

Eh! vous figurez-vous, mon cher petit monsieur,
Qu'un ministre inutile ait un vrai serviteur?
Lorsqu'à vous encenser tant de monde travaille,
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le présumez-vous?

ÉSOPE.

Non; qui feroit ce projet
Auroit assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entière,
Je vous ai combattu d'une honnête manière;
Mais les coups éloignés ne vous émeuvent point:
Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde:
Je le sais; mais le ciel, propice en mon endroit,
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les grands qui n'ont pas l'âme grande;
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur sang
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands et les petits viennent par même voie;
Et souvent la naissance est comme la monnoie:
On ne peut l'altérer sans y faire du mal,
Et le moindre alliage en corrompt le métal.
Un soldat comme vous s'imagine peut-être..

CLÉON.

Je ne suis point soldat, et nul ne m'a vu l'être.
Je suis bon colonel, et qui sert bien l'État.

ÉSOPE.

Monsieur le colonel, qui n'êtes point soldat,
Je ne sais ce que c'est que de rendre service
Contre la bienséance et contre la justice.

CLÉON.

Adieu, monsieur. Bientôt... Je ne m'explique pas.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉSOPE, *seul.*

Peut-on être si noble, avec un cœur si bas !
On dit que la noblesse a la vertu pour mère.
S'il est vrai, ses enfants ne lui ressemblent guère ;
Et pour un qui l'imite et qui fait son devoir...
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir ?

SCÈNE VI.

M. GRIFFET, ÉSOPE.

M. GRIFFET.

Vous voyez un vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses aïeux, sans pourtant avoir hâte,
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir, sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ÉSOPE.

Ah ! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte...
(A Licas, en dehors.)
Holà ! s'il vient quelqu'un, on ne me parle point...
(A M. Griffet.)
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait : point d'inutiles termes.

M. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveler les fermes ;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élever à cette place exquise,
Je me crois le mérite et la vertu requise :
Il ne me manque rien qu'un patron obligeant.

ÉSOPE.

Et quelle est la vertu d'un fermier ?

M. GRIFFET.

De l'argent.
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux et des veilles stériles.
D'une voix unanime et d'un commun accord,
Les vertus d'un fermier sont dans son coffre-fort;
Et son zèle est si grand pour des vertus si belles
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La vertu toute nue a l'air trop indigent;
Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ÉSOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
Avez-vous calculé jusques où cela monte ?
Toute charge payée, y voyez-vous du bon ?
Parlez en conscience.

M. GRIFFET.

En conscience, non.
Mais un homme d'esprit versé dans la finance,
Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
Fait son principal soin, pour le bien du travail,
D'être sourd à sa voix, tant que dure le bail.
Quand il est expiré, tout le passé s'oublie;
Avec sa conscience il se réconcilie,
Et libre de tous soins, il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme, avec le bien d'autrui.
Si vous me choisissez, et que le roi me nomme,
Je doute que la ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit et de l'argent comptant.
Quant au tour du bâton, vous en serez content:

Votre peine pour moi ne sera point perdue;
Je sais trop quelle offrande à cette grâce est due.
Quoi que vous ordonniez, tout me semblera bon.

ÉSOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du bâton?
Je trouve cette phrase assez particulière.

M. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familière:
J'ai regret avec vous de m'en être servi.

ÉSOPE.

Vous en avez regret, et moi j'en suis ravi.
Pour familière, non; je vous en justifie.
Dites-moi seulement ce qu'elle signifie.

M. GRIFFET.

Le tour du bâton?

ÉSOPE.

Oui.

M. GRIFFET.

C'est un certain appas...
Un profit clandestin... Vous ne l'ignorez pas!

ÉSOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême.

M. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ÉSOPE.

Vraiment, pardonnez-moi vous-même.
C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux?

M. GRIFFET.

C'est par tout l'univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un grand implorer une grâce,
Sans le tour du bâton je doute qu'il la fasse;

Pour avoir un emploi de quelque financier,
C'est le tour du bâton qui marche le premier;
On ne veut rien prêter, quelque gage qu'on offre,
Si le tour du bâton ne fait ouvrir le coffre;
Il n'est point de coupable un peu riche et puissant,
Dont le tour du bâton ne fasse un innocent;
Point de femme qui joue, et s'en fasse une affaire,
Que le tour du bâton ne dispose à pis faire;
Ministres de Thémis et prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce soit sans le tour du bâton;
Et tel paroît du roi le serviteur fidèle
Dont le tour du bâton fait les trois quarts du zèle.
Vous êtes dans un poste à le savoir fort bien.

ÉSOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en savois rien.
Je vois, par ses effets et ses métamorphoses,
Que le tour du bâton est propre à bien des choses;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

M. GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes;
Et pour ne point sortir de la ferme où nous sommes,
Lorsque l'on offre au roi la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point, et l'on parle tout haut:
Cent millions, dit-on, plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela; mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant,
Et pour notre patron une somme de tant,
Soit par reconnoissance, ou soit par politique:
C'est l'usage commun qui partout se pratique.
Il n'est point d'intendant en de grandes maisons
Qui n'ait le même usage et les mêmes raisons.

Quand on y fait un bail, de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant-bon,
Et voilà ce que c'est que le tour du bâton.
Son étymologie est sensible, palpable.

ÉSOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de fermiers, je crois, sont plus intelligents.

M. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens;
Mais qui ne feront point, tant ils sont débonnaires,
Ni le bien de l'État, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le peuple il faut être plus dur.

ÉSOPE.

Il est vrai : vous voulez le bien public, tout pur.
Vous avez l'appétit toujours bon?

M. GRIFFET.

Je dévore.

ÉSOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore?
Ne mentez point.

M. GRIFFET.

Lundi j'eus quatre-vingt-deux ans.

ÉSOPE.

Vous avez des enfants et des petits-enfants?

M. GRIFFET.

Aucun : je suis garçon. Le ciel m'a fait la grâce,
De même qu'au Phénix, d'être seul de ma race.
Avec économie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu;
Si bien que ce matin, en consultant mes livres,

J'ai trouvé de bien clair quinze cent mille livres,
Sans avoir un parent à qui laisser un sou.

ÉSOPE.

Vous ?

M. GRIFFET.

Moi.

ÉSOPE.

Point d'enfants ?

M. GRIFFET.

Non.

ÉSOPE, *à part.*

Peste soit du vieux fou !
Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse,
Pour passer en repos une heureuse vieillesse ;
Mais c'est un insensé qu'un voyageur bien las,
Qui peut se reposer, et qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice ?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse ?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

M. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes ;
J'ai rempli dignement tous les emplois des fermes.
Directeur, réviseur, caissier, *et cætera* ;
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultrà*,
Être fermier.

ÉSOPE.

Eh quoi ! n'avez-vous rien à faire,
Et de plus sérieux, et de plus nécessaire ?
La mort toujours au guet avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le bail ?

Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre,
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre ?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera ;
Et vous ne songez point à ce *non plus ultrà!*
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable ?
Voulez-vous là-dessus écouter une fable ?

M. GRIFFET.

Volontiers.

ÉSOPE.

Elle est longue ; aurez-vous le loisir ?

M. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une fable un peu longue est une double grâce.

ÉSOPE.

Vous y verrez des fous dont vous suivez la trace,
Et vous en verrez tant de toutes qualités,
Que vous réfléchirez sur vous-même. Écoutez.

L'ENFER.

FABLE.

A l'exemple d'Hercule, un certain téméraire,
S'étant fait jour jusque dans les enfers,
Voulut voir des damnés les supplices divers :
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune diable, à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conséquence)
Conduisit l'homme partout,
Et, de l'un à l'autre bout,
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, femmes, filles, garçons,

Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge:
Il n'est profession, art, négoce, métier
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joue un personnage.
Combien trouva-t-il dans les fers
De gros marchands drapiers, le teint livide et jaune,
Qui, par le calcul des enfers,
De trois quarts et demi faisoient toujours une aune!
Combien de merciers du palais,
Tourmentés d'autant de méthodes
Que pour flatter le luxe ils lui prêtent d'attraits
Par la multitude des modes!
Que de coiffeuses en lieu chaud
Pour avoir, au temps où nous sommes,
Coiffé les femmes aussi haut
Que les femmes coiffent les hommes!
Que de cabaretiers, cafetiers et traiteurs!
Ces premiers corrupteurs de la vie innocente
Sont dans une chambre ardente
Au rang des empoisonneurs.
Combien de financiers et de teneurs de banque,
Voulant compter le temps qu'ils seront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque,
Et ne peuvent nombrer cela!
Combien de grands seigneurs, qui d'un devoir austère,
D'une dette du jeu s'acquittoient sur-le-champ,
Et qui sont morts sans satisfaire
Ni l'ouvrier, ni le marchand!
Combien de magistrats, l'un bourru, l'autre avare,
Que jamais la main vide on n'osoit approcher,
Voyant que de leur temps la justice étoit rare,
Prenoient occasion de la vendre bien cher!

Combien d'avocats célèbres,
Qui rendoient noir le blanc par leurs subtilités,
Maudissent dans les ténèbres
Leurs malheureuses clartés !
Si je voulois nommer les fragiles notaires,
Les dangereux greffiers, les subtils procureurs,
Les avides secrétaires
Des nonchalants rapporteurs,
Et certains curieux, galopeurs d'inventaires,
Qui séduisent l'huissier pour tromper les mineurs :
Si je voulois parler de tant de commissaires,
Qui font, comme il leur plaît, avoir raison ou tort,
Des médecins sanguinaires,
Et précurseurs de la mort ;
Enfin, si je faisois une liste fidèle
De tous les réprouvés que Pluton a chez lui,
Ce seroit une kyrielle
Qui ne finiroit d'aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune diable et l'homme,
Qui voyoient de l'enfer tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les damnés que je nomme,
Entendirent hurler des vieillards langoureux.
« Qui sont ceux-là, dit l'homme, et quel soin les agite ?
« Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
« Les affligés de mort subite. »
« Taisez-vous, imposteur, ou parlez autrement, »
Dit le jeune habitant du pays des ténèbres ;
« Vous mentez aussi hardiment
« Qu'un faiseur d'oraisons funèbres.
« Le plus jeune de vous a quatre-vingt-dix ans,
« Et vous avez eu tout ce temps

« Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
« Vieux, cassé, décrépit, la mort vient et vous prend ;
« Après un terme si grand
« Est-il étonnant qu'on meure ?
« Dans le moment que la mort vous surprit,
« Une vétille, un rien occupoit votre esprit ;
« Vous aviez l'œil à tout, jusqu'à la moindre rente ;
« Et vous faisiez, quant au surplus,
« L'affaire la moins importante
« De celle qui l'étoit le plus.
« Allez, pour jamais, misérable !
« Pleurer d'un temps si cher l'usage si fatal. »
Ne m'avouerez-vous pas que, pour un jeune diable,
Il ne raisonnoit pas trop mal ?

Examinons un peu, vous et moi, quel usage
Vous avez fait du temps pendant un si grand âge.
Vos quatre-vingt-deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre, ou peu s'en faut, de trente mille jours ;
Et de ces jours usés pour bien finir le terme,
Près d'entrer au tombeau, vous entrez dans la ferme !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous qui dans quatre jours n'en aurez plus besoin ?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peut dire :
Adieu. Quoique ma fable ait su vous faire rire,
Faites réflexion, en homme prévoyant
Que c'est la vérité que je dis en riant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CRÉSUS, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ce que vous m'apprenez a si peu d'apparence
Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
Ésope me trahir, lui qui me sert si bien!
J'en serois assuré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de sujet qui me soit plus fidèle.

TIRRÈNE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zèle;
Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison:
Mais il se peut aussi, seigneur, qu'on ait raison,
Et, de qui que ce soit que cet avis puisse être,
De celui qu'on soupçonne il faut se rendre maître.
Donnez ordre, seigneur, qu'on l'arrête.

CRÉSUS.

Qui? moi!
Que je sois insensible à ce que je lui doi!
Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable
(Vice le plus honteux dont un roi soit capable)
Soit l'injuste salaire et du zèle et des soins
Dont vos yeux et les miens ont été les témoins!
Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche?

TRASYBULE.

Seigneur, à vous servir appliqué sans relâche,

J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
Ce que votre intérêt me défend de celer.
J'ai dû, comme sujet et fidèle et sincère,
Vous avertir qu'Ésope, avec son air austère,
Qui semble être ennemi de l'argent et de l'or,
A dans une cassette, en secret, un trésor.
J'ignore le détail de ses supercheries,
Quel argent il possède, ou quelles pierreries;
Mais, à parler sans haine et sans prévention,
Je crois dans sa cassette au moins un million.

TIRRÈNE.

Un million! seigneur, il supprime le reste:
Dans la place d'Ésope on n'est point si modeste.
Quand on peut ce qu'on veut, on étend loin ses droits.
C'est peu d'un million, il en a plus de trois:
L'ambition, seigneur, n'a guère de limites.

CRÉSUS.

Pensez bien, l'un et l'autre, à ce que vous me dites.
Ésope criminel, quels que soient ses remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors;
Mais Ésope innocent, par la même justice,
Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
La récompense est sûre, ou la punition.

TRASYBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRÈNE.

Je m'y soumets aussi, seigneur, et, par avance,
Je soutiens...

CRÉSUS.

Vous direz le reste en sa présence.
Pour le rendre suspect, en vain l'on me prévient:
Je l'ai fait avertir, et je le vois qui vient.

Il faut que cette intrigue ici se développe.
Laissez-moi lui parler; je vous l'ordonne.

SCÈNE II.

ÉSOPE, CRÉSUS, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Ésope,
On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu, dis?

ÉSOPE.

Moi,
Seigneur? De votre part ce soupçon m'est sensible!
Je ne vous ai point dit que je fusse infaillible.
Peut-être, avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pu me tromper et vous tromper après;
Mais d'aucune action je ne me sens capable
Qui me puisse envers vous rendre un moment coupable.

CRÉSUS.

Et si je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un secret contre la bonne-foi,
Que diras-tu?

ÉSOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiète.
Moi, des secrets pour vous!

CRÉSUS.

Et dans une cassette,
Qui dans ton cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sache pas?

ÉSOPE.

Eh! bons dieux! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin et que j'en sois la cause?

CRÉSUS.

Je la veux voir.

ÉSOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser,
J'ai mes raisons.

CRÉSUS.

Qu'entends-je? et que puis-je penser?
Quelles raisons as-tu que tu n'oses me dire?

TIRRÈNE.

Eh! n'est-ce pas, seigneur, assez vous en instruire?
Que voulez-vous de plus? interdit et contraint,
Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASYBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage:
Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage?
S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,
Une fable à propos ne lui manqueroit pas;
Mais de sa trahison la preuve est si facile
Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRÉSUS.

On t'accuse, on t'insulte, et tu ne réponds rien?

ÉSOPE.

Que dirois-je, seigneur, que vous ne sachiez bien?
Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,
Elle est de mon silence un mauvais interprète:
L'innocence est timide et non la trahison.
Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ÉCHO.

FABLE.

« D'où vient, dit un jour la trompette,
« Qu'il ne m'échappe rien qu'écho ne le repète?

« Et que, pendant l'été, quand il tonne bien fort,
« Loin de vouloir répondre, il semble qu'elle dort ?
« Le bruit est bien plus grand quand le tonnerre gronde
« Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner. »
Écho, de sa grotte profonde,
L'entendant ainsi raisonner :
« A tort mon silence t'étonne.
« Je n'hésite jamais à répondre à tes sons ;
« Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
« Pour ne répondre pas lorsque Jupiter tonne.
« Aux suprêmes divinités
« Jamais nos respects ne déplaisent ;
« Et quand les grands sont irrités,
« Il faut que les petits se taisent. »

CRÉSUS.

Parle : je ne suis point irrité contre toi ;
Tu n'as aucun ami qui le soit plus que moi.
Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRÈNE.

En disant une fable il croit en être quitte.
C'est ainsi que du peuple obsédant les esprits,
Par sa fausse morale il en a tant surpris.
Pendant qu'à vos sujets il débite des fables,
Il acquiert sourdement des trésors véritables.
Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir !

ÉSOPE.

Eh bien ! seigneur, eh bien ! il la faut faire ouvrir.
Quoique jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avoue ingénument qu'il m'eût été bien doux
Que jamai[illegible] secret n'eût été jusqu'à vous.
[illegible] voir, il faut vous satisfaire.

TRASYBULE.

Seigneur, s'il y va seul, il en va tout distraire,
Détourner les moyens de sa conviction,
Et, peut-être, en bijoux sauver un million :
Il peut en un moment faire tout disparoître.

ÉSOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande est que ce soit le roi
(Lui qui de l'équité fait son plaisir suprême)
Qui la fasse apporter et qui l'ouvre lui-même.

(A Crésus, en lui donnant ses clefs.)

Heureusement, seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet est celle que voici ;
L'autre, qu'aucun mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRÉSUS, *appelant.*

Holà !..

(Il parle bas aux gardes.)

(Haut.)

Observez bien mon ordre, et ne touchez que là.
Je vous attends.

(Les gardes sortent.)

SCÈNE III.

CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE.

TIRRÈNE.

SEIGNEUR, souvenez-vous du pacte :
La parole des rois jamais ne se rétracte.

CRÉSUS.

Quand il en sera temps, je m'en souviendrai bien.
Ésope criminel, c'est à vous tout son bien;
Et, pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre,
Vous calomniateurs, c'est à lui tout le vôtre...
(A Ésope.)
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions,
Avoir en ta puissance, au moins trois millions.
Ne me déguise point ce que je puis connoître.
Es-tu riche?

ÉSOPE.

Moi riche? Eh! demandé-je à l'être?
Loin que le bien, seigneur, me cause aucun souci,
N'ayant besoin de rien, je ne veux rien aussi.
Si vous me retirez la main qui me protège,
Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je;
Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé,
Comme on voit un beau songe après être éveillé,
Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASYBULE.

Vous allez sur-le-champ découvrir le contraire;
Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche et vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCÈNE IV.

LES GARDES, *apportant une cassette;* CRÉSUS, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE.

CRÉSUS.

C'est ton trésor, Esope; avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il renferme à mes yeux se découvre.

Fais-m'en, je t'en conjure, un sincère détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail :
Cette épreuve t'est rude et me fait violence.

ÉSOPE.

Cette épreuve à l'envie imposera silence;
Et je ne puis, seigneur, en être mieux vengé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

TIRRÈNE.

Qu'attendez-vous, seigneur, à nous tenir parole?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

CRÉSUS.

Eh bien! puisqu'on m'y force, il y faut consentir.
(Après avoir ouvert la cassette, et vu ce qu'elle contient.)
Ouvrons... Ciel! quel spectacle est-ce ici que l'on m'offre?...
Gardes!

UN GARDE.

Seigneur!

CRÉSUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.
(Le garde cherche dans le coffre, et n'y trouve que l'habit d'Esope quand il étoit esclave.)
Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

ÉSOPE.

Oui, seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher,
C'est l'habit que j'avois quand par un sort propice,
Il vous plut me choisir pour me rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité,
Qu'inventa la pudeur, et non la vanité,
Qui jamais contre moi n'eût soulevé l'envie,
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie,

Et que je redemande à votre majesté,
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine
Dont vouloient m'accabler Trasybule et Tirrène,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontents,
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout temps.
Quelque soin qu'il se donne, et quelque bien qu'il fasse,
Quel ministre est aimé pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carrière il a fini le cours,
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours.
D'un si dangereux poste approuvez ma retraite :
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la cour, moi qui ne suis, seigneur,
Hypocrite, jaloux, médisant, ni flatteur?

CRÉSUS.

Pour ta retraite, non; tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit, et qu'en voulois-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ÉSOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être
De ma foible raison je n'étois pas le maître.
Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce témoin de ma misère extrême;
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble, en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coûte,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor, sans doute,
Puisque, lorsqu'on travaille à me sacrifier,
Il vient à mon secours pour me justifier.

Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on oppose,
Combien de gens, seigneur, s'ils faisoient même chose,
Sachant ce qu'ils étoient, et voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont!

CRÉSUS, *à Tirrène et à Trasybule.*

Eh bien! mes vrais amis, que ce succès désole,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole?
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un coupable innocent;
Mais de vous pardonner je me sens incapable,
Lorsque d'un innocent vous faites un coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité;
Ésope plus tranquille aura plus d'équité.
Sûr qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne:
Il ne peut, quoi qu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.
(Aux gardes.)
Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte,
Que sans l'aveu d'Ésope aucun n'entre ou ne sorte;
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.
(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

ÉSOPE.

A votre tour, messieurs, vous ne dites plus rien?
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une fable, à propos, eût été nécessaire;
Je vous ai cru. Voyons, pour vous mettre en repos,
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire?

TIRRÈNE.

Eh ! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire ?
Plus tous vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abattus.
Malgré tout le chagrin dont votre âme est saisie,
Vous êtes redevable à notre jalousie :
Aucun de vos amis, le fût-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
Quel honneur plus parfait voulez-vous qu'on vous fasse?

ÉSOPE.

Il est vrai, j'oubliois à vous en rendre grâce :
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASYBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son roi ?
Ayant su qu'un trésor, que l'on disoit immense,
Pouvoit de ce monarque affoiblir la puissance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir,
En fidèles sujets, le lui faire savoir.
Par bonheur pour l'État, ce sont des impostures :
Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
Puisse un si digne exemple un jour être, à l'envi,
Par tous vos successeurs exactement suivi !
Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous plaindre ;
Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre :
Par une loi sévère entre Crésus et nous,
Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous ;
Mais c'est un foible appât pour une âme si haute.

ÉSOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne est d'imiter l'exemple que voici :

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

Par un homme en courroux la puce un jour surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grâce, et d'une voix soumise :
« Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal. »
« Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
« Dit l'homme ; cependant n'espère aucun pardon.
« Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en sais la raison :
« C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable et que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande ;
Et mon honneur...

UN GARDE.

Rhodope est là qui vous demande :
Nous n'avons, sans votre ordre, osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer....
Qu'elle entre.

TIRRÈNE, *à Trasybule.*

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCÈNE VI

RHODOPE, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

RHODOPE.

Ma mère attend votre ordre, et je l'attends comme elle.
Vous l'avez convié à souper avec vous :
Il est tard.

ÉSOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux;
Mais qu'à la cour, Rhodope, on est près du naufrage!
Trasybule et Tirrène, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler de leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RHODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, et nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.
Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course;
Et, pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir; décidez, ordonnez.

SCÈNE VII.

CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RHODOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

CRÉSUS.

Eh bien! Ésope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, seigneur, encor rien prononcé.
Peut-être que mon cœur, pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance;
Et que de ma rigueur, bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

Par un homme en courroux la puce un jour surprise,
Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,
Lui demanda sa grâce, et d'une voix soumise :
« Je ne vous ai pas fait, dit-elle, un fort grand mal. »
« Ta morsure, il est vrai, me semble un foible outrage,
« Dit l'homme ; cependant n'espère aucun pardon.
« Tu m'as fait peu de mal ; mais j'en sais la raison :
« C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage. »

Si j'eusse été coupable et que j'eusse eu du bien,
Est-il un mal plus grand que l'eût été le mien ?
Je dois à votre insulte une peine aussi grande ;
Et mon honneur...

UN GARDE.

Rhodope est là qui vous demande :
Nous n'avons, sans votre ordre, osé la faire entrer.

ÉSOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer....
Qu'elle entre.

TIRRÈNE, *à Trasybule.*

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCÈNE VI

RHODOPE, ÉSOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

RHODOPE.

MA mère attend votre ordre, et je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à souper avec vous :
Il est tard.

ÉSOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux;
Mais qu'à la cour, Rhodope, on est près du naufrage!
Trasybule et Tirrène, à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler de leurs injustes coups.
Si je veux me venger, je le puis.

RHODOPE.

Vengez-vous.
Tous deux dans leur patrie, et nous loin de la nôtre,
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.
Que leur haine pour nous rejaillisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course;
Et, pour faire encor mieux, tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir; décidez, ordonnez.

SCÈNE VII.

CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RHODOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

CRÉSUS.

EH bien! Ésope, à quoi les as-tu condamnés?
Dans mes premiers transports me trouvant trop à craindre,
Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé?
Parle.

ÉSOPE.

Je n'ai, seigneur, encor rien prononcé.
Peut-être que mon cœur, pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance;
Et que de ma rigueur, bien loin de me louer,
Vous n'hésiteriez pas à me désavouer.

CRÉSUS.

Te désavouer ! moi, qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi-même ?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ÉSOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, seigneur, je les y pousse :
Un outrage est sensible, et la vengeance est douce.

CRÉSUS.

La tienne est toute juste, ou l'on n'en vit jamais.

ÉSOPE.

Me la permettez-vous ?

CRÉSUS.

Oui, je te la permets.
Venge-toi, tu le peux, tu le dois ; je l'ordonne.

ÉSOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussé-je être trahi,
A tâcher de m'aimer autant qu'ils m'ont haï.
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfants souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie
De l'emploi que j'occupe une imprudente envie.
Un ministre honnête homme, et qui fait son devoir,
Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir.
Quoiqu'avant le soleil tous les jours il se lève,
Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix, ni trève ;
Et durant la nuit même, attentif à prévoir,
Le repos de l'État l'empêche d'en avoir.

Du plus foible parti souffrez que je me range,
Et que ce soit ainsi, seigneur, que je me venge.
Ils avoient de la joie à causer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRÉSUS.

Non, je prétends, au moins, que leurs biens t'appartiennent.

ÉSOPE.

Que voulez-vous, seigneur, que sans biens ils deviennent?
Être de qualité, sans du bien, c'est un sort,
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable :
La vengeance facile est honteuse et blâmable.
C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me venger et de n'en faire rien.
Tandis que la balance est encor suspendue,
Donnez à vos bontés toute leur étendue.
Les rois, comme les dieux, sont faits pour pardonner.

TIRRÈNE.

Ah! c'en est trop, seigneur; quoi qu'on puisse ordonner,
Quelque punition qui suive notre crime,
La plus dure à souffrir est la plus légitime.
De la bonté d'Ésope étonnés et confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASYBULE.

Oui, seigneur, de son bien avides l'un et l'autre,
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la loi, nous y sommes soumis.

ÉSOPE.

Non, laissez-moi, seigneur, acquérir deux amis.
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, seigneur, leur grâce pour salaire :

C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un roi doit toujours récompenser en roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs alarmes;
Leur crime n'est-il pas expié?

CRÉSUS.

Tu me charmes.
A remplir tes désirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité...
(Aux deux courtisans.)
Trasybule, Tirrène, Ésope vous pardonne,
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel sujet fut jamais plus utile à son roi?...
(A Arsinoé.)
Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zèle me donne
De vous sacrifier Argie et sa couronne,
Plus heureux d'être esclave en de si beaux liens
Que de me voir un jour maître des Phrygiens.

ARSINOÉ.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice!
D'Ésope, à qui je dois cet important service,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRÉSUS.

Eh! quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne sais qu'un plaisir que je lui puisse faire:
Comme à toute ma cour, Rhodope a su lui plaire,
Et je veux que demain, au même autel que nous...

ÉSOPE.

Nous avons, elle et moi, trop de respect pour vous,
Et le ciel entre nous, seigneur, met trop d'espace
Pour oser accepter une pareille grâce.

Ce seroit un orgueil inexcusable à moi
De joindre mon hymen à celui de mon roi:
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rhodope...

SCÈNE VIII.

ATIS, CRÉSUS, ARSINOÉ, ÉSOPE, RHODOPE, TIRRÈNE, TRASYBULE, GARDES.

ATIS.

Seigneur, le peuple ému demande à voir Ésope.
On répand dans Sardis des bruits confus et sourds
Que, pour sa récompense, on attente à ses jours.

CRÉSUS.

A ce peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton hymen je te laisse le maître;
Mais pour moi c'est un terme assez long que demain.

ÉSOPE.

Unissez bien vos cœurs, en vous donnant la main.
Puissiez-vous tout un siècle, oubliés par les Parques,
De la faveur des dieux sans cesse avoir des marques!
Et puissent vos enfants, aimés et craints de tous,
Voir un jour naître d'eux d'aussi grands rois que vous.

FIN D'ÉSOPE A LA COUR.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME IV.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui serait échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils voulaient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguaient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullemenl soutenir la comparaison.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, Nº 14.
1810.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE,

PAR BARON,

Représentée, pour la première fois, le 16 novembre 1703.

PERSONNAGES.

SIMON, père de Pamphile.
PAMPHILE, fils de Simon, et amant de Glicérie.
CHRÉMÈS, père de Glicérie et de Philumène.
CARIN, amant de Philumène.
CRITON, de l'île d'Andros.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Pamphile.
BYRRHIE, esclave de Carin.
DROMON, esclave de Simon.
GLICÉRIE, fille de Chrémès.
MISIS, servante de Glicérie.
ARQUILLIS, autre servante de Glicérie.
Plusieurs valets qui reviennent du marché avec Simon.

La scène est dans une place publique d'Athènes.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SIMON, SOSIE, PLUSIEURS VALETS, *portant des provisions.*

SIMON, *aux valets.*

EMPORTEZ tout cela dans la maison ; allez.
(Les valets entrent chez Simon.)

SCÈNE II.

SIMON, SOSIE.

SIMON, *voyant que Sosie veut aussi rentrer.*
Sosie, un mot.

SOSIE.
Je sais tout ce que vous voulez.
C'est d'avoir soin de tout ? Il n'est pas nécessaire
De me recommander...

SIMON, *l'interrompant.*
Non, c'est une autre affaire.

SOSIE.
Dites-moi donc en quoi mon adresse et mon soin...

SIMON, *l'interrompant.*

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin.
Il suffit, pour servir utilement ton maître,
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître:
C'est la fidélité, le secret.

SOSIE.

Je n'attends...

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'ai toujours connu sage dans tous les temps.
Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus de toi des soins qu'on ne sauroit comprendre.
J'élevai ta jeunesse, et tu connus en moi
Combien la servitude étoit douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance;
Et tu m'en témoignas tant de reconnoissance
Qu'enfin je t'affranchis, et par ta liberté
Récompensai ton zèle et ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire.

SIMON.

Je le ferois encore, si j'avois à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux, si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits:
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié,
Semble me reprocher que je l'aie oublié.
Pourquoi tant de détours? Pardonnez-moi, si j'ose...

SIMON, *l'interrompant.*

Je commencerai donc; et la première chose

Dont je veux que par moi tu sois d'abord instruit,
C'est que le bruit qui court ici n'est qu'un faux bruit:
Ces noces, ce festin, véritables chimères,
Dont les préparatifs ne sont qu'imaginaires.

SOSIE.

Pourquoi donc?... Excusez ma curiosité.

SIMON.

Suis-moi, tu perceras dans cette obscurité.
Quand je t'aurai fait voir mon dessein, ma conduite,
En quoi tu me seras utile, dans la suite,
D'un stratagème adroit tu connoîtras le fruit:
Tu connoîtras mon fils, ses mœurs; et ce qui suit
Te va donner du fait entière connoissance.
Mais surtout ne perds pas la moindre circonstance.
Mon fils donc, qui pour lors avoit près de vingt ans,
Plus libre, commençoit à voir les jeunes gens.
Je passe son enfance, où retenu, peut-être,
Par le respect d'un père et la crainte d'un maître,
L'on n'a pu discerner ses inclinations.

SOSIE.

C'est bien dit.

SIMON.

Je bannis toutes préventions.
Ce temps où ses pareils ont pour l'académie,
Pour la chasse, le jeu, les bals, la comédie,
De ces empressements qu'on ne peut exprimer,
Ne fit rien voir en lui que l'on dût réprimer.
Il prenoit ces plaisirs avec poids et mesure.
Je m'en applaudissois.

SOSIE.

Non à tort, je vous jure,

Ce proverbe, monsieur, sera de tous les temps :
« Rien de trop. » Il instruit les petits et les grands.

SIMON.

De la sorte il passoit cet âge difficile,
Ne préférant jamais l'agréable à l'utilc.
A servir ses amis il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur.
Il avoit à leur plaire une douce habitude :
Aussi de ses désirs ils faisoient leur étude.
Ainsi donc, sans envie, il attiroit à lui
La jeunesse sensée, et si rare aujourd'hui.

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sagesse.
A son âge savoir que la vérité blesse,
Et que la complaisance attire des amis,
C'est d'un excellent père être le digne fils.

SIMON.

Environ vers ce temps une femme andrienne
Vint prendre une maison assez près de la mienne.
Sans parents, sans amis, peu riche ; c'est ainsi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici.
Elle étoit encor jeune et passablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors sans bien et sans ambition,
Coudre et filer faisoit son occupation.
Le travail de ses mains, de son fil, de sa laine,
A ses besoins pressants ne suffisoit qu'à peine.
On publioit partout sa vertu, sa pudeur :
Tout ce qu'on m'en disoit me perçoit jusqu'au cœur ;

Et je cherchois déja comment je pourrois faire
Pour soulager, sous main, l'excès de sa misère.
Mais sitôt qu'à ses yeux brillèrent les amants,
Elle ne garda plus tant de ménagements.
Comme l'esprit, toujours ennemi de la peine,
Se porte du travail où le plaisir le mène,
Elle donna chez elle à jouer nuit et jour.
Parmi les jeunes gens qui lui faisoient la coûr,
Ceux qui pour la servir montroient le plus de zèle
Obligèrent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le sus, en moi-même je dis :
Pour le coup, c'en est fait ; on le tient : il est pris.
J'attendois le matin leurs valets au passage,
Qui, tour-à-tour, rodoient dans tout le voisinage.
J'en appelois quelqu'un. Je lui disois : Mon fils,
Nomme-moi tous les gens qui sont avec Chrysis.
Chrysis est proprement le nom de l'héroïne.

SOSIE.

Ah ! je n'entends que trop ! je fais plus ; je devine.

SIMON.

Je ne me souviens plus, moi-même, où j'en étois.

SOSIE.

Vous appeliez....

SIMON, *l'interrompant.*

J'y suis. Je priois, promettois.
Phèdre, me disoit l'un, Nicérate, Clinie,
Ces jeunes gens, tous trois, l'aimoient plus que leur vie
Et Pamphile ? Pamphile, assis près d'un grand feu,
Par complaisance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouissois. Les jours suivants sans cesse
Je revenois vers eux et leur faisois largesse,

Pour savoir comme en tout mon fils se conduisoit.
Je n'eusse osé penser le bien qu'on m'en disoit.
Plusieurs fois, éprouvé de la même manière,
Je crus pouvoir en lui prendre assurance entière;
Car celui qui s'expose et qui revient vainqueur
Gagne la confiance et s'attire le cœur.
D'ailleurs, de tous côtés, je dis le plus farouche,
N'osoit sans le louer même en ouvrir la bouche :
D'une commune voix j'entendois mes amis
Qui me félicitoient d'avoir un si bon fils.
Que te dirois-je, enfin? Chrémès, rempli de zèle,
Me vient offrir sa fille et son bien avec elle;
Pour épouser mon fils, au moins, cela s'entend.
J'approuve, je promets, et ce jour-ci se prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun quel obstacle s'oppose?

SIMON.

Patience : un moment t'instruira de la chose.
Lorsque Chrémès et moi nous mettions tout d'accord,
De Chrysis, tout à coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, monsieur, pour dieu, qu'elle s'y tienne!
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne.

SIMON.

Mon fils, qui la plaignoit dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnoit pas, même depuis sa mort;
Et tout se disposoit pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif alors, je l'examinois mieux.
J'aperçus qu'il tomboit des larmes de ses yeux.
Je trouvois cela bon, et disois en mon âme :
Il pleure, et ne connoît qu'à peine cette femme,

S'il l'aimoit, qu'eût-il fait en un pareil malheur?
Et si je mourois, moi, que feroit sa douleur ?
Je prenois tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat et sensible.
Mais, pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps : il y vole; j'y cours.
Je me mets dans la foule; et le tout pour lui plaire.
Je ne soupçonnois rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment ! que dites-vous ?

SIMON.

Attends; tu le sauras.
Nous allions, nous suivions, nous marchions pas à pas.
Plusieurs femmes pleuroient, mais surtout une blonde
Me parut....

SOSIE, *l'interrompant.*

Belle?... Hein ?

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modestie égaloit la beauté;
Et tant de grâce jointe à tant d'honnêteté,
La mettoit au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurois peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelque impression,
Je voulus la connoître; et dans l'instant j'appelle
Doucement le valet qui marchoit après elle:
Quelle est cette beauté, mon ami, que tu suis?
Lui dis-je. Il me répond : c'est la sœur de Chrysis.
L'esprit frappé, surpris, et le cœur en alarmes:
« Ah ! ah ! dis-je, voici la source de ses larmes...
« Voilà donc le sujet de sa compassion ! »

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amène rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau. Là, selon la coutume,
Le corps sur le bûcher se brûle, se consume.
Cette sœur de Chrysis, dans ces tristes moments,
Faisant retentir l'air de ses gémissements,
Se jetant sur ce corps que la flamme dévore,
Pour la dernière fois veut l'embrasser encore.
Pamphile, pénétré des plus sensibles coups,
S'avance, presse, accourt, se fait jour parmi nous,
Et de ses feux cachés découvrant le mystère,
L'arrête; et, tout rempli d'amour et de colère,
« Ma chère Glicérie, hélas! dit-il, hélas!
« Mourons ensemble, au moins!... » Elle tombe en ses bras.
Leurs yeux se rencontrant nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimoient, dès long-temps, de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous là?

SIMON.

Je retourne au logis,
Dans le fond de mon cœur pestant contre mon fils,
Et n'osant pourtant point lui montrer ma colère;
Car il n'eût pas manqué de me dire : « Mon père,
« Quel mal ai-je donc fait? Quel crime ai-je commis?
« J'ai donné du secours à la sœur de Chrysis;
« Dans la flamme elle tombe, et ma main l'en retire. »
Tu vois bien qu'à cela je n'aurois rien à dire.

SOSIE.

C'est savoir à propos domter sa passion.
Le quereller après une telle action!
Après un mauvais coup que pourroit-il attendre?

SIMON.

Chrémès ne voulant plus de mon fils pour son gendre,
Vint dès le lendemain pour me le déclarer,
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais se figurer
Que mon fils, sans égard, sans respect pour son père,
Vécût, comme il faisoit, avec cette étrangère.
Moi, de nier le fait, lui, de le soutenir.
Je m'emporte... Mais lui, ne cherchant qu'à finir,
J'eus beau lui rappeler sa promesse et la mienne,
Il me rend ma parole et retire la sienne.

SOSIE.

A Pamphile aussitôt vous fîtes la leçon?

SIMON.

La réprimande encor n'étoit pas de saison.

SOSIE.

Comment?

SIMON.

Il m'auroit dit, comme je m'imagine:
« Mon père, en attendant le choix qu'on me destine,
« Et pour lequel enfin je vois tout disposer,
« Prêt à subir le joug que l'on va m'imposer,
« Dans le reste du temps, qui ne durera guère,
« Qu'il me soit libre, au moins, de vivre à ma manière. »

SOSIE.

Quel lieu donc aurez-vous de le réprimander?

SIMON.

Le refus ou l'aveu me fera décider.
S'il recule ou s'oppose à ce feint mariage,
Tu m'entendras pour lors prendre un autre langage:
D'un ridicule amour, par lui-même éclairci,
Je lui montrerai bien si l'on doit vivre ainsi...

Mais suffit. A l'égard de ce maraud de Dave,
Qui depuis si long-temps et me joue et me brave,
Et qui, pour me tromper, fait agir cent ressorts,
Il fera pour mon fils d'inutiles efforts.
A me fourber aussi le traître veut l'instruire,
Et songe à le servir beaucoup moins qu'à me nuire.

SOSIE.

Eh! pourquoi donc cela?

SIMON.

Quoi! tu ne le sais pas?
Ah! c'est un scélérat qui ne peut faire un pas...
Mais baste!... Si j'apprends qu'en cette conjoncture
Le fourbe contre moi prenne quelque mesure,
Tu verras... Souhaitons seulement que mon fils
Soit à mes volontés aveuglément soumis,
Qu'il ne me reste plus qu'à renouer l'affaire.
Pour adoucir Chrémès je sais ce qu'il faut faire.
Ce que je veux de toi, c'est de persuader
Que l'hymen de mon fils ne se peut retarder;
D'appuyer ce mensonge, et jurer sur ta tête
Que ce jour-ci, ce jour est marqué pour la fête;
D'intimider ce Dave en cette occasion.
C'est tout ce que je veux de ton affection.

SOSIE.

Vous pouvez maintenant dormir en assurance.

SIMON.

Va, rentre.

(Sosie rentre chez Simon.)

SCÈNE III.

SIMON, *seul.*

Que de soins, sans aucune espérance!
Après bien des tourments, pester, gronder, crier,
Pamphile ne voudra jamais se marier.
Dave m'a trop instruit; et, malgré sa contrainte,
Le trouble de ses yeux m'a découvert sa crainte,
Lorsque je témoignai... Mais voici le maraud!

SCÈNE IV.

DAVE, SIMON.

DAVE, *à part, sans voir d'abord Simon.*

On appelle cela le prendre comme il faut.
Très certain qu'à son fils on refuse une fille,
Avec beaucoup de bien et de bonne famille,
Le bonhomme fait voir un modeste maintien,
Sans en dire un seul mot, sans en témoigner rien.

SIMON, *à part.*

Il parlera, maraud! donne-toi patience:
Tu n'en seras pas mieux, ainsi que je le pense.

DAVE, *à part.*

Je vois bien ce que c'est : le bon vieillard a cru
Que sous l'espoir flatteur de cet hymen rompu,
Et nous ayant leurrés de cette fausse joie,
Nous passerions des jours filés d'or et de soie;
Sans trouble, sans chagrin, lorsqu'il viendroit, tout net
Le contrat à la main, nous saisir au collet...
La peste, qu'il en sait!

SIMON, *à part.*

Ah! le maudit esclave!

DAVE, *à part.*

Je ne le voyois pas ; c'est mon vieux maître.

SIMON.

Dave ?

DAVE, *feignant de ne le pas voir.*

Qui m'appelle ?

SIMON.

C'est moi.

DAVE.

Qui ? c'est moi ?

SIMON.

Me voici.

DAVE.

Où donc ?

SIMON, *à part.*

Ah ! le bourreau !

DAVE.

Je ne sais.

SIMON.

C'est ici.

DAVE.

Je ne vois...

SIMON, *à part.*

Le pendard !

DAVE, *feignant de commencer à le reconnoître.*

Ouf !... Pardonnez, de grâce !...

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'excuse, voleur ! mais reste en cette place.

DAVE.

Vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Hein ?

DAVE.

Quoi?

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Monsieur?

SIMON.

Ce qu'on dit de mon fils lui fait bien de l'honneur!

DAVE.

Que dit-on?

SIMON.

Ce qu'on dit? Qu'une certaine femme
Allume dans son cœur une illicite flamme.
Tout le monde en murmure.

DAVE.

Ah! vraiment, c'est de quoi
Le monde se met fort en peine, que je croi!

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Rien.

SIMON.

Dans la grande jeunesse,
L'âme soumise aux sens et s'égarant sans cesse...
Brisons-là; n'allons point rappeler le passé.
Mais aujourd'hui qu'il est moins jeune et plus sensé,
Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie.
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,

Et si ce n'est assez, je te conjure, enfin,
De remettre mon fils dans un meilleur chemin.
Tu m'entends? Hein?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et surtout lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,
Il se livre à des maux qu'on ne sauroit comprendre.

DAVE.

Je commence, monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, monsieur, et ne suis pas devin.

SIMON

Tu veux que je sois clair et plus intelligible?

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton;

Et veux, si je l'oublie ou si je te fais grâce,
Que sans miséricorde on m'assomme à ta place.
Eh bien ! de ce discours es-tu plus satisfait ?

DAVE.

Celui-ci, pour le coup, me paroît clair et net.
Ce discours-ci n'est point de ces discours frivoles,
Et renferme un grand sens, en très peu de paroles.

SIMON.

Tu ris ; mais prends bien garde à cette affaire-ci.
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE V.

DAVE, *seul.*

Vous l'entendez de vos propres oreilles.
Sus, Dave, il n'est pas temps de bayer aux corneilles.
Si l'esprit ne nous sert en cette occasion,
Pour mon maître, ou pour moi, je ne vois rien de bon.
Que faire ? Le laisser dans ce péril extrême ?
Il est mort. Le servir par quelque stratagème ?
Si le vieillard le sait. .. Je m'y perds ; et, ma foi !
Je ne vois que bâtons prêts à tomber sur moi.
Quand il saura (bons dieux ! quelle triste journée !)
Pamphile marié, depuis plus d'une année !
Pensent-ils qu'il prendra, ce vieillard emporté,
Des contes, faits en l'air, pour une vérité ?
Lui diront-ils qu'elle est citoyenne d'Athènes ;
Et de cent visions, dont leurs têtes sont pleines,
Croiront-ils l'endormir, en lui frottant le dos ?
Un vieux marchand périt proche l'île d'Andros.

Après sa mort, laissant une petite fille,
Le père de Chrysis, qui la trouva gentille,
La fit, près de Chrysis, avec soin, élever....
Imagination qu'on ne sauroit prouver !
Ce vieux marchand mourant.... Contes à dormir, fable,
Qui ne me paroît pas seulement vraisemblable....
Mais pourquoi m'arrêter à tous ces vains discours ?
A des maux si pressants il faut un prompt secours.
De ce vieillard fougueux pour calmer la furie,
Quoi ! ne pourrions-nous pas résoudre Glicérie
A venir à ses pieds lui demander.... hélas !
Glicérie est malade, et je n'y songe pas ;
Et si mal que je crains que la fin de sa vie
Ne soit le dénoûment de cette tragédie....
Mais j'aperçois Misis.

SCÈNE VI.

MISIS, DAVE.

DAVE.

Eh bien ! ma chère enfant,
Comment se porte-t-elle ?

MISIS.

Un peu mieux maintenant.
Mais, hélas ! on ne peut faire aucun fond sur elle.
Ce vieillard irrité lui trouble la cervelle.
Elle n'ignore pas qu'il peut, en un moment,
Rompre un hymen formé sans son consentement.
Malade comme elle est, languissante, abattue,
Bien plus que tout son mal, cette crainte la tue.
Elle découvre tout ce qu'on veut lui cacher.
Elle m'a fait sortir pour te venir chercher.
Tu lui feras plaisir de la voir, de lui dire....

DAVE, *l'interrompant.*

Je ne puis maintenant, Misis; je me retire
De ma présence ailleurs on a trop de besoin.
Dis-lui qu'à la servir je donne tout mon soin;
Que de ce même pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile.

(Il s'en va.)

SCÈNE VII.

MISIS, *seule.*

A QUEL nouveau malheur faut-il nous préparer?
De son empressement que pourrois-je augurer?
« Dis-lui que de ce pas je cours toute la ville;
« Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile. »
Pour prévenir Pamphile?... O ciel! est-il besoin
Que de le prévenir on prenne tant de soin?
Devroit-il être un jour, une heure, un moment même,
Sans venir l'assurer de son amour extrême?
Que laisse-t-il penser? quel funeste embarras!...
Dieux tout-puissants, grands dieux! ne l'abandonnez pas!..

(Apercevant Pamphile.)

Juste ciel! quel objet se présente à ma vue?...
Pamphile hors de lui!... Que mon âme est émue!...
Que vois-je? il lève au ciel et les mains et les yeux!...
Notre malheur, hélas! peut-il s'expliquer mieux?

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir Misis, qui se retire à l'écart.*

D'UN procédé pareil un homme est-il capable?
Est-ce là comme en use un père raisonnable?

MISIS, *à part.*

Que veut dire ceci? Je tremble.

PAMPHILE, *à part.*

Ah! quelle main,
Sort cruel, choisis-tu pour me percer le sein?
Quoi! sans me pressentir sur le choix d'une femme,
Mon père croit livrer et mon cœur et mon âme?
D'abord, n'a-t-il pas dû me le communiquer?

MISIS, *à part.*

Qu'entends-je? Quelle énigme il vient de m'expliquer?

PAMPHILE, *à part.*

Chrémès donc à présent tient un autre langage?
Lui qui me refusoit sa fille en mariage,
Il prétend me la faire épouser aujourd'hui?
Oh! pour moi, je ne veux ni d'elle, ni de lui.
De mes vœux, de ma foi, mon cœur n'est plus le maître:
Je serois, à la fois, ingrat, parjure, traître!...
Puis-je le concevoir?... S'il n'est aucun secours,
Ce jour fatal sera le dernier de mes jours!...
De mon cœur embrasé le feu ne peut s'éteindre....
Hélas! des malheureux je suis le plus à plaindre.
Ne pourrai-je éviter, dans mon malheureux sort,
Un hymen mille fois plus cruel que la mort?

De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie?
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie;
On me rappelle encor. Que dois-je soupçonner?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer :
Il n'a pu de sa fille autrement se défaire;
Il me la veut donner : voilà tout le mystère.

MISIS, *à part.*

Ce discours me saisit et me perce le cœur.

PAMPHILE, *à part.*

Mais ce qui met encor le comble à ma douleur,
C'est l'air indifférent et l'abord de mon père.
Croit-il qu'un mot suffit dans une telle affaire?
Je le rencontre. A peine avoit-il pu me voir :
« Philumène est à vous, m'a-t-il dit, et ce soir... »
J'ai cru qu'il me disoit, ou qu'à l'instant je meure :
« Va, Pamphile, va-t'en te pendre tout-à-l'heure... »
Assommé de ce coup, j'ai paru comme un sot,
Sans oser devant lui proférer un seul mot.
Si quelqu'un me demande en une telle affaire,
Averti de tout point, ce qu'il eût fallu faire :
Je ne sais; mais je sais que dans un pareil cas
J'eusse fait ce qu'il faut pour ne l'épouser pas.
Pour moi, je ne vois plus que penser, ni que dire.
Je sens, de toutes parts, mon cœur que l'on déchire.
La pitié, le respect, m'entraînent tour à tour :
Tantôt j'écoute un père, et tantôt mon amour.
Ce père me chérit, l'abuserai-je encore?
Faut-il abandonner la beauté que j'adore?
Hélas! que faire? hélas! de quel côté tourner?

MISIS, *à part.*

Il est temps de combattre, et non de s'étonner.
Il faut absolument qu'il parle à ma maîtresse.

Tout le veut ; son repos, son honneur, sa tendresse.
Tandis que son esprit ne sait où s'incliner,
Parlons, pressons : un mot peut le déterminer.

PAMPHILE, *apercevant Misis, qui se rapproche de lui.*

Qu'entends-je ?... C'est Misis.

MISIS.

Hélas ! c'est elle-même.

PAMPHILE.

Que dit-elle ?... Prends part à ma douleur extrême....
Que fait-elle ?... Réponds.

MISIS.

Me le demandez-vous ?
Du plus cruel destin elle ressent les coups.
Le bruit qui se répand d'un fatal hyménée,
Malgré tous vos serments, malgré la foi donnée...
Elle craint, en un mot, que ce funeste jour
A son fidèle cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel ! puis-je le penser ? Quel soupçon l'a frappée ?
Ah ! malheureux ! c'est moi qui l'aurois donc trompée ?
Je l'abandonnerois, au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du ciel et de moi ?
J'exposerois ses mœurs, sa vertu non commune,
Aux bizarres rigueurs d'une injuste fortune ?
Cela ne sera point.

MISIS.

Elle ne doute pas
Que s'il dépend de vous, Pamphile... Mais, hélas !
Si l'on vous y contraint ?

PAMPHILE.

Je serois assez lâche
Pour rompre, pour briser la chaîne qui m'attache ?

MISIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les mêmes serments, tous deux, vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en souviendrai ! qui ? moi ?... Toute ma vie.
Ce que me dit Chrysis, parlant de Glicérie,
Occupe incessamment mon esprit et mon cœur.
Mourante, elle m'appelle ; et moi, plein de douleur,
J'avance. Vous étiez dans la chambre prochaine.
Et pour lors, d'une voix qui ne sortoit qu'à peine,
Elle me dit : (Misis, j'en verse encor des pleurs !)
« Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, et je meurs.
« Pour conserver son bien que peut-elle à cet âge ?
« La beauté pour ses mœurs est un triste avantage.
« Je vous conjure donc, par sa main que je tiens,
« Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les siens,
« Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
« De ne vous séparer jamais de Glicérie !
« Pamphile, quand j'ai cru trouver un frère en vous,
« L'aimable Glicérie y crut voir un époux ;
« Et depuis tous ses soins n'ont tendu qu'à vous plaire.
« Soyez donc son tuteur, son époux et son père.
« Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le soin ;
« Conservez-le. Peut-être elle en aura besoin. »
Elle prit nos deux mains et les mit dans la sienne :
« Que dans cette union l'amour vous entretienne ;
« C'est tout... » Elle expira dans le même moment...
Je l'ai promis, Misis ; je tiendrai mon serment.
Je ne trahirai point la foi la plus sincère :
Je te le jure encor.

MISIS.

Pamphile, je l'espère...
Mais ne montez-vous pas, pour calmer ses ennuis ?

PAMPHILE.

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis...
Mais, ma chère Misis, fais en sorte, de grâce,
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe.

MISIS.

J'y ferai mes efforts.

PAMPHILE.

Attends, Misis... je crains...
Non, je ne la puis voir.

MISIS, *à part.*

Hélas! que je le plains!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÉNE I.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu ? me dis-tu vrai, Byrrhie ?
Le croirai-je ? Pamphile aujourd'hui se marie ?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai.

CARIN.

Mais de qui le sais-tu ?
Dis-le moi donc.

BYRRHIE.

De Dave, à l'instant, je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici, quelque espoir, au milieu de ma crainte,
Soulageoit tous les maux dont mon âme est atteinte :
Mais enfin, interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force, ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle.
Eh ! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle ?

BYRRHIE.

Lorsqu'on ne peut, monsieur, faire ce que l'on veut,
Il faudroit essayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je souhaiter quand je perds Philumène ?

BYRRHIE.

Eh ! ne feriez-vous pas, avec bien moins de peine,
Un effort pour chasser ce malheureux amour
Que d'en parler sans cesse, et la nuit et le jour ?
Sans relâche, attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils discours vous l'irritez encore.

CARIN.

Hélas ! qu'il t'est aisé, dans un profond repos,
De vouloir apporter du remède à mes maux !

BYRRHIE.

Je vous dirai pourtant...

CARIN, *l'interrompant.*

Ah ! laisse-moi, Byrrhie ;
Un semblable discours me fatigue et m'ennuie.

BYRRHIE.

Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

CARIN.

Pamphile de mon sort lui seul décidera.
Il faut tout employer, avant que je périsse :
Il se rendra peut-être à mes désirs propice.
Je vais lui découvrir l'excès de mes tourments ;
Et s'il n'est pas touché des peines que je sens,
Pour quelque temps, au moins, j'obtiendrai qu'il diffère
Un hymen que je crains et qui me désespère.
Pendant ce temps il peut arriver... que sait-on ?

BYRRHIE.

Il ne peut désormais arriver rien de bon.

CARIN, *apercevant Pamphile.*

Je vois Pamphile... O ciel ! conseille-moi, Byrrhie
L'aborderai-je, ou non ?

BYRRHIE.

Contentez votre envie.

Découvrez-lui l'état où l'amour vous a mis.
Peut-être craindra-t-il quelque chose de pis.

SCÈNE II.

PAMPHILE, CARIN, BYRRHIE.

PAMPHILE, *à part.*

(A Carin.)

Je vois Carin... Bon jour.

CARIN.

Bon jour, mon cher Pamphile.
En vos seules bontés trouverai-je un asile?
Serez-vous mon appui? La rigueur de mon sort
A mis entre vos mains et ma vie et ma mort.

PAMPHILE.

Hélas! mon cher Carin, quel espoir est le vôtre?
Je ne puis rien pour moi; que puis-je pour un autre?
Mais de quoi s'agit-il?

CARIN.

Il s'agit de savoir
Si vous vous mariez, comme on dit, dès ce ce soir.

PAMPHILE.

On le dit.

CARIN.

Permettez, mon cher, que je vous die
Un adieu qui sera le dernier de ma vie.

PAMPHILE.

Eh! pourquoi donc cela?

CARIN.

Je demeure interdit.
Je n'ose vous parler, et vous m'avez tout dit.
Byrrhie, instruit d'un mal, que j'ai peine à vous taire,
Vous peut de mes malheurs découvrir le mystère.

BYRRHIE, *à Pamphile.*

Oui-da, je le ferai très volontiers.

PAMPHILE.

Hé bien ?

BYRRHIE.

Ne vous alarmez pas, surtout ; c'est moins que rien.
(*Montrant Carin.*)
Monsieur est amoureux, amoureux, à la rage,
De celle qu'on vous va donner en mariage.

PAMPHILE.

(*A Carin.*)
Il l'aime ?... Mais, Carin, parlez-moi nettement :
Vous aime-t-elle aussi ? Par quelque engagement
Pourriez-vous ?... Dites-moi... ce que je me propose...

CARIN, *l'interrompant.*

Non, je vous avouerois ingénument la chose.

PAMPHILE.

Ah ! plût au ciel, Carin, que pour vous et pour moi...

CARIN, *l'interrompant.*

Je suis de vos amis, Pamphile ; je le croi.
Par cette amitié donc entre nous établie,
Rompez premièrement cet hymen qu'on publie.

PAMPHILE.

Je ferai mes efforts.

CARIN.

Ou bien, si votre cœur
Dans cet engagement trouve tant de douceur....

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Quelle douceur !

CARIN.

Au moins, et pour dernière grâce,
Différez d'un seul jour le coup qui me menace,

Pour me donner le temps de délivrer vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux!

PAMPHILE.

Écoutez-moi, Carin. Dans le siècle où nous sommes,
Vous ne l'ignorez pas, on rencontre des hommes
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,
En arrachent le fruit, qui ne leur est pas dû.
Je suis, vous le savez, d'un autre caractère :
Ainsi, pour vous parler sans feinte, sans mystère,
Cet hymen si contraire à vos plus chers désirs,
Me cause maintenant de mortels déplaisirs.

CARIN.

Hélas! vous me rendez la joie et l'espérance.

PAMPHILE.

Vous pouvez maintenant agir en assurance.
Faites pour l'épouser jouer mille ressorts;
Pour ne l'épouser point je ferai mes efforts.

CARIN.

J'emploierai....

PAMPHILE, *l'interrompant, en voyant paroître Dave.*

Dave vient. C'est en lui que j'espère.
Son conseil nous sera, sans doute, nécessaire.

CARIN, *à Byrrhie.*

Toi qui cent fois par jour me mets au désespoir,
Retire-toi, va-t'en.

BYRRHIE.

Monsieur, jusqu'au revoir.
(Il s'éloigne.)

SCÈNE III.

DAVE, CARIN, PAMPHILE.

DAVE, *à part.*

(A Pamphile et à Carin, sans les reconnoître d'abord.)

Bons dieux! que de plaisirs!.. Eh! là, messieurs, de grâce!
Je suis un peu pressé, permettez que je passe....
Pamphile n'est-il point parmi vous?... Dans son cœur
Je voudrois rétablir la paix et la douceur.
Eh! morbleu! rangez-vous.... Où diantre peut-il être?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Il me paroît content.

PAMPHILE, *bas.*

Il ne sait pas peut-être
Les troubles, les chagrins dont je me sens pressé.

DAVE, *à part.*

S'il est instruit des maux dont il est menacé!...

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Écoutez ce qu'il dit.

DAVE, *à part.*

Il court toute la ville,
Et de nous rencontrer il n'est pas bien facile....
De quel côté tourner?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Que ne lui parlons-nous?

DAVE, *à part.*

Je vais....

PAMPHILE.

Dave?

DAVE, *reconnoissant Pamphile et Carin.*

Qui, Dave?... Ah! monsieur, c'est donc vous?...
(*A Carin.*)
Et vous aussi, Carin?... Allégresses! merveilles!
Écoutez-moi, tous deux, de toutes vos oreilles.

PAMPHILE.

Dave, je suis perdu.

DAVE.

De grâce! écoutez-moi.

PAMPHILE.

Je suis mort.

DAVE.

Je sais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je suis fort bien instruit.

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le sais.

PAMPHILE.

Dès ce soir.

DAVE.

Eh! merci de ma vie!
Un moment de repos!... Je sais vos embarras.
(*A Carin.*)
Vous craignez d'épouser.... Vous, de n'épouser pas?

CARIN.

C'est cela.

PAMPHILE, *à Dave.*

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh ! cessez de vous plaindre ;
Jusques ici, tous deux, vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je suis.

DAVE.

Eh ! je le fais aussi, le plus tôt que je puis.
Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumène,
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu ? dis-moi ?

DAVE.

Je le sais, et fort bien.
Votre père tantôt, par forme d'entretien,
M'a dit : « Dave, je veux, sans tarder davantage,
« De mon fils aujourd'hui faire le mariage. »
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont, très heureusement, je ne me souviens plus.
Au même instant, rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle.
Je vais droit à la place, où ne vous voyant point,
Je me trouve, pour lors, affligé de tout point.
Je gagne la hauteur ; et là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différents où mon œil se promène,
Élevé sur mes pieds, je m'aperçois fort bien
Que je découvre tout et ne discerne rien.
Je descends promptement ; je rencontre Byrrhie.
Avec empressement je le prie et reprie
De me dire en quel lieu vous êtes. Ce nigaud
Me regarde, m'écoute et s'enfuit aussitôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense....
« Mais pour ce mariage on fait peu de dépense, »

Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon.
Ce bon-homme me vient quereller sans raison.
Il nous forge un hymen pour nous tromper, je gage.
Ces doutes, bien fondés, rappellent mon courage.

PAMPHILE.

Eh bien! après?

DAVE.

Après? Plus gaillard, plus dispos,
J'arrive à la maison de Chrémès aussitôt.
Je considère tout avec exactitude.
Un seul valet, sans soin et sans inquiétude,
Respiroit à la porte un précieux loisir,
Et, malgré le grand froid, ronfloit avec plaisir.
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis.

DAVE.

Cette maison m'étonne,
D'où personne ne sort, où n'aborde personne,
Où je ne vois amis, parentes, ni parents,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtements,
Où l'on ne parle point de musique, de danse.

PAMPHILE.

Ah! Dave.

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous-là?
C'est très certainement un conte que cela.

Je fais plus. A l'instant j'entre dans la cuisine :
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,
Un seul petit poisson, qui dans l'eau barbottoit,
Un cuisinier transi, qui dans ses mains souffloit.

CARIN.

Dave, tu me parois comme un dieu tutélaire :
Je retrouve en toi seul un protecteur, un père.

DAVE.

Eh ! vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

CARIN, *montrant Pamphile.*

Il n'épousera point Philumène ?

DAVE.

Est-ce assez ?
Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne ?
Parce qu'il ne l'a point, faut-il qu'il vous la donne ?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis ;
Montrez-vous caressant, obligeant et soumis.

CARIN.

Va, je n'oublierai rien. Je ferois plus encore
Pour posséder un jour la beauté que j'adore.

(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

PAMPHILE, DAVE

PAMPHILE, *à part.*

Mais pourquoi donc, mon père, à ce point nous jouer ?

DAVE.

Il sait bien ce qu'il fait ; vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre père,
Votre père ne peut que se plaindre ou se taire.

Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si dans cette union feinte qu'il vous propose,
Vous ne lui paroissez soumis en toute chose,
Ah! pour lors, vous verrez de terribles éclats.

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.
C'est votre père, au moins, pensez-y mieux, Pamphile;
Et de lui résister c'est chose peu facile.
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourroit se forger,
Il vous feroit chasser brusquement Glicérie,
Vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser! juste ciel!

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire? hélas!

DAVE.

Dire, tout maintenant,
Qu'a suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumène.

PAMPHILE.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

PAMPHILE.

Je dirai....

DAVE, *l'interrompant.*

Pourquoi non?

PAMPHILE.

Que je vais....
Non, Dave, encore un coup, ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE.

C'en est trop, et ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous? Écoutez-moi, de grâce!

PAMPHILE.

De me voir séparer de l'objet de mes vœux,
D'épouser Philumène et vivre malheureux.

DAVE.

Cela ne sera point, soit dit sans vous déplaire:
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre père dira : « Je veux vous marier;
« J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête. »
Et vous lui répondrez, en inclinant la tête:
« Mon père, je ferai tout ce qu'il vous plaira. »
Fiez-vous en à moi; ce coup l'assommera,
Et ce bonhomme, enfin, en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus, plus ferme que jamais,
Vous va servir, monsieur, et selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans trouble, d'heureux jours auprès de Glicérie.
Chrémès, de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.

Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paroître en tout soumis à votre père;
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paroître,
Il vous la choisira vieille et laide peut-être,
Plutôt que vous laisser dans le déréglement,
Où vous lui paroissez vivre jusqu'à présent:
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bonhomme, pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le temps de choisir, d'inventer
Quel remède à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela?

DAVE.

Si je le crois? Sans doute.

PAMPHILE

Hélas! si tu savois ce qu'un tel effort coûte!

DAVE.

Par ma foi! vous rêvez. Quoi donc! y pensez-vous?
On se moque de lui tant qu'on veut, entre nous...
Le voici... Bon courage! un peu d'effronterie.
Surtout, ne paroissez point triste, je vous prie.

SCÈNE V.

SIMON, PAMPHILE, DAVE.

SIMON, *à part, dans le fond, sans voir d'abord son fils et Dave.*

Je reviens pour savoir quel conseil ils ont pris.

DAVE, *à part, en regardant furtivement Simon, qui ne le voit pas.*

Cet homme croit trouver un rebelle en son fils,

Et médite, à part lui, quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne pense...
(*Bas, à Pamphile.*)
Allons, songez à vous, et possédez-vous bien.

PAMPHILE, *bas.*

Je ferai de mon mieux ; mais ne me dis plus rien.

DAVE, *bas.*

Si vous lui répondez, ainsi que je l'espère :
« Tout ce que vous voudrez ; j'obéirai, mon père... »
Vous le verrez confus, sans pouvoir dire un mot ;
Et si cela n'est pas, prenez-moi pour un sot.

SIMON, *à part, en apercevant son fils et Dave.*

Ah ! les voici tous deux, et je vais les surprendre.

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Prenez garde, il nous voit... N'importe, il faut l'attendre.

SIMON, *à Pamphile.*

Pamphile ?

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Tournez-vous, et paroissez surpris.

SCÈNE VI.

BYRRHIE, *dans le fond et sans se faire voir;* SIMON, PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à Simon, avec un feint étonnement.*

Ah ! mon père !

DAVE, *bas.*

Fort bien.

SIMON, *à Pamphile.*

C'est aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen se conclut et que tout se dispose.

PAMPHILE.

Mon père, je suis prêt à terminer la chose.

BYRRHIE, *à part.*

Qu'entends-je ? que dit-il ?

DAVE, *bas, à Pamphile, en lui montrant Simon.*

Il demeure muet.

SIMON, *à Pamphile.*

Mon fils, de ce discours je suis fort satisfait.
Je n'attendois pas moins de votre obéissance ;
L'effet n'a nullement trompé mon espérance.

DAVE, *à part.*

J'étouffe !

BYRRHIE, *à part.*

Après le tour de ces mauvais railleurs,
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON, *à Pamphile.*

Entrez : Chrémès dans peu chez moi viendra se rendre,
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE, *à part.*

O temps ! ô mœurs ! qu'êtes-vous devenus ?

SIMON, *à Pamphile.*

Allez, rentrez, vous dis-je, et ne ressortez plus.
(*Pamphile rentre chez son père, et Byrrhie s'éloigne.*)

SCÈNE VII.

SIMON, DAVE.

DAVE, *à part, et sans regarder Simon.*

Il me regarde : il croit, je gagerois ma vie,
Que je reste en ce lieu pour quelque fourberie.

SIMON, *à part.*

Si de ce scélérat, par quelque heureux moyen,
(*A Dave*)
Je pouvois... A quoi donc s'occupe Dave ?

DAVE.

À rien.

SIMON.

À rien?

DAVE.

À rien du tout, ou qu'à l'instant je meure!

SIMON.

Tu me semblois pensif, inquiet, tout à l'heure.

DAVE.

Moi? non.

SIMON.

Tu marmottois pourtant je ne sais quoi.

DAVE.

(*A part.*)

Quel conte!... Il ne sait plus ce qu'il dit, par ma foi!

SIMON.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

SIMON.

Rêves-tu?

DAVE.

Très souvent, dans les rues,
Je fais châteaux en l'air, je bâtis dans les nues;
Et rêver de la sorte est, vous le savez bien
Rêver à peu de chose, et, pour mieux dire, à rien.

SIMON, *voyant que Dave affecte de ne le pas regarder.*

Quand je te fais l'honneur de te parler, j'enrage!
Tu devrois bien, au moins, me tourner le visage.

DAVE.

Ah! que vous voyez clair!... C'est encore un défaut
Dont je me déferai, monsieur, tout au plus tôt.

SIMON.

Ce sera fort bien fait. Une fois en ta vie...

DAVE, *l'interrompant.*

Vous voulez bien, monsieur, que je vous remercie?

SIMON.

De quoi?

DAVE.

De vos avis donnés très à propos.

SIMON.

J'y consens.

DAVE.

En effet, aller tourner le dos
Lorsque quelqu'un vous parle!

SIMON, *à part.*

Ah! quelle patience!

DAVE.

C'est choquer tout-à-fait l'exacte bienséance.

SIMON.

Auras-tu bientôt fait?

DAVE.

Une telle leçon
Me fait ouvrir les yeux de la bonne façon.

SIMON.

Oh! tu m'avertiras quand ton oreille prête...

DAVE, *l'interrompant.*

Je m'en vais, je vois bien que je vous romps la tête.

SIMON.

Eh! non, bourreau! Viens-çà, je te veux parler.

DAVE.

Bon.

SIMON.

Oui, je te veux parler. Le veux tu bien, ou non?

DAVE.

Si j'avois cru, monsieur...

SIMON, *l'interrompant.*

Ah! bon dieu! quel martyre!

DAVE.

Que vous eussiez encor quelque chose à me dire,
Je me fusse gardé d'interrompre un instant...

SIMON, *l'interrompant.*

Eh! ne le fais-tu pas, bourreau! dans ce moment?

DAVE.

Je me tairai.

SIMON.

Voyons.

DAVE

Je n'ouvre pas la bouche.

SIMON.

Tant mieux.

DAVE

Et me voilà, monsieur, comme une souche.

SIMON, *levant son bâton.*

Et moi, si je t'entends, je ne manquerai pas
Du bâton que voici de te casser les bras.
Or sus, puis-je espérer qu'aujourd'hui, sans contrainte,
La vérité pourra, sans recevoir d'atteinte,
Une fois seulement de ta bouche sortir?

DAVE.

Qui voudroit devant vous s'exposer à mentir?

SIMON.

Écoute, il n'est pas bon de me faire la nique.

DAVE.

Je ne le sais que trop: qui s'y frotte, s'y pique.

SIMON.

Oh bien! cela conté, comme tu me le dis,
Cet hymen ne fait-il nulle peine à mon fils?
N'as-tu point remarqué quelque trouble en son âme,
À cause de l'amour qu'il a pour cette femme?

DAVE.

Qui, lui? Voilà, ma foi! de plaisantes amours!
Ce trouble sera donc de trois ou quatre jours?
Puis, ne savez-vous pas qu'ils sont brouillés ensemble?

SIMON.

Brouillés?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non, à ce qu'il me semble.

DAVE.

Oh bien! tout va, vous dis-je, au gré de vos souhaits.
Ils sont brouillés, brouillés, à ne se voir jamais.
Vous voyez qu'à vous plaire il fait tout son possible:
De l'état de son cœur c'est la preuve sensible.

SIMON.

Il est vrai que j'ai lieu d'en être fort content;
Mais il m'a paru triste, embarrassé, pourtant.

DAVE.

Ma foi! je ne puis plus le cacher davantage.
Je crois que vous verriez au travers d'un nuage.

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Vous l'avez dit, il est un peu chagrin.

SIMON.

Tu vois....

DAVE, *l'interrompant.*

Peste ! je vois que vous êtes bien fin.

SIMON.

Dis-moi donc ?

DAVE, *hésitant.*

Ce n'est rien.... c'est une bagatelle....

SIMON.

Mais encor ?

DAVE.

Que se forge une jeune cervelle.

SIMON.

Quoi ! je ne puis savoir ?

DAVE.

Il conçoit de l'ennui....
Mais ne me brouillez pas, s'il vous plaît, avec lui.

SIMON.

Il ne le saura point.

DAVE.

Il dit qu'on le marie
Sans éclat ; qu'on l'expose à la plaisanterie.

SIMON.

Comment donc ?

DAVE.

« Quoi ! dit-il, personne n'est commis
« Pour prier seulement nos parents, nos amis ?
« Pour un fils, poursuit-il, rempli d'obéissance,
« Épargne-t-on les soins, autant que la dépense ? »

SIMON.

Moi ?

DAVE.

Vous. Il a monté dans son appartement.

Il y croyoit trouver un riche ameublement.
Il n'a pas tort, au moins.... Si j'osois....

(Il hésite.)

SIMON.

Je t'en prie.

DAVE.

Je vous accuserois d'un peu de ladrerie.

SIMON.

Retire-toi, maraud!

DAVE, *à part, en s'en allant.*

Il en tient.

SCÈNE VIII.

SIMON, *seul.*

Sur ma foi,
Je crois que ce coquin se moque encor de moi:
Ce traître, ce pendard à toute heure m'occupe.
Eh quoi! serai-je donc incessamment sa dupe?
Si j'allois.... C'est bien dit... Que sert-il de rêver?
Bon ou mauvais, n'importe, il faut tout éprouver.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SIMON, *seul.*

Ah ! je puis maintenant, selon toute apparence,
D'un succès assuré concevoir l'espérance.
S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci,
J'ai de quoi maintenant me moquer d'eux aussi.
S'ils sont de bonne foi, comme je le souhaite,
Dans deux heures, au plus, l'affaire sera faite....
(*Appelant.*) (*A part.*)
Holà, Sosie, holà ?... Bons dieux ! que de plaisirs
De voir tout réussir au gré de ses désirs !

SCÈNE II.

SOSIE, SIMON.

SOSIE.

Que vous plaît-il, monsieur ?

SIMON.

Écoute des merveilles....
(*Lui faisant regarder autour de lui si personne ne l'écoute.*)
Mais ce coquin de Dave est tout yeux, tout oreilles,
Prends garde.

SOSIE.

Là-dessus n'ayez aucun soupçon.
Il n'abandonne pas un instant la maison.

Tout se fait, disent-ils, au gré de leur envie :
Ils n'ont jamais été si contents de leur vie.

SIMON.

Tel qui rit le matin pleure à la fin du jour ;
Et le proverbe dit que chacun à son tour.

SOSIE.

Eh ! comment donc ?

SIMON.

Je suis au comble de la joie.

SOSIE.

Quel est enfin ce bien que le ciel vous envoie ?

SIMON.

Ce mariage feint, à plaisir inventé,
Ce conte....

SOSIE.

Eh bien ! ce conte ?

SIMON.

Est une vérité.

SOSIE.

D'un autre que de vous j'aurois peine à le croire.

SIMON.

Je te vais, en deux mots, conter toute l'histoire.
Mon fils, m'ayant promis ce que je demandois,
Et même beaucoup plus que je n'en attendois,
M'a jeté, tout d'un coup, dans quelque défiance.
J'ai prié Dave alors, avec beaucoup d'instance,
De vouloir pleinement éclaircir mes soupçons.
Le traître m'en a dit de toutes les façons,
M'a fait cent questions sur une bagatelle ;
Et le chien m'a si bien démonté la cervelle
Que dans tous ses discours je n'ai rien vu, si non
Qu'il se moquoit de moi.

SOSIE.

Tout de bon?

SIMON.

Tout de bon.
Je chasse sur-le-champ cette maligne bête;
Tout ému que je suis, il me vient dans la tête
De voir Chrémès. Je suis ce premier mouvement;
J'arrive à sa maison dans cet empressement.
Les compliments rendus, je lui fais des caresses,
Cent protestations, mille et mille promesses.
J'ai tant prié, pressé, je m'y suis si bien pris
Que sa fille aujourd'hui doit épouser mon fils.

SOSIE.

Ah! que me dites-vous?

SIMON.

C'est la vérité pure.
Tout m'a favorisé dans cette conjoncture;
Et tu verras dans peu Chrémès venir ici,
(Voyant paroître Chrémès.)
Pour conclure l'hymen.... Justement, le voici.

SCÈNE III.

CHRÉMÈS, SIMON, SOSIE.

SIMON, *à part.*

Non, je ne me sens pas!.. O ciel! je te rends grâce!..
(A Chrémès, en l'embrassant.)
Mon cher Chrémès, souffrez qu'encor je vous embrasse..
Allons, n'entrons-nous pas?
(Sosie s'éloigne.)

SCÈNE IV.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Votre intérêt, le mien
Me font vous demander un moment d'entretien.

SIMON.

Chez moi nous serons mieux.

CHRÉMÈS.

Il n'est pas nécessaire.
Un mot est bientôt dit; je ne tarderai guère.

SIMON.

Vous n'auriez pas changé de résolution?

CHRÉMÈS.

Monsieur, sur tout ceci j'ai fait réflexion.
De vos empressements je n'ai pu me défendre:
J'ai donné ma parole, et je viens la reprendre

SIMON.

Pour la seconde fois, Chrémès, y pensez-vous?

CHRÉMÈS.

Pour la centième fois; car enfin, entre nous,
A votre fils plongé dans le libertinage
Irois-je ainsi donner ma fille en mariage?
C'est se moquer, tout franc; et vous n'y songez pas
De me pousser, vous-même, à faire un mauvais pas.
Croyez, d'ailleurs, Simon, que cet effort me coûte.

SIMON.

Ah! de grâce! un moment.

CHRÉMÈS.

Parlez, je vous écoute.

SIMON.

Chrémès, par tous les dieux, j'ose vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut alterer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge et la raison ont formée et vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage!
C'est de notre amitié le plus sûr témoignage.

CHRÉMÈS.

Ah! Simon, cachez-moi toute votre douleur:
Ce discours me saisit et me perce le cœur.
A vos moindres désirs je suis prêt a me rendre.
Du moins, à votre tour, daignez aussi m'entendre.
Voyons : si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens; à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi! si cet hymen, que votre cœur souhaite,
Dans des gouffres de maux l'un et l'autre les jette,
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.
Pensons donc, pour le bien et de l'un et de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.

Et je le fais aussi; je ne regarde qu'eux:
Leur bonheur est très sûr, leur malheur est douteux.
A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.

Comment?

SIMON.

Il ne voit plus...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

Hé! qui donc?

SIMON.

Glicérie.

CHRÉMÈS.

J'entends.

SIMON.

Ils sont brouillés; mais comptez là-dessus,
Si brouillés que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.

Fable!

SIMON.

Rien n'est plus vrai. Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.

Ne nous arrêtons point à cette conjecture.
Simon, nous le savons, et depuis plus d'un jour,
Les piques des amants renouvellent l'amour

SIMON.

Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons d'un temps qu'un bon destin nous laisse.
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douleurs,
Dont se sert avec fruit une coquette habile :
Prévenons ce malheur en mariant Pamphile.
De Philumène alors mon fils étant l'époux
Prendra des sentiments dignes d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Votre amour aveuglé vous flatte et vous abuse.
Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.

Sans l'avoir éprouvé, pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.

En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse!

SIMON.

Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse.
S'il arrivoit, pourtant, ce que je ne crains pas,
Quelque désordre : eh bien ! sans faire de fracas
Nous les séparerions. Regardez, je vous prie ;
Voilà le plus grand mal. Mais, s'il change de vie,
Considérez les biens que vous nous donnerez.
D'abord notre amitié, que vous conserverez ;
En second lieu, le fils que vous rendez au père :
Pour vous un gendre acquis et soigneux de vous plaire,
A Philumène enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.

Oh bien ! soit, que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.

Ah ! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
Je vous le dis sans fard, à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.

Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils ?

SIMON.

Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire.
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien.
C'est de lui que je sais, comme chose certaine,
Le désir qu'a mon fils d'épouser Philumène.
Je m'en vais l'appeler. Cachez-vous dans ce coin ;
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

CHRÉMÈS.

Je fais ce qu'il vous plaît.

SIMON, *apercevant Dave.*

Ah ! le voilà lui-même.

(*Chrémès se cache dans un coin.*)

SCÈNE V.

DAVE, SIMON; CHRÉMÈS, *caché dans un coin du théâtre.*

DAVE, *à Simon.*

POURQUOI nous laissez-vous dans cette peine extrême?
Il se fait déja tard. C'est se moquer, aussi!
L'épouse ne vient point, et devroit être ici.
Nous sommes de la voir dans une impatience...

SIMON, *l'interrompant.*

Va. Dave, elle y sera plus tôt que l'on ne pense.

DAVE.

Elle n'y peut venir assez tôt.

SIMON.

Je le croi.
Et Pamphile?

DAVE.

Il l'attend plus ardemment que moi.

SIMON, *toussant.*

Hem, hem, hem!

DAVE.

Vous toussez?

SIMON.

Ce n'est rien.

DAVE

Je l'espère.
Tous ces petits enfants, dont vous serez grand-père,
Auront besoin de vous. Cela donne à rêver;
Et pour eux et pour nous il faut vous conserver.

SIMON.

Que fait mon fils?

DAVE.

Il court, il arrange, il ordonne,
Et se donne, ma foi, plus de soin que personne.

SIMON.

Mais encor, que dit-il ?

DAVE.

Oh ! vraiment, ce qu'il dit ?...
Je crois qu'à tous moments il va perdre l'esprit.

SIMON.

Eh ! comment donc cela ?

DAVE.

Son âme impatiente
Ne sauroit supporter une si longue attente.

SIMON, *toussant encore.*

Hem, hem !

DAVE.

Mais, cependant, ce rhume est obstiné.

SIMON.

Un peu de mouvement que je me suis donné...
Laissons... Il parle donc souvent de Philumène ?

DAVE.

C'est son petit bouchon, sa princesse, sa reine.

SIMON.

Cela me fait plaisir.

DAVE, *riant.*

Et le pauvre garçon
A déja composé pour elle une chanson.

SIMON.

Je pense que tu ris ?

DAVE.

Il faut bien que je rie :
Je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie.

SIMON.

Dave, il faut maintenant t'avouer mon secret.
J'avois toujours de toi craint quelque mauvais trait,
Et l'amour de mon fils avec cette étrangère
Me rendoit défiant ; je ne puis plus le taire.

DAVE.

Moi, vous tromper ? Bons dieux ! que me dites-vous là ?
Je ne suis vraiment pas capable de cela.

SIMON.

Je l'ai cru. Maintenant que ton zèle m'impose,
Je te vais découvrir ingénument la chose.

DAVE.

Quoi donc ?

SIMON.

Tu le sauras, car je me fie à toi.

DAVE.

J'aimerois mieux cent fois...

SIMON, *l'interrompant.*

C'est assez, je te croi.
L'hymen en question ne se devoit point faire.

DAVE.

Comment ?

SIMON.

Pour vous tromper j'ai fait tout ce mystère.

DAVE.

Que me dites-vous là ?

SIMON.

Que la chose est ainsi.

DAVE.

Non, je n'eusse jamais deviné celui-ci...
Ah ! que vous en savez !

CHRÉMÈS, *à Simon, en sortant du lieu où il étoit caché.*

C'est trop long-temps attendre,
Et j'en sais beaucoup plus qu'il n'en falloit entendre.
Je vais chercher ma fille, et l'amener chez vous

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Tu comprends bien?

DAVE, *à part.*

Ah ciel! où nous fourrerons-nous?

SIMON.

Et, sans te fatiguer d'inutile redite,
Tu vois de tout ceci la naissance et la suite.

DAVE.

Il ne m'échappe rien, monsieur, je comprends tout.

SIMON.

Je te le veux conter de l'un à l'autre bout.

DAVE.

Ne vous fatiguez point.

SIMON.

Je veux....

DAVE, *l'interrompant.*

Je vous en prie.

SIMON.

Mais, du moins, il faut bien que je te remercie.
Ce mariage, enfin, dont je me sais bon gré,
C'est toi, Dave, c'est toi qui me l'as procuré.

DAVE, *à part.*

Ah! je suis mort!

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Fort bien! le mieux du monde!

SIMON.

Et je m'en souviendrai.

DAVE, *à part.*

Que le ciel te confonde!

SIMON.

Que murmures-tu-là, tout bas, entre tes dents?

DAVE.

Il m'a pris tout d'un coup des éblouissements.

SIMON.

Cela se passera. Désormais fais en sorte
Que mon fils dans l'hymen sagement se comporte.

DAVE.

Allez, vous n'en aurez que du contentement.

SIMON.

Dave, mieux que jamais tu le peux maintenant.
L'Andrienne et Pamphile étant brouillés ensemble,
C'est pour ce mariage un grand bien, ce me semble?

DAVE.

Reposez-vous sur moi, puisque je vous le dis.

SIMON.

N'est-il pas à présent?...

DAVE, *l'interrompant.*

Il est dans le logis.

SIMON.

Je m'en vais le trouver; cette affaire le touche.
Il faut de tout ceci l'instruire par ma bouche.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

DAVE, *seul.*

Où suis-je ? où vais-je ?... Hélas ! quel destin est le mien ?
Je ne me connois plus, et je suis moins que rien.
Ne pourrai-je obtenir, par grâce singulière,
Qu'on me jette dans l'eau, la tête la première ?
Je l'entreprendrois bien ; mais, malheureux en tout,
J'y ferois mes efforts sans en venir à bout.
Quelque mauvais démon, par quelque diablerie,
Me retiendroit en l'air, pour conserver ma vie.
Que deviendrai-je donc ?... Je suis bien avancé !
J'ai tout perdu, brouillé ; j'ai tout bouleversé.
Sans en tirer de fruit, j'ai trompé mon vieux maître.
Dans ces noces, enfin, qui ne devoient point être,
Misérable ! j'embarque et j'engage son fils,
Malgré tous ses conseils, que je n'ai point suivis....
Si je puis revenir du danger qui me presse,
Je fais vœu désormais à la sainte paresse
De chércher le repos et la tranquillité
Au fond de la mollesse et de l'oisiveté.
Pour lors je passerai, sans trouble, sans affaire,
La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.
Finesse, ruse, fourbe, adresse, activité,
Tant de soins, tant de pas que m'ont-ils rapporté ?
Si j'eusse demeuré dans une paix profonde,
Maintenant nous serions les plus heureux du monde....
Ah ! je le vois.... grands dieux ! c'en est fait, et je crois
Qu'il me va voir ici pour la dernière fois.

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord Dave.*

Où trouverai-je donc ce scélérat, ce traître?

DAVE, *à part.*

Je me meurs!

PAMPHILE, *à part.*

A mes yeux osera-t-il paroître?
Des rigueurs du destin je n'ose murmurer.
Des conseils d'un maraud que pouvois-je espérer?
Mais il partagera le tourment que j'endure.

DAVE, *à part.*

Si je puis échapper d'une telle aventure,
Je ne dois désormais plus craindre pour mes jours.

PAMPHILE, *à part.*

Que dirai-je à mon père?... Il n'est plus de secours.
Moi qui lui paroissois rempli d'obéissance,
De changer à ses yeux aurai-je l'insolence?
Que faire?... Je ne sais.

DAVE, *à part.*

Ni moi, de par les dieux!...
Et, cependant, en vain j'y rêve de mon mieux.

PAMPHILE, *apercevant Dave.*

Ah! c'est vous?

DAVE, *à part.*

Il me voit.

PAMPHILE.

Effronté! misérable!
Eh bien! où me réduit ton conseil détestable?
Dans quel abîme affreux....

DAVE, *l'interrompant.*

Je vous en tirerai.

PAMPHILE.

Tu m'en retireras ?

DAVE.

Ou bien j'y périrai.

PAMPHILE.

Oui, comme tu l'as fait, double chien ! tout-à-l'heure.

DAVE.

Non, je m'y prendrai mieux, Pamphile, que je meure !

PAMPHILE.

Quoi donc ! je me fierois encore à toi, bourreau !
A toi qui m'as tendu cet horrible panneau ?
Ne t'avois-je pas dit qu'il valoit mieux se taire ?

DAVE.

Oui, vous me l'aviez dit.

PAMPHILE.

Que te faut-il donc faire ?

DAVE.

Me pendre. Mais, avant cette exécution,
Donnez-moi quelque temps pour la réflexion.
Il ne faut qu'un moment pour nous tirer d'affaire.

PAMPHILE.

Non, je n'entends plus rien qui ne me désespère.
Infâme ! tu peux bien t'apprêter à mourir ;
Mais je veux y rêver pour te faire souffrir.

SCÈNE IX.

CARIN, PAMPHILE, DAVE.

CARIN, *à Pamphile.*

Ose-t-on le penser ? oseroit-on le croire ?
Peut-on exécuter une action si noire ?

PAMPHILE, *montrant Dave.*

Je suis au désespoir, Carin : ce malheureux,
En voulant nous servir, nous a perdus tous deux.

CARIN.

En voulant nous servir ? Le prétexte est honnête !

PAMPHILE.

Comment ?

CARIN.

A ces discours croit-on que je m'arrête ?

PAMPHILE.

Que veut dire ceci ?

CARIN.

Mon malheureux amour
A fait un changement bien cruel en un jour.
Vous abandonnez donc cette pauvre Andrienne ?
Hélas ! je vous croyois l'âme comme la mienne.

PAMPHILE.

Cela n'est point ainsi, vous dis-je ; croyez-moi.

CARIN.

Le plaisir n'étoit pas assez grand, je le voi,
Si vous ne me flattiez d'une fausse espérance.
Épousez Philumène.

PAMPHILE.

Une vaine apparence
(*Montrant Dave.*)
Vous abuse, Carin.... Vous ne comprenez pas
Que c'est ce malheureux qui fait notre embarras.
Il devient mon bourreau. Mes intérêts, les vôtres....

CARIN, *l'interrompant.*

Vous traite-t-il plus mal que vous traitez les autres ?

PAMPHILE.

Si vous me connoissiez, ou l'amour que je sens,
Je vous verrois bientôt changer de sentiments.

CARIN.

Ah! je vois ce que c'est : malgré l'ordre d'un père,
Malgré tous ses discours et toute sa colère,
Il n'a pu vous contraindre enfin à l'épouser?

PAMPHILE.

Écoutez; un moment va vous désabuser.
On ne me forçoit point de prendre Philumène.

CARIN.

Et vous la prenez donc pour jouir de ma peine?

PAMPHILE.

Attendez.

CARIN.

Mais enfin l'épousez-vous, ou non?

PAMPHILE.

(*Montrant Dave.*)

Vous me faites mourir!... Ce méchant, ce fripon
M'a tant prié, pressé d'aller dire à mon père
Qu'en tout absolument je voulois lui complaire,
Qu'il a fallu céder, après un long débat.

CARIN.

Qui vous l'a conseillé?

PAMPHILE, *montrant Dave.*

Ce chien, ce scélérat!

CARIN.

Dave?

PAMPHILE.

Dave a tout fait.

CARIN.

Eh! pourquoi?

PAMPHILE.

Je l'ignore.

CARIN, *à Dave.*

Dave, as-tu fait cela?

DAVE.

Je l'ai fait.

CARIN.

Ciel! encore?

(*Montrant Pamphile.*)

Eh quoi! le plus mortel de tous ses ennemis
Pouvoit-il inventer quelque chose de pis?

DAVE.

Je me suis abusé, monsieur, je vous l'avoue:
Ainsi de nos projets la fortune se joue.
Je ne suis pourtant point tout-à-fait abattu.
Laissez-moi respirer.

PAMPHILE.

Eh bien! que feras-tu?
Parle vite; il est temps.

DAVE.

Ce que je me propose
Pourroit déja donner un grand branle à la chose.

PAMPHILE.

Enfin, nous diras-tu?...

DAVE, *l'interrompant.*

Je n'ai pas commencé.
Il faut me pardonner d'abord tout le passé.

CARIN.

Soit.

PAMPHILE.

Ah! si je remets en ses mains ma fortune,
Je serai marié quatre fois au lieu d'une.

DAVE, *après avoir un peu rêvé.*

Je le tiens... C'en est fait, nous serons tous contents.
Vous entendrez parler de moi dans peu de temps.

PAMPHILE.

Quoi! nous ne saurons point?...

DAVE, *l'interrompant.*

Allez, laissez-moi faire.
Je veux avoir, moi seul, l'honneur de cette affaire.
Si je ne réussis selon votre désir,
Vous me pendrez après, tout à votre loisir.

PAMPHILE.

Remets-nous dans l'état où nous étions.

DAVE.

J'enrage!
Allez, je vous réponds d'en faire davantage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MISIS, *seule.*

Ah ciel! qui vit jamais un tel empressement?
« Allez, soyez ici dans le même moment.
« Marchez, courez, volez; faites toute la ville.
« Et ne revenez pas sans amener Pamphile.... »
Cet ordre me paroît très facile à donner;
Mais pour l'exécuter de quel côté tourner?...
(Voyant paroître Dave.)
Dave vient à propos: il nous dira, peut-être,
Ce que dit, ce que fait, où se cache son maître.

SCÈNE II.

DAVE, MISIS.

MISIS.

Pamphile veut-il donc la mettre au désespoir?
Peut-elle, sans mourir, être un jour sans le voir?

DAVE.

Misis, ma chère enfant, en un mot, comme en mille,
C'en est fait, pour le coup, il n'est plus de Pamphile.

MISIS.

Qu'est-il donc arrivé?

DAVE.

C'est un traître, un ingrat,
Un imposteur, un fourbe, un lâche, un scélérat.

MISIS.

Abandonneroit-il la pauvre Glicérie ?

DAVE.

Il l'abandonne.

MISIS.

Ah ciel !

DAVE.

Ce soir on le marie.

MISIS.

Glicérie en mourra.

DAVE.

Moi, j'en suis presque mort.

MISIS.

Quoi donc ! y consent-il ?

DAVE.

Il y consent très fort.

MISIS.

Dave, tu t'es trompé, cela n'est pas croyable.

DAVE.

Je ne t'ai jamais rien dit de plus véritable.

MISIS.

Et les dieux permettront qu'une telle action ?...

DAVE, *l'interrompant*.

Eh ! ce n'est pas cela dont il est question.

MISIS.

Pour le punir est-il une assez rude peine ?

DAVE.

Non.

MISIS.

Il aura le front d'épouser Philumène ?

DAVE.

Oui.

MISIS.

Qu'as-tu dit, enfin, qu'as-tu fait là-dessus?

DAVE, *hésitant.*

J'ai dit.... J'ai fait....

MISIS.

Eh bien?

DAVE.

Cent discours superflus.

MISIS.

Eh! que te répond-il?

DAVE

Planté comme une idole,
Il n'ose proférer une seule parole.

MISIS.

Il ne te parle point?

DAVE.

Il est comme un benêt,
Et m'entend sans souffler dire ce qui me plaît.

MISIS.

Pas un mot?

DAVE.

Pas un mot.

MISIS, *voulant l'emmener.*

Allons voir Glicérie.

DAVE, *la retenant.*

Ma chère enfant, Simon n'entend point raillerie.
Je n'en ai que trop fait; je viens vous avertir...
Bon dieu! si de chez vous on me voyoit sortir...

MISIS, *l'interrompant*

Eh! tu me parles bien au milieu de la rue?

DAVE

Je puis dire que c'est une chose imprévue.

MISIS, *en s'en allant.*

Ne t'écarte donc pas; je reviens.

DAVE.

Je t'attends.

SCÈNE III.

CRITON, DAVE.

CRITON, *à part.*

PERDRAI-JE à la chercher bien des pas et du temps?

DAVE, *à part, en apercevant Criton.*

Voici quelque étranger.

CRITON, *à part.*

Oui, c'est dans cette place.

DAVE, *à part.*

A qui donc en veut-il?

CRITON.

Me ferez-vous la grâce
De vouloir, s'il vous plaît, m'enseigner le logis
De Glicérie, ou bien de la sœur de Chrysis?

DAVE, *lui montrant la maison où demeure Glicérie.*

Vous voilà maintenant, monsieur, devant sa porte.
Pour Chrysis, vous savez?...

CRITON, *l'interrompant.*

Oui, je sais qu'elle est morte.
Vous la connoissiez donc?

DAVE.

Si je la connoissois?
J'étois son serviteur, monsieur, et l'honorois
Comme elle méritoit.

CRITON.

Elle étoit Andrienne?

DAVE.

Je le sais.

CRITON.

Et, de plus, ma cousine germaine;
Et je viens, tout exprès, prendre possession
De ce qui m'appartient de sa succession:
Car j'ai lieu d'espérer que déja Glicérie,
Rendue heureusement au sein de sa patrie,
A recouvré son bien et ses parents aussi?

DAVE.

Elle est comme elle étoit en arrivant ici,
Sans parents et sans bien, monsieur, je vous le jure.

CRITON.

Ah! que j'en suis fâché!.... La pauvre créature!....
Si j'eusse su cela, loin de partir d'Andros,
J'y serois demeuré, chez moi, bien en repos.
Tout le monde la croit la sœur de ma parente;
Sous ce titre elle a pris et le fonds et la rente.
Étranger, moi, que j'aille intenter un procès?
Je n'en dois espérer qu'un malheureux succès.
Glicérie est fort jeune; elle doit être belle:
Tous ses amants iront solliciter pour elle.
Ils diront que je suis un fourbe, un affronteur,
Qui, n'ayant aucun bien, vient usurper le leur.
Quand toutes ces raisons ne seroient pas valables,
Ne doit-on pas toujours aider les misérables?

DAVE.

Oh! par ma foi! monsieur, dont j'ignore le nom...

CRITON, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher enfant, on m'appelle Criton.

DAVE.

Monsieur Criton, donc, soit; un aussi galant homme
Ne se trouveroit pas d'Athènes jusqu'à Rome.

CRITON.

Je vous suis obligé de ces bons sentiments.

DAVE.

Ce ne sont point ici de mauvais compliments.

CRITON.

Vous m'avez bien instruit : je vous en remercie;
Et dans un autre esprit je vais voir Glicérie.

DAVE, *voyant paroître Glicérie.*

Eh ! la voilà qui sort, la pauvre femme !

CRITON.

Hélas !

SCÈNE IV.

GLICÉRIE, MISIS, ARQUILLIS, CRITON, DAVE.

GLICÉRIE, *à part, en reconnoissant Criton, avec étonnement, et lui tendant les bras.*

O CIEL ! je vois Criton !

DAVE, *à Criton.*

Elle vous tend les bras.

CRITON, *à Glicérie.*

C'est vous, ma chère enfant ?

GLICÉRIE, *pleurant.*

C'est cette infortunée
Aux rigueurs des destins toujours abandonnée.

CRITON.

Ah ! que le ciel ici me conduit à propos !
Allons, ne tardons point, retournons voir Andros.
Tous mes enfants sont morts ; je n'ai plus de famille :
Venez, vous y serez comme ma propre fille...
Quel pitoyable état ! Les yeux baignés de pleurs,
Languissante, abattue.

GLICÉRIE.

Ah! Criton, je me meurs!

CRITON.

Pourquoi vous levez-vous?

GLICÉRIE.

Une importante affaire
M'oblige de sortir.... Je ne tarderai guère....
(*A Arquillis, en lui montrant Criton.*)
Conduisez-le, Arquillis, dans mon appartement...
(*A Criton.*)
Reposez-vous; je suis à vous dans un moment.

CRITON.

Qu'un destin plus heureux vous guide et vous conduise,
Et qu'en tous vos desseins le ciel vous favorise!
(*Criton entre dans la maison de Glicérie, avec Arquillis.*)

SCÈNE V.

GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

GLICÉRIE, *à Dave.*

DAVE, tu vois l'état où Chrysis me réduit.
De ce beau mariage enfin voilà le fruit!
Carin n'est que trop vrai, Pamphile m'abandonne.

DAVE.

Je ne le comprends pas.

GLICÉRIE.

Et, pour moi, je m'étonne,
Vu le peu que je vaux, que mes foibles appas
Aient pu le retenir si long-temps dans mes bras.
Son amour fut l'effet d'un aveugle caprice;
A mon peu de mérite il a rendu justice.
Sans parents, sans amis, sans naissance, sans bien,

Je n'ai pas dû prétendre un cœur comme le sien.
Fuyons l'éclat; sans bruit, rompons ce mariage....
A des égards, au moins, ma tendresse l'engage.
En tout soumise aux lois qu'il voudra m'imposer...

DAVE, *l'interrompant.*

A ces visions-là faut-il vous amuser?
Oui-da, dans un roman ce discours, avec grâce,
Ingénieusement pourroit trouver sa place;
Mais les contes en l'air ne sont plus de saison :
Il faut parler, madame, et sur un autre ton.

MISIS, *à Glicérie.*

Ne vous abusez plus, laissez-là ces chimères,
Et sérieusement pensez à vos affaires.

GLICÉRIE.

Je ne puis plus long-temps supporter mon ennui.
Le ciel me rend Criton, et je pars avec lui.
Il faut, loin de ces lieux, chercher une retraite,
Et pleurer à loisir la faute que j'ai faite.

DAVE.

Prête à perdre l'époux qu'on veut vous arracher,
Quoi! vous ne ferez pas un pas pour l'empêcher?

MISIS, *à Glicérie.*

Avant que de quitter ces objets de colère,
Il nous reste en ces lieux bien des choses à faire.

GLICÉRIE.

Hélas! que puis-je encor?

DAVE.

Vous taire, m'écouter,
Recevoir mes conseils, et les exécuter.

MISIS, *à Glicérie.*

Employer hardiment et l'honnête et l'utile,
Afin de conserver votre honneur et Pamphile.

GLICÉRIE.

Hélas ! après des soins inutilement pris,
Je ne remporterai que honte et que mépris.

MISIS.

Si rien ne réussit, si tout nous désespère,
Nous ferons enrager le père, le beau-père,
La bru, le gendre encore ; et, sans autre façon,
Il faut les aller tous brûler dans leur maison.
Allez, de ce projet laissez-moi la conduite.
Songeons à nous venger ; nous partirons ensuite.

GLICÉRIE.

De semblables discours augmentent mes ennuis,
Et ne conviennent point à l'état où je suis.

DAVE.

Mais, madame, en un mot, que prétendez-vous faire ?

GLICÉRIE.

Fuir, pleurer, et cacher ma honte et ma misère.

DAVE.

Prenez des sentiments plus justes et plus doux.
Eh ! de grâce, une fois, madame, écoutez-nous.

MISIS, *à Glicérie, qui détourne la tête.*

Mais écoutez-le au moins... Pour moi, je vous admire.

GLICÉRIE.

Eh quoi ! ne sais-je pas tout ce qu'il me veut dire ?

DAVE.

Ah ! juste ciel !

GLICÉRIE.

Il veut que je parle à Simon,
Et que j'aille à ses pieds lui demander...

DAVE.

Eh non !

Il s'en faut bien garder. C'est à Chrémès, madame,
Que vous devez ouvrir votre cœur et votre âme;
Le porter, l'exciter à la compassion,
De Pamphile avec vous déclarer l'union,
Et lui dire surtout, mais qu'il vous en souvienne,
Que, très certainement, vous êtes citoyenne.
Conjurez-le, pressez-le, embrassez ses genoux;
Demandez-lui s'il veut vous ôter votre époux:
Du saint nœud qui vous joint faites-lui voir le gage,
Et de fréquents soupirs ornez votre langage.
Si vous vous y prenez de la sorte, soudain
Vous lui ferez tomber les armes de la main;
Pour la troisième fois il rompra cette affaire,
Et sera prêt, lui-même, à vous servir de père.

GLICÉRIE.

Je veux bien me soumettre encore à tes avis,
Dave; de point en point tu les verras suivis:
Mais si le sort se montre à mes désirs contraire,
Dès demain je m'impose un exil volontaire.

DAVE.

Allez, tout ira bien; oui, je vous le promets,
Et mes pressentiments ne me trompent jamais.
Le foudre menaçant gronde sur notre tête;
Mais le calme toujours succède à la tempête...
Pour plus d'une raison il est bon qu'en ce lieu
On ne nous trouve point tous trois ensemble. Adieu.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*

SOULAGE mes douleurs, ciel, je te le demande.

MISIS.

Retenez bien cela, mais que Chrémès l'entende.
Allons-nous-en chez lui; point de retardement.

GLICÉRIE.

Ah! du moins laisse-moi respirer un moment.

MISIS.

Songez à vous tirer d'un embarras funeste;
Il faut pour respirer avoir du temps de reste.

GLICÉRIE.

Ne prends-tu point pitié de l'état où je suis?
Misis, crois-moi, je fais bien plus que je ne puis,

MISIS.

Là, ne nous fâchons point... Mais, dites-moi, de grâce,
Serons-nous tout le jour dans cette même place?

GLICÉRIE.

(*A part.*)

Çà, donne-moi la main; allons, Misis... Grands dieux,
Sur l'excès de mes maux daignez jeter les yeux...
(*A Misis, en voyant ouvrir la porte de la maison à Simon.*)
Ah! Misis, que je crains!... on ouvre cette porte.

MISIS.

Vous craignez?

GLICÉRIE.

Que Simon ou ne rentre ou ne sorte.

MISIS.

Eh ! laissons-le rentrer ou sortir, et passons.

GLICÉRIE.

Ah ! ma chère Misis, un instant demeurons.

SCÈNE VII.

SIMON, SOSIE, GLICÉRIE, MISIS.

SIMON, *à Sosie dans le fond.*

Allez, ne tardez pas, dépêchez-vous, Sosie ;
Amenez Philumène et Chrémès, je vous prie.
Dites-lui qu'on l'attend avec empressement.

(*Simon rentre chez lui, et Sosie s'éloigne.*)

SCÈNE VIII.

GLICÈRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*

O ciel ! quel coup de foudre et quel triste moment !
Tous mes sens sont troublés, et je sens que mon âme...

SCÈNE IX.

DAVE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *bas, à Glicérie.*

Allons, préparez-vous, voici Chrémès, madame.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE X.

CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

MISIS, *bas, à Glicérie.*

Vous hésitez ? Il n'est plus temps de reculer.
Le sort en est jeté, madame, il faut parler...
Il vient, de votre cœur qu'il sache les alarmes.
Jetez-vous à ses pieds, baignez-les de vos larmes.

GLICÉRIE, *à Chrémès, en se jetant à ses pieds.*

Permettez-moi, monsieur, d'embrasser vos genoux,
Et de vous demander...

CHRÉMÈS, *l'interrompant, et voulant la relever.*

Madame, levez-vous.

GLICÉRIE.

Laissez-moi; cet état convient à ma disgrâce.

CHRÉMÈS.

Madame, levez-vous, ou je quitte la place.

GLICÉRIE, *se relevant.*

Il faut vous obéir, puisque vous le voulez.

CHRÉMÈS.

Çà, de quoi s'agit-il ? Je vous entends, parlez.

GLICÉRIE, *hésitant.*

Pamphile, qui doit être aujourd'hui votre gendre...

CHRÉMÈS.

Eh bien ?

GLICÉRIE.

C'est mon époux.

CHRÉMÈS.

Que venez-vous m'apprendre ?

GLICÉRIE, *tirant de sa poche son contrat de mariage, et le lui présentant.*

Tenez, lisez, voilà des gages de sa foi...

(*Montrant Misis.*)

De plus, j'ai pour témoins les dieux, Misis et moi.
Vous, en qui je crois voir un protecteur, un père,
Ne m'abandonnez pas à toute ma misère.
En m'ôtant mon époux vous me donnez la mort.
Vous pouvez, d'un seul mot, faire changer mon sort.
C'est donc entre vos mains qu'aujourd'hui je confie
Mon repos, mon bonheur, ma fortune et ma vie.

CHRÉMÈS, *à part, en examinant le contrat.*

Que veut dire ceci?... Je tremble, et dans mon cœur
Un secret mouvement me parle en sa faveur.

SCÈNE XI.

DAVE, CHRÉMÈS, GLICÈRIE, MISIS.

DAVE, *à la cantonade.*

Eh! messieurs les nigauds! eh bien! c'est un homme ivre
Pourquoi le harceler? Cessez de le poursuivre...

(*A Glicérie et à Misis, avec une brusquerie feinte.*)

Peste soit des benêts!... Ah! mesdames, c'est vous?
Vous pourriez apporter du trouble parmi nous.
Détalez promptement. Vite, qu'on se retire.

GLICÉRIE, *à Misis.*

Misis, entendez-vous ce qu'il ose me dire?

MISIS, *à Dave.*

Songes-tu bien, pendard?...

DAVE, *l'interrompant.*

Ces cris sont superflus;
Rendez-moi ce contrat, et qu'on n'en parle plus.

MISIS, *à Glicérie.*

Il rêve, il extravague.

DAVE, *à Glicérie.*

Un pareil mariage
Est, vous le savez bien, un conte, un badinage.
D'ailleurs, vous gagnerez dans un tel changement.
Vous perdrez un époux, conservant un amant.
Pamphile vous verra sans crainte, sans mystère,
Lorsque...

CHRÉMÈS, *à part, après avoir examiné le contrat.*

Je m'embarquois dans une belle affaire!

DAVE, *avec une feinte surprise.*

Qu'entends-je?

CHRÉMÈS, *à part.*

Ah! juste ciel! quel horrible malheur!

DAVE.

Je ne me trompe point!... Eh quoi! c'est vous, monsieur?
Mais que faites-vous donc avec cette Andrienne?
Bon dieu! de l'écouter vous donnez-vous la peine?

GLICÉRIE.

Quoi! toi-même, méchant! pour séduire mon cœur...

DAVE, *l'interrompant.*

Que vient-elle conter?

MISIS, *à Glicérie.*

Le fourbe! l'imposteur!

DAVE, *à Chrémès.*

N'a-t-elle pas juré qu'elle étoit citoyenne?

GLICÉRIE.

Oui, je le suis.

DAVE, *à Chrémès.*

Pour peu qu'elle vous entretienne,
Elle vous en dira de toutes les façons;
Mais vous, prenez cela pour autant de chansons.

CHRÉMÈS, *montrant le contrat.*

Le contrat que voici n'est pas une chimère.

DAVE.

Il est vrai; mais enfin ce n'est pas une affaire:
En deux heures, au plus, on casse tout cela.

CHRÉMÈS.

Mais qu'ai-je affaire, moi, de cet embarras-là?

DAVE.

Vous imaginez-vous qu'elle soit citoyenne?

CHRÉMÈS, *voulant rentrer chez Simon.*

Qu'elle le soit ou non, ma fille Philumène
N'aura point pour époux Pamphile; et je m'en vais...

DAVE, *le retenant.*

Mais vous n'y songez pas?

CHRÉMÈS.

Il ne l'aura jamais.

DAVE.

Ah! monsieur...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

C'en est trop.

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

CHRÉMÈS, *voulant encore entrer chez Simon.*

Retire-toi, te dis-je; et, sans cérémonie...

DAVE, *le retenant toujours.*

Quoi! vous voulez encor?

CHRÉMÈS.

Je veux ce qu'il me plaît.

DAVE.

Mais vous ne savez pas la chose comme elle est.

CHRÉMÈS.

Ah! je n'en sais que trop.

DAVE.

Que je vous parle.

CHRÉMÈS, *levant son bâton et le menaçant.*

Arrête,
Ou bien de ce bâton je te casse la tête.

DAVE.

Tuez-moi.

CHRÉMÈS.

Ce maraud veut me pousser à bout.

DAVE.

Allez où vous voudrez, je vous suivrai partout.

(Chrémès entre chez Simon, et Dave le suit.)

SCÈNE XII.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE.

De tous les malheureux, non, le plus misérable
N'a jamais éprouvé d'infortune semblable!...
Quoi! Misis, je me vois, et dans un même jour,
Trahir, persécuter, insulter tour à tour.
Au milieu de mes maux, j'ai souffert sans colère
La trahison du fils et l'injure du père;
J'ai demeuré muette à toutes mes douleurs :
Un esclave à présent me fait verser des pleurs.

SCÈNE XIII.

PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir d'abord Glicérie et Misis, et sans en être vu.*

Ah! fuyons... Puisque Dave a trompé mon attente,
C'est ma seule ressource, il faut que je la tente.

GLICÉRIE, *à part.*

Quel sort!

SCÈNE XIV.

DAVE, PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *à part.*

Puisqu'envers nous le ciel est adouci,
Retournons, et voyons ce qui se passe ici.

PAMPHILE, *à Glicérie, en l'apercevant.*

Quoi! c'est vous?

GLICÉRIE.

A mes yeux, ingrat! peux-tu paroître?

MISIS, *à Dave, qu'elle aperçoit.*

Ah! te voilà, bourreau!... Je t'étranglerai, traître!

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Lâche!

PAMPHILE.

Qu'injustement vous soupçonnez mon cœur!

MISIS, *à Dave.*

O chien!

DAVE.

Moi, qui deviens votre libérateur?

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Va, monstre!

PAMPHILE.

Y songez-vous, ma chère Glicérie?

MISIS, *à Dave.*

Je te veux...

DAVE, *à Misis, qui se veut jeter sur lui.*

Arrêtez, madame la furie!
Nous n'avons pas le temps de quereller en vain.
Remettons, s'il vous plaît, les procès à demain...
(*A Pamphile et à Glicérie.*)
Pour vous servir tous deux, j'ai fait une imposture...

(*A Pamphile.*)

J'ai dit que vous étiez un ingrat, un parjure...

(*Montrant Glicérie.*)

Devant Chrémès aussi je viens de l'insulter :
La fourbe sans cela ne pouvoit subsister.

MISIS.

Maraud ! tu nous as fait une frayeur mortelle.

DAVE.

La chose en a paru beaucoup plus naturelle.
Chacun de vous a fait son rôle, mais fort bien,
Et je crois que l'on doit être content du mien.
Après bien des travaux, des soins et de la peine,
Je crois que nous aurons le temps de prendre haleine.

PAMPHILE.

Ah ! Dave !...

DAVE.

Les discours ne sont pas de saison....
Rentrons tous : vous saurez le reste à la maison.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Mon amitié, Simon, et solide et sincère,
En a fait beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire.
Pour le bien de ma fille, enfin, grâces aux dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux.
Ne me parlez donc plus d'hymen, de votre vie.

SIMON.

Je ne cesserai point. Chrémès, je vous supplie
De conclure au plus tôt; vous me l'avez promis.

CHRÉMÈS.

En vérité, monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste désir, au soin qui vous possède,
Aveuglément soumis, il faudra que je cède?
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié,
Vous viendrez m'égorger, sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie
De moi n'exige point une telle folie.

SIMON.

Eh! comment donc?

CHRÉMÈS.

Cela se peut-il demander?
A vos empressements obligé de céder,

Je prenois pour mon gendre (oh le beau mariage!)
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage,
Et j'exposois ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs;
Et voulant retirer votre fils de l'abîme,
Ma fille en devenoit l'innocente victime.
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté.
Je vous ai tout promis quand elle étoit faisable;
Mais, enfin, aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le temps en propos superflus.
C'est trop; épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme, bien plus, est, dit-on, citoyenne.

SIMON.

Est-ce-là, dites-moi, ce qui vous met en peine?
Quoi! vous arrêtez-vous à de pareils discours?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe, et bien d'autres,
Pour rompre absolument mes desseins et les vôtres;
Si Philumène étoit liée avec mon fils,
Tous ces contes en l'air seroient bientôt finis.

CHRÉMÈS.

Il a, vous le savez, épousé Glicérie?

SIMON.

Ah! ne le croyez pas, monsieur, je vous en prie.

CHRÉMÈS.

Mais, j'ai vu le contrat.

SIMON.

Vision!

CHRÉMÈS.

Je l'ai vu.

SIMON.

Cela ne se peut point; elles vous ont déçu.

CHRÉMÈS.

J'ai bien vu plus encor. Tantôt cette Andrienne
A Dave soutenoit qu'elle étoit citoyenne :
Ils se sont querellés; mais, vraiment, tout de bon!

SIMON.

Chanson que tout cela, mon cher Chrémès, chanson!

SCÈNE II.

DAVE, *sortant de chez Glicérie*; CHRÉMÈS, SIMON.

DAVE, *à la cantonade, sans voir d'abord Simon, ni Chrémès.*

Soyez tous en repos, allez, je vous l'ordonne.

CHRÉMÈS, *bas, à Simon.*

Dave sort de chez elle.

SIMON, *bas*

Ah! bon dieux!

CHRÉMÈS, *bas.*

Je m'étonne...

DAVE, *à la cantonade.*

Et bénissez les dieux, cet étranger et moi.

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je ne puis vous cacher mon trouble et mon effroi.

DAVE, *à la cantonade.*

Jamais homme ne vint plus à propos, je meure!

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Qui vante-t-il si fort? Sachons-le tout-à-l'heure.

DAVE, *à la cantonade.*

Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci.

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je m'en vais lui parler.

DAVE, *à part, en apercevant Simon et Chrémès.*

C'est mon maître, c'est lui:
Il m'aura vu sortir... Dans quelle peine extrême...

SIMON, *l'interrompant.*

C'est vous, le beau garçon?

DAVE.

Oui, monsieur, c'est moi-même..
Voilà Chrémès encore, et je vous vois aussi.
Je me réjouis fort de vous trouver ici...
(Montrant la maison de Simon.)
Tout est prêt là-dedans?

SIMON.

Tu t'en mets fort en peine!

DAVE.

Dans tous les environs, monsieur, je me promène.
Mais, à la fin, lassé d'aller et de venir,
J'attendois... Entrez donc. Ne va-t-on pas finir?

SIMON.

Va, va, nous finirons. Mais, dis-moi, par avance...

DAVE, *l'interrompant.*

En vérité, monsieur, j'en meurs d'impatience!

SIMON.

Réponds-moi sur-le-champ; point de digression.
(Montrant la maison où loge Glicérie.)
Tu sors de ce logis? A quelle occasion.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi, toi, toi... Voilà bien du mystère!

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Ce n'est pas là l'affaire;
Le temps ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis. Sans tarder, dis-le moi.

DAVE.

Mais, moi-même, monsieur, j'ai peine à le comprendre.

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Nous étions las et fatigués d'attendre.

SIMON.

Qui?

DAVE.

Votre fils et moi.

SIMON

Pamphile est là-dedans?

DAVE.

Nous y sommes entrés, tous deux, en même temps.

SIMON.

(A part.)

Que me dit ce maraud?... Ah! juste ciel! je tremble!
(A Dave.)
Ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient mal ensemble?

DAVE.

Je vous le dis encore.

SIMON.

Eh ! pourquoi donc cela ?

CHRÉMÈS, *ironiquement.*

C'est pour la quereller, sans doute, qu'il y va ?

DAVE, *à Simon.*

Vous ne savez pas tout : et je vais vous apprendre
Une chose qui doit, sans doute, vous surprendre.
Il arrive, à l'instant, je ne sais quel vieillard,
Dont le port, la fierté, l'action, le regard
Nous l'ont fait croire à tous un homme d'importance.
Il a beaucoup d'esprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ses discours brille la bonne foi.

SIMON, *à part.*

Il me fera tourner la cervelle, je croi....
(*A Dave.*)
Mais, enfin, ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il ?

DAVE.

Rien. Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON.

Dis-le nous donc.

DAVE.

Monsieur, il jure par les dieux...

SIMON, *l'interrompant.*

Eh ! laisse-le jurer ; achève, malheureux :

DAVE, *hésitant.*

Mais...

SIMON.

Si tu ne finis....

DAVE, *l'interrompant.*

Il dit que Glicérie

Doit retrouver ici ses parents, sa patrie,
Et qu'elle est citoyenne, enfin.

SIMON.

Ah! le fripon!...

(*Appelant.*)

Hola! Dromon!

DAVE.

Eh quoi?

SIMON, *appelant encore.*

Dromon! Dromon! Dromon!

DAVE.

Écoutez.

SIMON.

(*Appelant.*)

Pas un mot ... Dromon, Dromon... Ah! traître!

DAVE.

Eh! de grâce, monsieur...

SIMON, *l'interrompant.*

Je te ferai connoître...

SCÈNE III.

DROMON, SIMON, CHRÉMÈS, DAVE.

DROMON, *à Simon.*

Que vous plaît-il, monsieur?

SIMON, *lui montrant Dave.*

Enlève ce faquin.

DROMON.

Qui donc?

SIMON.

Ce malheureux, ce pendard, ce coquin!

DAVE.

La raison?

SIMON.

(*A Dromon.*)

Je le veux... Prends-le tout au plus vite.

DAVE.

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît?

SIMON.

Tu le sauras ensuite.

DAVE.

Si je vous ai menti, qu'on m'étrangle!

SIMON.

Maraud!

Je suis sourd; tu seras secoué comme il faut.

DAVE.

Et si ce que j'ai dit se trouve véritable?

SIMON, *à Dromon.*

Garde et serre-moi bien cette engeance du diable,
Pieds et poings garottés.

DAVE.

Mon cher maître, pardon!

SIMON.

Va, va, je t'apprendrai si je le suis ou non.

(*Dromon emmène Dave.*)

SCÈNE IV.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Et pour monsieur mon fils, dans peu de temps, j'espère
Que je lui montrerai ce qu'on doit à son père.

CHRÉMÈS.

Modérez vos transports ; un peu moins de courroux.

SIMON.

En use-t-on ainsi ? Je m'en rapporte à vous.
Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrâce,
Hélas ! il faudroit être un moment à ma place ;
Tant de peines, de soins, d'égards et d'amitié !
De mon sort malheureux n'avez-vous point pitié ?...
(*Appelant.*)
Holà ! Pamphile, holà !... Pamphile, holà ! Pamphile !...
(*A Chrémès.*)
Tant d'éducation lui devient inutile.

SCÈNE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord son père, et sans avoir reconnu que c'étoit lui qui l'appeloit.*

Pourquoi donc tant crier ? Qui m'appelle si fort ?
(*Apercevant son père.*)
Que me veut-on ?.. Mon père !.. Ah ! bons dieux ! je suis mort.

SIMON.

Eh bien ! le plus méchant...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

Mon cher Simon, de grâce,
N'employez point ici l'injure et la menace.

SIMON.

Eh quoi ! me faudra-t-il dans ces occasions
Chercher, choisir des mots et des expressions ?
(*A Pamphile.*)
En est-il d'assez forts ?... Enfin, ton Andrienne,
Qu'en dit-on à présent ? Est-elle citoyenne ?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juste ciel! quelle audace!... On le dit?

(*A Chrémès.*)

Eh quoi! le malheureux a-il perdu l'esprit?
S'excuse-t-il enfin? Voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage?
Malgré les lois, les mœurs, contre ma volonté,
Il aura l'insolence et la témérité
D'épouser avec honte une femme étrangère?

PAMPHILE, *à part.*

Que je suis malheureux!

SIMON.

Vous ne pouvez le taire.
Mais est-ce d'aujourd'hui que vous le connoissez?
Vous l'êtes, dès long-temps, plus que vous ne pensez.
Dès lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,
Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce temps, dès ce temps, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez...

(*A Chrémès.*)

Mais pourquoi vainement travailler ma vieillesse?
Pourquoi pour un ingrat me tourmenter sans cesse?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle; il le peut.
Il faut abandonner un fils lorsqu'il le veut.

PAMPHILE.

Mon père!

SIMON.

Votre père?... Ah! ce père, Pamphile,
Ce père désormais vous devient inutile.

Vous vous êtes choisi vous-même une maison;
Vous avez pris vous-même une femme. A quoi bon
Proférez-vous encor ce sacré nom de père,
Vous qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangère;
Vous qui prenez le soin, contre la bonne foi,
D'aposter un témoin pour agir contre moi?
Qu'il nous montre comment il la croit citoyenne.

PAMPHILE.

Mon père, un seul moment, que je vous entretienne.

SIMON, *à Chrémès.*

Eh! que me dira-t-il?

CHRÉMÈS.

Écoutez; il faut voir.

SIMON.

Que j'écoute?

CHRÉMÈS.

Monsieur, c'est le moindre devoir.

SIMON.

Par de trompeurs discours pense-t-il me surprendre?

CHRÉMÈS.

Mais pour le condamner, au moins faut-il l'entendre.

SIMON.

Eh bien! soit; j'y consens, qu'il parle promptement.

PAMPHILE.

J'avouerai donc, mon père, et sans déguisement,
Dussé-je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous Glicérie est tout ce que j'adore:
Et si le crime est grand d'adorer ses appas,
C'est un crime qu'au moins je ne vous cache pas.
Après cela, parlez; je n'ai plus rien à dire:
Ordonnez, à vos lois je suis prêt à souscrire.

Malgré des feux enfin dès long-temps allumés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je suis près, s'il le faut, d'en épouser une autre;
Je n'ai de volonté, mon père, que la vôtre.
Mais une grâce encor que j'ose demander,
Ne la refusez pas, daignez me l'accorder.
Pour détruire un soupçon que ce vieillard fait naître,
Permettez qu'à vos yeux on le fasse paroître.

SIMON.

Qu'il paroisse à mes yeux?

PAMPHILE.

Mon père, s'il vous plaît.

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Ce qu'il demande est juste, et pour son intérêt
Il doit...

PAMPHILE, *à Simon.*

Accordez-moi cette dernière grâce.

SIMON.

Qu'il vienne.
(Pamphile va dans la maison où sont Criton et Glicérie.)

SCÈNE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Je fais tout ce qu'il veut que je fasse;
Pourvu que je sois sûr qu'il ne me trompe pas!

CHRÉMÈS.

Monsieur, il faut surtout éviter les éclats;
Et plus la faute est grande, et plus on doit se taire.
Punir légèrement, c'est assez pour un père.

SCÈNE VII.

CRITON, PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

CRITON, *à Pamphile.*

Glicérie, en un mot, ou plutôt l'équité,
M'oblige à soutenir la simple vérité.

CHRÉMÈS, *à Criton, en le reconnoissant, avec surprise.*

N'est-ce pas là Criton d'Andros?

CRITON.

Oui, c'est lui-même.

CHRÉMÈS.

Quel plaisir de vous voir!

CRITON.

Ah! ma joie est extrême.

CHRÉMÈS.

Mais dans Athènes, vous, quel hasard vous conduit?

CRITON.

Plus à loisir, monsieur, vous en serez instruit...
(Montrant Simon.)
N'est-ce pas là Simon, le père de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C est lui-même.

SIMON, *à Criton.*

Le bruit qu'on répand dans la ville
Partiroit-il de vous, en seriez-vous l'auteur?

CRITON.

Je ne sais pas quel bruit il court ici, monsieur.

SIMON.

Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glicérie
Est citoyenne?

CRITON.

Oui, j'en réponds, sur ma vie!

SIMON.

Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci?

CRITON.

Comment donc! eh! pour qui me prenez-vous ici?

SIMON.

Vous imaginez-vous que, sans bruit, sans murmure,
On laissera passer une telle imposture?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talents
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens,
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse?

CRITON.

Juste ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SIMON.

Et vous figurez-vous qu'un mariage heureux
Soit le terme et le prix d'un amour si honteux?

PAMPHILE, *à part.*

Grands dieux! cet étranger aura-t-il le courage?...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Vous changeriez bientôt de ton et de langage,
Si vous le connoissiez. Il est homme de bien;
Tout le monde le sait.

SIMON.

Et moi, je n'en crois rien
Quoi donc! impunément ose-t-il dans Athènes
Renverser nos desseins et rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE, *à part.*

Ah! si cet étranger étoit proche de moi,
J'aurois à lui donner un conseil admirable.

SIMON, *à Criton.*

Affronteur !

CRITON.

Écoutez...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Êtes-vous raisonnable ?...

(*A Criton.*)

Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton.
La colère l'aveugle et trouble sa raison.

CRITON.

Et moi, je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guère.
S'il a tant de chagrins, qu'il accuse le sort ;
Mais de s'en prendre à moi, certes il a grand tort !
Je n'ai rien dit de faux : c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glicérie ;
Et je puis le prouver, et même en quatre mots.

CHRÉMÈS.

Faites-le donc, monsieur.

CRITON.

Assez proche d'Andros,
Un vieux Athénien tourmenté par l'orage...

SIMON, *l'interrompant.*

Ce vieux Athénien, sans doute, fit naufrage ?
C'est le commencement d'un roman : écoutons.

CRITON.

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMÈS.

De grâce ! poursuivons.

CRITON.

Ce vieux Athénien et cette jeune fille
Du père de Chrysis, de toute sa famille,

Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux.
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.

CHRÉMÈS.

De cet Athénien le nom?

CRITON.

Le nom? Phanie.

CHRÉMÈS.

Ah dieux!

CRITON.

Oui, c'est son nom.

CHRÉMÈS.

Que j'ai l'âme saisie!

CRITON.

Bien plus, il se disoit, je crois, Rhamnusien.

CHRÉMÈS.

O ciel!

CRITON.

Ce que je dis, tout Andros le sait bien.

CHRÉMÈS.

De cette fille, enfin, se disoit-il le père?

CRITON.

Il disoit que c'étoit la fille de son frère.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille; c'est elle! enfin donc, la voilà!...
(A part.)
Ah! Jupiter!

SIMON.

Comment! que me dites-vous là?

PAMPHILE

En croirai-je mes yeux, mon cœur et mon oreille?

SIMON, *à part.*

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille...

(*A Chrémès.*)

Mais éclaircissez-nous, faites-nous concevoir...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

En un instant, monsieur, vous allez tout savoir.
Phanie...

(*Il hésite.*)

SIMON.

Eh bien! Phanie?

CHRÉMÈS.

Eh bien! c'étoit mon frère,
Qui, cherchant un destin à ses vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Asie, où j'étois,
Prit ma fille avec lui, comme je souhaitois;
Et depuis en voici la première nouvelle:
Je n'ai plus entendu parler de lui ni d'elle.

PAMPHILE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Les dieux changeroient-ils mon sort en un moment?

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Ce n'est pas encor tout; il me reste un scrupule.
Le nom ne convient pas...

CRITON, *l'interrompant.*

Attendez...

PAMPHILE, *l'interrompant à son tour.*

Pasibule.

Je ne puis plus long-temps demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent mille fois.

CRITON.

Justement, le voilà!

CHRÉMÈS.

Mon cher Criton, c'est elle.

SIMON.

Vous voulez bien, monsieur, que, plein du même zèle,
Plus content, plus surpris qu'on ne sauroit penser...

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Allons, Criton, allons la voir et l'embrasser...
(A Simon.)
Monsieur, un long discours me feroit trop attendre.
Je vous donne une bru, vous me donnez un gendre:
Il suffit.

(Chrémès et Criton entrent dans la maison où est Glicérie.)

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon cher père!

SIMON, *le relevant.*

Ah! mon fils, levez-vous,
Et bénissez les dieux qui travaillent pour nous.

PAMPHILE.

Mais Dave ne vient point.

SIMON.

Une importante affaire
Le retient.

PAMPHILE.

Eh! quoi donc?

SIMON.

Il est lié.

PAMPHILE.

Mon père!...

SIMON, *l'interrompant.*

Je vais à la maison ; mais calmez vos transports.

PAMPHILE.

Mon père, j'y ferois d'inutiles efforts.

(Simon rentre chez lui.)

SCÈNE IX.

CARIN, PAMPHILE

PAMPHILE, *à part, et sans voir Carin qui paroît.*

Non, les dieux tout-puissants, dans leur gloire suprême
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême.

CARIN, *à part.*

Tout succéderoit-il au gré de nos désirs ?

PAMPHILE, *à part.*

A qui pourrai-je donc annoncer mes plaisirs ?

CARIN.

Mais, dites-moi, d'où part une si grande joie ?

PAMPHILE, *à part, sans écouter Carin et en voyan paroître Dave.*

Voici Dave, à propos, que le ciel me renvoie :
Je sais combien pour moi son zèle et son ardeur
Lui feront partager ma joie et mon bonheur.

SCÈNE X.

DAVE, PAMPHILE, CARIN.

PAMPHILE, *à Dave.*

Dave, je t'affranchis.

DAVE.

Monsieur, je vous rends grâce.

PAMPHILE.

D'un injuste destin je brave la menace :
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver ?

DAVE.

Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver ?

PAMPHILE.

Je le sais, mon enfant.

DAVE.

Monsieur, c'est l'ordinaire :
Le mal se sait d'abord ; du bien on fait mystère.

PAMPHILE.

Ma chère Glicérie a trouvé ses parents.

DAVE.

Que dites-vous ?

PAMPHILE.

Je suis dans des ravissements....
Son père est mon ami.... Chrémès !

DAVE.

Est-il possible ?

CARIN, *à Pamphile.*

Que je vous marque, au moins, combien je suis sensible.

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Vous ne pouviez venir plus à propos, monsieur.
Partagez mes plaisirs, partagez mon bonheur.

CARIN.

Je sais tout. Maintenant ..

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Soyez en assurance.
Je ne vous donne point une vaine espérance.

CARIN.

[illegible]...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Tous les dieux sont pour moi...
(A Dave.)
Allons chez Glicérie, et nous verrons.... Pour toi,
Va-t'en dans le logis, et reviens pour me dire
Si tout est prêt, et quand je pourrai l'y conduire.
(Il entre chez Glicerie avec Carin.)

SCÈNE XI.

DAVE, *seul.*

Pour vous, messieurs, je crois (et soit dit entre nous)
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire :
Ils ne sortiront pas, j'en réponds, de long-temps ;
Faites donc retentir vos applaudissements.

FIN DE L'ANDRIENNE.

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE,

COMÉDIE,

PAR LEGRAND,

Représentée, pour la première fois, le 7 juin 1709.

PERSONNAGES.

PIÉTREMINE, procureur, tuteur et amoureux d'Élise.

CLÉON, amant d'Élise.

BAZOCHE, clerc de Piétremine.

SAINT-GERMAIN, valet de Cléon.

MADAME RISSOLÉ, mère de Piétremine, amoureuse de Cléon.

LUCRÈCE, sœur de Piétremine, amoureuse de Cléon.

SUZON, fille de Piétremine, amoureuse de Cléon.

ÉLISE, amante de Cléon.

LISETTE, servante de Piétremine.

La scène est à Paris, dans la maison de Piétremine.

LA FAMILLE
EXTRAVAGANTE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISETTE, *seule.*

Me voici seule enfin, parlons un peu raison.
Cléon et son valet sont dans cette maison
Cachés depuis hier, et par mon assistance:
Si notre maître en a la moindre connoissance,
Je suis perdue; aussi je suis riche à jamais,
Si de Cléon je fais réussir les projets.
Il ne contente pas par de vaines paroles;
Il nous a consigné déja cinq cents pistoles:
Et s'il enlève Élise à notre procureur,
Je puis bien m'assurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le clerc, il fera cette affaire:
Mille écus bien comptant et l'espoir de me plaire
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur:
Le procureur céans a sa mère, sa sœur,
Et sa fille; elles sont sans cesse à leur fenêtre.
Déja plus d'une fois, voyant Cléon paroître,
Elles m'ont demandé (mais chacune en secret)
Quel étoit ce monsieur si charmant, si bien fait,
Qui passoit si souvent. Elles en sont charmées,
Et sont folles assez pour croire en être aimées.
Les voici toutes trois avec le procureur,
Tâchons de pénétrer jusqu'au fond de leur cœur.

SCÈNE II.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINE, LUCRÈCE, SUZON, LISETTE.

PIÉTREMINE.

Ma mère, finissez vos proverbes des halles,
Sentences du vieux temps, fades et triviales;
On n'entend que cela dans toute la maison,
Et ma fille et ma sœur les mettent en chanson:
Jour et nuit l'une et l'autre à composer s'applique
De pitoyables vers, de mauvaise musique...

MADAME RISSOLÉ.

Soit, vous n'entendrez plus proverbes ni chansons,
Mais revenons un peu, de grâce, à nos moutons.
Ce sont vos actions et non pas mon langage
Qu'il vous faut condamner. Ce second mariage...

PIÉTREMINE.

Eh bien! j'adore Élise, et prétends l'épouser;
Vos proverbes en vain s'y voudroient opposer.
Élise est ma pupille; étant sous ma tutelle,
Ma mère, en ma faveur je veux disposer d'elle.

LUCRÈCE.

Entendez-nous.

PIÉTREMINE.

Ma sœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

Mais, mon père...

PIÉTREMINE.

Ma fille, autant de temps perdu.

MADAME RISSOLÉ.

Vous devez avant tout pourvoir votre famille;
Mariez votre sœur, mariez votre fille.

PIÉTREMINE.

Et notre mère aussi, n'est-ce pas?

MADAME RISSOLÉ.

Pourquoi non?
Et, sans tous les caquets et le qu'en dira-t-on...
Un jeune homme... suffit.

PIÉTREMINE.

A votre âge, ma mère!

MADAME RISSOLÉ.

Suis-je si décrépite et hors d'état de plaire?

PIÉTREMINE.

Non pas; mais...

MADAME RISSOLÉ.

Rira bien qui rira le dernier.
Vous n'avez qu'à toujours demain vous marier,
Je vous suivrai de près.

LUCRÈCE.

Je ne tarderai guère
A me pourvoir aussi.

PIÉTREMINE.

Vous, ma sœur?

LUCRÈCE.

Oui, mon frère.

PIÉTREMINE.

A l'amour jusqu'ici vous aviez résisté.

LUCRÈCE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi, de mon côté,
Je suivrai leur exemple.

PIÉTREMINE.

Oh! ce n'est pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon père; et déja quelqu'un m'aime,
Que j'aime aussi.

PIÉTREMINE.

Comment! chacune a donc le sien?

LISETTE.

On veut vous imiter.

PIÉTREMINE.

Je l'empêcherai bien.

MADAME RISSOLÉ.

Mariez-vous, vous dis-je, et puis laissez-nous faire.

PIÉTREMINE.

Oh morbleu! ces discours me mettent en colère:
Je sens monter ma bile; il vaut mieux m'en aller.

SCÈNE III.

MADAME RISSOLÉ, LUCRÈCE, SUZON, LISETTE.

LISETTE.

Il est si transporté qu'il ne sauroit parler:
Au désespoir, au moins, vous allez le réduire.

MADAME RISSOLÉ.

La chose est maintenant au point où je desire.
J'aurois donné sujet à chacun de crier,
D'aller de but en blanc ainsi me marier;
Il m'en fournit enfin un prétexte valable:
On dira que voyant mon fils déraisonnable,
J'ai voulu le punir. Cependant, c'est l'amour,
Mes enfants, qui m'occupe et la nuit et le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous?

MADAME RISSOLÉ.

Tu le sais bien, Lisette :
Mais n'en dis rien, au moins.

LISETTE.

Allez, je suis discrète.
(*A Lucrèce.*)
Et vous ?

LUCRÈCE.

Tu le sais bien aussi.

LISETTE.

Je m'en souviens,
Et cet amant souvent a fait nos entretiens.
(*A Suzon.*)
Quant à vous, c'est celui qui, l'autre jour...

SUZON.

Lui-même ;
Celui que je t'ai dit.

LISETTE.

Vous aimez, on vous aime.
Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRÈCE.

O contrainte cruelle !

MADAME RISSOLÉ.

O langage ennuyeux !

LUCRÈCE.

Très ennuyeux, sans doute ; et c'est le seul langage
Que dans cette maison l'on peut mettre en usage :
On n'en sort point. Mon frère est brutal ; un amant
Ne veut point essuyer un mauvais compliment.
Ne parler que des yeux !

SUZON.

Oh ! je fais davantage.

Mon amant a trouvé le plus joli langage...
Les soirs, sous ma fenêtre, il demeure arrêté;
Il tousse, il éternue.

LISETTE.

Eh bien?

SUZON.

De mon côté,
Je tousse et j'éternue aussi.

LISETTE.

Belle manière
De se faire l'amour!

SUZON.

Toute la nuit entière...
Mais mon père revient.

MADAME RISSOLÉ.

Allons, montons là haut,
Mes enfants; nous prendrons les mesures qu'il faut.

SCÈNE IV.

LISETTE, *seule.*

Je ne me trompois point, chacune croit qu'on l'aime;
Et, sans en rien savoir, elles aiment le même.
Cet amant prétendu qui leur parle des yeux,
C'est Cléon, qui rodoit toujours près de ces lieux,
Dans l'espoir seul d'y voir Élise à sa fenêtre.
Comme en divers moments elles l'ont vu paroître,
Chacune a pris pour soi les signaux amoureux
Que Cléon ne faisoit qu'à l'objet de ses vœux.

SCÈNE V.

PIETREMINE, LISETTE.

PIÉTREMINE.

Lisette, sais-tu bien que ma famille est folle?

LISETTE.

Elle est bien amoureuse, au moins.

PIÉTREMINE.

Cela désole:
Parce que j'aime, il faut que chacun aime ici!
Je me marie, on veut se marier aussi!
Je m'en moque, et je fais ce soir mes fiançailles.

LISETTE.

Et, sans doute, demain, monsieur, les épousailles?

PIÉTREMINE.

Et de très grand matin. Que j'ai bien eu raison
De tenir renfermée Élise en ma maison!
Ne voyant que moi d'homme, elle a perdu l'idée
De Cléon, dont ailleurs elle étoit obsédée.

LISETTE.

Quel est-il ce Cléon?

PIÉTREMINE.

Je ne l'ai jamais vu;
Feu son père, pourtant, m'étoit assez connu.
Mais cela ne fait rien à la présente affaire,
Pour la hâter, mon clerc, jadis clerc de notaire,
Dresse notre contrat.

LISETTE.

Il se mêle de tout,
Votre clerc.

PIÉTREMINE.

Il n'est rien dont il ne vienne à bout.
C'est le plus habile homme!...

LISETTE.

Ah! pour habile, passe;
Mais pour homme, il n'en a, tout au plus, que la face;
C'est un nain : cependant il a bien quarante ans.

PIÉTREMINE.

Quel qu'il soit, je suis fort content de ses talents.

LISETTE.

Laissons cela : parlons du festin, de la danse.

PIÉTREMINE.

Oh! tout est commandé, même payé d'avance.
Cela me coûte un peu; mais j'ai plusieurs procès,
Où je redoublerai le mémoire des frais;
C'est de l'argent qui doit retourner dans ma poche.
Et mon clerc.... Mais il vient.

SCÈNE VI.

PIETREMINE, BAZOCHE, LISETTE.

PIÉTREMINE.

Bon jour, monsieur Bazoche

BAZOCHE.

Serviteur.

PIÉTREMINE.

Laisse-nous, Lisette

LISETTE.

J'entends bien.

(*A part.*)
Écoutons quel sera pourtant leur entretien.
(*Elle écoute derrière.*)

PIÉTREMINE.

Eh bien! tout est-il prêt? avez-vous mis les clauses
Comme je souhaitois?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres choses:
Au contrat que j'ai fait, vous ne reconnoissez
Que le quart des grands biens d'Élise.

PIÉTREMINE.

C'est assez;
Et ce contrat est-il à l'autre tout semblable?

BAZOCHE.

On ne peut distinguer le faux du véritable;
Le notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

PIÉTREMINE.

Vous êtes assuré de l'escamoter bien?

BAZOCHE.

Si j'en suis assuré? laissez, laissez-moi faire:
J'ai bien fait d'autres tours étant clerc de notaire.

PIÉTREMINE.

Vous aurez cent louis, comme je vous ai dit;
Les voilà bien comptés.

BAZOCHE.

Monsieur, cela suffit.

PIÉTREMINE.

Adieu.

BAZOCHE, *allant après lui.*

Mais cependant, si pour plus d'assurance,
Et pour m'encourager, vous les donniez d'avance;
Des scrupules souvent me prennent.

PIÉTREMINE.

Les voilà;
Et rejetez bien loin tous ces scrupules-là.

BAZOCHE, *mettant la bourse dans sa poche.*

Ils sont passés.

PIÉTREMINE.

Je vais amener le notaire;
Tenez les contrats prêts, je ne tarderai guère.

SCÈNE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE, *à part.*

VOILA ma conscience à présent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots?

BAZOCHE.

Plutôt quatre : tu sais que ma joie est extrême
Lorsque je t'entretiens, et que toujours je t'aime.

LISETTE.

Si vous m'aimez, voici le temps de l'éprouver.
Il faut.... Mais je ne sais si je dois achever.

BAZOCHE.

Parle. Est-ce la pudeur qui te ferme la bouche?
Te repentirois-tu d'avoir été farouche?
Et l'amour m'auroit-il vengé de ta froideur?
Ne t'auroit-il point fait quelque blessure au cœur?
Je suis bon médecin, et je t'offre mon aide

LISETTE.

Oui, vous êtes d'amour, je pense, un vrai remède;
Et je m'en servirai quand j'en aurai besoin.
Maintenant je vous veux charger d'un autre soin.
Vous avez cent louis.

BAZOCHE.

Oh! oh!

LISETTE.

Seriez-vous homme

A les quitter?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une somme

Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah! bon : à cela je consens.

LISETTE.

Au lieu de cent louis, toucher trois mille francs,
Cela vous plairoit-il?

BAZOCHE.

Très fort; et pourquoi faire?

LISETTE.

Vous le saurez. D'ailleurs vous cherchez à me plaire,
Et vous me plairez fort si vous faites cela :
Mais il faut me jurer....

BAZOCHE.

J'en jure; touche là :
Il n'est rien que pour toi je ne puisse entreprendre.
Faut-il nuire, obliger? faut-il pendre, dépendre;
Faire du mal, du bien; jurer à faux, à vrai?
De mon amour pour toi tu peux faire l'essai.

LISETTE.

Il ne faut que tromper.

BAZOCHE.

Qui?

LISETTE.

Monsieur Piétremine.

BAZOCHE.

Quoi! notre procureur? Aisément je devine,
Faire épouser Élise à quelqu'autre?

LISETTE.

À Cléon.

BAZOCHE.

Cléon, je le connois, c'est un joli garçon,
(À part.)
A qui le procureur, à la mort de son père,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affaire?

BAZOCHE.

Oui-da, je la ferai : mais pour l'amour de toi.
Ce sont trois mille francs que l'on me donne à moi?

LISETTE

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'est pas trop : mais, parce que je t'aime...
Et quand les donne-t-on?

LISETTE.

Quand? A cette heure même.

BAZOCHE.

Va donc me les chercher.

LISETTE.

Ils sont dans la maison.

BAZOCHE.

Je vais tout préparer pour cette trahison;
Faire un contrat, au nom de Cléon et d'Élise,
Que notre procureur, sans crainte de surprise,
Va signer, en croyant signer le sien.

LISETTE.

Fort bien.
Allez dans votre étude, et ne négligez rien.
Mais, si l'on vous offroit une plus forte somme
Pour nous trahir?

BAZOCHE.

Ah! non; je deviens honnête homme:
Je quitte le métier après ce grand coup-là.
Friponner un fripon est mon *nec plus ultrà*.

SCÈNE VIII.

LISETTE *seule*.

Monsieur Bazoche va travailler avec zèle;
Pour Élise et Cléon quelle bonne nouvelle!
Qui croiroit, après tout, qu'on trouvât tant d'esprit
Dans un corps si mal fait, si laid et si petit?
Sa figure est, ma foi, des plus désagréables.
Si tous les procureurs avoient des clercs semblables,
On ne verroit pas tant de désordre chez eux,
Et les enfants qu'ils ont leur ressembleroient mieux
Ah! voici le valet de Cléon.

SCÈNE IX.

SAINT-GERMAIN, LISETTE.

SAINT-GERMAIN.

Piétremine
Vient de sortir; j'étois caché dans la cuisine,
Où je mourois de faim. J'ai passé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un gros muid:

Je l'ai percé, néant, rien n'est venu. La rage
Puisse crêver ton maître! ah! quel maudit ménage!
Je n'ai mangé ni bu depuis hier.

LISETTE.

Comment!
Il ne t'est rien resté du souper?

SAINT-GERMAIN.

Non, vraiment;
Les clercs laissent-ils rien jamais sur leurs assiettes,
Chacun sait qu'ils ont soin de les rendre bien nettes.

LISETTE.

Tu te plains! et ton maître est aussi mal que toi
Là-haut, dans le grenier.

SAINT-GERMAIN.

Bon! voilà bien de quoi!
Au-dessus de la chambre où couche sa maîtresse,
Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le presse?
Il vit d'amour, mon maître.

LISETTE.

Eh bien! fais comme lui;
Pour te nourrir tu n'as qu'à m'aimer.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment oui,
T'aimer, pour me nourrir! ce seroit le contraire;
Cela me sécheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire?
Personne ne sauroit sortir de ce logis.
Piétremine a les clefs dans sa poche.

SAINT-GERMAIN.

Tant pis.

Il n'y falloit donc pas entrer. Ah! je déteste,
Et je maudis cent fois l'occasion funeste
D'hier au soir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira.
Un splendide festin ici se donnera.

SAINT-GERMAIN.

Si j'attrape un chapon, aussitôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu, je vais chercher de l'argent pour Bazoche.

SAINT-GERMAIN.

Bazoche? Garde-toi de te fier à lui;
C'est un fripon.

LISETTE.

D'accord : mais enfin aujourd'hui
Il nous sert.

SAINT-GERMAIN.

Et comment?

LISETTE.

Tu sauras toute chose.
Les affaires vont bien. Je te quitte, et pour cause.

SCÈNE X.

SAINT-GERMAIN *seul.*

Les affaires vont bien! vont mal; et Saint-Germain,
Pendant tout ce temps-là, meurt de soif et de faim,
Et de peur : car enfin, si monsieur Piétremine
Me trouve en sa maison; il a l'humeur mutine....

SCÈNE XI.

MADAME RISSOLÉ, SAINT-GERMAIN.

MAMAME RISSOLÉ, *essoufflée, à part.*

De quel côté peut-il avoir tourné ses pas?

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Quelqu'un vient, cachons-nous.

MADAME RISSOLÉ, *à part.*

Je ne me trompe pas.
C'est mon amant là-haut que j'ai vu; c'est lui-même...
Et voici son ami, de plus. Quel stratagème
Vous a donc fait entrer ici tous deux?

SAINT-GERMAIN.

Comment
Tous deux?

MADAME RISSOLÉ.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant?
Avec lui plusieurs fois je vous ai vu paroître,
Et même, hier encor, étant à ma fenêtre....

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Elle veut me parler de Cléon. Mais comment,
Et par quelle raison le croire son amant?

MADAME RISSOLÉ.

Je viens de l'entrevoir là-haut: à l'instant même
Je l'ai perdu de vue. Ah! quelle peine extrême!
Où croyez-vous qu'il soit?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, je n'en sais rien.

MADAME RISSOLÉ

Étant son bon ami, vous le connoissez bien.
Mes yeux ont dans les siens pour moi cru voir sa flamme:
Ne me trompoit-il point? M'aime-t-il?

SAINT-GERMAIN.

Mais, madame...

MADAME RISSOLÉ.

Parlez sincèrement : vous connoissez son cœur.

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Pour nous tirer d'affaire, appuyons son erreur.
(*Tout haut.*)
Oui, de votre fenêtre, au profond de son âme,
Vos yeux ont su lancer une si vive flamme,
Qu'il est tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts
Pour vous en arracher : il a le diable au corps.
Je lui dis tous les jours : que prétendez-vous faire ?
Cette dame pourroit être votre grand'mère.

MADAME RISSOLÉ.

Pourquoi dire cela ?

SAINT-GERMAIN.

Mon dieu ! j'ai mes raisons ;
Voulez-vous l'envoyer aux petites maisons ?

MADAME RISSOLÉ.

Il est d'autres moyens....

SAINT-GERMAIN.

J'en dis bien davantage,
Et ne m'arrête point seulement sur votre âge :
Je m'efforce à trouver mille défauts en vous :
La foi que vous gardez surtout à votre époux.

MADAME RISSOLÉ.

Mon époux ! Il est mort.

SAINT-GERMAIN.

Je le sais bien, madame,
Et que sa cendre encor fait durer votre flamme.

MADAME RISSOLÉ.

Non, non, elle est éteinte, et j'ai su m'en guérir :

C'est sa faute, pourquoi s'est-il laissé mourir?
Aimer un mari mort, fi donc! quelle folie!
On a bien de la peine à les aimer en vie.
Parlons de votre ami : qu'il m'a paru bien fait!

SAINT-GERMAIN.

Tenez, regardez-moi, vous voyez son portrait.

MADAME RISSOLÉ.

Oh! que sa taille est bien au-dessus de la vôtre!

SAINT-GERMAIN.

Nous portons cependant les habits l'un de l'autre.

MADAME RISSOLÉ.

Cela ne se peut pas, vous paroissez rempli.

SAINT-GERMAIN.

Il les porte d'abord, pour y donner le pli;
Et je les use après.

MADAME RISSOLÉ.

Pourquoi donc ce ménage?

SAINT-GERMAIN.

C'est que nous nous aimons on ne peut davantage;
Nous demeurons ensemble, et c'est une union...
Nous nous servons l'un l'autre en toute occasion;
Je le peigne, il m'étrille; il m'emprunte, il me prête;
Je le tiens toujours propre et souvent le vergette,
Il épouste par fois aussi mon justaucorps;
A nous complaire, enfin, nous mettons nos efforts.

MADAME RISSOLÉ.

Vous êtes son valet?

SAINT-GERMAIN.

C'est à peu près de même.

MADAME RISSOLÉ.

Je comprends bien cela. Mais croyez-vous qu'il m'aime?

SAINT-GERMAIN.

En pouvez-vous douter?

MADAME RISSOLÉ.

Que fait-il à présent?
Si son cœur ressentoit ce que le mien ressent....

SAINT-GERMAIN.

Il est plus amoureux encor que vous, je gage,
Mais c'est qu'il est timide on ne peut davantage:
C'est un amant transi...

MADAME RISSOLÉ.

Fi! cela me déplaît.
J'aime un amant folâtre.

SAINT-GERMAIN.

Oh! jamais il ne l'est.

MADAME RISSOLÉ.

Un amant enjoué.

SAINT-GERMAIN.

Si j'avois été femme,
Ma foi, j'aurois été de votre goût, madame.
Ah! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins,
Sans cesse à vos genoux à vous baiser les mains,
Qui vous donnent cent fois occasion de dire:

(Contrefaisant sa voix.)

Mais arrêtez-vous donc, fi donc! est-ce pour rire?
Allons, petit fripon, vous perdez le respect.

MADAME RISSOLÉ.

Ah! c'en est trop aussi, l'on doit...

SAINT-GERMAIN.

A votre aspect
Mon maître pâlira. De loin ses yeux font rage;
Mais de près il est sot à force d'être sage.

MADAME RISSOLÉ.

Qu'il soit comme il voudra, c'est un garçon bien fait.
Dans le monde on n'a pas toute chose à souhait :
On prend ce que l'on trouve, en ce siècle où nous sommes;
Et l'on n'a jamais vu telle disette d'hommes.
Allons, je veux passer sur les défauts qu'il a.
Je m'en vais le chercher là-haut.

SAINT-GERMAIN, *voulant l'arrêter.*

Demeurez là,
Je le ferai descendre.

MADAME RISSOLÉ.

Il faut que de ma bouche
Il apprenne à l'instant que son amour me touche ;
Il faut prendre la balle au bond : souvent le temps...

SAINT-GERMAIN.

Mais, du moins, qu'avec vous...

MADAME RISSOLÉ.

Non, je vous le défends.

SCÈNE XII.

SAINT-GERMAIN, *seul.*

Elle va tout gâter ; que va-t-elle lui dire ?
Que lui répondra-t-il ? Le voici, je respire :
Je puis le prévenir.

SCÈNE XIII.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Saint-Germain, quel malheur !
Je viens de rencontrer la sœur du procureur.

SAINT-GERMAIN.

Quoi! Lucrèce?

CLÉON.

Oui, Lucrèce.

SAINT-GERMAIN.

En voilà bien d'une autre!
Nous avons donc ainsi trouvé chacun la nôtre.
J'ai rencontré la mère.

CLÉON.

Ah! malheureux! pourquoi
Ne te pas mieux cacher?

SAINT-GERMAIN.

Et vous, tout comme moi
Pourquoi vous montrez-vous? Mais enfin à la belle
Qu'avez-vous dit?

CLÉON.

J'ai dit que je venois pour elle,
Que je l'aimois.

SAINT-GERMAIN.

Comment?

CLÉON.

Trop long-temps interdit,
Cette feinte à propos m'est venue en l'esprit.
Voyant sortir quelqu'un de la chambre d'Elise,
J'ai cru que c'étoit elle : ô ciel! quelle surprise,
Quand, m'approchant plus près, j'ai connu mon erreur!
C'étoit Lucrèce. Un froid m'a glacé tout le cœur;
Mais reprenant mes sens : Adorable Lucrèce,
Ai-je dit, pardonnez un excès de tendresse
Qui m'a fait hasarder... Au fond je ne sais pas
Ce que j'ai pu lui dire en un tel embarras :

Mais j'enrage. Elle croit mon amour si sincère,
Qu'elle veut en parler tout-à-l'heure à son frère :
Elle a même ajouté que, s'il la refusoit,
A me suivre partout elle se disposoit ;
Et que, pour s'affranchir d'un trop rude esclavage
Elle se laisseroit enlever.

SAINT-GERMAIN.

Bon ! courage !
Apprenez que la vieille... Elle vient sur vos pas.

SCÈNE XIV.

MADAME RISSOLÉ, CLÉON, SAINT-GERMAIN.

MADAME RISSOLÉ.

Je vous cherchois en haut, et vous êtes en bas.
De votre passion suffisamment instruite...

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Que veut dire cela ?

SAINT-GERMAIN.

Vous verrez dans la suite.

MADAME RISSOLÉ.

Je viens vous secourir.

SAINT-GERMAIN.

L'agréable secours !

MADAME RISSOLÉ, *à Cléon.*

Vous ne languirez pas long-temps dans vos amours.

CLÉON, *étonné*

Comment ?

MADAME RISSOLÉ.

Votre valet m'a tout dit.

CLÉON.

Lui, madame ?

(*Bas, à Saint-Germain.*)

Quoi! d'Élise et de moi tu découvres la flamme?
Veux-tu nous perdre?

SAINT-GERMAIN, *bas, à Cléon.*

Eh! non : attendez un moment.

MADAME RISSOLÉ.

Je viens vous assurer de mon consentement.
Je veux, malgré mon fils...

CLÉON.

Avec cette assurance,
Madame, j'ose encor former quelque espérance.

MADAME RISSOLÉ.

Espérez, espérez.

CLÉON *se jette à ses genoux.*

Que cet espoir m'est doux!
Souffrez qu'en ce moment j'embrasse vos genoux.

MADAME RISSOLÉ, *à Saint-Germain.*

Votre maître, vraiment, n'a point tant d'indolence.

SAINT-GERMAIN

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puissance.
Vous avez-là des yeux perçants, aigus...

MADAME RISSOLÉ.

Ho, ho!

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Dans l'éclaircissement garre le *qui pro quo.*

MADAME RISSOLÉ.

Eh bien! mon cher, à quand cet heureux hyménée?

CLÉON.

Pour moi toujours trop tard en viendra la journée;
Mais votre fils...

MADAME RISSOLÉ.

Mon fils, vous dis-je, est un benêt;

Je ne regarde point ici son intérêt.
Comme il te fait, fais lui. Son Élise qu'il aime,
Par exemple, il l'épouse, et j'en ferai de même.

CLÉON, *surpris.*

Il l'épouse!

MADAME RISSOLÉ.

Demain, sans mon consentement.
Qu'ai-je besoin du sien?

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Voici le dénoûment.

CLÉON, *bas.*

Quelle surprise!

MADAME RISSOLÉ.

Allez, je serai votre femme;
Je m'embarrasse peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLÉON, *à Saint-Germain, bas.*

D'où vient donc que tu m'as joué d'un pareil tour?

SAINT-GERMAIN, *bas, à Cléon.*

Il l'a fallu pour mieux cacher votre autre amour.

MADAME RISSOLÉ, *à Cléon.*

Vous ne dites plus rien, près de m'avoir pour femme?

SAINT-GERMAIN.

C'est sa timidité qui lui reprend, madame.
Je vous l'avois bien dit.

MADAME RISSOLÉ.

Il se corrigera.

SAINT-GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

MADAME RISSOLÉ.

Il n'importe, il me plaît, et l'affaire est conclue:
Marchandise qui plaît est à demi vendue.

CLÉON, *à part.*

J'enrage.

MADAME RISSOLÉ, *croyant qu'il soupire.*

Ce soupir augmente mon amour.
Mais adieu; je pourrois soupirer à mon tour;
Il faut me contenir.

CLÉON, *à part.*

Que la peste te creve!

MADAME RISSOLÉ.

Vous soupirez encore? Ah! je demande trève;
Je m'en vais revenir; je veux laisser passer
Un torrent de soupirs qui viennent m'oppresser.

SCÈNE XV.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Peut-on encor songer à l'amour à cet âge?
Elle a perdu l'esprit avec son mariage.

SCÈNE XVI.

CLÉON, SUZON, SAINT-GERMAIN.

SUZON, *en entrant, à part.*

Mariage! Ce mot me réjouit; voyons.

SAINT-GERMAIN, *à Cléon.*

Voici quelqu'un encor.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Oh! pour le coup, fuyons;
C'est, sans doute, la sœur.

SAINT-GERMAIN.

Non, monsieur, c'est la fille.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Je serai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cléon.*

Ah ! c'est vous à la fin, je vous vois de plus près ;
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets :
Votre geste et vos yeux, d'une façon charmante,
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
Quand viendra le moment de me voir près de lui ?
Disois-je : je n'osois l'espérer aujourd'hui :
Cela vous ennuyoit autant que moi, je gage ?
Mais que disiez-vous-là, parlant de mariage ?
Venez-vous à mon père ici me demander ?

SAINT-GERMAIN.

(*A part.*) (*A Cléon.*)
Autre pièce nouvelle..... Allons donc, sans tarder,
Monsieur, répondez-lui.

CLÉON, *bas.*

La cruelle aventure !
Oh ! je crois pour le coup que c'est une gageure.

SAINT-GERMAIN.

(*A part.*)
Il faut la soutenir ; je vais parler pour vous.
(*Haut à Suzon.*)
Oui, monsieur vient ici pour être votre époux.

CLÉON, *bas.*

Que vas-tu dire encor ?

SAINT-GERMAIN.

Mais l'espoir et la crainte....
Combattant en son cœur.... le tiennent en contrainte,
Lui coupent la parole.

SUZON.

Et pourquoi donc cela ?

Dans mon cœur je ressens aussi ces choses-là,
Et si je parle bien.

SAINT-GERMAIN.

C'est que dans une femme
La parole jamais ne manque qu'avec l'âme :

(*Bas à Cléon.*)

Si vous ne dites mot, vous allez gâter tout.

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Je me lasse, à la fin...

SAINT-GERMAIN, *à Cléon.*

Allez jusques au bout.

CLÉON.

(*A Suzon.*) (*A Saint-Germain.*)
L'amour que vos beaux yeux.. Que veux-tu que je dise?

SAINT-GERMAIN.

Achevez, dussiez-vous dire quelque sottise.

CLÉON, *à Suzon.*

Craignant que votre père enflammé de courroux,
Me rencontrant ici, ne se venge sur vous,
Je demeure sans voix dans ce triste silence....
Voyez de mon amour toute la violence

SUZON.

Eh quoi! n'auriez-vous pas la force de parler
A mon père?

SAINT-GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller:
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre ensemble.
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais; mais enfin il me semble
Que, monsieur ne venant ici que pour me voir,
Il faut bien qu'il me voie.

SAINT-GERMAIN.

Il vous verra ce soir.
Laissez-nous seuls, vous dis-je, aborder votre père.

SUZON.

Prenez bien votre temps.

SAINT-GERMAIN.

Allez, laissez-nous faire.

SUZON, *revenant sur ses pas.*

Mais, monsieur, si mon père alloit vous refuser,
Ne vous rebutez pas; je puis vous épouser
Sans son consentement; ma mère a fait de même,
Et ma grand'mère aussi.

SAINT-GERMAIN.

Vraiment; lorsque l'on s'aime,
C'est la règle à présent.

SUZON.

Les pères, de tout temps,
Ont, dans notre famille, été d'étranges gens;
Et les filles toujours ont eu de l'industrie.

SAINT-GERMAIN.

Ce que c'est que savoir sa généalogie!
Et qu'il est beau surtout d'imiter ses aïeux!

CLÉON, *à Saint-Germain.*

Ne finiras-tu point tes discours ennuyeux?

SAINT-GERMAIN, *à Suzon.*

Ma foi, vous nous perdez à rester davantage.

SUZON.

Adieu, puisqu'il le faut.

SAINT-GERMAIN.

Adieu donc, bon voyage.

SCÈNE XVII.

CLÉON, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Tout extravague ici, grand'mère, fille et sœur.

SAINT-GERMAIN.

En voilà de tout âge et de toute couleur.

CLÉON.

Que je suis malheureux!

SAINT-GERMAIN.

Blondes, blanches et brunes.
On vous peut appeler homme à bonnes fortunes.

CLÉON.

Je n'ai pu d'aujourd'hui parler un seul moment
A ma charmante Élise : il faut que justement
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite.
Tout ceci me recule, et j'en crains fort la suite.
Que j'aille, que je vienne, ou là-haut, ou là-bas,
Ces trois folles sans cesse observeront mes pas.
Enfin je vois Élise.

SCÈNE XVIII.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN.

ÉLISE.

Ah! Cléon!

CLÉON.

Ah! madame!
Pouvez-vous concevoir le trouble de mon âme?

ÉLISE.

Je viens le dissiper, je m'en flatte du moins;
Et vous dire qu'après tant de peine et de soins
Notre bonheur est proche.

CLÉON.

Et sur quelle assurance?...

ÉLISE.

Lisette a mis le clerc de notre intelligence;
Et le contrat, dit-elle, est fait en votre nom.

CLÉON.

Que peut-on esperer d'un fourbe, d'un fripon?

ÉLISE.

Les mille écus que vient de lui porter Lisette....

CLÉON.

Sachez une autre chose encor qui m'inquiète.

ÉLISE.

Je m'en doute.

CLÉON.

La mère, et la fille et la sœur,
D'un fol entêtement....

ÉLISE.

Je sais cela par cœur;
Lisette m'a tout dit.

CLÉON.

De plus....

SCÈNE XIX.

CLÉON, ÉLISE, SAINT-GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

Mademoiselle,
On n'attend plus que vous.

CLÉON.

Quelle triste nouvelle!

LISETTE.

Depuis assez long-temps le notaire est là-bas.

Et Piétremine ici peut monter sur mes pas;
Descendez.

CLÉON.

Si ce clerc, par un retour indigne....

ÉLISE.

Je ne signerai rien sans voir ce que je signe.
Demeurez en repos.

SCÈNE XX.

CLÉON, LISETTE, SAINT-GERMAIN.

CLÉON.

Ah! que d'affreux moments!
Lisette, à revenir sera-t-elle long-temps?

LISETTE.

Elle sort.

CLÉON.

Si ce clerc....

LISETTE.

J'en réponds sur ma vie;
Allez, de vous servir il montre trop d'envie
J'ai vu les deux contrats; l'un est en votre nom,
Et c'est celui qui doit se rencontrer le bon:
Pour les abuser tous il fera lire l'autre,
Et, pour faire signer, présentera le vôtre.
Pour bien escamoter ses doigts paroissent faits,
Quand il auroit été joueur de gobelets.
Mais adieu; je m'en vais songer à mon affaire,
Et mettre le couvert.

SAINT-GERMAIN.

Si j'étois nécessaire....

LISETTE.

Je t'entends; viens, suis-moi. Vous, n'appréhendez rien;
Bazoche m'a fait signe, et le tout ira bien.

PIÉTREMINE.

Mon beau-père? Quoi! c'est... allez, vous radotez.

MADAME RISSOLÉ.

Je radote? comment, pendard, vous m'insultez!

PIÉTREMINE.

Je ne souffrirai point pareille extravagance;
Et...

MADAME RISSOLÉ, *à Cléon.*

De votre beau-fils châtiez l'insolence.

PIÉTREMINE.

Morbleu!

SCÈNE XXV.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINE, CLÉON, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Qu'a donc mon frère à se mettre en courroux?
C'est contre mon amant: ah! mon frère, tout doux,
Vous devez approuver un amour légitime;
Monsieur est honnête homme, et peut m'aimer sans crime:
S'il est caché céans, c'est pour l'amour de moi;
Il m'a donné son cœur, il a reçu ma foi:
De notre engagement je venois vous instruire.

PIÉTREMINE.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire?

CLÉON, *à part.*

S'est-on jamais trouvé dans un semblable cas?

LUCRÈCE.

Mon frère, au nom du ciel, ne le rebutez pas.

MADAME RISSOLÉ.

Quoi! monsieur...

LUCRÈCE.

Oui, monsieur me veut prendre pour femme:
Je l'aime, couronnez une si belle flamme.

PIÉTREMINE.

Ma mère, vous disiez....

MADAME RISSOLÉ.

Oh! je l'épouserai.

LUCRÈCE.

Vous, ma mère?

MADAME RISSOLÉ

Oui, moi-même, ou je l'étranglerai.

SCÈNE XXVI.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINE, LUCRÈCE, SUZON, CLEON.

SUZON.

Vous querellez monsieur, et pourquoi, ma grand'mère?

MADAME RISSOLÉ.

Laissez-nous en repos, ce n'est pas votre affaire.
Petit perfide!

SUZON.

Eh! là! ne le grondez donc pas;
Il vient pour m'épouser, au moins.

CLÉON, *à part.*

Autre embarras.

PIÉTREMINE.

Il en veut à ma fille aussi?

SUZON.

Vraiment, sans doute.

PIÉTREMINE.

Pour le coup je m'y perds, et je n'y vois plus goutte.

SUZON.

En mariage il vient ici me demander :
N'est-il pas vrai, monsieur ?

PIÉTREMINE.

Il faut vous accorder.
Il veut être à la fois mon gendre, mon beau-père,
Et mon beau-frère encor.

SUZON.

Quel est donc ce mystère ?

CLÉON.

Monsieur, il n'est plus temps de vous rien déguiser...

PIÉTREMINE.

Parbleu ! vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouser,
Et vous serez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Que veut dire cela, mon père ?

PIÉTREMINE.

C'est, ma fille,
Que ce galant en veut à toute la maison :
Mais tout à l'heure, enfin, nous en aurons raison.
Voici le commissaire.

SUZON.

Affronteur !

MADAME RISSOLÉ.

Ingrat !

LUCRÈCE.

Traître !

SCÈNE XXVII.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINE, CLÉON, LUCRÈCE, SUZON, SAINT-GERMAIN, *un commissaire*, LISETTE.

LISETTE, *bas, à Saint-Germain.*

De leurs mains au plus tôt il faut tirer ton maître.

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Laisse faire.

LISETTE.

En passant, j'ai rencontré monsieur...

SAINT-GERMAIN.

Qu'est-ce donc que ceci ?

PIÉTREMINE.

C'est un larron d'honneur,
Qui subornoit ma mère, et ma sœur et ma fille.

SAINT-GERMAIN.

Il est arrivé pis dans plus d'une famille.
Mais, pour tenir la bride à tous ces fripons-là,
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,
En prison.

CLÉON

Quoi! monsieur?

SAINT-GERMAIN, *le tirant.*

En prison, tout à l'heure.

MADAME RISSOLÉ, *pleurant.*

En prison!

LUCRÈCE, *pleurant.*

En prison!

SUZON, *pleurant.*

En prison!

SAINT-GERMAIN.

Quoi! tout pleure?
La pitié ne doit point entrer dans votre cœur :
Montrez-vous mère, fille et sœur de procureur.
Si le mot de prison rend votre cœur si tendre,
Et que sera-ce donc quand je le ferai pendre?

LUCRÈCE.

Le pendre?

SUZON.

Pour cela?

MADAME RISSOLÉ.

Mon fils, allons, tout doux.

PIÉTREMINE, *bas, au commissaire.*

Quand il sera pendu, que diable en aurons-nous?
Tirons-en de l'argent.

SAINT-GERMAIN.

Je sais bien mon affaire;
Faisons-lui toujours peur.

PIÉTREMINE.

Le brave commissaire!

SAINT-GERMAIN.

Nous aurons intérêts, dommages et dépens.

SCÈNE XXVIII.

MADAME RISSOLÉ, PIÉTREMINE, LUCRÈCE, CLÉON, SUZON, ÉLISE, BAZOCHE, LISETTE, SAINT-GERMAIN *en commissaire.*

ÉLISE.

Je viens pour mettre fin au grand bruit que j'entends.

PIÉTREMINE.

Ah! ma femme!

ÉLISE.

Ce nom ne m'est pas dû.

PIÉTREMINE.

Ma bonne,
Quand le contrat est fait, c'est un nom qu'on se donne.

ÉLISE.

Quand le contrat est fait, on se donne ce nom?
J'appelle donc monsieur mon mari.

PIÉTREMINE.

Quoi?

ÉLISE.

Cléon,
Remerciez monsieur d'avoir de bonne grâce
Signé notre contrat.

PIÉTREMINE.

Oh! celui-là me passe,
Il veut ma femme encor; quel diable d'épouseur!

CLÉON.

Je ne veux qu'elle seule, elle fait mon bonheur.
Mesdames, contre moi n'ayez point de colère;
Pour obtenir Elise il étoit nécessaire.....

PIÉTREMINE.

Mais sachons donc comment elle peut être à vous.

LISETTE.

Vous avez cru signer le contrat comme époux,
Et vous l'avez signé comme tuteur

PIÉTREMINE.

J'enrage.
Et comment ai-je donc fait un si bel ouvrage?

LISETTE.

Moyennant mille écus Bazoche vous trahit:
Demandez-lui plutôt.

PIÉTREMINE, *à Bazoche.*

Est-il vrai ce qu'on dit?

BAZOCHE.

Très vrai, monsieur; j'avois besoin de cette somme
Pour cesser d'être clerc et me faire honnête-homme.
Dans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur;
Et, pour faire une fin, je me fais procureur.

PIÉTREMINE.

Bazoche me trahit! lui qui toute sa vie...

LUCRÈCE.

Je n'en suis point fâchée.

MADAME RISSOLÉ.

Et moi j'en suis ravie.
Vous comptiez sans votre hôte, et c'étoit battre l'eau.
Il faut attendre au soir pour dire le jour beau.

(Les violons préludent.)

J'entends les violons.

PIÉTREMINE.

Le diable les emporte!
Il est bien temps de rire.

MAMAME RISSOLÉ.

Et pourquoi non? qu'importe?
Mes enfants, mal nouveau se guérit aisément;
Pour un amant perdu l'on en retrouve cent.
Je sais bien que marchand qui perd ne sauroit rire;
Mais, où l'espoir n'est plus, l'amour bientôt expire.

ÉLISE.

Mesdames, contre moi n'ayez point de courroux.

LUCRÈCE.

Élise, votre amour vous excuse envers nous.

PIÉTREMINE, *à Bazoche.*

Et mes cent louis d'or....

[redacted]

BAZOCHE.

Ils me sont dûs de reste.

PIÉTREMINE.

Comment?

BAZOCHE.

Je parlerai, si quelqu'un me conteste.
(Bas, à Piétremine)
Vous savez, entre nous, d'où vient tout votre bien;
Et, si je dis un mot.

PIÉTREMINE, *bas, à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,
Quitte à quitte. Et pour vous, Cléon, je vous pardonne
Élise est une fourbe, et je vous l'abandonne :
Puisque, fille, elle a pu me jouer un tel trait,
Étant femme, jugez ce qu'elle m'auroit fait.
J'aurois droit de plaider pourtant : lorsqu'on dérobe...

SAINT-GERMAIN, *quittant sa robe.*

Si vous voulez plaider, je vous rends votre robe,
Et vous montre dessous le valet de Cléon.

PIÉTREMINE.

Quoi! ma robe servoit à couvrir un fripon?

SAINT-GERMAIN.

Fort à votre service. Allons, que dans la joie
Et dans les flots de vin notre chagrin se noie;
Et puisque nous avons ici des violons,
Il en faut profiter : rions, chantons, dansons.

LISETTE.

Il faudroit préparer quelque petite fête.

SAINT-GERMAIN.

Pourquoi la préparer? nous l'avons toute prête;
Et chacun n'a qu'à mettre un proverbe en chanson :
On est dans ce goût-là céans.

LISETTE.

Il a raison,
Cela divertira notre bonne grand'mère;
Proverbes et chansons surent toujours lui plaire.

SAINT-GERMAIN.

Je sais m'en escrimer aussi, quand je m'y mets;
Je commence la fête, et j'en ai de tout prêts.

[redacted]

LES PROVERBES,

DIVERTISSEMENT.

SAINT-GERMAIN.

Allons gai, monsieur le procureur,
Contre fortune bon cœur.
Et montrez-vous joyeuse,
Famille amoureuse :
De la perte d'un amant
On se console aisément ;
Et dans ce siècle nôtre
Un clou chasse l'autre.

Allons gai, monsieur le procureur,
Contre fortune bon cœur.
Et dans ce siècle nôtre
Un clou chasse l'autre.
Avoir un amant à trois,
C'est aller contre les lois ;
Prenez-en trois chacune,
La chose est fort commune.
Allons gai, monsieur le procureur,
Contre fortune bon cœur.

LUCRÈCE.

Chaque jour à l'amour, dormant dans son berceau,
Je jouois quelque tour nouveau ;
Je détournois ses traits, j'éteignois son flambeau,
Je déchirois son bandeau :
Il s'éveilla, je fus surprise.
Tant va la cruche à l'eau
Qu'enfin elle se brise.

MADAME RISSOLÉ.

Quand j'étois jeune et belle,
J'étois sotte et cruelle;
O! que d'heureux moments perdus!
Le temps passé ne revient plus.
Quelle douceur charmante!
Que l'on vivroit contente,
Si jeunesse savoit,
Si vieillesse pouvoit!

SUZON.

Si je trouvois un amant
De bonne mine,
L'enverrois-je à ma voisine?
Non, vraiment.
S'il me disoit, je t'aime;
Je répondrois de même,
Sans tant de façons,
Sans tant de raisons,
Sans chercher d'excuse;
Sans trouver de ruse;
Tu veux de moi,
Je veux de toi,
Voilà ma foi.
Qui refuse, muse.

ENTRÉE.

LUCRÈCE.

Mon amour est payé d'indifférence
Par un ingrat qu'une autre a su charmer;
A mes dépens, j'ai de l'expérience;
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'air joyeux, je ris et je badine:
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort;
Il ne faut pas s'arrêter à la mine,
Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Assez long-temps j'ai ménagé Lisette;
Mais mon amour n'entend plus de raison.
Et si jamais je la trouve seulette,
L'occasion fait le larron.

MADAME RISSOLÉ.

A mon époux vivant j'étois fidèle,
J'avois juré de l'être après sa mort;
Mais il n'est point de femme tourterelle,
Et les absents ont toujours tort.

LISETTE, *au parterre.*

Au gré de nos tendres amants
J'ai bien conduit cette manœuvre:
Messieurs, si vous êtes contents,
Applaudissez, voici le temps.
Toujours *la fin couronne l'œuvre.*

SAINT-GERMAIN, *au parterre.*

J'invente un proverbe à l'instant,
Qui ne tombera pas à terre.
D'un juge équitable et savant,
On peut dire communément,
Il juge comme le parterre.

FIN DE LA FAMILLE EXTRAVAGANTE.

L'AVEUGLE

CLAIRVOYANT,

COMÉDIE,

PAR LEGRAND,

Représentée, pour la première fois, le 18 septembre 1716.

PERSONNAGES.

DAMON, officier de marine, aveugle clairvoyant.
LÉONOR, jeune veuve, promise à Damon.
La vieille LÉONOR, tante de Léonor, amoureuse de Damon.
LÉANDRE, neveu de Damon, amant de Léonor.
L'EMPESÉ, médecin, amoureux de Léonor.
LISETTE, suivante de Léonor.
MARIN, valet de Damon.
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison de Damon.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT, COMÉDIE.

SCÈNE I.

LÉONOR, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! madame, à quoi vous déterminez-vous?
On va voir arriver votre futur époux.
Damon revient enfin après deux ans d'absence.

LÉONOR.

Fatal retour! O ciel! je frémis quand j'y pense.
Lisette, dans l'état où l'a mis son destin,
Pourrai-je me résoudre à lui donner la main?

LISETTE.

Comment vous en défendre? Un dédit vous engage,
Il l'exigea de vous avant ce long voyage,
Et que vous logeriez ici dans sa maison;
Nous y vînmes alors toutes deux sans façon,
Comptant ce mariage une chose certaine.
A présent son retour vous alarme et vous gène?

LÉONOR.

Hélas! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu,
Je n'avois jamais vu Léandre son neveu.

LISETTE.

Que je m'en doutois bien! Voilà donc l'enclouure?
Léandre, je l'avoue, est d'aimable figure,

Mais il n'a pas le double, et sans l'oncle, ma foi,
Ce neveu si charmant seroit plus gueux que moi.
Damon a fait sur mer une fortune immense :
Avec lui vous seriez toujours dans l'opulence;
Vous auriez de l'argent, des habits, des bijoux.

LÉONOR.

Mais avec tous ces biens un très fâcheux époux;
Car enfin l'accident dont on a la nouvelle
N'a pas dû l'embellir.

LISETTE

C'est une bagatelle.
Quoi ! parce que le vent d'un boulet de canon
Nous le renvoie aveugle ? Eh quoi ! cette raison
Vous doit-elle empêcher de conclure ?

LÉONOR.

Sans doute.

LISETTE.

Refuser un mari, parce qu'il ne voit goutte !
Hélas ! votre défunt ne voyoit que trop clair ;
Sur les moindres soupçons, toujours l'esprit en l'air.

LÉONOR.

Ah ! ne m'en parle pas : cinq mois de mariage
M'ont avec lui paru cinquante ans d'esclavage ;
Ce souvenir suffit pour me faire trembler,
Et Damon a le don de lui trop ressembler.
Quand j'aurois été sourde à de nouvelles flammes,
Damon parle si mal, pense si mal des femmes....

LISETTE.

Ah ! qu'il en pense mal, ou qu'il en pense bien,
De ce que nous ferons il ne verra plus rien.

LÉONOR.

Qu'il ignore surtout que son neveu Léandre
Est encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

LISETTE.

Oui, mais que ferons-nous de monsieur l'Empesé?
De le congédier il n'est pas fort aisé :
Ce fade médecin est un amant tenace,
Et qui ne s'aperçoit jamais qu'il embarrasse.
Mais pourquoi diantre aussi lui donner de l'espoir?

LÉONOR.

Pour m'amuser, n'ayant personne à recevoir;
Dans les commencements je le trouvois passable,
Mais depuis certain temps il m'est insupportable.

LISETTE.

Depuis que le neveu s'est offert à vos yeux.
Quoi qu'il en soit, je veux vous servir de mon mieux.
Cependant, je devrois être bien en colère,
Puisque jusques ici vous m'avez fait mystère.....

MARIN, *derrière le théâtre.*

Hoé, hoé, hoé!

LISETTE.

J'entends Marin, je crois?

LÉONOR.

Le valet de Damon?

LISETTE.

Oui vraiment, c'est sa voix :
Je la reconnois bien, il faut, sans plus attendre,
Prendre votre parti.

LÉONOR.

Quel parti puis-je prendre?

SCÈNE II.

LÉONOR, LISETTE, MARIN *en courrier.*

MARIN.

Hoé, hoé, hoé ! parbleu ! j'ai beau crier,
Comment donc ? Est-ce ainsi qu'on reçoit un courrier ?
Personne ne descend ?

LÉONOR.

Qu'as-tu fait de ton maître ?

MARIN.

Ne vous alarmez point, vous l'allez voir paroître ;
Et je l'ai devancé de cent pas seulement,
Pour voir si tout est prêt dans son appartement.

LISETTE, *à Léonor.*

Cela va bien pour nous, commençons, par avance,
A faire entrer Marin dans notre confidence.

LÉONOR, *bas, à Lisette.*

Que vas-tu faire ?

LISETTE.

Il m'aime, et fera tout pour moi,
J'en suis sûre Marin, puis-je compter sur toi ?

MARIN.

Tu n'en saurois douter sans me faire injustice.

LISETTE.

Il s'agit, en payant, de nous rendre un service.

MARIN.

En payant ? c'est beaucoup me dire en peu de mots :
A cent coups de bâton dût s'exposer mon dos,
Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Il faut tromper ton maître,

[redacted]

Et sur les gens qu'ici tu pourras voir paroître
Ne lui rien témoigner.

MARIN.

Il suffit, je t'entends:
Madame en notre absence a fait quelques amants,
Et Damon l'inquiète un peu par sa venue.
Ne craignez rien, depuis qu'il a perdu la vue,
Je lui fais aisément croire ce qu'il me plaît,
Et je vous servirai, non pas par intérêt,
Mais parce que je sens pour vous un certain zèle,
(*À Lisette.*)
Qui brûle d'éclater.... Que me donnera-t-elle?

LÉONOR.

J'ai vingt louis tout prêts, je vais te les chercher.

MARIN.

Madame, en vérité, c'est de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême,
Et songez que mon maître arrive à l'heure même.

SCÈNE III.

MARIN, *seul.*

VINGT louis! male-peste! Allons, mon cher Marin,
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin.
Mais quoi! trahir Damon! Non, cela ne peut être:
Il ne faut pas, ma foi, trahir un si bon maître;
Il vient de m'assurer certaine pension,
Qui dans la suite aura quelque augmentation:
Et le tout, pour venir ici leur faire accroire
Qu'il est aveugle. Allons, il y va de ma gloire,
De soutenir toujours ce que j'ai commencé.
Des gens nous ont mandé que monsieur l'Empesé,

Ce médecin pimpant, ce marchand de denrées
Pour rétablir le teint des beautés délabrées,
Étoit dans ce logis du matin jusqu'au soir,
Que même Léonor lui donnoit quelque espoir.
On nous mande de plus qu'elle adore Léandre,
Et qu'il est à Paris quand on le croit en Flandre;
C'est ce que dans ce jour mon maître veut savoir,
Et qu'il verra bien mieux, feignant de ne rien voir.
Ce qu'il en fait pourtant n'est pas par jalousie;
Il doit être guéri de cette frénésie:
Il veut se réjouir; c'est-là, je crois, son but,
Mettre à bout Léonor et ses amants.... Mais chut!
La voici de retour aussi bien que Lisette.
Prenons de toutes mains, et dupons la coquette.

SCÈNE IV.

LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

EH bien! ces vingt louis sont-ils prêts?

LÉONOR, *lui donnant une bourse.*

Les voici.

MARIN.

Je les prends sans compter, et vous dis grand merci.

LISETTE.

Pour que tu sois au fait, il faut d'abord t'apprendre
Qu'on n'aime plus Damon, et qu'on aime Léandre.

MARIN.

Il est donc à Paris? Ma foi, c'est fort bien fait;
J'approuve votre goût, et j'en suis en effet.
Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfère,
Et la nièce à la tante, et la fille à la mère.

LÉONOR.

Finis, Marin, et sois seulement diligent...

MARIN.

Comptez sur mon esprit, mon zèle et votre argent.

LÉONOR.

Préviens d'abord Damon ; dis-lui que mon visage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oui, je saurai vous peindre en remède d'amour ;
Mais voici votre tante.

SCÈNE V.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

Eh ! madame, bonjour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin ? Quel accident terrible !
Damon revient aveugle, ô ciel ! est-il possible ?

MARIN.

Madame, il est trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains, hélas !
Quoiqu'il n'ait pas rendu justice à mes appas,
Et qu'il ait négligé la tante pour la nièce,
J'avouerai que toujours pour lui je m'intéresse.

LÉONOR.

Vous le plaignez, ma tante ; ah ! ne plaignez que moi,
Je me vois dans l'état le plus cruel...

LA TANTE.

Pourquoi ?

LÉONOR.

Épouser un aveugle! ah! cette seule idée
Me fait frémir d'horreur.

LA TANTE.

J'en suis persuadée;
Cependant aujourd'hui la disette d'amants
Est si grande, si grande..... Il faut suivre le temps.

MARIN.

Oui, l'espèce est si rare!

LA TANTE.

On est belles, bien faites,
Et l'on passe ses jours sans ouïr des fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous sentons point de la disette ici,
Et nous ne manquons point d'épouseurs, Dieu merci,
Car de quelque façon que l'on puisse le prendre,
Il nous en restera toujours deux à revendre:
Fournissez-vous chez nous.

LÉONOR.

Mon dieu, ne raillons pas,
Et songeons bien plutôt à sortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque personne aimable,
Qui, près de notre aveugle, osât passer pour vous.

LÉONOR.

Plaisante invention!

LISETTE.

Pourquoi? que savez-vous?
Un aveugle à tromper n'est pas si difficile;
Et s'il se rencontroit une personne habile
Qui pût bien imiter le son de votre voix...

LÉONOR.

Où la trouver, dis-nous? et de qui faire choix?

MARIN.

Cela se trouvera; quelque mince grisette,
Qui pour se marier... Par exemple, Lisette.

LISETTE.

Qui, moi? Je ne veux point d'un aveugle.

MARIN.

Comment?
Pourrois-tu là-dessus balancer un moment?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire,
Une belle personne, et qui saura lui plaire,
D'agrément et d'esprit en tout semblable à toi,
Qui déguise sa voix à merveille; et c'est moi.

LISETTE.

Fi donc! madame, fi!

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous prie?
Qui vous fait récrier de la sorte, ma mie?

LISETTE.

Par ma foi, c'est votre âge.

LA TANTE.

Eh! n'ayez point de peur:
De ma nièce toujours j'ai passé pour la sœur,
Et de mon âge au sien le peu de différence
Ne vaut pas après tout...

MARIN.

Bon, belle conséquence.
(Du ton d'un marqueur de jeu de paume.)
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin, quoi qu'il en soit,
Je jouerai bien mon rôle, et mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi d'ailleurs, je peindrai Léonor si changée,
Et de telle façon sa beauté dérangée,
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir sur ce point,
Ce qu'on pourroit lui dire, il ne le croiroit point.

LÉONOR.

Ma tante, je crains bien...

LA TANTE.

Ne te mets point en peine ;
Je suis ta belle-mère, et même ta marraine ;
Nous portons même nom de fille et de maris.
Je suis veuve du père, et toi veuve du fils,
Pour ton air enfantin, je l'attrape à merveille.

LISETTE.

Songez bien qu'un aveugle a souvent bonne oreille,
Et que quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pourroit dans la suite...

LA TANTE.

Et c'est où je l'attends :
Quand il reconnoîtra cette aimable imposture,
Il sera trop content de m'avoir, j'en suis sûre.

MARIN.

Le moyen d'en douter !

LÉONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprît notre dessein ;
Il loge chez Damis.

MARIN.

J'y vais ; c'est ici proche.

(*À part.*)
Bon, autre argent qui va pleuvoir dans notre poche.

LÉONOR.

De son oncle d'abord apprends-lui le retour;
Qu'il ne paroisse point ici de tout le jour,
Ou du moins, s'il y vient, qu'il songe à se contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre;
(*À part.*)
Reposez-vous sur moi. La fourbe a réussi :
Allons vite avertir Damon de tout ceci.

SCÈNE VI.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! j'entends l'Empesé.

LA TANTE.

L'incommode visite!
Je ne le puis souffrir, défais-t'en au plus vite;
Je passe cependant dans ton appartement,
Où je veux réfléchir sur mon rôle un moment.

SCÈNE VII.

LÉONOR, L'EMPESÉ, LISETTE.

LÉONOR, *à Lisette.*

Qu'il vient mal à propos!

L'EMPESÉ.

Bonjour, beauté brillante,
Toujours plus gracieuse, et toujours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vu de plus charmant.

LISETTE

Ah ! pour une autre fois gardez ce compliment,
Nous avons du chagrin.

L'EMPESÉ.

Pardon, ma belle reine,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont désolé ; j'ai cru n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits :
J'ai si fort querellé, que j'en serai malade ;
Ils m'avoient égaré mes eaux et ma pommade.
Mais quoi ! vous soupirez ? parlez, expliquez-vous ;
Sont-ce soupirs d'amour, de crainte ou de courroux ?

LÉONOR

C'en sont de désespoir, désespoir qui me tue.
Enfin c'est de Damon l'arrivée imprévue

L'EMPESÉ.

Damon ? quoi ! ce rival que mon amour vainqueur
A depuis son départ banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même à l'épouser il voudra la contraindre ;
Ils ont un bon dédit.

L'EMPESÉ.

Elle n'a rien à craindre,
Je le paierai, Lisette ; et dussé-je...

LISETTE.

Non pas,
Nous voulons sans payer la tirer d'embarras ;
Et si par un détour de chicane subtile...

L'EMPESÉ.

Eh bien ! cela n'est pas, je crois, si difficile.

LISETTE.

Pas trop, puisque Damon est aveugle.

L'EMPESÉ.

Comment?

LISETTE.

Un boulet de canon, fort impertinemment,
Passant près de ses yeux a frôlé la prunelle,
Et le vent... détruisant... la force visuelle...
Il est aveugle enfin, voilà quel est son sort.

L'EMPESÉ.

Oh! coup de vent heureux, qui me conduit au port!

LÉONOR.

Comment? vous vous flattez que ce malheur...

L'EMPESÉ.

Sans doute,
Je lui fais un procès sur ce qu'il ne voit goutte.
J'ai, comme vous savez, mon frère l'avocat
Qui brille au parlement avec assez d'éclat.
Sans perdre plus de temps, dès demain il le somme
A nous représenter dans la huitaine un homme
Muni de ses cinq sens, qui de corps et d'esprit
Soit tel qu'il s'est fait voir en signant le dédit.

LISETTE.

C'est là le prendre bien. Mais je l'entends lui-même.

LÉONOR.

Ah! Lisette, je suis dans un désordre extrême,
Je n'ose soutenir...

LISETTE.

Je vais le recevoir,
Rentrez; et vous, monsieur, adieu, jusqu'au revoir.

L'EMPESÉ.

Ne pouvant être vu, je puis rester, Lisette.

LISETTE, *le repoussant.*

Vous vous moquez de moi.

L'EMPESÉ.

Que rien ne t'inquiète.

LISETTE.

Ma foi, vous sortirez.

L'EMPESÉ.

Non, je suis curieux
De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage.

SCÈNE VIII.

DAMON, L'EMPESÉ, LISETTE.

DAMON, *contrefaisant l'aveugle.*

HOLA! quelqu'un? Marin? tout m'abandonne,
Et dans cette maison je ne trouve personne.

LISETTE.

Monsieur, on vient à vous.

DAMON.

C'est Léonor, je crois?

LISETTE.

Non, monsieur, c'est Lisette.

DAMON.

Eh bien! tu me revois,
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux sont toujours beaux, hélas! c'est grand dommage.

DAMON.

Où Léonor est-elle?

LISETTE.

En son appartement,
Et je vais l'avertir dans ce même moment...

[redacted]

DAMON, *allant embrasser l'Empesé.*

Du moins auparavant il faut que je t'embrasse..,
Qu'est-ceci? c'est un homme. Eh quoi! dans ma disgrâce,
Léonor pourroit-elle, en bravant mon courroux,
Introduire céans...

LISETTE.

Eh là, monsieur, tout doux,
Ce n'est qu'un domestique.

DAMON,

Ah! c'est une autre affaire.

LISETTE.

Madame du premier a voulu se défaire,
C'étoit un paresseux qui n'avoit aucun soin :
Passez dans l'antichambre.

DAMON.

Eh non, j'en ai besoin.
Un fauteuil. Je me sens les jambes si serrées...
Eh l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, depêchez-vous.

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Qui, moi le débotter?
Non, parbleu, je m'en vais.

LISETTE, *bas, à l'Empesé, le retenant.*

Ce seroit tout gâter.
Que pourroit-il penser?

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Oui, mais par où m'y prendre?

LISETTE, *bas, à l'Empesé.*

Vous méritez cela, pourquoi vouloir attendre?...

DAMON.

Eh bien! faquin, à quoi peux-tu donc t'amuser?

LISETTE.

Il est novice encore, il le faut excuser.

DAMON.

Ah! je vous ferai bien remuer cette idole.
Se dépêchera-t-on, à la fin?...

LISETTE.

Carmagnole,
Débottez donc monsieur.

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE, *lui ôtant son manteau.*

Otez votre casaque.

DAMON.

(Ici l'Empesé débotte Damon.)

Ah! le maudit laquais.
On voit bien que jamais il ne fut à la guerre;
Tire à toi, fort, plus fort. Il est, je crois, par terre.

L'EMPESÉ, *se relevant.*

Je n'y puis résister, Lisette, absolument.

DAMON, *présentant son autre jambe.*

Allons, à l'autre.

L'EMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Encore une autre?

LISETTE, *bas, à l'Empesé.*

Apparemment.
Il faut bien achever. Mais son valet s'avance;
Ne craignez rien, il est de notre intelligence.

L'EMPESÉ, *à part.*

Je respire.

SCÈNE IX.

DAMON, L'EMPESÉ, LISETTE, MARIN *chargé d'une grosse malle.*

MARIN.

Ah, ah, ah!

DAMON.

Qui te fait rire ainsi?

MARIN.

(*A Lisette.*)

C'est, monsieur... Apprends-moi ce qui se passe ici;

LISETTE, *bas, à Marin.*

Ne fais semblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître?
Dans l'état où je suis peut-on laisser un maître,
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaud?

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit se hâter.

MARIN.

La charge est trop pesante.
Votre malle, monsieur, pèse deux cent cinquante;
Par ma foi, quand j'aurois la force d'un mulet...

DAMON

Chargez-la sur le dos de ce maudit valet.

L'EMPESÉ, *à part.*

Encore?

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît?

DAMON

Carmagnole.
Un benêt, qui depuis une heure me désole:
Dans mon appartement qu'il aille la porter;
Achève cependant toi de me débotter.

MARIN, *mettant rudement la malle sur le dos de l'Empesé.*

Tenez donc, Carmagnole.

L'EMPESÉ, *la laissant cheoir.*

Oh! le diable t'emporte,
Je ne saurois porter un fardeau de la sorte:
Je crois que tu me prends pour un cheval de bâts.
Adieu, je reviendrai quand il n'y sera pas.

SCÈNE X.

DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

LISETTE, fais venir Léonor, je te prie:
De son retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, monsieur.

SCÈNE XI.

DAMON, MARIN.

DAMON.

Eh bien! que t'en semble, Marin?
J'ai bien turlupiné monsieur le médecin.
Léonor, après tout, doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monsieur, il ne faut pas disputer sur les goûts.
Ne vous y trompez pas, tel passe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaud, une cruche,
Que des femmes souvent il est la coqueluche.

DAMON.

Passe encor pour Léandre, il a quelque agrément.
Il est donc à Paris malgré tout?

MARIN.

Oui, vraiment.
Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime?

MARIN.

Le moyen d'en douter!

DAMON.

Il est instruit du tour
Que la tante prétend jouer à mon amour?

MARIN.

Il en est informé par moi-même.

DAMON.

Le traître!
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître....

MARIN.

Je vous croyois guéri, monsieur, absolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement,
Et j'ai besoin de voir tous les tours qu'on m'apprête.
Mais comment Léonor me croit-elle si bête,
Et peut-elle me tendre un si grossier appas?

MARIN.

Elle vous croit aveugle, et vous ne l'êtes pas;
Peut-être que l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fusse en un état étrange,
Et que j'eusse perdu tous les sens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici, c'est la tante, je crois;
C'est elle-même, songe à seconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je suit au fait, n'ayez aucune crainte.

SCÈNE XII.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

LÉONOR ne vient point?

MARIN.

Eh! monsieur, la voici.

DAMON, *allant vers la porte.*

Ah! madame.

MARIN, *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'est pas par ici.
Où diable allez-vous donc parler à cette porte?

LA TANTE, *contrefaisant la voix de Léonor.*

Ah! Damon, quel chagrin de vous voir de la sorte!

DAMON.

Que sa voix est changée!

MARIN.

On vous le disoit bien;
Mais auprès de ses traits, monsieur, cela n'est rien.

DAMON.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel! que votre accident m'a fait verser de larmes!
Si vous saviez, mon cher!

DAMON.

Ah ! je n'en doute pas.

LA TANTE.

Je ne saurois parler, et mes soupirs.... Hélas :
Je ne sais pas comment je suis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Léonor, je vous prie ;
Vous me percez le cœur : songez que vos attraits
Pourroient par tant de pleurs se perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déja bien perdu, l'état funeste....

DAMON.

Pour un aveugle, hélas ! c'est trop que ce qui reste.]
Après tout, ces attraits que tu dis si changés,
J'aurois plaisir peut-être à les voir dérangés :
Une beauté bizarre a souvent l'art de plaire,
Bien plus que ne feroit une plus régulière.

MARIN.

Vous devez donc, monsieur, ne vous chagriner point,
La beauté de madame est bizarre à tel point...

LA TANTE.

Enfin de ma beauté quoi que vous puissiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire ;
Pour mon esprit, il est augmenté des trois quarts :
On m'en fait compliment aussi de toutes parts

DAMON.

Ah ! madame, on sait trop que c'est une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos remplissant votre oreille,
Je vous consolerai d'avoir perdu les yeux :
Je veux être avec vous en tous temps, en tous lieux.

DAMON.

Que j'aurai de plaisir ! hâtez-donc cette affaire,

Et courez promptement chez le premier notaire.
Mettez dans le contrat tout ce qu'il vous plaira :
Laissez mon nom en blanc, qu'ici l'on remplira ;
J'ai mes raisons qui sont de peu de conséquence :
Pour vous, signez toujours, et faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais, et dans l'instant je serai de retour.

MARIN, *bas, à la tante.*

Prenez quelque notaire éloigné du carfour,
Et qui ne puisse ici reconnoître personne.

LA TANTE, *bas, à Marin.*

C'est fort bien avisé, la prévoyance est bonne.
Lorsque j'aurai signé, j'enverrai le contrat,
Et ne paroîtrai point de peur de quelque éclat :
Il pourroit survenir des amis de ton maître,
Qui me reconnoissant gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie ? ah ! ce retardement
A mon cœur amoureux est un nouveau tourment.
Répondez, Léonor, à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vole, et je reviens de même.

SCÈNE XIII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Maugrébleu de la folle !

DAMON.

Allons, ce n'est pas tout,
Et je prétends pousser la chose jusqu'au bout ;
Je veux que l'Empesé....

MARIN.

Paix, j'aperçois Léandre.
Votre dessein étoit de venir le surprendre :
Le voilà tout surpris.

DAMON.

Il n'est pas temps encor,
Et je veux le surprendre avecque Léonor.
Je passe dans ma chambre, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE XIV.

LÉANDRE; MARIN, *après avoir conduit Damon jusqu'à la porte de son appartement.*

LÉANDRE.

Eh bien ! mon cher Marin.

MARIN.

Avancez-vous.

LÉANDRE.

Je tremble.
Comment cela va-t-il ?

MARIN.

Tout va bien, dieu merci,
Et comme on l'espéroit, la chose a réussi.
Votre oncle a pris le change.

LÉANDRE.

Il épouse la tante ?

MARIN.

Elle est chez le notaire à remplir notre attente.
Mais voici Léonor qui peut vous assurer....

SCÈNE XV.

LÉONOR, LÉANDRE, MARIN, LISETTE.

LÉANDRE.

Eh bien! madame, enfin, on peut donc espérer....

LEONOR.

Selon ce qu'aura fait ma tante.

MARIN.

Des merveilles.
Elle a de notre aveugle enchanté les oreilles:
Il attend le contrat qu'il s'apprête à signer.

LÉONOR.

Je ne sais pas comment cela pourra tourner :
Mais, quoi que l'on oppose à mon amour extrême.
Soyez sûr que toujours vous me verrez la même.

LÉANDRE.

Ah! quel espoir charmant! souffrez qu'à vos genoux...

MARIN.

Chut; ne remuez pas : l'aveugle vient à nous.

SCÈNE XVI.

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Charmante Léonor, votre voix adorable,
Frappe encor mon oreille.

LISETTE.

Ah! voilà bien le diable!

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, et votre amour....

MARIN.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est qu'elle est de retour.

DAMON.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

MARIN.

Le notaire est en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre, est-il si difficile ?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reste un moment.
Je serai bien payé de ce retardement,
Par les douceurs qui vont sortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche,
Redoublez, Léonor, ces soupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LÉONOR, *bas, à Marin.*

Que lui disoit ma tante ?

MARIN.

Ah ! j'aurois de la peine
A m'en ressouvenir.

LÉONOR, *à part.*

Juste ciel ! quelle gêne !
Parlons, puisqu'il le faut. Oui, je n'aime que vous ;
(*Se tournant du côté de Léandre.*)
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon époux.

DAMON, *bas.*

Quelle impudence ! mais ne faisons rien connoître.
(*Haut.*)
Que je suis satisfait ! que j'ai sujet de l'être !
De ma reconnoissance attendez les effets.

LÉONOR.

Je n'en mérite point de tout ce que je fais.
Croyez que je ne suis que mon amour extrême,

(*Se tournant toujours du côté de Léandre.*)

Et que je vois ici le seul objet que j'aime.

MARIN, *à Léonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces instants !
Ah ! qu'il seroit content !

DAMON.

Si je ne vois, j'entends.

LÉONOR, *donnant la main à Léandre.*

Oui, ma main suit mon cœur, et dans cette journée
Mes vœux seront remplis si les nœuds d'hyménée...

DAMON, *prenant la main de Léandre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux.
Que par mille baisers, aussi doux qu'amoureux....
Quelle main est-ce là ? que faut-il que je pense ?

MARIN, *s'approchant.*

C'est la mienne, monsieur.

DAMON, *donnant un soufflet à Léandre.*

Tiens, de ton insolence,
Maraud, voilà le prix.

LÉONOR, *bas, à Léandre.*

Je suis au désespoir.

DAMON.

Je t'apprendrai, faquin....

MARIN, *d'un ton pleurant, comme s'il avoit reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

LÉANDRE, *bas, à Marin.*

Te moques-tu de moi ?

LÉONOR.

Vous êtes en colère,
Je vous quitte et je vais retourner au notaire.

DAMON.

Allez donc, et hâtez ces précieux instants ;
Qu'il apporte au plus tôt le contrat, je l'attends...

SCÈNE XVII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Il n'est pas avec moi besoin que l'on s'explique ;
Je vous ai, comme il faut, donné votre réplique :
Mais, s'il vous plaît, monsieur, quel est votre dessein ?

DAMON.

De marier la vieille avec le médecin.

MARIN.

Quoi ! monsieur l'Empesé, le mari de la tante ?
Le trait seroit bouffon, et la pièce plaisante.
Je vais vous le chercher, je sais bien à peu près...
Mais par ma foi la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.

SCÈNE XVIII.

DAMON, L'EMPESÉ, MARIN.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

Où Léonor est-elle ?

MARIN, *tristement.*

Chez le notaire.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

O ciel ! quelle triste nouvelle !
Elle épouse Damon ?

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

C'est à son grand regret.

L'EMPESÉ.

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait,
Mon frère m'ayant dit que l'affaire étoit bonne.

DAMON.

A qui donc parles-tu?

MARIN.

Moi, monsieur? à personne.

DAMON.

Tu me trompes, j'entends marcher quelqu'un ici.

L'EMPESÉ.

Je tremble.

DAMON, *gagnant la porte, et tâtonnant partout avec son bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

Que lui dire? ma foi, j'ai perdu la parole.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

Dis ce que tu voudras: mais plus de Carmagnole.

MARIN, *à Damon.*

C'est monsieur l'Empesé, très savant médecin,
Qui vient vous apporter un remède divin,
Que pour guérir les yeux il soutient admirable.

DAMON.

Vraiment d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sais pas, monsieur, par où j'ai mérité,
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remède, il faut que je l'éprouve.

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

Allons, cherchez, monsieur,

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

Que veux-tu que je trouve?

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

N'avez-vous point sur vous quelque poudre, quelque eau
Pour le faire encor mieux donner dans le panneau?

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint, mais peste elle est trop forte!
La composition en est faite de sorte.....

MARIN, *bas, à l'Empesé.*

Bon, bon, donnez toujours, pour sortir d'embarras.

L'EMPESÉ, *bas, à Marin.*

La voilà, prenez soin qu'il ne s'en serve pas.

MARIN, *regardant le flacon.*

Qu'importe? La belle eau! la vue est éclaircie
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie:
Si j'en suis soulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous seriez bien surpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment! je donnerois tout ce que je possède,
Que je croirois trop peu payer un tel remède.

MARIN.

Mais, monsieur, pour guérir, il faudroit commencer
Par bannir Léonor, et n'y jamais penser;
Car la femme à la vue est tout-à-fait contraire.

L'EMPESÉ.

Hippocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire?
La rupture à présent causeroit trop d'éclat.
On va dans ce moment m'apporter le contrat

Signé de Léonor : elle pourroit se plaindre;
A payer le dédit on me pourroit contraindre.

L'EMPESÉ.

Et pourquoi? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelqu'ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquitter la parole donnée?

DAMON.

Monsieur, quand il s'agit des nœuds de l'hyménée,
On ne voit point d'ami complaisant, généreux,
Jusqu'à franchir pour nous un pas si hasardeux.

L'EMPESÉ.

Il s'en pourroit trouver, qui sans beaucoup de peine,
Se chargeroit pour vous d'une si douce chaîne.

MARIN.

(*Bas.*) (*Haut.*)
Il gobe l'hameçon. On voit assez d'amis
Prendre en de certains cas la place des maris;
Mais ils s'en tiennent là, sans risquer davantage,
Et laissent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut exposer ma santé,
Car personne jamais n'aura tant de bonté.

L'EMPESÉ.

Pardonnez-moi, monsieur, j'ai trouvé votre affaire,
Un homme à qui déja Léonor a su plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairoit pas.

DAMON.

Qui seroit-ce? L'espoir de sortir d'embarras
Flatte déja mon cœur, et ma joie est extrême..
N'hésitez point, monsieur, à le nommer.

L'EMPESÉ.

Moi-même,
Qui de vous obliger eus toujours grand désir.

DAMON.

Quoi ! vous pourriez, monsieur, me faire ce plaisir ?
Épouser Léonor ? ah ! quelle complaisance !
Quels seront les effets de ma reconnoissance !

MARIN, *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami :
Monsieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puisque vous voulez bien me faire cette grâce,
Vous n'avez qu'à signer le contrat en ma place :
On va me l'apporter dans ce même moment.

L'EMPESÉ.

Léonor en sera ravie assurément.

DAMON.

Pour plus de sûreté, faisons croire au notaire
Que vous êtes celui pour qui se fait l'affaire :
Le contrat est déja signé de Léonor,
Et comme on n'a pas mis mes qualités encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainsi les uns les autres.
Mais le notaire vient.

DAMON, *à l'Empesé.*

Cachons-lui tout ceci.

(*A Marin.*)

Toi, prends garde qu'aucun ne nous surprenne ici.

(*Marin apporte une table et deux sièges avant de s'en aller.*)

SCÈNE XIX.

DAMON, L'EMPESÉ, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A tous présents, salut. Jamais dans mon étude,
Avec tant de justesse et tant de promptitude,
Depuis trente-trois ans il ne s'est fait contrat...

DAMON.

Enfin, quoi qu'il en soit, tout est-il en état ?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur, il ne faut seulement que m'apprendre
Le nom, les qualités que le futur veut prendre:
Mais, messieurs, à vous voir les yeux que je vous voi,
Qui des deux, s'il vous plaît, est aveugle?

L'EMPESÉ.

C'est moi.

LE NOTAIRE.

O ciel! qui l'auroit cru? c'est vraiment grand dommage.

L'EMPESÉ.

Il est vrai; mais signons, sans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le contrat.

L'EMPESÉ.

Nullement.
Léonor l'a signé, je signe aveuglément.

LE NOTAIRE.

La future est pressante, et vous encor plus qu'elle.
Signez donc : c'est, je crois, Damon qu'on vous appelle.

L'EMPESÉ.

De me donner ce nom je m'étois avisé.



(*L'Empesé signe le contrat, et le notaire lui conduit la main, le croyant aveugle.*)

Mais je signe toujours Damien l'Empesé.

LE NOTAIRE *écrit.*

Vos qualités?

L'EMPESÉ.

Hélas! après mon infortune,
Je ne crois pas, monsieur, en devoir prendre aucune;
Bon bourgeois de Paris, et cela suffira.

DAMON.

Adieu, monsieur; tantôt on vous satisfera;
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien, je suis payé d'avance;
Madame Léonor a su prendre ce soin.

SCÈNE XX.

DAMON, L'EMPESÉ.

L'EMPESÉ.

De beaucoup de finesse on n'a pas eu besoin;
Mais, monsieur, pardonnez à mon impatience:
Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le sort a rempli le plus doux de ses vœux.

DAMON.

Allez, mon cher, allez, et tenez-vous joyeux.

SCÈNE XXI.

DAMON, *seul.*

Ma foi, je m'applaudis, et le tour est trop drôle;
Avec notre benêt j'ai bien joué mon rôle;

Il est temps de finir, je suis assez instruit,
Et j'en ai vu bien plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCÈNE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MONSIEUR, songez à vous : Léonor et Léandre
Vont revenir ici ; je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien. Il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaisant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux seconder, si vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre, où je saurai t'instruire ;
Il ne faut que deux mots pour que tu sois au fait.

SCÈNE XXIII.

MARIN, *seul.*

IL va leur préparer encore un nouveau trait ;
D'avance je l'approuve, et mon âme ravie...
Mais voici tous nos gens, jouons la comédie.

SCÈNE XXIV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

EH bien ! dort-il encore ?

MARIN.

A faire tout trembler ;
La maison tomberoit, je crois, sans le troubler.

LÉONOR.

Va-t'en près de son lit; et pour peu qu'il remue,
Reviens nous avertir; car je serois perdue
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Discourez à votre aise, et n'appréhendez rien.

SCÈNE XXV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE.

LÉANDRE.

Je ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avoue.
Quand mon oncle saura la pièce qu'on lui joue,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'est peu d'être frustré de sa succession,
Son courroux...

LÉONOR.

Tout est fait, et ma tante est sa femme,
Qui, comme elle voudra, saura tourner son âme.

LISETTE.

Dans les commencements, il criera, pestera,
Fera le diable à quatre, et puis s'apaisera ;
Ses soupçons ne pourront tomber que sur la tante,
Qui, malgré ses froideurs, lui fut toujours constante,
Et qui pour se venger de son nouvel amour,
Sans nous en informer, aura joué ce tour.
Laissez-leur entre eux deux démêler la fusée.
Je vous la garantis femelle aussi rusée...

Il est temps de finir, je suis assez instruit,
Et j'en ai vu bien plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCÈNE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MONSIEUR, songez à vous : Léonor et Léandre
Vont revenir ici ; je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien. Il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaisant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux seconder, si vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre, où je saurai t'instruire ;
Il ne faut que deux mots pour que tu sois au fait.

SCÈNE XXIII.

MARIN, *seul.*

IL va leur préparer encore un nouveau trait ;
D'avance je l'approuve, et mon âme ravie...
Mais voici tous nos gens, jouons la comédie.

SCÈNE XXIV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

EH bien ! dort-il encore ?

MARIN.

A faire tout trembler ;
La maison tomberoit, je crois, sans le troubler.

LÉONOR.

Va-t'en près de son lit; et pour peu qu'il remue,
Reviens nous avertir; car je serois perdue
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Discourez à votre aise, et n'appréhendez rien.

SCÈNE XXV.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE.

LÉANDRE.

Je ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avoue.
Quand mon oncle saura la pièce qu'on lui joue,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'est peu d'être frustré de sa succession,
Son courroux...

LÉONOR.

Tout est fait, et ma tante est sa femme,
Qui, comme elle voudra, saura tourner son âme.

LISETTE.

Dans les commencements, il criera, pestera,
Fera le diable à quatre, et puis s'apaisera;
Ses soupçons ne pourront tomber que sur la tante,
Qui, malgré ses froideurs, lui fut toujours constante,
Et qui pour se venger de son nouvel amour,
Sans nous en informer, aura joué ce tour.
Laissez-leur entre eux deux démêler la fusée.
Je vous la garantis femèlle aussi rusée...

SCÈNE XXVI.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

O disgrâce terrible ! inopiné malheur !

LÉANDRE.

Que seroit-ce, Marin?

LÉONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LÉANDRE.

Ah ! juste ciel ! qu'entends-je?

LÉONOR.

Je suis au désespoir.

LISETTE, *pleurant.*

Quel accident étrange !

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux.
Ah ! Marin, m'a-t-il dit, ah ! que je suis heureux !
Je vois clair de cet œil; voilà mon lit, ma table;
Te voilà, je te vois. Ah ! remède admirable !
Eau divine! Va cours au plus tôt, cher Marin;
Va chercher l'Empesé, ce fameux médecin,
Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vue :
La moitié de mon bien à ce service est dûe.

LISETTE.

Mais cette eau, disois-tu, n'étoit que pour le teint,
Et l'Empesé surpris s'étoit trouvé contraint...
Peste du médecin, et de son eau divine !

[redacted]

MARIN.

Ce n'est que par hasard qu'agit la médecine;
Parmi ces *qui pro quo*, souvent si dangereux,
Il s'en peut rencontrer entre mille un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il?

MARIN.

De l'œil droit.

LÉONOR.

Ah! Lisette,
De quoi t'informes-tu, quand mon âme inquiète
Éprouve en ce moment le sort le plus fatal,
Quand je dois craindre tout, d'un jaloux, d'un brutal....

LISETTE.

Ah! ma foi, le voici.

LÉANDRE.

Je ne veux point l'attendre,
Je gagne l'escalier.

LÉONOR.

Que faites-vous, Léandre?
A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans son grand cabinet vous ferez mieux d'entrer.

LÉANDRE, *entrant dans le cabinet.*

Juste ciel! quel revers!

SCÈNE XXVII

DAMON, LÉONOR, LISETTE, MARIN, LÉANDRE *caché.*

DAMON.

Ah! quel bonheur extrême!
Quoi! je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime!

SCÈNE XXVI.

LÉANDRE, LÉONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

O disgrâce terrible! inopiné malheur!

LÉANDRE.

Que seroit-ce, Marin?

LÉONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LÉANDRE.

Ah! juste ciel! qu'entends-je?

LÉONOR.

Je suis au désespoir.

LISETTE, *pleurant.*

Quel accident étrange!

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux.
Ah! Marin, m'a-t-il dit, ah! que je suis heureux!
Je vois clair de cet œil; voilà mon lit, ma table;
Te voilà, je te vois. Ah! remède admirable!
Eau divine! Va cours au plus tôt, cher Marin;
Va chercher l'Empesé, ce fameux médecin,
Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vue:
La moitié de mon bien à ce service est dûe.

LISETTE.

Mais cette eau, disois-tu, n'étoit que pour le teint,
Et l'Empesé surpris s'étoit trouvé contraint...
Peste du médecin, et de son eau divine!

[redacted]

MARIN.

Ce n'est que par hasard qu'agit la médecine;
Parmi ces *qui pro quo*, souvent si dangereux,
Il s'en peut rencontrer entre mille un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il?

MARIN.

De l'œil droit.

LÉONOR.

Ah! Lisette,
De quoi t'informes-tu, quand mon âme inquiète
Éprouve en ce moment le sort le plus fatal,
Quand je dois craindre tout, d'un jaloux, d'un brutal....

LISETTE.

Ah! ma foi, le voici.

LÉANDRE.

Je ne veux point l'attendre,
Je gagne l'escalier.

LÉONOR.

Que faites-vous, Léandre?
A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans son grand cabinet vous ferez mieux d'entrer.

LÉANDRE, *entrant dans le cabinet.*

Juste ciel! quel revers!

SCÈNE XXVII

DAMON, LÉONOR, LISETTE, MARIN, LÉANDRE *caché.*

DAMON.

Ah! quel bonheur extrême!
Quoi! je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime!

Prenez part, Léonor, au plaisir que je sens.
O ciel! quel teint! quels yeux! quels appas ravissants!
Comment donc, malheureux! tu la disois affreuse.

MARIN.

C'est votre guérison qui la rend si joyeuse,
Qu'elle a dans un moment repris tous ses attraits.

DAMON.

Oui, je vous trouve encor plus belle que jamais.
Vous ne me dites rien, que faut-il que je croie?

MARIN.

Ce silence est encore un effet de sa joie.

DAMON.

Je veux bien m'en flatter. Qu'il est doux, mes enfants,
De revoir la lumière après un si long temps :
Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie.
Ah! quel plaisir charmant! déja je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, et surtout mes tableaux:
Ce vont être pour moi des spectacles nouveaux.

LÉONOR, *bas, à Lisette.*

Dans son grand cabinet il va d'abord se rendre.
Que ferons-nous, Lisette? il y va voir Léandre.

LISETTE, *en empêchant Damon d'entrer dans le cabinet.*

(Bas, à Léonor.)
Il faut parer le coup. Mais croyez-vous, monsieur,
Ne voir clair que d'un œil?

DAMON.

Pourquoi?

LISETTE.

Si par bonheur
Vous voyiez de tous deux?

[redacted]

DAMON.

Non, cela ne peut être.

LISETTE.

Dans ce moment, monsieur, nous le pourrons connoître.
Souffrez qu'avec ma main....

DAMON.

Oui-da, je le veux bien.

LISETTE, *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez, que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout ?

DAMON.

Non, vraiment.

LÉONOR, *faisant sortir Léandre du cabinet.*

Sortez sans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien ?

DAMON, *montrant Léandre qui sort du cabinet.*

Si fait, je vois Léandre
Qui sort dans ce moment de mon grand cabinet.

LISETTE.

Pour le coup nous voilà tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu, c'est à ce coup qu'il faut crier miracle,
Et cet objet pour vous est un nouveau spectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement ?
Est-ce de voir la fin de mon aveuglement ?

SCÈNE XXVIII.

DAMON, LÉANDRE, LISETTE, L'EMPESÉ, MARIN.

DAMON.

Mais j'aperçois, je crois, mon médecin. De grâce,
Approchez-vous, monsieur, venez qu'on vous embrasse.
Votre divin remède....

L'EMPESÉ.

Eh bien ?

DAMON.

A réussi,
Je vois clair des deux yeux.

L'EMPESÉ, *à part.*

Que veut dire ceci ?
A cette guérison je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus savant que vous ne croyez l'être.
Votre fortune est faite, il faut faire afficher,
De tous les lieux du monde on viendra vous chercher,

L'EMPESÉ, *à Marin.*

Je suis tout stupéfait, et plus heureux que sage.
Qui l'auroit cru, qu'une eau pour peler le visage,
Guérît le mal des yeux ? je vois que désormais
On peut tout hasarder après un tel succès.

MARIN.

Ah ! parbleu, voici l'autre.

[redacted]

SCÈNE XXIX.

DAMON, LÉONOR, LÉANDRE, L'EMPESÉ, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Ah, ah ! c'est notre tante.
Eh quoi ! la bonne femme est encore vivante ?

LA TANTE.

Que veut dire cela, monsieur, vous voyez clair ?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous, je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez si clair, regardez votre femme ;
J'ai signé le contrat pour ma nièce.

DAMON.

Ah ! madame.

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu ?

DAMON.

Moi, madame, pourquoi ?
C'est monsieur l'Empesé qui l'a signé pour moi.
Regardez votre époux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je pense.

DAMON.

Je ne me moque point, je parle en conscience.

L'EMPESÉ.

Que veut dire cela ?

MARIN.

Que pour l'avoir guéri,
(Montrant la tante.)
De ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un si rare service?

L'EMPESÉ.

Une vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

L'EMPESÉ.

Une folle!

LA TANTE.

Un jocrisse!

MARIN.

Fort bien, continuez; c'est à des noms si doux
Qu'on reconnoît déja que vous êtes époux.

LA TANTE.

Pour me venger de vous, oui, je serai sa femme,
Et je vous ferai voir...

L'EMPESÉ.

Non, s'il vous plaît, madame.

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, monsieur, arrangez-vous;
Il faut qu'il me revienne, à bon compte, un époux.

L'EMPESÉ.

Ah parbleu! vous pouvez vous assurer d'un autre,
A mon âge épouser une femme du vôtre?
Vous avez cinquante ans, et des mieux mesurés.

MARIN.

Eh! qu'importe? monsieur, vous la rajeunirez;
Donnez-lui de cette eau qui pelle le visage.

L'EMPESÉ.

Ah! c'est donc toi, maraud, avec ton beau langage,
Qui m'as fait tout du long donner dans le panneau?
Je ne sais qui me tient.

DAMON.

Tout beau, monsieur, tout beau!
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait, double traître?

MARIN.

Je vous ai trompés tous, et j'ai servi mon maître.
En bonne foi, pouvois-je en agir autrement?
Mais, avant de crier, attends le dénoûment.

DAMON.

Oh çà, mon cher neveu, de vous qu'allons-nous faire?

LÉANDRE.

Tout ce qu'il vous plaira, suivez votre colère.
Je l'ai bien méritée, ayant pu m'oublier.

DAMON.

Eh bien donc, ma vengeance est de vous marier;
Épousez Léonor, ce sera votre peine.

LÉANDRE.

Je fais tout mon bonheur d'une si belle chaîne.

DAMON.

Quant à moi, je renonce à tout engagement:
J'aimois, et c'étoit-là mon seul aveuglement;
J'ai recouvré la vue, et je veux bien vous dire
Que j'ai vu tous vos tours, et n'en ai fait que rire:
Avouez qu'il falloit être bien patient?

MARIN.

Voilà le véritable aveugle clairvoyant.

FIN DE L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

LE
ROI DE COCAGNE,
COMÉDIE,
PAR LEGRAND,

Représentée, pour la première fois, le 31 décembre 1718.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

THALIE, muse de la Comédie.

LA MUSE TRIVIALE.

GÉNIOT, LA FARINIÈRE, PLAISANTINET,	Auteurs.

La scène est au pied du mont Parnasse.

[redacted]

PROLOGUE.

Le théâtre représente le mont Parnasse entouré d'un bourbier.

SCÈNE I.

GÉNIOT.

A LA fin je me vois au pied du mont Parnasse.
Courage, il ne me reste plus,
Rempli des préceptes d'Horace,
Qu'à tacher de monter dessus.
Mais je ne vois point de passage.
Je crains de me noyer
Dans ce maudit bourbier,
Où quantité d'auteurs ont déja fait naufrage.
(*La Muse Triviale sort du bourbier.*)
O dieux! quel monstre en sort?

LA MUSE TRIVIALE.

Un monstre! parlez mieux,
Je suis la Muse Triviale,
Qui du beau milieu de la halle,
N'ai fait qu'un saut jusqu'en ces lieux.

GÉNIOT.

Ah! madame la Muse,
Je vous demande excuse:
Ma foi, je ne vous connois pas;
Et même plus je vous regarde,
Plus je vous crois Muse bâtarde.

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ai fait du fracas;
Pour moi l'on a souvent abandonné la scène
De Thalie et de Melpomène;
Et même, en dépit d'Apollon,
Je me suis établie au pied de ce vallon.

GÉNIOT.

Eh! par quelle assistance
Avez-vous acquis tant d'honneurs?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs, j'en ai fort peu, je pense:
Je ne dois même ma naissance
Qu'à certaine espèce d'auteurs
Qui, n'ayant jamais pu jouir des avantages
De voir achever leurs ouvrages
Sur un théâtre réglé,
Du bon goût du public ont enfin appelé
Au tribunal peu sévère
De la scène forestière:
C'est là que sans peur des sifflets,
Ils ont su se donner carrière,
Et se dédommager de leurs mauvais succès,
D'une manière libre autant qu'extravagante...
Mais je vois un de mes héros!

SCÈNE II.

LA MUSE TRIVIALE, GÉNIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

Ah! vous venez fort à propos,
Monsieur Plaisantinet, je suis votre servante.

PLAISANTINET.

Bonjour, Muse charmante.
Oh ! parbleu cette fois je me suis surpassé,
Et de moi vous serez contente.
J'ai dans mon sottisier avec soin ramassé
Proverbes, quolibets, contes du temps passé,
Dont j'ai su composer une pièce plaisante.
Pour le coup le Cothurne en sera terrassé.

GÉNIOT.

Je le veux soutenir, ce Cothurne, et ma veine...

PLAISANTINET.

Ma foi, mon pauvre ami, vous aurez de la peine.
Sur le théâtre où vous voulez monter,
Pour attirer du public les suffrages,
Il ne faut que de bons ouvrages :
La médiocrité ne le peut contenter.

GÉNIOT.

Comment donc une pièce un tant soit peu passable ?

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le diable.

GÉNIOT.

De la façon dont vous m'en parlez-là,
Le public a peu d'indulgence ;
Et pour le contenter, il faut que la science
Égale le génie. Où rencontrer cela ?
Où trouver un auteur qui puisse...

SCÈNE III.

LA MUSE TRIVIALE, GENIOT, PLAISANTINET. LA FARINIÈRE.

LA FARINIÈRE.

Le voilà.

PLAISANTINET.

Comment! vous prétendez, monsieur la Farinière...

LA FARINIÈRE.

J'ai surpassé Corneille, et Racine, et Molière;
J'ai traduit des auteurs plein de difficultés;
Et mon savoir portant leurs ouvrages aux nues,
J'ai fait dans leurs écrits voir cent mille beautés,
Qu'ils n'avoient pas peut-être eux-mêmes bien connues;
Enfin pour éviter un discours superflu,
Vous voyez le Phénix, le seul auteur illustre
Qui puisse au théâtre abattu
Rendre aujourd'hui son premier lustre.

GÉNIOT.

Ma foi, vous vous moquez de nous;
Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage,
Sans que jusqu'à présent il ait paru de vous
Sur le théâtre aucun ouvrage.

LA FARINIÈRE.

Eh! c'est la faute des acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Ou l'ignorance, ou l'injustice,
Écarte tous les bons auteurs.

GÉNIOT.

Pour qu'en votre faveur le public s'intéresse,
Et puisse être contre eux justement indigné,

Faites imprimer quelque pièce,
Voilà votre procès gagné.

LA FARINIÈRE.

Eh ! ne connoît-on pas aussi la fantaisie
Des injustes approbateurs ?
Qui ne sait que leur jalousie
Passe encor celle des acteurs ?
Ils appréhendent tous qu'un sublime génie
Ne s'élève au-dessus de leurs productions,
Et le trouvant en moi, poussent leur tyrannie
Jusqu'à me refuser leurs approbations.
Je veux escalader aujourd'hui le Parnasse,
Et demander justice au divin Apollon.
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place
Qui m'est dûe au sacré vallon.
Oui, c'est à toi que j'en appelle,
Souverain protecteur du mérite affligé ;
Tu ne peux mieux montrer ta puissance immortelle,
Qu'en faisant que je sois vengé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon ami, tu t'abuses.
Si tu nous disois vrai, crois-moi,
Tu verrois dans l'instant Apollon et les Muses
Accourir au-devant de toi.
Que dis-je ? on me verroit moi-même
Rentrer dans mon bourbier pour te laisser monter ;
Car ma foiblesse extrême
Au merveilleux, au bon ne sauroit résister :
Et s'il se peut trouver, comme l'on m'en menace,
Quelque génie heureux dont les productions
Attirent du public les approbations,
On me verra bientôt abandonner la place.

Mais que vois-je ? Thalie ! Ah ! pour le coup, ma foi,
Je pense que c'est fait de moi.
Elle a l'air enjoué plus qu'à son ordinaire ;
Sans doute qu'elle en a sujet ;
Un noir pressentiment me dit qu'elle va plaire.
Au secours ! Je ne puis soutenir son aspect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique ?

LA MUSE.

(*Elle s'enfonce dans le bourbier.*)

La voix me manque ; adieu, je tombe, c'en est fait.

PLAISANTINET.

Je n'ai plus désormais qu'à fermer la boutique.
Que vais-je devenir ? hélas !
De quel côté tourner mes pas ?

SCÈNE IV.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIÈRE, PLAISANTINET.

LA FARINIÈRE.

A votre seule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monstre en son néant.
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit ci-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois.
Cette Muse au Parnasse a causé mille alarmes ;
Il faut, si nous voulons la réduire aux abois,
La battre de ses propres armes.
Je veux la repousser avec ses propres traits :

Il me faut pour cela quelque pièce bouffonne,
Qui soit dans le goût à peu près
De celles qu'elle donne.
Le public la prendra comme un amusement,
En attendant qu'on lui présente
Quelque pièce excellente,
Digne de mériter son applaudissement.

PLAISANTINET.

Eh bien! prenez la mienne; elle est réjouissante,
Et dans le goût qu'il faut pour réveiller l'esprit.

THALIE.

En retrancheras-tu ces mots à double entente,
Dont le bon goût murmure, et la pudeur rougit?
Je suis Muse enjouée, mais non pas insolente.

PLAISANTINET.

Pourquoi les retrancher? Ce qui vous épouvante,
De mes pièces fait la beauté;
Et quoi que vous en puissiez dire,
Pour exciter la curiosité,
C'est la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment! tu ne peux faire rire
Sans offenser l'honnêteté?
Tu ne peux composer une pièce amusante,
Enjouée et divertissante,
Sans grossière équivoque et sans obscénité?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net.

Ce n'est pas là mon fait,
J'aime la gaillardise,

THALIE.

Ou plutôt la sottise.
Va donc chercher fortune ailleurs,
Je trouverai d'autres auteurs.

SCÈNE V.

THALIE, GÉNIOT, LA FARINIERE.

THALIE.

Allons, mes chers enfants, courage;
Voyons qui pourra de vous deux
Entreprendre ce que je veux.
Laissez le soin d'un grand ouvrage
Aux esprits d'un plus haut étage.

LA FARINIÈRE, *enfonçant fièrement son chapeau.*

En est-il au-dessus de moi?
Cherchez pour un tel badinage
Des esprits du plus bas aloi :
Composer dans ce batelage
N'appartient qu'à des auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous.

GÉNIOT.

Allez, Muse, laissez-le dire :
Il suffit, j'entreprends ce que vous demandez;
Et sans faire rougir, j'espère faire rire
Si vous me secondez.
Je vais donc m'égayer dans le goût de la foire;
Je pourrai l'attraper, du moins j'ose le croire;
Dussé-je voir nos grands et sérieux esprits,
Accoutumés à contredire,

Me demander raison de les avoir fait rire,
J'aurai toujours rempli le projet entrepris.
J'avois déja formé l'extravagante idée
D'un sujet qui peut-être auroit pu réussir.

THALIE.

Quel?

GÉNIOT.

Le roi de Cocagne.

THALIE.

Il peut faire plaisir;
Car je suis très persuadée
Qu'il fournira de plaisants traits.

GÉNIOT.

Pour ne point perdre temps et hâter mon ouvrage,
J'emprunterai, selon l'usage,
Par-ci par-là des vers tout faits
Ou dans Racine, ou dans Corneille;
Pour le roi de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIÈRE.

Mais quelle intrigue, quels portraits,
Quelles mœurs et quels caractères
Peuvent jamais entrer dans de pareils sujets?

GÉNIOT.

Quelles mœurs? des mœurs étrangères.

LA FARINIÈRE.

Ah! les mœurs de Cocagne? à de petits enfants
Ces contes bleus sont bons à faire;
Mais je ne pense pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaises-là puissent plaire.

THALIE.

Les beaux esprits assez souvent
Se sont fait reconnoître en une bagatelle.

LA FARINIÈRE.

Parbleu ! vous me la donnez belle.
Monsieur un bel esprit ? c'est un demi-savant ;
Traiter de beaux esprits les gens de son espèce,
C'est aux mouches à miel égaler les frelons ;
Ou, s'il faut m'expliquer avec plus de justesse,
C'est au rang des oiseaux mettre les hannetons.

GÉNIOT.

A tous tes sots discours je ne daigne répondre,
Tu n'as pas l'ombre du bon sens ;
Et la pièce que j'entreprends
Va suffire pour te confondre.

LA FARINIÈRE.

Si cela réussit, vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au désespoir Thalie,
Pour désoler la comédie,
Pour punir le public, je vais jeter, morbleu,
Toutes mes pièces dans le feu.

SCÈNE VI.

THALIE, GÉNIOT.

THALIE.

Elles seront mieux là que sur notre théâtre.

GÉNIOT.

Allons, Muse, il est temps, ne m'abandonnez pas ;
Déja vous m'inspirez du badin, du folâtre,
Du bouffon.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas :
Tiens toujours Pégase en haleine,
Bride en main.

GÉNIOT.

Par ma foi, j'aurai bien de la peine :
Le bas et le bouffon se ressemblent assez ;
Et je crains fort dans ma carrière,
Si quand je broncherai vous ne me redressez,
D'aller donner dans quelque ornière.

THALIE.

Si le hasard t'y fait tomber,
Ne t'y laisse pas embourber ;
Relève-toi tout au plus vite.

GÉNIOT.

Oui, mais pendant ce temps, si le public s'irrite,
Et si je ne me puis assez tôt relever ?

THALIE.

Va, le public est bon, il s'attend de trouver
Dans ce qu'on lui promet une pièce un peu folle ;
Le pis qu'il en puisse arriver
Sera d'avoir tenu parole.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

Le Roi de Cocagne.	
Bombance, Ripaille,	ministres.
Félicine, Fortunate,	dames de la cour.
Alquif,	enchanteur.
Philandre,	chevalier errant.
Lucelle,	infante de Trébizonde.
Zacorin,	valet de Philandre.
Guillot,	nourricier de Lucelle.
Hortulan, Floribel,	jardiniers du Roi.

Plusieurs nymphes sous la couleur des Fleurs du parterre du roi.

La Rose,	Fleur de la difficulté.
La Renoncule,	Fleur de la fierté.
Le Pavot,	Fleur du sommeil.
Le Souci,	Fleur du tourment
La Violette,	Fleur de l'innocence.
La Jonquille,	Fleur de la jouissance.

Troupe de peuples élémentaires.

Les Sylphes,	habitants de l'Air.
Les Salmandres,	habitants du Feu.
Les Undains,	habitants de l'Eau.
Les Gnomes,	habitants de la Terre.

Troupe de Cocagniens.

Troupe d'étrangers de plusieurs nations.

Gardes du roi.

La scène est au pays de Cocagne.

LE

ROI DE COCAGNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le pays de Cocagne.

SCÈNE I.

ALQUIF, PHILANDRE, LUGELLE, ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

Enfin, après avoir traversé tant de mers,
Essuyé tour à tour mille périls divers,
De tant de fiers géants combattu la puissance,
Nous sommes arrivés dans ce lieu de plaisance.
C'est par vous, sage Alquif, divin magicien..

ALQUIF.

Sans moi votre valeur ne vous servoit de rien.
J'ai su calmer les flots, dissiper les tempêtes
Qu'un démon malfaisant déchaînoit sur vos têtes.
Je vous ai conservé, me voilà satisfait.

PHILANDRE.

Qui pourra vous payer d'un si rare bienfait?

ALQUIF.

Le plaisir d'avoir pu vous rendre ce service.
Votre bras vous a su tirer du précipice,
Où ces maudits géants vous avoient entraîné,
Mais enfin sur la mer le courage est borné;
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art seul vous pouvoit garantir du naufrage,
Il l'a fait; et le prix de ce puissant secours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours:
Vivez heureux, Philandre, avec votre Lucelle,
Elle toujours constante, et vous toujours fidèle.
Dans cette île goûtez les plaisirs les plus doux.

ZACORIN.

Oui, mais par parenthèse, en quels lieux sommes-nous ?
J'ai vu de beaux châteaux, une belle campagne.

ALQUIF.

Vous êtes, mes amis, au pays de Cocagne.

ZACORIN.

Au pays de Cocagne! allons vite manger,
Dans quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

Oui, morgué! c'est bien dit, cherchons notre pitance;
Je crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN

Depuis près de deux jours je n'ai mangé ni bu;
Mon estomac en gronde, et veut être repu.

PHILANDRE.

Sommes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle.
Votre amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

Comment ?

ZACORIN.

Il a raison ; dans tous vos déplaisirs,
Vous avalez des pleurs, vous gobez des soupirs,
Vous croquez des baisers, et dans tout le voyage...
Mais que demande ici ce grotesque visage ?

PHILANDRE.

Voyons.

SCÈNE II.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Je viens savoir qui vous amène ici.

ZACORIN.

La faim, et le plaisir de vous y voir aussi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand'chère ;
Quelles gens êtes-vous ? il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profession de chevalier errant.
Ayant pour cette dame eu quelque différent,
Et dans l'occasion embrassé sa querelle,
Je me suis vu contraint de partir avec elle.
Après bien des périls, un destin plus heureux
Nous a conduits enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choisir un séjour plus tranquille.
Le roi sera ravi de vous donner asile.
Il le faut avouer, ma foi, c'est un bon roi,
Joyeux, de bonne humeur, à peu près comme moi.

PHILANDRE.

A-t-il bien des sujets ?

BOMBANCE.

Pas trop, car son empire
A fort peu d'étendue.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant pays, est-ce une vérité?

BOMBANCE.

Oui, l'on le peut nommer un séjour enchanté,
Et je doute qu'au monde il en soit un semblable.

ZACORIN.

Est-il vrai qu'on y passe et jour et nuit à table,
Qu'on y marche en tout temps sans crainte des voleurs,
Qu'on n'y souffre avocats, sergents ni procureurs,
Que l'on n'y plaide point, qu'on n'y fait point la guerre,
Que sans y rien semer tout vient dessus la terre,
Que le travail consiste à former des souhaits,
Que l'on y rajeunit, et que de nouveaux traits ..

BOMBANCE.

Il n'est rien de plus vrai, mais prêtez-moi l'oreille.
Je vais vous raconter merveille sur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forêts,
Où l'on trouve à choisir des vêtements tout prêts :
Veut-on manger ? les mets sont épars dans nos plaines,
Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines,

Les fruits naissent confits dans toutes les saisons.
Les chevaux tout scellés entrent dans nos maisons.
Le pigeonneau farci, l'alouette rôtie,
Nous tombent ici bas du ciel comme la pluie.
Dès qu'on ouvre la bouche, un morceau succulent...

ZACORIN.

Ma foi, j'ai beau l'ouvrir, il n'y vient que du vent.

BOMBANCE.

L'heure n'est pas venue, attends que le roi dîne

ZACORIN.

Ils sont long-temps là-haut à faire la cuisine.
En attendant le roi, ne nous pourriez-vous pas
Faire pleuvoir toujours ici deux ou trois plats?

BOMBANCE.

Il n'est pas encor temps : le peuple élémentaire,
Qui sans se faire voir met ses soins à nous plaire,
A son heure réglée à travailler pour nous.

PHILANDRE.

Un peuple élémentaire a commerce avec vous?
Et quel est-il ce peuple?

BOMBANCE.

Un peuple ami des hommes;
Les Sylphes, les Undains, les Salmandres, les Gnomes.

LUCELLE.

Comment! vous prétendez que dans chaque élément
Il soit un peuple?

BOMBANCE.

Oui.

ZACORIN.

Quoi! dans l'air?

BOMBANCE.

Oui vraiment.

Les sylphes, par exemple, entourés d'une nue....

ZACORIN.

Ils ont pour promenade une belle étendue.

GUILLOT.

Mais morgué dans le feu?

BOMBANCE.

Les salmandres y sont.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les undains sont dans l'eau, les gnomes dans la terre;
Et quoiqu'entre eux souvent ils se fassent la guerre,
Ils savent s'accorder pour nous faire plaisir,
Et nous servir ici selon notre désir.
Les habitants de l'air vont pour nous à la chasse,
Les undains font entrer les poissons dans la nasse;
Et quand les gnomes ont préparé ces mets-là,
Les habitants du feu font rôtir tout cela.
Mais le roi va venir, il est dans son parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre.
Savez-vous quelles fleurs?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautés,
Des nymphes dont l'aspect rend les sens enchantés;
Elles prennent la forme ou des lis ou des roses,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloses:
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN.

Quoi! le jardin du roi produit de telles fleurs?
Je veux y labourer. Ces roses féminines.
Malgré tous leurs appas, peut-être ont des épines;
Mais quand j'aurai mangé, j'irai tantôt sans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle de nuit;
Le tout pour éprouver si ce n'est point mensonge;
Car tout ce que j'entends ne me paroît qu'un songe.

(On entend une symphonie.)

Mais d'où peuvent venir ces sons harmonieux?

BOMBANCE.

Sans doute, c'est le roi qui rentre dans ces lieux;
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la musique:
Jusques aux animaux, chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari! Quoi! les chats et les chiens....

BOMBANCE.

Les ânes même.

ZACORIN.

Ils sont ici musiciens,
Les ânes?

BOMBANCE.

Oui vraiment: ils ont certains organes.

ZACORIN.

Et les musiciens parmi nous sont des ânes;
Voyez la différence.

BOMBANCE.

Allez quelques moments
Admirer la beauté de nos appartements.
Je préviendrai le roi; je l'entends qui s'avance.
Il va tenir conseil, et donner audience.

GUILLOT.

Quoi ! bailler audience au milieu de ce champ ?

BOMBANCE.

Les gnomes vont bâtir un palais à l'instant.

(Le théâtre change, et il s'élève un palais bâti de sucre dont les colonnes sont de sucre d'orge, et les ornements de fruits confits.)

Eh bien ! qu'avois-je dit ?

GUILLOT.

La plaisante méthode !
Morgué, je n'ai jamais rien vu de plus commode.

PHILANDRE.

J'admire ce palais.

ZACORIN.

Il me paroît galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout, c'est qu'il est excellent ;
Il est bâti de sucre, orné de confitures.

GUILLOT.

Morguenne, que j'allons manger d'architectures !

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez c'est du sucre candi.

ZACORIN.

Allons, mon cher Guillot, au plus tôt goûtons-y.

BOMBANCE.

Et ces colonnes sont faites de sucre d'orge.

GUILLOT.

Morgué, ça me vient bien, car j'ai mal à la gorge.

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce palais n'allez rien ravager :
Ce n'est qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

GUILLOT.

Moquons-nous de cela; morgué, vaille qui vaille.

BOMBANCE.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille.
Peste soit des coquins! ils vont tout écorner.

ZACORIN.

Hélas! à notre faim vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle insolence!
Gruger notre palais! Le roi.... Mais il s'avance.

SCÈNE III.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, SUITE DES COURTISANS.

LE ROI.

(Le roi entre au bruit de la symphonie.)

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Bombance, demeurez, et vous, Ripaille, aussi.
Cet Empire envié par le reste du monde,
Ce pouvoir qui s'étend une lieue à la ronde,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
Je ne suis pas heureux tant que vous pourriez croire.
Quel diable de plaisir, toujours manger et boire!
Dans la profusion le goût se ralentit:
Il n'est, mes chers amis, viande que d'appétit.
Je me lasse surtout, amant de tant de belles,
De ne pouvoir trouver quelques beautés cruelles,
De ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs,
Qui par leur résistance excitent les ardeurs,

Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole.
On dit que de l'amour c'est-là la rocambole.
Je suis donc résolu, si vous le trouvez bon,
De laisser pour un temps le trône à l'abandon.
Le trône cependant est une belle place:
Qui la quitte, la perd. Que faut-il que je fasse?
Je m'en rapporte à vous, et par votre moyen,
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avouerai, c'est une triste vie
De voir à tous moments prévenir son envie,
Et des plus friands mets l'estomac toujours plein,
N'avoir pas le loisir d'avoir ni soif ni faim:
Les plaisirs ne sont doux qu'après un peu de peine.
Quittez donc pour un temps la grandeur souveraine,
Par trop d'oisiveté vos membres vous sont vains:
Servez-vous de vos pieds, faites agir vos mains,
Et pour trouver du goût à faire bonne chère,
Jeûnez deux ou trois jours, ce n'est pas une affaire.
Si le trop de santé vous cause des dédains,
Souffrez dans vos États deux ou trois médecins;
Ils vous la détruiront, je me le persuade.
Voilà mon sentiment. A vous, mon camarade.

RIPAILLE.

Oui, je crois que le roi feroit fort sagement
De pouvoir quelquefois manger moins goulument;
Ne point laisser ses pieds, ses mains en léthargie:
Mais quitter son pouvoir c'est ce que je dénie.
Ah! qu'il est beau de voir un peuple à ses genoux!
Pouvez-vous vous lasser de n'obéir qu'à vous?
Comment! vous vous plaignez que tout va par écuelle,
Et que la mariée est, comme on dit, trop belle?

[redacted]

Gardez votre couronne. elle vous va trop bien :
Vous seriez bien penaud, si vous n'étiez plus rien.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche :
Cocagne à vos genoux vous parle par ma bouche ;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

LE ROI.

N'en délibérons plus ; après tout, quand j'y pense,
J'allois faire le sot de quitter ma puissance ;
Peut-être dans deux jours je m'en mordrois les doigts.
Un sage conseiller est le bonheur des rois.
A force de choisir on prend souvent le pire.
Ripaille, je vous crois, et retiendrai l'empire :
Et pour récompenser ce conseil à l'instant,
Je prétends vous donner dix mille écus comptant.
Quoique l'argent ici soit fort peu nécessaire,
Il en faut pour jouer. Voyez mon secrétaire,
Faites en dresser l'ordre, et je le signerai.
Allez.

BOMBANCE.

Ce n'est pas tout, sire, je vous dirai
Que quelques étrangers, arrivés dans cette île,
Viennent vous supplier de leur donner asile.

LE ROI.

Volontiers, où sont-ils ?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher.

LE ROI.

Fort bien : mais cependant qu'on me fasse approcher
Les fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ai choisies ;
Elles méritent bien l'honneur d'être cueillies.
Qu'on ouvre le jardin.

SCÈNE IV

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL, *plusieurs Fleurs de différentes espèces.*

(Le théâtre change et représente un jardin magnifique; plusieurs nymphes y sont sous la figure des fleurs.)

LE ROI, *continue.*

Les brillantes couleurs!
Je ne me souviens plus du blazon de ces fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer, mais à notre manière,
Qu'on trouvera peut-être assez particulière.
Les fleurs par leur symbole expriment tour à tour
Les plaisirs, les tourments qu'on éprouve en amour...
La Primevère est espérance;
Et l'Hyacinthe, amour chagrin;
La Marguerite, patience;
Et l'Immortelle, amour sans fin.

FLORIBEL.

La fleur d'Iris est inconstance;
L'Héliotrope, attachement;
Chèvrefeuille, concupiscence;
Et la Pensée, amusement.

HORTULAN.

Le Muguet est coquetterie;
Et la Renoncule, fierté;
La Marjolaine, tromperie;
Et le Barbeau, fidélité.

FLORIBEL.

Anémone est persévérance;

Fleur de Laurier, ardent désir;
Jonquille enfin est jouissance;
Et fleur de Pommier, repentir.

HORTULAN.

Tubéreuse est dédain. Mais dans leurs chansons, sire,
De tous leurs attributs elles vont vous instruire.

ENTRÉE DES FLEURS.

HORTULAN *chante.*

Charmantes fleurs, qui tour à tour
Naissant dans le jardin d'Amour,
De ce dieu marquez la puissance,
De vos diverses beautés
Nos yeux sont enchantés;
Nous ne savons à qui donner la préférence:
Étalez-nous vos qualités,
Nous en ferons la différence.

ENTRÉE DES FLEURS.

LA ROSE, *fleur de la difficulté.*

Entre mille fleurs nouvelles,
L'Aurore a pris le soin de m'embellir:
Plus mes épines sont cruelles,
Plus il est doux de me cueillir.

LA RENONCULE, *fleur de la fierté.*

Pour des fleurettes,
De feintes douceurs,
Nous n'avons que rigueurs.
Avec nous point d'amourettes,
Point de faveurs.
Pour des fleurettes.
Nous ne livrons nos cœurs

Qu'à des ardeurs parfaites.
Dans nos retraites,
Amants trompeurs,
N'espérez pas cueillir des fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRÉE DES ROSES ET DES RENONCULES.

LE PAVOT, *fleur du sommeil.*

Amants maltraités de vos belles,
Ayez recours à mes pavots:
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles.
Les songes amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par de douces erreurs sauront combler vos vœux
On n'est jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

LE SOUCI, *fleur du tourment.*

Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre,
Sans souci, sans tourment;
Nul plaisir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amoureux empire,
Ne connoît pas le prix d'un fortuné moment.
Un tendre amant qui se plaint, qui soupire,
Quand il obtient ce qu'il désire,
Trouve son bonheur plus charmant.
Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre,
Sans souci, sans tourment,
Nul plaisir en aimant.

LA VIOLETTE, *fleur de l'innocence.*

Je suis la simple Violette,
Je fais le plaisir de nos champs,
Je badine, je suis follette.
Profitez-en, jeunes amants.
Ne perdez pas ces doux instants,
Gardez-vous bien d'attendre.
Pour me cueillir il n'est qu'un temps,
Heureux qui le sait prendre!

ENTRÉE DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE, *fleur de la jouissance.*

Non, ce n'est plus le temps
De la persévérance;
Non, ce n'est plus le temps
Des fidèles amants.
Je couronne leurs feux, je finis leur souffrance,
Je mets enfin le comble à leurs contentements.
De mes faveurs quelle est la récompense?
Je suis le prix de la constance,
Et fais souvent des inconstants.
Non, ce n'est plus le temps
De la persévérance;
Non, ce n'est plus le temps
Des fidèles amants.

ENTRÉE DE TOUTES LES FLEURS.

LE ROI.

Mais parmi tant de fleurs qui brillent à nos yeux,
Dis-moi ton sentiment, laquelle te plaît mieux?

FLORIBEL, *chante.*

La jalouse Amaranthe
Et l'Iris inconstante

Causent trop de tourment.
La dédaigneuse
Tubéreuse
A trop d'entêtement;
A la peine je succombe
Lorsqu'il faut les arracher.
J'aime mieux la fleur de Pêcher,
Qui du premier vent tombe.

LE ROI.

Ce n'est pas là mon goût; j'aime les fleurs bizarres,
Et j'en voudrois trouver quelques-unes plus rares.

SCÈNE V.

LE ROI, HORTULAN, FLORIBEL, LES FLEURS, BOMBANCE, SUITE. ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Voici ces étrangers.

LE ROI.

Ah! qu'est-ce que je voi?
L'aimable fleur! je sens certain je ne sais quoi,
Un frisson... une ardeur... un... Je me donne au diable,
Si j'ai jamais encor senti rien de semblable.

PHILANDRE.

Permettez-nous, grand roi, qu'embrassant vos genoux,
Nous venions en ces lieux vous prier...

LE ROI.

Levez-vous.

PHILANDRE.

Sire, des étrangers que le destin contraire
A poursuivis long-temps...

LE ROI.

Il ne m'importe guère.
Tout ce qu'il vous plaira, laissez-moi seulement
Faire à cette beauté mon petit compliment.
Vous brillez seule en cette terre,
Vous effacez la beauté de Vénus,
Les roses de notre parterre
Près de vous sont des gratte-culs.
(*Toutes les Fleurs s'en vont.*)

PHILANDRE.

Je tremble. Que veut-il par-là lui faire entendre?

LE ROI.

Dites-moi, ma dondon, avez-vous le cœur tendre?
Êtes-vous bien facile à vous laisser charmer?

LUCELLE.

Sire, cette demande a de quoi m'alarmer.
A connoître mon cœur quel soin vous intéresse?

LE ROI.

Je cherche une beauté qui soit un peu tigresse.
Je suis las que l'on vienne au-devant de mes vœux,
Et je voudrois languir du moins un jour ou deux.
Parlez, de cet effort vous sentez-vous capable?

LUCELLE.

Ah! seigneur, à quoi tend ce discours qui m'accable?

LE ROI.

A vous marquer d'abord par l'offre de mon cœur...
En un mot, je vous aime.

LUCELLE.

Ah! pour moi quel malheur!

LE ROI.

Où donc est ce malheur, s'il vous plaît? Ma personne,
Que de tous les côtés tant de grâce environne,

Qui fait tous les plaisirs d'une brillante cour,
Pourroit vous révolter en vous parlant d'amour?

LUCELLE.

Oui, seigneur, et malgré toute votre puissance...

LE ROI.

Bon, voilà qui me plaît, un peu de résistance,
Cela m'étoit nouveau. Du chagrin, du dépit,
C'est de quoi justement m'aiguiser l'appétit.
Comment vous nomme-t-on?

LUCELLE.

Sire, j'ai nom Lucelle.

LE ROI.

Lucelle. Le beau nom! il rime avec cruelle.
Or çà, Lucelle, donc, grâce à votre rigueur,
Vous aurez aujourd'hui ma couronne et mon cœur.

LUCELLE.

Sire, cette offre est vaine et n'a rien qui me tente.

LE ROI.

Plus elle me rebute, et plus mon feu s'augmente;
Jamais objet ne fut plus digne de mes vœux.
Vous qui l'accompagnez, que vous êtes heureux!
Votre fortune est faite; et d'abord je commence
Par vous donner à tous des charges d'importance.
(*A Zacorin.*) (*A Philandre.*)
Je vous fais échanson, et vous mon écuyer,
(*A Alquif.*) (*A Guillot.*)
Vous, mon grand chambellan, et toi mon trésorier.

GUILLOT.

Trésorier! ah, morgué que cette charge est bonne!
Je recevrai l'argent et ne paierai personne.

LE ROI.

Oui, monsieur le manant? vous êtes un fripon;
Au lieu de trésorier, soyez porte-coton.

GUILLOT.

Porte-coton! morgué, ce nom-là m'effarouche,
Quelle charge est-ce là?

ZACORIN.

Ce n'est pas de la bouche.

PHILANDRE.

Sire, je ne saurois me taire plus long-temps.
Vous nous comblez de biens sans nous rendre contents;
Retirez vos bienfaits, et me laissez Lucelle.
Le ciel fit naître en nous une ardeur mutuelle;
Je l'adore, elle m'aime, et je perdrai le jour
Plutôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROI.

En voici bien d'un autre. Osez-vous, téméraire,
Me parler d'un amour à mon amour contraire?

PHILANDRE.

Quoi, sire?...

LE ROI.

Taisez-vous. Si vous me raisonnez,
Je vous appliquerai du sceptre sur le nez;
Et je vous apprendrai, chétive créature,
Si je suis en ces lieux un monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin...

LE ROI.

Je vous trouve un plaisant étourneau;
Vous me prenez, je crois, pour un roi de carreau?

PHILANDRE.

Je ne me connois plus en perdant ce que j'aime,
Et j'ose ici braver et sceptre et diadème.

LE ROI.

Ah! tu fais le mutin; va, sors de mes États,
Et que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
Il est bientôt midi, tu n'as plus que six heures;
Et si dans mon pays plus loug-temps tu demeures...

PHILANDRE.

Le temps ne me fait rien; quand je voudrai partir,
Il ne faut qu'un quart-d'heure, au plus, pour en sortir;
Mais je n'en sortirai que suivi de Lucelle;
La mort, la seule mort peut me séparer d'elle.

LE ROI.

Oh! parbleu! c'en est trop. Holà! gardes, à moi!
Qu'on le mène en prison.

LUCELLE.

Que faites-vous, grand roi?

LE ROI.

Je soutiens comme il faut la grandeur souveraine.
Dans mon appartement menez cette inhumaine,
Et ce drôle au cachot.

ALQUIF.

Allez sans murmurer;
Je sais bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE.

Vos ordres, cher Alquif, arrêtent mon courage.

LE ROI.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.
Suivons cette cruelle, employons tout. Morbleu!
Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau jeu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente un salon magnifique.

SCÈNE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

Qu'en dis-tu, Zacorin?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
Je dirai franchement que ce roi de Cocagne
A la tête un peu chaude, et n'entend pas raison;
Mais voilà cependant mon cher maître en prison.

ALQUIF.

Pour l'en faire sortir je sais ce qu'il faut faire,
Et même ton secours m'y sera nécessaire.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à parler; servez-vous de mon bras
Pour détrôner le roi, ravager ses États.

ALQUIF.

Comme diable tu vas! laisse-là ta vaillance;
Nous n'avons pas besoin d'une telle vengeance.
Le peuple élémentaire est déclaré pour lui,
Et nous ne serions pas les plus forts aujourd'hui.
Je ne veux seulement que jouer une pièce
A ce plaisant monarque, unique en son espèce.
Il s'agit de tirer ton maître de prison;
Je ferai que le roi perdra toute raison.

J'ai parmi mes joyaux trouvé par aventure
Cette bague enchantée ; elle est de la figure
De celle qui tantôt brilloit au doigt du roi ;
Il s'y pourra tromper aisément.

ZACORIN.

Je le croi,
Mais la difficulté, c'est de faire l'échange.

ALQUIF.

Il se lave les mains peut-être avant qu'il mange.
Otant son diamant, pour ne le pas ternir,
Il te le donnera dans ce temps à tenir ;
Et toi, substituant cette bague à la place,
Tu pourras...

ZACORIN.

Je comprends ce qu'il faut que je fasse.
Je sais escamoter, reposez-vous sur moi ;
Mais sera-ce pour moi le diamant du roi ?

ALQUIF.

Ne t'embarrasse point quel sera ton salaire,
Et songe seulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN.

De votre diamant quel est donc le pouvoir ?

ALQUIF.

Tout aussitôt qu'au doigt le roi pourra l'avoir ;
Il perdra la mémoire ; une espèce d'ivresse
Lui fera méconnoître amis, parents, maîtresse ;
Il sera comme un fou...

ZACORIN.

Mais je crois que déjà
Il n'a pas grand chemin à faire jusque-là ;
Trouvez-vous, entre nous, ce monarque fort sage ?

ALQUIF.

S'il est fou, je prétends qu'il le soit davantage.

ZACORIN.

Mais si, perdant le peu qu'on lui voit de raison,
Il faisoit, par plaisir, pendre son échanson ?

ALQUIF.

Ah ! s'il osoit commettre une action si noire,
Tu serois bien vengé.

ZACORIN.

C'est ce que je veux croire ;
Mais je serois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal ; car dans le même instant
Te coupant par morceaux, je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie !

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin, et n'appréhende rien ;
Garde bien le secret surtout, et que Lucelle
Ignore, ainsi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'est bien dit ; elle est fille, elle pourroit jaser ;
Mon maître du secret pourroit même abuser ;
Il ne manqueroit pas, par excès de tendresse,
D'en faire confidence à sa chère maîtresse.
Je connois les amants : tous deux n'en sauront rien,
Et le tout se fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.
Tiens, prends donc cette bague.

ZACORIN.

Et si, par sa puissance,
J'allois devenir fou moi-même par avance?
Les moqueurs sont moqués, souvent cela se voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle est au doigt.
Adieu; je vais de l'œil conduire toute chose,
Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppose.

SCÈNE II.

(Zacorin met la bague enchantée sans y penser, et s'apercevant que la tête lui tourne, il l'ôte de son doigt, en faisant plusieurs tours de théâtre.)

ZACORIN, *seul.*

MA foi, dans tout ceci je crains fort pour mes os;
Je vois que je m'embarque un peu mal à propos.
Si le roi s'aperçoit du changement de bague,
Ou si ses courtisans, voyant qu'il extravague...
Mais il est inutile à présent d'en parler,
Je suis trop avancé pour oser reculer.
Quelqu'un vient, taisons-nous.

SCÈNE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

GRANDE, grande nouvelle!
Le roi va triompher de la fière Lucelle;

[redacted]

Elle va l'épouser, pour sauver son amant,
Et tout pour leur hymen s'apprête en ce moment.
Voici pour le festin la salle préparée;
Le ciel y va bientôt envoyer sa rosée :
Les plus rares parfums y seront répandus;
Les concerts les plus doux y seront entendus,
Et ce qui peut charmer le toucher et la vue...

ZACORIN.

A quoi bon, pour passer les cinq sens en revue,
Tout ce grand verbiage? Il faut dire, on verra,
Entendra, goûtera, sentira, touchera.
Voilà ce qui s'appelle un style laconique,
Et c'est de la façon que j'aime qu'on s'explique.
Mais avant de goûter ces plaisirs plus qu'humains,
Instruisez-moi, le roi lavera-t-il ses mains?

RIPAILLE.

Plaisante question! S'il en a fantaisie.

ZACORIN.

Je l'en avertirai, de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoi votre esprit est-il inquiété?

ZACORIN.

Je suis son échanson, j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Eh! qu'il les lave, ou non, allez, laissez-le faire;
Mais adieu, je m'en vais trouver le secrétaire,
Pour lui faire dresser l'ordonnance à l'instant,
Qui me fera payer dix mille écus comptant.

SCÈNE IV.

ZACORIN, *seul.*

Comme le sexe change ! O ciel ! est-il possible
Que pour un autre amant Lucelle soit sensible ?
Philandre, mon cher maître, hélas ! que je te plains !
Si le roi par hasard ne lavoit point ses mains,
Tu verrois dans ses bras la perfide Lucelle,
Et malgré ton amour... Mais voici l'infidèle.

SCÈNE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'est toi, cher Zacorin ?

ZACORIN.

Et oui vraiment, c'est moi,
Qui raisonnois tout seul sur votre peu de foi ;
Après tant de serments, allez, le tour est traître.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton maître ?
Le roi me menaçoit de le faire mourir.
Quand je puis le sauver, l'aurois-je vu périr ?

ZACORIN.

Chansons que tout cela ! vous voulez être reine.

LUCELLE.

Ah ! par de tels discours n'augmente pas ma peine.
Pour te désabuser écoute mon projet,
J'espère que bientôt il aura son effet.
Tu vois bien que le roi veut des beautés cruelles,
Parce qu'en son pays il en est peu de telles ;

Mes refus ne feroient que redoubler ses feux,
Et je prends le parti de répondre à ses vœux,
De le feindre, du moins; me trouvant si traitable,
Il pourra se guérir de son amour.

ZACORIN.

Du diable!

Allez, avant ce temps, Zacorin pourra bien...
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.

SCÈNE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FÉLICINE, BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

Grande reine, je viens de la part de mon maître
Vous dire que bientôt vous le verrez paroître;
En attendant, voici deux dames de sa cour,
Qu'il honore du nom de vos dames d'atour;
Et comme toutes deux sont sages et prudentes,
Elles vous serviront aussi de gouvernantes.

SCÈNE VII.

LUCELLE, FÉLICINE, FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

Quoi! pour me gouverner il choisit des enfants?

FÉLICINE.

Des enfants, dites-vous? nous avons cinquante ans.

ZACORIN.

Cinquante ans? eh! comment cela se peut-il faire?
Vous en paroissez dix.

FÉLICINE.

Il faut te satisfaire,
Et contenter ici ta curiosité.
Comme après cinquante ans se passe la beauté,
Les femmes du pays ayant atteint cet âge,
N'en ont point de dépit. Elles ont l'avantage
De retourner soudain à l'âge de dix ans,
Et rentrent, sans hiver, de l'automne au printemps.

ZACORIN.

Si nos dames savoient de ce pays l'usage,
Combien entreprendroient dès demain le voyage?

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir.

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir;
Et comme on rajeunit sans perdre la mémoire,
Des cinquante ans passés on rappelle l'histoire;
On prévient les périls, on sait se dérober
Des pièges des amants où l'on a pu tomber.

ZACORIN.

Quelques-uns autrefois vous ont-ils attrapée?

FORTUNATE.

Oh que oui, mon enfant! j'ai tant été trompée!
Mais je suis aguerrie; et pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attraper se lèvera matin.

ZACORIN.

Si bien donc désormais que vous serez plus fine,
Et vendrez votre son mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'est point effacé,
Faites-nous un récit de votre temps passé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans je fus trop innocente,

Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente.
C'étoit un écolier, jeune, joli, bienfait,
Mais le petit fripon étoit un indiscret.
A vingt ans j'en pris un qui me parut plus sage,
Mais il étoit jaloux, jaloux jusqu'à la rage.
A trente ans je fis choix d'un vieillard amoureux:
Il s'efforçoit en tout de prévenir mes vœux;
Le bonhomme faisoit tout ce qu'il pouvoit faire:
Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi plaire.
Enfin sur mes vieux jours voulant goûter de tout
Et des vieilles du temps me conformer au goût,
Je pris un petit maître. Ah! la maudite engeance!
Qu'il m'a fait de chagrin et causé de dépense!
Pour me récompenser de mes soins bienfaisants,
Il en entretenoit une autre à mes dépens.

ZACORIN.

A présent des amants connoissant le manège,
Bien huppé qui pourra vous attraper au piège.
Et vous, ma belle dame, à votre air sérieux,
On pourroit présumer que vous avez fait mieux.

FÉLICINE.

Encor pis. En prenant un chemin tout contraire,
Jusques à quarante ans je fus prude et sévère;
J'accablai de rigueurs les plus tendres amants;
Je méprisai leurs soins, leurs doux empressements.
A la fin se lassant de me voir inhumaine,
Ils désertèrent tous et brisèrent leur chaîne.
J'en fus piquée au vif, à ne vous rien celer,
Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeler.
J'avois pris leur amour, eux mon indifférence;
Leurs yeux étoient ouverts, et les miens sans puissance.

Lorsque je me vis seule et sans adorateurs,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs!

ZACORIN.

Dieu sait si vous allez, après cette aventure,
Vous bien dédommager?

FÉLICINE.

Oh! je vous en assure.

FORTUNATE.

Il faudra désormais nous conduire avec art:
Je fus trop tôt coquette, et vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'être point la dupe en quoi qu'on se propose,
Ma foi l'expérience est une belle chose.

FÉLICINE, *à Lucelle.*

Réglez-vous là-dessus, mon enfant, évitez
En toute occasion les deux extrémités.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux gouvernantes,
Qu'un long âge et l'épreuve ont faites si savantes.

LUCELLE.

Quand j'épouse le roi, qu'ai-je besoin de vous?

FORTUNATE.

Eh! nous vous instruirons à mener un époux.
Vous apprendrez par nous à le rendre fidèle,
A faire qu'à ses yeux vous soyez toujours belle,
Et que de vos liens il ne puisse échapper;
Nous vous apprendrons tout, et même à le tromper.

ZACORIN.

Comment? à le tromper lorsqu'à vous on se fie?

FÉLICINE.

C'est façon de parler, pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la servir.

ZACORIN.

C'est fort bien fait, vraiment.
Mais sous terre je sens un certain mouvement.

FÉLICINE.

Ce que vous allez voir, c'est l'ouvrage des Gnomes,
Habitants de la terre invisibles aux hommes.
Les habitants de l'onde, et de l'air et du feu,
Pour apporter les mets arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le roi vient, paroissez moins triste, je vous prie:
Nous allons donner ordre à la cérémonie.
Quand vous aurez dîné, le roi vous conduira
Au temple de Comus, où l'on vous mariera.
Du temple sur un trône et magnifique et leste,
Du trône..... Adieu, tantôt on vous dira le reste.

SCÈNE VIII.

LE ROI, LUCELLE; BOMBANCE, ZACORIN, *officiers de la bouche*; GUILLOT.

LE ROI.

MA charmante, je touche au bienheureux moment
Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE, *à part.*

Philandre, cher Philandre! O tristesse mortelle!
Pour te sauver le jour faut-il être infidèle?

ZACORIN, *présentant un bassin au roi.*

Sire...

LE ROI.

Que voulez vous? Tous ces apprêts sont vains.

ZACORIN.

Quoi?...

LE ROI.

Je viens là-dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage?

LE ROI.

Et par quelle raison les laver, dis?

ZACORIN, *à part.*

J'enrage.

(Au roi.)

Sire, dans nos climats, la coutume des rois
Est de laver leurs mains toujours deux ou trois fois;
Et si vous vouliez...

LE ROI.

Non. Vous êtes bien étrange!

ZACORIN.

Je vous les laverois à l'eau de fleurs d'orange.

LE ROI.

Il n'en est pas besoin; votre importunité...

ZACORIN.

Tout ce qui vous plaira; pourtant la propreté...
Et surtout dans les rois... quand ils ont les mains nettes
Les présents qu'ils nous font...

LE ROI.

Finissez vos sornettes.

ZACORIN, *à part.*

Il ne lavera pas ses mains absolument,
Et je ne ferai point le troc du diamant.

LE ROI.

Venez, reine, il est temps de nous placer à table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROI.

Il est assez passable.

ZACORIN *l'examine, et éternue sur la main du roi.*

Que je le voie un peu.

LE ROI, *prenant une serviette, s'essuie la main.*

Peste soit du vilain,
Du malpropre qui vient de cracher sur ma main!

ZACORIN.

Sire, c'est mon défaut, et toujours j'éternue
Lorsqu'un beau diamant vient m'éblouir la vue.

LE ROI.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je m'en vais l'essuyer;
Et vous lavant les mains...

LE ROI.

Encor? va-t'en au diable,
Et laisse-moi, maraud, enfin me mettre à table.
Que l'on serve au plus tôt.

ZACORIN, *à part.*

Tous mes efforts sont vains;
Rien ne peut l'obliger à se laver les mains.

(On entend un air de symphonie, sur lequel les sylphes et les salamandres descendent du ciel, et apportent les mets que les undains et les gnomes servent sur table. Plusieurs fontaines de vin coulent au buffet, et tombent dans des cuvettes.)

ZACORIN *continue.*

Quelle profusion! l'agréable mélange!
Allons, buvons toujours, attendant que je mange.

LE ROI, *se mettant à table avec Lucelle.*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au roi.

ZACORIN.

Bon, c'est là mon emploi.
Goûtons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, à boire au roi.

GUILLOT.

A boire au roi.

ZACORIN, *au buffet.*

Parbleu! donnez-vous patience;
Il faut bien de ces vins faire la différence,
Pour que sa majesté boive au moins du meilleur.
(Il présente une coupe au roi.)
Sire, en voilà du goût de votre serviteur.

LE ROI.

Allons, à la santé de la future reine.
Rasade.

ZACORIN.

Tope, sire, elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le roi boit.

BOMBANCE.

Taisez-vous, vous nous étourdissez.
(Aux musiciens.)
Et vous, chantez ces airs pour l'hymen.

UN MUSICIEN.

C'est assez.

(On chante.)

C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour;
Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle;

Les jeux, les ris, les grâces tour à tour
Vont écarter les chagrins de ta cour.
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.
Le flambeau du jour
Ne répand point une clarté plus belle
Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

LE ROI.

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles.
Vous dont la voix charmante enchante les oreilles,
Assemblez par vos chants les oiseaux d'alentour;
Qu'ils viennent tous ici pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

Quittez vos feuillages,
Tendres habitants des forêts,
Volez, venez en ce palais,
Y faire entendre vos ramages.
(*On entend le ramage de plusieurs oiseaux.*)
De vos chants mélodieux,
Rossignols, remplissez ces lieux.
(*La symphonie imite le chant des rossignols.*)
Et vous, aimables tourterelles,
Inspirez-nous
Vos ardeurs fidèles.
(*La symphonie imite le chant des tourterelles.*)
Ensuite un merle siffle.
Insolents oiseaux, taisez-vous;
En vain votre voix s'apprête
A se mêler à des concerts si doux.

(*La symphonie imite le chant des coucous.*)
Fuyez, hiboux, fuyez, coucous;
Vous ne serez pas de la fête.

LE ROI, *se levant de table.*

Ils en pourroient bien être, et mon cœur en murmure :
Ces vilains oiseaux-là sont de mauvais augure.

SCÈNE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, LUCELLE, ZACORIN, etc.

RIPAILLE.

Sire, pour votre hymen on a tout préparé;
Le grand-prêtre est au temple, et l'autel est paré.

LUCELLE, *bas.*

O ciel! quel coup de foudre!

LE ROI.

Allons, charmante reine.

RIPAILLE.

Si votre majesté vouloit prendre la peine,
Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROI.

Très volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

ZACORIN.

En voilà.

(*Zacorin répand le cornet d'encre sur la main du roi et sur l'ordonnance.*)

LE ROI.

Ah! le maudit butor!

ZACORIN.

Sire, excusez mon zèle.

LE ROI.

Vite de l'eau. Toujours quelque frasque nouvelle.
Oh ! le plus étourdi d'entre tous les humains !

ZACORIN, *apportant le bassin et l'aiguière.*

Je le savois bien, moi, qu'il laveroit ses mains.

LE ROI.

Il faut que j'aie ici bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon ordonnance ;
Allons vite en dresser une autre.

SCÈNE X.

LE ROI, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT, UN GARDE.

(Ici le roi quitte sa bague pour se laver les mains, et dans ce temps Zacorin y substitue la bague enchantée ; le roi la met à son doigt.)

ZACORIN.

En vérité,
Quand il faut vous servir j'ai tant d'activité,
Sire, que fort souvent, quand mon devoir m'abuse...
Enfin, quoi qu'il en soit, je vous demande excuse.

LE ROI, *ayant au doigt la bague enchantée.*

D'où me vient tout à coup cet éblouissement ?
Je ne sais où je suis. Quel soudain changement !...

ZACORIN, *à part.*

La bague va jouer son jeu, laissons-la faire

LE ROI, *extravaguant.*

Que faites-vous ici, femelle téméraire ?

BOMBANCE.

C'est la reine, seigneur.

LE ROI, *extravaguant.*

Reine! de quel pays?

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROI, *extravaguant.*

Comment, mes États envahis
Auroient donc tout d'un coup ainsi changé de maître?

BOMBANCE.

Que veut dire le roi? je n'y puis rien connoître.

LUCELLE

Il paroît en effet qu'il perd le jugement.
(*Bas.*)
Serois-je assez heureuse en cet évènement?

BOMBANCE

L'amour auroit-il pu lui troubler la cervelle?
Quoi! sire, dans le temps que l'aimable Lucelle
Doit être votre épouse, et qu'un nœud glorieux....

LE ROI, *extravaguant,*

Comment donc mon épouse? ôtez-vous de mes yeux.
(*Bombance sort.*)
Je vous trouve plaisant.

GUILLOT.

Sa bile se remue.
S'il lui prenoit envie.... Otons-nous de sa vue.
(Il sort.)

LE ROI, *extravaguant.*

Et vous aussi, ma mie, au plus tôt détalons;
Cherchez fortune ailleurs, tournez-moi les talons.

LUCELLE.

Que je conçois d'espoir de cette frénésie!

Lui puisse-t-elle, hélas ! durer toute la vie !
Cependant délivrons Philandre, si je puis.

(Elle sort.)

LE ROI, *extravagant.*

Gardes ?

UN GARDE.

Seigueur !

LE ROI, *extravagant.*

Voyez là dedans si j'y suis.

SCÈNE XI

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI, *dans sa folie.*

AH ! prince, demeurez, vous m'êtes nécessaire.

ZACORIN.

Moi prince ? voici bien encore une autre affaire !

LE ROI, *dans sa folie.*

Je vous avois prié de dîner avec moi,
Mais vous voyez.

ZACORIN.

Je vois que nous avons de quoi.

(Zacorin se met à table avec le roi.)

Allons, dînons, seigneur.

LE ROI, *dans sa folie.*

Contez-moi quelque histoire.

ZACORIN.

Une histoire à présent ? ma foi, parlons de boire,
Ou plutôt de manger.

LE ROI, *dans sa folie.*

Agissez sans façon.

Seroit-ce votre avis, dites-moi, prince ?...

ZACORIN, *la bouche pleine.*

Non.

LE ROI, *dans sa folie.*

Qu'oubliant tous les soins que je dois à l'Empire,
Je prisse une moitié, qui comme un diable....

ZACORIN.

Pire.

LE ROI, *dans sa folie.*

Me causeroit peut-être un chagrin inouï.
Vous connoissez le sexe, il est bien mauvais....

ZACORIN.

Oui.

LE ROI, *dans sa folie.*

Je n'en ferai donc rien, et je veux vous en croire.
Prince, votre conseil mérite bien....

ZACORIN.

A boire.

SCÈNE XII.

LE ROI, RIPAILLE, ZACORIN.

LE ROI, *dans sa folie.*

Que voulez-vous ?

RIPAILLE.

Seigneur, c'est un autre papier.

LE ROI, *dans sa folie.*

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour auteur ! sa majesté se raille.
Quoi ! méconnoissez-vous le fidèle Ripaille,
Sire ?

LE ROI, *dans sa folie.*

Ripaille soit. Que voulez-vous, voyons ?

RIPAILLE.

Vous prier de signer l'ordonnance.

LE ROI, *lisant.*

Lisons.

« Que l'on paye à Ripaille en espèces valables
« Dix mille écus comptant.... » Allez à tous les diables.
Comment ! dix mille écus seroient ainsi donnés ?
Seigneur, qu'en dites-vous ?

ZACORIN.

Oui da, c'est pour son nez.
Ah ! voyez donc, c'est bien ainsi qu'on vous amboise !
Allons, tirez.

SCÈNE XIII.

LE ROI, ZACORIN.

ZACORIN.

A vous, majesté Cocagnoise.

LE ROI, *dans sa folie.*

Oui-da, tope.

SCÈNE XIV.

LE ROI, LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

SEIGNEUR, je reviens sur mes pas,
Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas.
De la triste prison où Philandre respire,
On m'interdit l'approche, et j'ose ici vous dire....

LE ROI, *dans sa folie.*

Qui l'a mis en prison?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROI, *dans sa folie.*

Vous êtes folle ou moi. Pourquoi, quand, et comme

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très-véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre diable.

LE ROI, *dans sa folie.*

Tenez, voilà ma bague, allez l'en retirer:
Le geolier la voyant vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontés!

SCÈNE XV.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI, *ayant quitté sa bague rentre dans son bon s*

N'EST-CE point rêverie?
Il me semble sortir de quelque léthargie.
Je suis tout ébloui de tout ce que je voi;
Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.
Hola! l'ami, dis-moi, n'as-tu point vu Lucelle?

ZACORIN, *ivre.*

Lucelle! palsembleu vous me la donnez belle.
Vous l'avez envoyée auprès de son amant

LE ROI, *dans son bon sens.*

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment!

LE ROI, *dans son bon sens.*

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes,
Où suis-je ?

ZACORIN.

Par ma foi, vous êtes dans les vignes.

LE ROI, *dans son bon sens.*

D'où peut venir cela ?

ZACORIN.

C'est que vous avez bu.
Tenez, à vos discours je l'ai d'abord connu.
Sire, allez vous coucher, vous ne sauriez mieux faire.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Ah ! voilà pour ma noce un beau préliminaire !
Que va dire Lucelle ? Ah ! prince malheureux !
Qu'en dira l'avenir ? Qu'en diront nos neveux ?

ZACORIN.

Adieu, mon cher ami, mon cher roi de Cocagne ;
Que dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Comment donc ? conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux :
Mais, si vous m'en croyez, conduisons-nous tous deux.
Pour moi comme pour vous également je tremble ;
Du moins si nous tombons, nous tomberons ensemble.
Je suis tout-à-fait ivre, et vous ivre à demi :
Il n'y paroîtra plus, quand nous aurons dormi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

Mon maître est libre enfin ; mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à son doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obstine à la vouloir porter;
A la fin, alarmé de son extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le silence,
Lorsque prenant sa course et fuyant vers ces lieux,
Elle s'est tout à coup dérobée à mes yeux.
Philandre suit ses pas, pleure, se désespère,
Et moi je suis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir si vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le cèle pas.
Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice,
Pour que du diamant le roi se ressaisisse;
Il seroit bien plus fou que la première fois;
A l'hymen de Philandre il donneroit sa voix.
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
Attends ici Lucelle; elle y viendra peut-être :
Je vais, de mon côté, tâcher de la trouver;
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCÈNE II.

ZACORIN, *seul.*

NOTRE roi de Cocagne en ce moment sommeille,
Et nous pourrons fort bien, avant qu'il se réveille,
Partir d'ici sans bruit. Mais non, n'en faisons rien.
Pourquoi quitter des lieux où nous sommes si bien?
Lucelle... Ah! la voici.

SCÈNE III.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE, *folle.*

VOYEZ quelle insolence!
Ah! je vous montrerai si je suis en démence,
Mesdames les guenons. Eh! vous voilà, mon cher?
Depuis une heure et plus je suis à vous chercher.
Eh bien donc! à propos, à quand notre hyménée?
Quelle raison en peut retarder la journée,
Ou plutôt le moment? Car enfin nos amours...
Mais, pour en revenir à mes premiers discours,
J'ai donné le fouet à mes deux gouvernantes,
Qui vouloient avec moi faire les insolentes,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est parbleu bon là!
Ces dames avoient bien affaire de cela.
Mais quittez cette bague; elle est cause, madame,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ta flamme?...
Objet de mes désirs. Mon amour..

ZACORIN.

Oh! parbleu!
Madame, finissons au plus tôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons, courons, volons dans quelque île déserte;
Que ta vue à la mienne à tous moments offerte,
Puisse par ses rayons répondre à cette ardeur,
Que des traits si charmants allument dans mon cœur!

ZACORIN.

Quel galimathias! Si sa folie augmente,
Je crains bien qu'à la fin le diable ne me tente.
Nous sommes ici seuls, personne ne nous voit;
Par ma foi, laissons-lui le diamant au doigt,
Et voyons-en la suite.

LUCELLE.

Achève ton ouvrage,
Amour; jadis tes mains pétrirent ce visage,
Rends sensible son cœur.

ZACORIN.

Courage, Zacorin.
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin;
Et sans considérer où tout ceci m'embarque...
(Il veut l'embrasser.)

SCÈNE IV.

LE ROI, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Ah! je vous y prends donc?

ZACORIN.

Peste soit du monarque!
Il vient bien mal à propos.

[redacted]

LE ROI.

Me faire un tel affront?
Quoi! me vouloir planter des cornes sur le front?
Quoi! sur un front royal orné du diadème?

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROI.

Ah! quelle audace extrême!
Comment! m'oser trahir par telles actions?

ZACORIN.

On trahiroit son père en ces occasions.

LE ROI.

Et vous qui dans l'abord faisiez tant la farouche,
Vous que je destinois au plaisir de ma couche,
Vous n'auriez pas, je pense, appelé du secours?

LUCELLE.

Quel es-tu pour tenir de semblables discours?
Est-ce à toi de régler mon amour ou ma haine?
J'aime ce cavalier; n'en vaut-il pas la peine?
Qui peut en murmurer? Je suis reine, je croi.

LE ROI.

Pas tout-à-fait encor; mais pour moi je suis roi,
Et quand il me plaira vous deviendrez sujette.

LUCELLE.

Le joli roitelet!

LE ROI.

La plaisante reinette!

LUCELLE.

Oui, vous avez beau dire et vous mettre en courroux,
Je l'aime, et je prétends en faire mon époux.

LE ROI.

Elle est ensorcelée. Aimer cette figure!

ZACORIN.

Hélas! c'est malgré moi, sire, je vous assure;
Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits,
Pour que vous puissiez plaire autant que je lui plais.

LE ROI.

Ah! vous lui plaisez donc, vieux masque de satyre?
Et vous avez encor le front de me le dire?
Nous allons voir cela. Madame, en ce moment
Renoncez pour jamais à cet indigne amant,
Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Eh bien! à la bonne heure;
Je l'aimerai toujours.

ZACORIN.

Quoi! souffrir que je meure?
Haïssez-moi plutôt.

LUCELLE.

Ah! ne l'espérez pas;
Je prétends vous aimer au-delà du trépas.
Mourez, et soyez sûr...

ZACORIN.

Le diable vous emporte!
Je me passerai bien d'être aimé de la sorte.

LE ROI.

Holà! gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéir;
Je vais tout employer pour me faire haïr.
Je vais lui chanter pouille, et je me persuade
Que vous serez content : la laide, la maussade,
La vieille, la guenon!

[redacted]

LUCELLE.

Que ce transport m'est doux !
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux,
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'est pas un amour, parbleu ! c'est une rage.

LE ROI.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah ! laissez-moi du moins recevoir ses adieux.

ZACORIN.

Morbleu ! retirez-vous. Seigneur, un mot, de grâce.

LE ROI.

Non, c'en est fait.

ZACORIN.

O ciel ! que faut-il que je fasse ?
Arrachons-lui la bague, il n'est que ce moyen.

SCÈNE V.

LE ROI, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN.

PHILANDRE.

Dans l'état où je suis, non, je n'écoute rien ;
Sire, me retirant d'une prison affreuse,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuse.
Je renonce à ma grâce, et je viens en ces lieux,
Puisque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROI.

Que diable celui-ci vient-il encor me dire ?
Tout ce qui te plaira, vis, meurs, respire, expire,
Crève, si tu le veux, je le trouverai bon ;
Mais, dis-moi, qui t'a pu tirer de ta prison ?

PHILANDRE.

C'est vous-même, seigneur.

LE ROI.

En voilà bien d'un aut

PHILANDRE.

Je n'ai, pour en sortir, eu d'ordre que le vôtre.

LE ROI.

Tu te moques de moi, je n'y songeai jamais;
Mais, puisque c'en est fait, sois sage désormais.

PHILANDRE.

Ah! laissez-moi du moins m'adresser à Lucelle.
Après tant de serments, cœur volage, infidèle!

LUCELLE.

Que me demandez-vous? que vous ai-je promis?
Je veux perdre le jour, si jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux, quelle cruauté! quoi! la parjure oublie,
Qu'elle doit à mon bras son honneur et sa vie?

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien; c'est à ce cher amant,
Qui va pour moi mourir dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah! la maudite bague!

LUCELLE.

En un mot, je l'adore,
Ce charmant cavalier.

PHILANDRE.

O ciel! qu'entends-je encore?
Lucelle perd l'esprit, il n'en faut plus douter.
Tantôt à ses chagrins se laissant emporter,
Ses sens se sont troublés; ma prison en est cause,

[redacted]

ZACORIN.

Seigneur, permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre, et dans un tel malheur
Je veux m'abandonner à toute ma douleur.
(*Au roi.*)
C'est vous, cruel.

LE ROI.

Comment! quel est donc ce langage?
Je joue ici, me semble, un plaisant personnage.
Quoi! traiter de la sorte un amant couronné,
Qui de mille vertus se trouve assaisonné?

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin, belle Lucelle,
Vous vous obstinez donc à demeurer fidèle?
Eh bien! il faut mourir; mais avant ce moment,
Ne me refusez pas du moins ce diamant :
Il me rappellera votre charmante idée
Jusqu'au dernier soupir

LUCELLE.

J'en suis persuadée.
Cher amant, le voilà.
(*Lui donnant le diamant.*)

LE ROI.

Que veut dire ceci?
Comment? mon diamant?

ZACORIN, *rendant le diamant au roi.*

Ah! sire, le voici.
Je respire, et n'ai plus à craindre pour ma vie.
Le roi va, dieu merci, rentrer dans sa folie.

LUCELLE, *dans son bon sens.*

Que vois-je? quel objet se vient offrir à moi?
Philandre, cher Philandre, est-ce vous que je voi?
Hélas! d'où sortez-vous, et d'où viens-je moi-même?

PHILANDRE.

Elle me reconnoît. Ah! ma joie est extrême!
Lucelle en son bon sens, quel heureux changement!
Qui pouvoit lui causer ce triste égarement?

ZACORIN.

La bague qu'à l'instant le roi vient de reprendre;
Mais ce sont des secrets qu'on saura vous apprendre.

PHILANDRE.

Quoi! ne puis-je savoir en peu de mots?...

ZACORIN.

Eh bien!
C'est un tour qu'a joué notre magicien.

LE ROI, *dans sa folie.*

Où suis-je? quels transports! c'est l'enfer qui m'appelle;
Non, c'est la jalousie. Eh bien! que me veut-elle?
Me voilà. Quels démons, par leur brûlante ardeur,
Me dévorent?... Je sens tout l'enfer dans mon cœur.

PHILANDRE.

Allons trouver Alquif, il saura nous instruire
Comment dans tout ceci nous devons nous conduire.
Toi, reste, Zacorin, pour observer le roi.
Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

SCÈNE VI.

LE ROI, ZACORIN.

LE ROI, *dans sa folie.*

Oui, le sceptre me pèse, il faut que je le quitte ;
Il traîne trop de soins, trop d'ennuis à sa suite.
Oui, je le quitterai, tous vos efforts sont vains ;
Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,
Choisir pour successeur un prince débonnaire,
Sage, bien fait, prudent. Ah ! voici mon affaire.

SCÈNE VII.

LE ROI, ZACORIN, GUILLOT.

LE ROI, *à Guillot.*

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

GUILLOT.

Connoissez-vous Guillot, pour lui parler ainsi ?

ZACORIN.

Je ne m'attendois pas à ce trait de folie :
Mais il faut l'appuyer.

LE ROI.

Allons donc, je vous prie,
Régnez, je vous remets mon trône et mes États.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

Quoi ! tu peux refuser l'offre d'une couronne ?

GUILLOT.

C'est pour se goberger, morgué, qu'il me la donne.

ZACORIN.

Non vraiment, c'est le sort qui décide pour toi.
Chacun dans ce pays à son tour devient roi,
Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être ?
Mais dès demain possible on va m'envoyer paître.

ZACORIN.

Et quand cela seroit, que t'importe, innocent ?
Il est beau de régner, ne fût-ce qu'un instant.

GUILLOT.

Morgué ce trône est haut, et j'en crains fort la chute :
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre seule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos soins à vous y maintenir.

LE ROI, *ôtant sa couronne.*

Cette couronne est due à votre auguste tête.

GUILLOT.

Ah ! mon auguste tête est, sire, toute prête.
Morgué, boutez dessus.

LE ROI.

Prenez ce sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien, me voilà donc à présent souverain ?

ZACORIN, *ôtant le manteau du roi.*

Quand ce manteau royal sera sur vos épaules.

GUILLOT.

Cette cérémonie est morgué des plus drôles ;
Jamais si plaisamment je ne fus habillé.
A quel jeu jouons-nous ?

[redacted]

ZACORIN.

C'est au roi dépouillé.

LE ROI.

Que parlez-vous de jeu? vous croyez qu'on se raille?
Montez, montez au trône.

GUILLOT, *montant sur le trône.*

Allons, vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce monarque est bien fou, mais je trouve aujourd'hui
Que le pauvre Guillot est aussi fou que lui.

LE ROI.

Votre nom?

GUILLOT.

C'est Guillot! sire, à votre service!

LE ROI.

Que de ce nom fameux Cocagne retentisse,
Et qu'au son de la trompe on entende crier :
Vive le roi Guillot! vive Guillot premier!

GUILLOT, *sur le trône.*

Vous souhaitez qu'il vive, eh bien! à la bonne heure.
Et moi je tâcherai d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué, que de plaisir! te voilà roi, Guillot,
Tu vas boire parguenne en tirelarigot;
Tu dormiras trois jours si tu veux tout de suite,
Personne n'aura rien à voir à ta conduite;
Drès que tu parleras, comme t'as de l'esprit,
Tout chacun s'écriera, morgué que c'est bian dit!
Droits comme des piquets, campés dans ton passage,
Les courtisans flatteux viendront te rendre hommage.
Les beautés de la cour s'en vont être à ton choix.
Tu n'auras qu'à chifler et remuer les doigts,

Tretoutes s'en viendront sans faire les rétives....
Morguenne, que les rois ont de prérogatives!

SCÈNE VIII.

LE ROI, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

Seigneur, que m'apprend-on, et qu'est-ce que je voi?
Vous voulez nous donner un paysan pour roi?
D'un si bizarre choix que pouvez-vous attendre?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le saisisse, et qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment?

GUILLOT.

Oh dame! on m'obéit ici.
Ce ne sont pas des jeux d'enfants que tout ceci;
Apprenez qu'à présent je suis votre monarque.

LE ROI.

Sire, à votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyez pas que jamais cela soit.
Je garde cette bague, et ma main ne la donne
Qu'au prince à qui l'État remettra la couronne.

LE ROI, *dans son bon sens.*

Dites-moi, dans ces lieux qui vous assemble tous?
Quel dessein est le vôtre? et que demandez-vous?
On ne me répond point, il semble que l'on craigne.
Que fais-tu là, maraud, sur mon trône?

[redacted]

GUILLOT.

Je règne.

LE ROI.

Tu règnes, et sur qui?

GUILLOT.

Sur les Cocagniens,
Autrefois vos sujets, et maintenant les miens.

LE ROI.

Que tout ce que je vois m'étourdit et m'étonne!
Quoi! mon manteau royal, mon sceptre, ma couronne?
Ripaille, vous plaît-il de m'éclaircir ceci?

RIPAILLE.

Apparemment, seigneur, cela vous plaît ainsi.

LE ROI.

Ils ont perdu l'esprit. Approchez-vous, Bombance.

SCÈNE IX.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Mon roi, dans cet état que faut-il que je pense?
Un autre revêtu du souverain pouvoir!

LE ROI.

Ma foi, je le demande, et ne le puis savoir.

GUILLOT.

Paix-là, messieurs, paix-là, s'il vous plaît, qu'on se taise,
Et qu'on me laisse ici régner tout à mon aise.

BOMBANCE.

Je vois qu'ici chacun extravague à son tour,
C'est un sort que l'on a jeté sur votre cour.

LE ROI.

Comment un sort ?

RIPAILLE.

Seigneur, permettez-moi de dire
Que vous m'avez paru deux fois dans le délire,
Et que tantôt Lucelle, à tous vos courtisans,
A tenu des discours dépourvus de bon sens.

BOMBANCE.

Il faut approfondir... Au diable la musique !
(On entend des violons.)
C'est bien prendre son temps, quand un pouvoir magique...

GUILLOT, *se réveillant en sursaut, tombe du trône en bas, et les renverse tous.*

Place, place, voilà le roi qui va passer.

LE ROI.

Peste soit du lourdaud qui me vient fracasser !
Je crois que j'en serai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un roi de poids, mais ce n'est pas ma faute ;
Ces maudits violons m'ont réveillé d'abord :
Je suis fâché pourtant d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce désordre extrême,
Et donner un remède à tout ceci ?

SCÈNE X.

LE ROI, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF, PHILANDRE, ZACORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même ;
Mais il faut que le roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensés dans ce jour.

BOMBANCE.

Sire, il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROI.

Bon, il n'en reste pas dans mon cœur étincelle ;
Mais que fa[illegible] amour, s'il vous plaît, à ceci ?

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un génie amoureux de la belle Lucelle
Est devenu jaloux de votre amour pour elle,
Et par un trait malin s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROI.

Mais parbleu ce génie a bien peu de cervelle !
Que ne s'en prenoit-il à l'amant de Lucelle ?
Mais à vous, qui vous a révélé tout cela ?

ALQUIF.

Les enfers.

LE ROI.

Les enfers ! C'est comme à l'Opéra.

BOMBANCE.

Vous connoissez quelqu'un dans ce pays, sans doute ?

ALQUIF.

Oh ! ce sont des secrets où vous ne voyez goutte.
Il suffit que je veux être de vos amis :
Qu'en son premier état ici tout soit remis,
Que l'on n'y parle plus que de réjouissance :
Reprenez votre bague avec votre puissance,
Mais pour en mieux user ; et que ces deux amants
Trouvent dans votre cour la fin de leurs tourments.

RIPAILLE.

Et cette bague-ci ?

ALQUIF.

C'est un autre mystère;
Nous prendrons notre temps pour vous conter l'affaire.

(Ici on ôte à Guillot ses ornements royaux pour les remettre au roi.)

GUILLOT.

Mais je veux régner, moi.

ALQUIF.

Tu seras plus heureux
En vivant avec nous en bourgeois de ces lieux.

LE ROI.

Vous y pouvez tous vivre à votre fantaisie,
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie,
Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux amants :
Que tout s'accorde ici pour leurs contentements.

ZACORIN.

C'est bien parler cela, ce doux retour me gagne.
Eh! vive le pays et le ROI DE COCAGNE!

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs habitants de Cocagne et plusieurs étrangers de diverses nations arrivent en dansant.

UN COCAGNIEN ET UNE COCAGNIENNE.

Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Dans la joie et l'abondance,
Tout comble ici nos désirs;
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Le jour fini recommence
Dans d'agréables loisirs;
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Que l'on chante, que l'on danse;
Loin de nous pleurs et soupirs.
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

ENTRÉE DE COCAGNIENS ET DE COCAGNIENNES.

UN COCAGNIEN.

Ici tout s'empresse à nous plaire,
Les ris, les amours,
Le vin, la bonne chère
Y règne toujours.
La santé fait notre richesse,
Le plaisir prévient nos souhaits,
L'aimable jeunesse
Y renaît sans cesse,

Soucis et regrets
N'y naissent jamais.

ENTRÉE DES ÉTRANGERS.

Vaudeville.

UNE ÉTRANGÈRE.

Dès long-temps nous sommes en voyage,
Sans en voir finir le cours.
Nous cherchons partout un peuple sage,
Pour y passer d'heureux jours.
Faut-il aller en Asie, en Afrique?
Eh lon lan là
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
Non pas même à l'Amérique.

UN ÉTRANGER.

Où trouver de la délicatesse?
Où sert-on sans intérêts?
Où boit-on sans tomber dans l'ivresse?
Où ne fait-on point d'excès?
Seroit-ce en Suisse ou bien en Allemagne?
Eh lon lan là,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est au pays de Cocagne.

UNE ÉTRANGÈRE.

Où l'époux est-il sans défiance,
Et le sexe en liberté?
Où n'a-t-on nul désir de vengeance?
Où dit-on la vérité?
Faut-il courir l'Italie ou l'Espagne?

Eh lon lan là,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est au pays de Cocagne.

UN ÉTRANGER.

Où voit-on des beautés naturelles,
Dont le teint soit sans apprêts?
Où trouver des maîtresses fidèles,
Et des amoureux discrets?
Vers les François battrons-nous la campagne?
Eh lon lan là,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est au pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver des filles innocentes,
Sans finesse et sans détour?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au mystère de l'amour?
Est-ce à quinze ans pour ne s'y pas méprendre?
Eh lon lan là,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela.
A notre âge il les faut prendre.

FÉLICINE.

Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans;
Où trouver les plaisirs de la vie,
Si ce n'est dans le printemps?
Après l'automne en vain on les souhaite,
Eh lon lan là,
Ce n'est pas là

Qu'on trouve cela.
Déja la vendange est faite.

ZACORIN.

Où trouver des connoisseurs habiles,
Qui puissent juger de tout?
Où trouver des critiques tranquilles,
Indulgents et de bon goût?
Est-ce sur mer ou bien en terre ferme?
Eh lon lan là,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela.
Le parterre les renferme.

FIN DU ROI DE COCAGNE.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.